

marissa meyer

# Scarlet

Chroniques lunaires  
Livre II



PKJ

Marissa Meyer

**S**carlet

Chroniques lunaires  
Livre Deux

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Guillaume Fournier*

POCKET JEUNESSE  
PKJ.

*À maman et papa, mes plus fervents partisans.*



livre un

*Elle ignorait que le loup était un animal retors  
et elle n'avait pas peur de lui.*



## CHAPITRE

### 1

Scarlet entamait sa descente, derrière l'auberge de Rieux, quand son minicran se mit à sonner sur le siège passager. Une voix électronique annonça : « *Comm du service de recherches de la police de Toulouse pour Mlle Scarlet Benoît.* »

Le cœur battant, elle bascula la navette juste à temps, évitant d'enfoncer le flanc tribord dans le mur, puis écrasa les freins jusqu'à l'immobilisation complète. Dès qu'elle eut coupé le contact, elle se jeta sur son minicran. Sa lumière bleutée éclairait les commandes du cockpit.

La police de Toulouse avait trouvé une piste.

— Je prends ! s'écria-t-elle, les doigts crispés sur le minicran.

Elle s'attendait à un lien vidéo de l'officier responsable du dossier de sa grand-mère, mais tout ce qu'elle obtint, ce fut un fichier texte sans aucune mise en forme.

28 août 126 TE

RE : Dossier N° AIG00155819, ouvert le 11 août 126 TE

Cette communication pour informer mademoiselle SCARLET BENOÎT de Rieux, France, FE, qu'à 15 : 42 le 28 août 126 le dossier de disparition de Mme MICHELLE BENOÎT de Rieux, France, FE, a été rejeté en raison d'un nombre insuffisant d'éléments pouvant faire penser à un enlèvement ou à une agression. Conjecture : La personne s'est absentée de son plein gré et/ou suicidée.

AFFAIRE CLASSÉE.

Merci d'avoir fait appel à nos services.

La comm s'achevait par une vidéo de la sécurité aérienne recommandant à tous les livreurs de piloter prudemment et de ne jamais déboucler leur ceinture tant que le moteur tournait.

Scarlet fixa le texte jusqu'à ce que sa vue se brouille ; le sol lui donnait l'impression de se dérober sous elle. La coque en plastique du minicran grinça entre ses doigts serrés.

— Crétins ! s'exclama-t-elle.

Les mots « affaire classée » semblaient se moquer d'elle.

Poussant un hurlement guttural, elle abattit rageusement à trois reprises le minicran sur le tableau de bord, dans l'espoir de le réduire en mille morceaux. L'écran réagit par un clignotement agacé.

— BANDE DE CRÉTINS !

Elle le jeta au sol et s'adossa au siège, passant les doigts dans ses cheveux bouclés.

Sa ceinture lui rentrait dans la poitrine, lui coupant la respiration. Elle la détacha, ouvrit sa portière d'un coup de pied et manqua de peu dégringoler dans la ruelle. Elle inspira plusieurs fois à fond pour tâcher de se calmer ; les relents de friture et de vin qui s'échappaient de l'auberge faillirent lui couper le souffle.

Elle allait devoir passer au commissariat demain à la première heure. Elle s'efforcerait de rester calme et rationnelle et leur expliquerait pourquoi ils se trompaient. Elle les obligerait à rouvrir l'enquête.

Scarlet montra son poignet au lecteur de verrouillage de la soute et souleva le panneau arrière avec brutalité.

Elle dirait à l'officier qu'il devait continuer les recherches. Elle l'obligerait à l'écouter. Elle lui ferait comprendre que sa grand-mère ne s'était pas absentée de son plein gré et ne s'était certainement pas suicidée.

Une demi-douzaine de cageots en plastique chargés de légumes s'empilaient à l'arrière de son appareil, mais Scarlet les voyait à peine. Elle s'imaginait déjà à Toulouse, cinquante kilomètres plus loin, en train d'en appeler à toute sa force de persuasion, à tous les arguments logiques qu'elle pouvait réunir.

Il était arrivé quelque chose à sa grand-mère. Quelque chose d'inquiétant, et si la police refusait de s'en charger, Scarlet porterait l'affaire devant les tribunaux et veillerait à ce que ces imbéciles de flics soient tous suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce que...

Elle attrapa une tomate bien mûre dans chaque main, pivota sur ses talons et les lança contre le mur. Elles explosèrent, éclaboussant quelques sacs à ordures.

Cela lui fit du bien. Scarlet prit une autre tomate, se figurant l'expression sceptique de l'officier quand elle lui dirait que ce genre de disparition soudaine et inexplicquée n'était pas un comportement habituel chez sa grand-mère. Elle imagina sa sale petite tête de fouine barbouillée de jus et de pépins...

La porte s'ouvrit brusquement à l'instant où une quatrième tomate giclait contre le mur. Scarlet se figea, la main au-dessus du cageot, tandis que Gilles, le patron de l'auberge, s'appuyait au montant de la porte. Son visage étroit s'empourpra quand il découvrit de quelle couleur Scarlet avait repeint l'arrière de son établissement.

— J'espère que ce n'étaient pas *mes* tomates.

Elle ôta la main de la soute et s'essuya sur son jean crasseux, les joues en feu. Elle pouvait percevoir le martèlement irrégulier de son pouls.

Gilles passa la main sur son front dégarni et la fixa d'un air mécontent.

— Eh bien ?

— Non, ce n'étaient pas les tiennes, marmonna Scarlet.

Ce qui était vrai, techniquement, puisqu'il ne les avait pas encore payées.

Gilles grommela.

— Alors, je ne te compterai que trois univs pour le nettoyage. Et maintenant, si tu as fini ton tir aux pigeons, tu serais bien aimable de m'apporter ces cageots par ici. Ça fait deux jours que j'improviserai avec de la laitue fanée.

Il rentra dans son restaurant, laissant la porte ouverte derrière lui. Des bruits de vaisselle et des rires envahirent la ruelle.

Le monde de Scarlet s'écroulait sans que personne s'en aperçoive. Sa grand-mère avait disparu, et tout le monde s'en fichait.

Elle empoigna à deux mains le cageot de tomates, attendant que son cœur cesse de tambouriner. Les mots de la comm l'obnubilaient mais ses idées s'éclaircissaient. Lancer des tomates l'avait soulagée.

Quand elle put respirer sans que ses poumons soient pris de convulsions, elle posa les tomates sur les pommes de terre et souleva les deux cageots à la fois.

Les cuisiniers ne firent pas attention à elle tandis qu'elle se faufilait entre leurs poêles grésillantes pour se rendre dans la réserve. Elle hissa les caisses sur les étagères qui portaient des indications au

marqueur, biffées et réécrites une dizaine de fois au fil des ans.

— Salut, la rouquine !

Scarlet pivota, dégageant ses cheveux de son cou moite.

Émilie se tenait sur le seuil, un grand sourire aux lèvres, les yeux pétillants. Mais l'expression de Scarlet la fit battre en retraite.

— Qu'est-ce qui... ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, grogna Scarlet.

Elle passa devant la serveuse pour retourner dans la cuisine. Émilie émit un petit bruit désapprobateur et lui courut après.

— Alors ne dis rien. Je suis juste contente de te voir, dit-elle, prenant le bras de Scarlet tandis qu'elles sortaient dans la ruelle. Figure-toi qu'il est revenu.

En dépit des boucles blondes angéliques qui encadraient son visage, le sourire d'Émilie suggérait plutôt des pensées impures.

Scarlet se dégagea, ramassa un cageot de navets et le donna à la serveuse. Elle ne répondit rien, ne sachant pas qui « il » était et se moquant pas mal d'apprendre pourquoi il était revenu.

— C'est super, dit-elle en saisissant une clayette d'oignons rouges.

— Tu as déjà oublié, hein ? Allez, Scar, le combattant de rue dont je t'ai parlé l'autre jour... oh, c'était peut-être à Sophie.

— Un combattant de rue ? (Gagnée par un début de migraine, Scarlet plissa les paupières.) Écoute, Émilie, je...

— Ne sois pas comme ça. Il est trop mignon ! Il est revenu presque tous les soirs, cette semaine, et il s'assoit chaque fois à l'une de mes tables. Ça veut sûrement dire quelque chose, non ?

Voyant que Scarlet ne réagissait pas, la serveuse posa les navets, sortit un paquet de chewing-gums de sa poche et en offrit un à Scarlet.

— Il est toujours discret, pas comme Roland et les autres. Je crois qu'il est timide... et qu'il se sent seul.

— Un combattant de rue timide ? dit Scarlet en repoussant le chewing-gum. Non mais tu t'écoutes ?

— Tu ne peux pas comprendre si tu ne l'as pas vu. Il a de ces yeux...

Émilie s'éventa avec ses doigts, feignant un coup de chaleur.

— Émilie ! gronda Gilles en sortant sur le seuil. Boucle-la un peu et ramène-toi par ici. On te réclame à la quatre.

Il lança un regard noir à Scarlet, histoire de lui faire comprendre qu'il déduirait d'autres univs de sa facture si elle continuait à distraire le personnel, puis retourna à l'intérieur sans attendre sa réaction. Émilie tira la langue dans sa direction.

Coinçant sa clayette d'oignons contre sa hanche, Scarlet referma la soute et se planta devant elle.

— Table quatre, hein ? C'est ton fameux client ?

— Non, lui, il est à la neuf, bougonna Émilie en ramassant ses navets. (Et entrant dans la cuisine enfumée, elle lâcha une exclamation navrée.) Oh, je suis trop bête ! Ça fait une semaine que je veux t'envoyer une comm pour savoir où tu en es avec ta grand-mère. Tu as du nouveau ?

Scarlet serra les dents ; la conclusion du message de la police lui bourdonnait dans la tête comme un nid de frelons. *Affaire classée.*

— Non, dit-elle, laissant mourir la conversation dans le brouhaha des cuisiniers qui s'interpellaient au-dessus des feux.

Émilie la suivit jusque dans la réserve et laissa tomber son fardeau. Scarlet entreprit de ranger les légumes avant que la serveuse puisse se lancer dans un discours optimiste. Mais Émilie se contenta d'un simple « Ne t'en fais pas, Scar. Elle va finir par revenir », avant de battre en retraite dans la salle.

À force de serrer les dents, Scarlet commençait à avoir la mâchoire douloureuse. Tout le monde parlait de la disparition de sa grand-mère comme s'il s'agissait d'un chat fugueur qui réapparaîtrait quand la faim l'y pousserait. *Ne t'en fais pas. Elle va revenir.*

Sauf qu'elle avait disparu depuis deux semaines. Comme ça, sans crier gare, sans une comm, sans même un au revoir. Elle avait raté le dix-huitième anniversaire de Scarlet ; pourtant, la semaine précédente, elle avait acheté tous les ingrédients pour lui préparer son gâteau au citron préféré.

Aucun des ouvriers agricoles ne l'avait vue partir. Les androïdes n'avaient rien enregistré de suspect. Elle avait laissé son minicran, mais rien dans ses messages, son agenda ou son historique de navigation ne permettait de deviner où elle avait pu aller. Son départ était déjà suffisamment inhabituel en soi ; mais personne n'allait jamais nulle part sans son minicran.

Toutefois, ce n'était pas le plus inquiétant.

Scarlet avait aussi retrouvé la puce ID de sa grand-mère, soigneusement enveloppée dans un chiffon taché de sang et abandonnée sur le plan de travail de la cuisine.

D'après l'officier, c'était ce qu'on faisait quand on voulait disparaître sans laisser de trace : on s'arrachait sa puce ID. Il avait dit ça comme s'il venait de résoudre le mystère, mais Scarlet se doutait bien que la plupart des kidnappeurs connaissaient le truc, eux aussi.

## CHAPITRE

### 2

Scarlet repéra Gilles derrière les fourneaux, en train de verser de la sauce au poivre sur un steak. Elle hurla pour capter son attention et fut récompensée par un grognement.

— J'ai fini, dit-elle en lui retournant son regard mauvais. Il faut me signer le bon de livraison.

Gilles disposa une généreuse portion de frites à côté du steak et fit glisser l'assiette dans sa direction sur le plan de travail en aluminium.

— Porte ça à la table du coin, je l'aurai signé quand tu reviendras.

Scarlet se hérissa.

— Je ne suis pas une de tes employées, Gilles.

— Dis-moi plutôt merci de ne pas t'envoyer dans la ruelle avec un seau et une brosse.

Il lui tourna le dos, sa chemise blanche jaunie par des années de transpiration.

Les doigts de Scarlet la démangeaient de lui jeter son steak à la figure, mais le visage sévère de sa grand-mère s'interposa dans ce fantasme. Elle serait extrêmement déçue d'apprendre à son retour que Scarlet avait perdu l'un de leurs plus fidèles clients dans un accès de colère.

Scarlet attrapa l'assiette, sortit de la cuisine comme une furie et faillit se faire renverser par un serveur à l'instant où la porte se rabattait dans son dos. Avec son sol poisseux, son assortiment hétéroclite de tables et de chaises bon marché et son atmosphère empestant la friture, l'auberge de Rieux n'avait pas grand-chose pour attirer la clientèle. Mais elle était toujours noire de monde, surtout le dimanche, quand les fermiers des environs délaissaient leurs champs pendant vingt-quatre heures.

En attendant qu'un chemin se dégage dans la foule, Scarlet tourna son attention vers les trois holocrans derrière le bar. Ils diffusaient le même reportage qui tournait en boucle sur toutes les chaînes d'informations depuis la veille. On ne parlait plus que du bal annuel de la Communauté orientale, dont la reine lunaire avait été l'invitée d'honneur, et au cours duquel une cyborg inconnue avait fait sauter quelques lustres et tenté d'assassiner la souveraine en visite... à moins qu'elle n'ait voulu assassiner le nouvel empereur ? Les théories divergeaient sur ce point. L'image montrait un gros plan de la fille, le visage crasseux, encadré de mèches de cheveux gras échappées de sa queue-de-cheval. À se demander comment elle avait réussi à s'introduire dans un bal du palais impérial.

— Ils auraient dû mettre fin à ses souffrances quand elle s'est cassé la figure dans l'escalier, déclara Roland, un habitué des lieux, qui donnait l'impression d'être rivé au bar depuis midi. (Il tendit l'index vers l'écran et fit le geste de tirer au pistolet.) Moi, je lui aurais collé une balle en pleine tête. Et bon débarras !

Un murmure d'approbation courut parmi ses voisins. Scarlet leva les yeux au plafond, dégoûtée, et se fraya un chemin vers un coin de la salle.

Elle reconnut aussitôt le combattant de rue dont lui avait parlé Émilie, en partie aux cicatrices et aux ecchymoses sur son teint basané, mais surtout parce qu'il était le seul étranger présent. Elle le trouva plus hirsute qu'elle ne s'y attendait vu la réaction attendrie d'Émilie – les cheveux hérissés par touffes, l'œil poché... Sous la table, ses jambes étaient prises de tressaillements nerveux.

Il avait déjà trois assiettes vides devant lui, où ne subsistaient plus que des traces de sauce, quelques brins de persil, deux rondelles de tomate et une feuille de laitue.

Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle le dévisageait jusqu'à ce qu'il se tourne vers elle et croise son regard. Ses yeux étaient d'un étonnant vert acide. Scarlet sentit ses doigts se crispier sur l'assiette et comprit tout à coup l'effet qu'il produisait sur Émilie. *Il a de ces yeux...*

Émergeant de la foule, elle posa le plat sur la table.

— C'est pour vous, le steak-frites, monsieur ?

— Oui, merci.

Sa voix, basse et hésitante, la surprit.

Peut-être qu'Émilie avait raison, finalement. Peut-être qu'il était timide.

— Vous ne préférez pas que je vous apporte directement le bœuf entier ? demanda-t-elle en empilant les assiettes sales. Ça éviterait des allées et venues à la serveuse.

Ses yeux s'agrandirent, et pendant un instant Scarlet crut qu'il allait lui demander si c'était bel et bien une option, mais il ramena son attention sur son assiette.

— Vous servez de la bonne nourriture, ici.

Elle se retint de ricaner. « Bonne nourriture » et « auberge de Rieux » n'étaient pas des concepts qu'elle aurait spontanément associés.

— J'imagine que les combats libres, ça donne faim.

Il ne réagit pas. Il faisait rouler son verre entre ses mains, et Scarlet vit que le tremblement de ses jambes se communiquait à la table.

— Bref. Bon appétit, dit-elle en ramassant la pile d'assiettes. (Puis elle marqua une pause et lui montra ce qui restait dans celle du haut.) Vous ne voulez vraiment pas des tomates ? C'est ce qu'ils ont de meilleur, elles viennent de mon jardin.

Les traits du lutteur se détendirent quelque peu.

— Je n'en ai jamais goûté.

Scarlet haussa un sourcil incrédule.

— Jamais ?

Après une brève hésitation, il posa son verre, piocha les deux rondelles de tomate dans l'assiette et les engloutit.

Son expression se figea en pleine mastication.

— Pas du tout ce à quoi je m'attendais, reconnut-il en levant les yeux vers elle. Ce n'est pas mauvais. J'en commanderais bien un peu plus, si c'est possible ?

Scarlet rectifia sa prise sur les assiettes, empêchant un couteau de glisser.

— Vous savez, je ne travaille pas vraiment ici...

— Et c'est reparti ! s'exclama quelqu'un au bar, déclenchant un murmure d'excitation qui traversa toute l'auberge.

Scarlet jeta un coup d'œil aux holocrans. Ils montraient un jardin luxuriant planté de bambous et de lis, récemment arrosé par une averse. Les lumières rougeoyantes du bal se déversaient au-dehors, dans l'escalier d'honneur. Les caméras de surveillance placées au-dessus de la porte filmaient les ombres immenses qui s'étiraient jusqu'au chemin. Un décor magnifique.

— Je vous parie dix univs que j'en connais une qui va perdre son pied sur ces marches ! cria quelqu'un, à la grande hilarité de ses compagnons. Qui tient le pari ? Allez, ce n'est pas le genre de truc qui se produit tous les jours !

Un instant plus tard, la jeune cyborg surgit et dévala l'escalier, brisant la sérénité du jardin avec sa longue robe ondulante. Scarlet retint son souffle. Elle avait beau savoir ce qui allait suivre, elle ne put s'empêcher de grimacer quand la fille trébucha et roula jusqu'en bas, dans l'allée gravillonnée. Il n'y avait pas le son mais Scarlet imaginait sans mal les halètements de la pauvre fille tandis qu'elle atterrissait sur le dos et levait la tête. Des ombres se dessinèrent sur les marches et plusieurs silhouettes indistinctes apparurent au-dessus d'elle.

Scarlet, qui avait entendu l'histoire une bonne dizaine de fois, chercha du regard le pied perdu sur les marches, éclatant de reflets métalliques sous les lumières du bal. Le pied artificiel de la cyborg.

— Il paraît que la reine, c'est celle de gauche, souffla Émilie, faisant sursauter Scarlet qui ne l'avait pas entendue s'approcher.

Le prince – non, l'empereur désormais – descendit lentement l'escalier et se pencha pour ramasser le pied. La fille empoigna sa robe et la rabattit sur ses mollets, sans parvenir à dissimuler complètement les câbles inertes qui pendouillaient de son moignon.

Scarlet connaissait les rumeurs. Non seulement on avait confirmation que la fille était lunaire – une fugitive clandestine et une menace pour la société terrienne –, mais elle avait réussi à magnétiser l'empereur Kai. Certains prétendaient qu'elle recherchait le pouvoir, d'autres la richesse. D'autres encore étaient convaincus qu'elle avait tenté de déclencher la guerre qui couvait depuis si longtemps. Quelles qu'aient été ses intentions, cependant, Scarlet ne pouvait s'empêcher de la plaindre. Ce n'était qu'une adolescente après tout, plus jeune qu'elle, et qui faisait vraiment peine à voir couchée au bas de ces marches.

— Qui avait proposé de mettre fin à ses souffrances, déjà ? lança l'un des clients installés au bar.

Roland arma le doigt en direction de l'écran.

— C'est moi. Je n'ai jamais rien vu d'aussi pathétique.

Un autre client intervint :

— Je la trouve plutôt mignonne, moi, avec ses grands yeux innocents. Peut-être qu'au lieu de la renvoyer sur la Lune ils feraient mieux de me la confier ?

Cette suggestion fut accueillie par des rires gras. Roland plaqua ses deux paumes sur le comptoir, faisant tressauter un pot de moutarde.

— Sûr, ça doit être une affaire, au lit, avec sa jambe en métal !

— Gros dégueulasse, marmonna Scarlet.

Mais son commentaire se perdit au milieu des éclats de rire.

La gorge nouée par la colère, Scarlet posa brutalement sa pile d'assiettes sur le passe-plat et se fraya un chemin derrière le bar.

Stupéfait, le barman la regarda repousser quelques bouteilles d'alcool et escalader le comptoir qui courait sur toute la longueur du mur. Elle se dressa sur la pointe des pieds, ouvrit un panneau derrière une étagère de verres à cognac et arracha le câble de connexion. Les trois holocrans s'éteignirent : adieu, les jardins du palais et la jeune cyborg.

Un concert de protestations s'éleva autour d'elle.

Scarlet pivota vers la salle, heurtant accidentellement une bouteille de vin. Celle-ci se fracassa au sol, mais Scarlet l'entendit à peine ; elle agita le câble sous le nez de la foule en colère.

— Vous pourriez montrer un peu plus de respect ! Cette fille va être exécutée !

— C'est une Lunaire ! glapit une femme. Encore heureux qu'on l'exécute !

L'intervention donna lieu à des hochements de tête, et quelqu'un jeta une boulette de mie de pain sur l'épaule de Scarlet. Elle posa les mains sur ses hanches.

— Elle n'a que seize ans !

Les arguments se mirent à fuser de toute part, hommes et femmes se levant pour vitupérer contre les Lunaires, rappelant qu'ils étaient le mal incarné et que cette fille avait quand même voulu assassiner un chef de l'Union !

— Holà, holà, tout le monde se calme ! Lâchez un peu la petite Scarlet ! brailla Roland, avec une assurance décuplée par l'alcool. (Il tendit les mains vers l'assistance houleuse.) Vous savez bien qu'elles sont toutes cinglées, dans sa famille. D'abord, c'est la vieille toupie qui s'évanouit dans la nature, et maintenant voilà Scar qui prend la défense des Lunaires !

Une salve de rires et de moqueries assourdit Scarlet, couverte par le grondement de son propre sang dans ses oreilles. Sans même savoir comment elle était descendue du comptoir, elle se retrouva soudain au milieu du bar, faisant voler verres et bouteilles autour d'elle, à écraser son poing sur le crâne de Roland.

Il poussa un cri de douleur et se retourna vers elle.

— Qu'est-ce qui te... ?

— Ma grand-mère n'est pas cinglée ! (Elle l'empoigna par le devant de sa chemise.) C'est ça que tu as raconté aux policiers quand ils sont passés t'interroger ? Tu leur as dit qu'elle était folle ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? s'exclama-t-il en lui soufflant au visage son haleine avinée. Et je te parie que je n'ai pas été le seul. Avec sa façon de se cloîtrer dans cette vieille bicoque, de parler aux bêtes et aux androïdes, de chasser les gens en agitant son fusil...

Scarlet crispa les poings sur l'étoffe à s'en faire mal aux doigts.

— Une seule fois, et c'était un vendeur d'androïdes de plaisir !

— Ça ne m'a pas étonné une seconde d'apprendre que la mère Benoît avait fondu son dernier fusible. Je crois que ça couvait depuis longtemps.

Scarlet repoussa violemment Roland des deux mains. Il partit en arrière et se cogna dans Émilie, qui essayait de s'interposer ; la pauvre poussa un cri et tomba à la renverse contre une table en tâchant de ne pas se faire écraser par Roland.

Ce dernier recouvra l'équilibre, visiblement partagé entre l'envie de ricaner ou de gronder.

— Fais attention, Scar, ou tu risques de finir comme la vieille...

Des pieds de table crissèrent sur le carrelage, puis le combattant saisit Roland par le cou et le décolla du sol.

Un grand silence s'abattit dans l'auberge. L'homme, sans s'émouvoir, maintenait Roland d'une seule main, ignorant ses gargouillis étranglés.

Scarlet, coincée contre le bar, lâcha une exclamation.

— Je crois que vous devriez lui présenter des excuses, suggéra le lutteur d'une voix douce.

Un hoquet s'échappa de la gorge de Roland. Ses pieds se balançaient dans le vide à la recherche d'un appui.

— Hé, lâche-le ! cria un homme en sautant de son tabouret. Tu vas le tuer !

Il attrapa le poignet du combattant, mais il aurait aussi bien pu empoigner une barre de fer – l'autre ne broncha même pas. Rougissant, l'homme renonça et tenta de lui envoyer un crochet que le lutteur bloqua aussitôt avec sa main libre.

Scarlet s'écarta du bar en titubant, notant du coin de l'œil la succession de lettres et de chiffres tatouée sur son avant-bras : LSOP962.

L'étranger semblait toujours furieux mais on lisait désormais une pointe d'amusement dans son expression, comme s'il venait de se rappeler la règle du jeu. Il reposa Roland sur le sol, tout en lâchant le poing de son agresseur.

Roland s'appuya contre un tabouret.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? bafouilla-t-il en se massant le cou. T'es une sorte de malade échappé de la ville, ou quoi ?

— Je te trouvais malpoli.

— Malpoli ? aboya Roland. Tu viens d'essayer de me tuer !

Gilles jaillit de la cuisine en repoussant les portes battantes devant lui.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Ce type cherche la bagarre, répondit quelqu'un dans l'assistance.

— Et Scarlet a cassé les écrans !

— Ils ne sont pas cassés, espèce d'abruti ! riposta Scarlet, sans voir qui avait parlé.

Gilles contempla les écrans noirs, Roland qui se tenait le cou, les tessons de bouteilles et de verres qui jonchaient le sol humide. Son regard furibond s'arrêta sur le combattant.

— Toi ! dit-il en tendant le doigt. Tire-toi de mon auberge.

Scarlet sentit ses entrailles se nouer.

— Il n'a rien fait de...

— Ne commence pas, Scarlet. Tu avais l'intention de démolir encore beaucoup de trucs aujourd'hui ? Tu tiens vraiment à me voir fermer mon compte ?

Elle se hérissa, le visage empourpré.

— Et si je remportais ma livraison en te laissant servir de vieux légumes pourris à tes clients ?

Faisant le tour du bar, Gilles arracha le câble des mains de Scarlet.

— Tu crois que votre ferme est la seule de France ? Franchement, Scar, si je me fournis encore chez vous, c'est uniquement par affection pour ta grand-mère !

Scarlet pinça les lèvres, se retenant de répliquer que, puisque sa grand-mère avait disparu, il ferait peut-être mieux d'aller se fournir ailleurs si c'était vraiment ce qu'il voulait.

Gilles se tourna vers le combattant.

— Je t'ai dit de dégager !

Sans faire attention à lui, le lutteur tendit la main à Émilie, encore agenouillée contre la table. Elle avait les joues rouges et sa jupe était trempée de bière, mais son regard s'illumina quand il la hissa sur ses pieds.

— Merci, dit-elle, d'une petite voix qui résonna dans le silence pesant.

Enfin, l'étranger affronta le regard de Gilles.

— D'accord pour m'en aller, mais je n'ai pas encore réglé ma note. (Il hésita.) Je veux bien payer les dégâts, aussi.

Scarlet cligna des yeux.

— Quoi ?

— Je ne veux pas de ton argent ! hurla Gilles avec indignation, stupéfiant Scarlet qui l'avait toujours connu en train de pleurer sur ses frais et les tarifs mirobolants de ses fournisseurs. Je veux que tu dégages de mon auberge !

Les yeux pâles du combattant de rue filèrent en direction de Scarlet, et pendant un instant elle eut la sensation qu'ils se comprenaient tous les deux.

Ils étaient tous les deux des parias. Des intrus. Des cinglés.

Le cœur battant, elle refoula cette idée. Cet homme constituait une source d'ennuis. Il se battait à mains nues pour gagner sa vie – ou peut-être même pour le plaisir. Elle n'aurait pas su dire ce qui était le pire.

Tournant les talons, l'étranger s'inclina brièvement comme pour s'excuser et partit vers la sortie. En le voyant passer devant elle, Scarlet ne put s'empêcher de penser qu'en dépit de son apparente brutalité il n'avait pas l'air plus dangereux désormais qu'un chien houspillé par son maître.

## CHAPITRE

### 3

Scarlet prit le cageot de pommes de terre sur l'étagère du bas, le laissant tomber lourdement sur le sol avant de lâcher le cageot de tomates par-dessus. Quant aux oignons et aux navets, elle les posa à côté. Elle allait devoir faire deux voyages pour rapporter le tout à son appareil, ce qui la mit encore plus en colère. Trop pour pouvoir sortir dignement.

Elle saisit le cageot inférieur par les poignées et se redressa.

— Qu'est-ce que tu fabriques encore ? lança Gilles depuis le seuil, un torchon sur l'épaule.

— Je les remporte.

Avec un soupir, Gilles s'appuya contre le mur.

— Scar... je n'étais pas sérieux, tout à l'heure.

— Je t'ai trouvé convaincant.

— Écoute, je vous aime bien, ta grand-mère et toi. D'accord, elle a tendance à surfacturer, tu es une sacrée enquiquineuse et vous êtes un peu cinglées toutes les deux... (Voyant Scarlet serrer les poings, il leva les mains en signe d'apaisement.) Hé, c'est toi qui grimpes sur le bar pour haranguer la clientèle, alors ne viens pas me dire que ce n'est pas vrai.

Elle se renfrogna.

— Mais bon an, mal an, ta grand-mère exploite une excellente ferme, et tes tomates sont toujours les meilleures de France. Je n'ai pas envie de fermer mon compte.

Scarlet inclina légèrement le cageot de manière à faire rouler et s'entrechoquer les boules rouges brillantes.

— Repose-les, Scar. J'ai déjà signé le bon de livraison.

Il sortit avant que Scarlet ne pique une nouvelle crise.

Soufflant une mèche rousse qui lui tombait dans les yeux, Scarlet s'exécuta et renfonça les pommes de terre à coups de pied sous les étagères. Elle entendait les cuisiniers se raconter la petite scène qui venait de se jouer dans la salle. L'histoire atteignait déjà des proportions épiques. À les croire, le combattant de rue avait fracassé une bouteille sur la tête de Roland, l'assommant sur le coup et cassant une chaise dans l'affaire. Il s'en serait pris à Gilles, également, si Émilie ne l'avait pas radouci avec son joli sourire.

Ne voyant pas l'intérêt de les détromper, Scarlet s'épousseta les mains sur son jean et retourna dans la cuisine. En gagnant la porte du fond, elle crut percevoir une certaine fraîcheur dans l'attitude du personnel – Gilles avait disparu, et les gloussements d'Émilie s'échappaient de la salle. Ne restait plus qu'à espérer que tous ces regards fuyants n'étaient qu'un pur produit de son imagination. Elle se demanda combien de temps il faudrait pour que la rumeur fasse le tour du village. *Scarlet Benoît a pris la défense de la cyborg ! De la Lunaire ! Elle est devenue folle, c'est clair, exactement comme sa... comme sa...*

Elle passa son poignet sous le lecteur vieillot. Par habitude, elle vérifia le bon de livraison qui s'affichait à l'écran pour s'assurer que Gilles ne l'avait pas flouée comme il essayait souvent de le faire et constata qu'il avait bel et bien déduit trois univs de sa note pour les tomates écrasées. 687 U  
DÉPOSÉS SUR LE COMPTE DE : FERME & JARDINS BENOÎT.

Elle sortit par la porte de derrière sans dire au revoir à personne.

Bien que la chaleur de l'après-midi ne se soit pas encore dissipée, les ombres de la ruelle étaient fraîches en comparaison de la cuisine étouffante et Scarlet en profita pour se calmer tout en réarrangeant ses cageots à l'arrière de sa navette. Elle avait pris du retard. Le soleil serait couché depuis longtemps quand elle rentrerait chez elle. Elle allait devoir se lever de bonne heure pour se rendre au commissariat de Toulouse, sans quoi elle perdrait une journée entière durant laquelle personne ne ferait rien pour tenter de retrouver sa grand-mère.

Deux semaines. Deux semaines que sa grand-mère avait disparu. Elle était peut-être morte. On l'avait peut-être enlevée, assassinée et jetée dans un fossé quelque part... Pourquoi ?

Des larmes de frustration lui vinrent mais elle les refoula. Claquant la trappe, elle retourna à l'avant de son appareil et se figea.

Adossé au bâtiment, le combattant de rue l'observait.

Sous l'effet de la surprise, elle laissa échapper une larme, qu'elle essuya d'un revers de main. Elle examina le garçon à son tour, tâchant de jauger si son attitude était menaçante. Il se tenait à une dizaine de pas et son expression paraissait plus hésitante que dangereuse ; d'un autre côté, il n'avait pas semblé dangereux non plus quand il avait pratiquement étranglé Roland.

— Je voulais m'assurer que tu allais bien, dit-il, d'une voix presque inaudible à cause du brouhaha de l'auberge.

Elle plaqua la main sur le flanc de sa navette, agacée de constater à quel point elle était nerveuse, comme si elle ne parvenait pas à décider si elle devait avoir peur de lui ou se sentir flattée.

— Mieux que Roland, répliqua-t-elle. Il avait le cou violet quand je suis partie.

Il jeta un bref coup d'œil en direction de la porte de la cuisine.

— Il s'en tire à bon compte.

Elle aurait souri, sauf qu'elle n'en avait plus l'énergie à force de ravalier sa colère et son inquiétude.

— Ce n'était pas la peine de t'en mêler. Je contrôlais la situation.

— Je sais. (Il la dévisagea en fronçant les sourcils, comme s'il cherchait à déchiffrer une énigme.) Mais j'avais peur que tu sortes ton arme, et ça ne t'aurait pas aidée... à convaincre tout le monde que tu n'es pas folle, je veux dire.

Scarlet sentit les cheveux se dresser sur sa nuque. Sa main se porta instinctivement au creux de ses reins, où elle cachait le petit pistolet que sa grand-mère lui avait offert pour son onzième anniversaire avec cet avertissement : *On ne sait jamais, des fois qu'un inconnu voudrait t'emmener quelque part où tu n'aurais pas envie d'aller.* Elle avait appris à Scarlet comment s'en servir, et depuis, Scarlet ne sortait plus jamais sans lui, si absurde et inutile que cela puisse paraître.

Sept ans plus tard, elle n'était pas certaine que qui que ce soit ait jamais remarqué l'arme dissimulée sous son éternel sweat rouge à capuche. Jusqu'à ce soir.

— Comment sais-tu que je porte une arme ?

Il haussa les épaules, d'un geste étrangement brusque et saccadé.

— J'ai aperçu la crosse quand tu as grimpé sur le comptoir.

Scarlet remonta légèrement le dos de son sweat-shirt de manière à pouvoir atteindre facilement le pistolet passé dans sa ceinture. Elle tâcha de respirer à fond pour se calmer, mais ne parvint qu'à humer des relents d'oignons et de poubelles.

— C'est gentil de t'inquiéter, mais ça va. Il faut que je file – je suis en retard dans mes livraisons... en retard sur tout, en fait.

Elle fit un pas vers la portière du pilote.

— Est-ce qu'il te reste des tomates ?

Elle hésita.

Le lutteur prit un air penaud.

— J'ai encore un peu faim, avoua-t-il.

Scarlet crut sentir l'odeur des tomates écrasées sur le mur derrière elle.

— Je peux payer, s'empressa-t-il d'ajouter.

Elle secoua la tête.

— Non, ça va. On en a plein.

Sans le quitter des yeux, elle recula jusqu'à la soute et rouvrit la trappe. Elle attrapa une tomate et une botte de carottes biscornues.

— Tiens, ça aussi, c'est bon cru, dit-elle en les lui jetant.

Il les rattrapa avec aisance, faisant disparaître la tomate dans son poing massif tout en happant les carottes par leurs longues feuilles délicates. Il les étudia sous toutes les coutures.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle laissa échapper un rire stupéfait.

— Tu rigoles ? Tu n'as jamais vu de carottes ?

Une fois de plus, il parut douloureusement conscient d'avoir sorti une énormité. Il rentra les épaules en une vaine tentative de se faire tout petit.

— Merci.

— Ta maman ne t'a jamais obligé à finir tes légumes, hein ?

Leurs regards se croisèrent et la gêne s'installa aussitôt. Quelque chose se fracassa dans l'auberge, faisant sursauter Scarlet. Des rires sonores retentirent à l'intérieur.

— Laisse tomber. C'est délicieux, je suis sûre que tu aimeras.

Elle referma la trappe et retourna à l'avant, passant son ID devant le lecteur de l'appareil. La portière s'ouvrit, formant une barrière entre eux, et les phares s'allumèrent. Leur éclairage brutal souligna son œil au beurre noir. Il grimâça comme un criminel sous un spot.

— Je me demandais si tu n'aurais pas besoin d'un ouvrier ? dit-il, bafouillant dans sa hâte.

Scarlet hésita, comprenant soudain pourquoi il l'avait attendue, pourquoi il avait tourné autour du pot comme ça. Elle examina ses épaules larges, ses bras musclés. Il était taillé pour les travaux de la ferme.

— Tu cherches du travail ?

Il esquissa un sourire, ce qui lui donna un air malicieux.

— Le combat libre, ça rapporte mais ce n'est pas une vie. Je me disais que tu pourrais peut-être me payer en nourriture.

Elle s'esclaffa.

— Vu l'appétit que tu as montré à l'auberge, je crois que je perdrais jusqu'à ma chemise avec un arrangement pareil.

Elle rougit à la seconde où elle prononça les mots – sans doute devait-il l'imaginer sans sa chemise, maintenant. Pourtant, à sa grande stupéfaction, il garda une expression imperturbable et elle s'empressa de combler le silence avant qu'il ne réagisse.

— C'est quoi, ton nom ?

Ce haussement d'épaules bizarre, encore une fois.

— Dans les combats de rue, on m'appelle Loup.

— Loup ? Ça fait très... prédateur.

Il acquiesça de la tête avec beaucoup de sérieux.

Scarlet se retint de sourire.

— Tu aurais peut-être intérêt à oublier le combat de rue dans ton CV.

Il se gratta le coude, au niveau du tatouage – presque invisible dans l'obscurité –, et elle se demanda si elle ne l'avait pas vexé. Peut-être qu'il adorait ce surnom.

— Eh bien moi, c'est Scarlet. Mais oui, à cause de mes cheveux, comment as-tu deviné ?

L'expression de Loup se radoucit.

— Quels cheveux ?

Scarlet posa le bras en travers de la portière et le menton par-dessus.

— Tu es marrant.

Pendant un instant il parut presque fier de lui et Scarlet se prit de sympathie pour cet étrange inconnu. Ce combattant de rue aux manières douces.

Une petite voix intérieure lui rappela de se concentrer – elle perdait du temps. Sa grand-mère était quelque part. Seule. Effrayée. Peut-être morte dans un fossé.

Scarlet empoigna la portière.

— Désolée, mais on a tout le personnel qu'il nous faut.

Une lueur s'éteignit dans ses yeux, et pendant un instant il parut embarrassé.

— Je comprends. Merci pour les tomates et les carottes.

Il shoota dans les restes en carton d'une fusée d'artifice – souvenir des célébrations de paix de la veille au soir.

— Tu devrais tenter ta chance à Toulouse, ou même à Paris. On trouve plus facilement du travail en ville, et les gens du coin n'aiment pas beaucoup les étrangers, comme tu as pu t'en rendre compte.

Il inclina la tête sur le côté, faisant scintiller ses yeux émeraude dans la lueur des phares ; il avait presque un air amusé.

— Merci du conseil.

Scarlet lui tourna le dos et grimpa dans le siège du pilote.

Loup recula contre le mur tandis qu'elle mettait le contact.

— Au cas où tu changerais d'avis, je suis presque tous les soirs à l'ancienne ferme des Morel. Je ne suis peut-être pas très doué avec les gens, mais je crois que je pourrais m'habituer à la vie de paysan. (Une pointe d'amusement creusa les coins de sa bouche.) Je m'entends bien avec les bêtes.

— Oh, j'en suis sûre, dit Scarlet avec un sourire encourageant.

Elle claqua la portière avant de marmonner :

— Tous les animaux de la ferme adorent le loup.

## CHAPITRE

### 4

La détention de Carswell Thorne avait plutôt mal commencé, avec cette désastreuse rébellion du savon. Mais depuis qu'on l'avait transféré en quartier d'isolement, il était l'image même du gentleman, courtois et raffiné, et après six mois de ce comportement digne d'éloges il avait pu convaincre la seule surveillante de son bloc de lui confier un minicran.

Il n'y serait sans doute jamais parvenu si elle ne l'avait pas pris pour un idiot complet, incapable de faire quoi que ce soit d'autre que compter les jours et consulter des photos suggestives de femmes qu'il avait connues ou imaginées.

Elle avait raison, bien sûr. Thorne ne comprenait rien à la technologie et n'aurait pas pu se servir de la tablette d'une manière constructive même s'il avait eu en sa possession un manuel détaillé sur la manière de s'évader de prison à l'aide d'un minicran. Il n'avait pas réussi à relever ses comms, ni à se connecter aux réseaux d'informations, ni à recueillir le moindre renseignement utile sur la prison de Néo-Beijing ou la ville environnante.

Au moins appréciait-il les photos suggestives, malgré les retouches vertueuses de la censure.

Il était en train de parcourir son portfolio dans sa deux cent vingt-huitième journée de captivité, quand un crissement insupportable vint troubler la sérénité de sa cellule.

Paupières plissées, il leva les yeux vers le plafond.

Le crissement cessa, bientôt suivi de raclements. Puis de quelques chocs sourds. Avant de recommencer de plus belle.

Thorne s'assit en tailleur sur sa couchette et tendit l'oreille pendant que le bruit augmentait et se rapprochait, entrecoupé de brèves interruptions. Il lui fallut un moment pour l'identifier, mais après un long temps de réflexion et d'hésitation il acquit la conviction qu'il provenait d'une perceuse.

Peut-être qu'un autre prisonnier faisait des travaux d'aménagement dans sa cellule.

Le bruit s'arrêta, même si son écho se prolongea entre les murs. Thorne jeta un coup d'œil autour de lui. Sa cellule était un cube parfait aux parois lisses et blanches sur les six faces. Elle ne contenait qu'une couchette, un urinoir amovible qui sortait du mur quand on appuyait sur un bouton, et lui dans sa tenue immaculée de prisonnier.

Si quelqu'un faisait des travaux, il fallait espérer qu'il s'occuperait ensuite de la cellule de Thorne.

Le bruit repartit, plus strident cette fois, puis une longue vis creva le plafond et tinta sur le sol. Trois autres l'imitèrent bientôt.

Thorne allongea le cou pour regarder l'une d'elles rouler sous sa couchette.

Un instant plus tard, une dalle se décrochait du plafond avec un grand bruit, suivie de deux jambes battant dans le vide et d'un cri de surprise. Les jambes étaient vêtues d'une combinaison de coton blanc identique à celle de Thorne, mais au lieu de porter des souliers plats comme lui, leur propriétaire allait pieds nus.

L'un de ces pieds était humain.

L'autre en métal.

Avec un grognement, une fille dégringola à travers le plafond et se réceptionna en position accroupie.

Thorne se pencha en avant, les coudes sur les genoux, pour mieux la détailler sans quitter pour autant la sécurité de sa couchette. Elle était mince, le teint hâlé, avec des cheveux châains. Sa main gauche, comme son pied gauche, était en métal.

Ayant repris son équilibre, la fille épousseta sa combinaison.

— Je suis désolé, s'excusa Thorne.

Elle pivota dans sa direction, les yeux brillants.

— On dirait que tu t'es trompée de cellule. Tu veux que je t'indique comment regagner la tienne ?

Elle cligna des paupières.

Thorne sourit.

La fille se renfrogna.

L'irritation la rendait plus jolie, et Thorne appuya le menton au creux de ses mains en coupe, la dévisageant avec attention. Il n'avait encore jamais connu de cyborg, et encore moins flirté avec une, mais il y avait un début à tout.

— Ces cellules étaient censées être inoccupées, dit-elle.

— Circonstances spéciales.

Elle l'étudia longuement sous ses sourcils froncés.

— Meurtre ?

Le sourire de Thorne s'élargit.

— Merci, mais non. J'ai déclenché une émeute dans la cour. (Il rectifia son col, avant de préciser :) Pour protester contre la mauvaise qualité du savon.

La perplexité de la fille ne fit que croître, et Thorne remarqua qu'elle n'avait pas quitté sa posture défensive.

— Le savon, répéta-t-il en se demandant si elle l'avait entendu. Il est trop desséchant.

Elle ne fit pas de commentaires.

— J'ai la peau sensible.

Elle ouvrit la bouche, pour lui témoigner sa sympathie pensa-t-il, mais tout ce qui en sortit fut un « Ah » indifférent.

La fille se releva, chassa d'un coup de pied la dalle tombée du plafond, puis décrivit un tour complet sur elle-même afin d'examiner les lieux. Elle fit la moue.

— C'est trop bête, marmonna-t-elle, venant appuyer sa paume contre le mur à gauche de Thorne. À une pièce près.

Ses paupières se mirent à cligner, comme si elle avait une poussière dans l'œil. Avec un grommèlement, elle se cogna la tempe plusieurs fois du plat de la main.

— Tu es en train de t'évader.

— Pas en ce moment, rétorqua-t-elle entre ses dents serrées. Mais c'est l'idée générale, oui. (Son visage s'illumina quand elle découvrit le minicran sur ses genoux.) C'est quoi comme modèle ?

— Aucune idée. (Il lui tendit l'appareil.) Je suis en train de me constituer un portfolio de toutes les filles que j'ai aimées.

Elle lui prit le minicran des mains et le retourna. Le bout d'un de ses doigts cybernétiques s'ouvrit, dévoilant un minuscule tournevis. En un clin d'œil, elle eut dévissé le panneau inférieur de la coque.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je récupère ton câble vidéo.

— Pour quoi faire ?

— Le mien est HS.

Elle arracha un fil jaune à l'intérieur du minicran et le laissa tomber sur les genoux de Thorne, avant de s'asseoir en tailleur à même le sol. Médusé, Thorne la regarda rejeter ses cheveux d'un côté et ouvrir un couvercle au sommet de sa nuque. Après quelques tâtonnements, elle en sortit un deuxième fil, similaire à celui qu'elle lui avait volé, mais à l'extrémité noircie. Son visage se plissa sous la concentration tandis qu'elle installait le fil de remplacement.

Poussant un soupir de satisfaction, elle referma son couvercle et jeta le câble grillé à côté de Thorne.

— Merci.

Il s'écarta du bout de câble avec une grimace.

— Tu as un minicran dans la tête ?

— Quelque chose dans ce goût-là. (La fille se leva et repassa la main sur la paroi.) Ah, c'est mieux. Et maintenant, comment est-ce que je...

Elle n'acheva pas et pressa un bouton dans le coin de la cellule. Un panneau blanc immaculé coulissa dans le mur, éjectant l'urinoir avec une précision chirurgicale. Elle glissa les doigts dans la cavité derrière la cuvette, à la recherche de quelque chose.

S'éloignant discrètement du câble usagé sur son lit, Thorne chassa de son esprit l'image du crâne de la fille en train de s'ouvrir, fidèle à son rôle de parfait gentleman, et tâcha d'engager la conversation pendant qu'elle poursuivait ses explorations. Il l'interrogea sur les raisons de son incarcération, la complimenta pour la finesse remarquable de ses extrémités métalliques, mais elle l'ignora, ce qui l'amena brièvement à se demander si son éloignement forcé d'avec la gent féminine ne lui aurait pas fait perdre une partie de son charme.

Cela semblait tout de même peu vraisemblable.

Quelques minutes plus tard, la fille parut trouver ce qu'elle cherchait car Thorne entendit de nouveau le crissement de la perceuse.

— Quand on t'a enfermée, demanda Thorne, personne ne s'est dit que cette prison risquait de présenter certaines failles pour toi ?

— Pas sur le moment. Cette main est une amélioration très récente.

Elle s'interrompit et fixa le mur de la cellule, comme si elle tentait de voir à travers.

Peut-être était-elle dotée d'une vision à rayons X. Voilà un truc qu'il aurait bien voulu avoir.

— Laisse-moi deviner, dit Thorne. Vol avec effraction ?

Après un long silence passé à examiner le mécanisme de rétraction, la fille fronça le nez.

— Deux chefs d'accusation pour trahison, si tu tiens absolument à le savoir. Plus résistance à agents lors de mon arrestation et usage illégal de la bioélectricité. Ah, et immigration clandestine, mais honnêtement, je trouve ça un peu excessif.

Il loucha sur la base de son crâne, pris d'un tremblement nerveux dans la paupière gauche.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

Le tournevis se remit à tourner. Thorne attendit une pause dans son vrombissement.

— Et comment tu t'appelles ?

— Cinder, répondit-elle.

Le bruit repartit. Quand il s'interrompit un instant :

— Je suis le capitaine Carswell Thorne. Mais d'habitude, on m'appelle simplement...

Nouveau vrombissement.

— Thorne. Ou capitaine. Ou capitaine Thorne.

Sans répondre, elle renfonça la main dans la cavité. Elle tentait apparemment de tordre quelque chose, mais dut échouer car une seconde plus tard elle s'asseyait avec un grognement de frustration.

— J'ai l'impression que tu aurais besoin d'un complice, observa Thorne, lissant sa combinaison. Par chance pour toi, il se trouve que je suis un véritable génie du crime.

Elle lui jeta un regard mauvais.

— Va voir ailleurs si j'y suis.

— Ça me semble plutôt difficile, vu la situation.

Elle soupira, puis chassa quelques miettes de plastique blanc de son tournevis.

— Quelles sont tes intentions une fois que tu seras dehors ? demanda-t-il.

Elle se pencha de nouveau sur le mur. Le crissement se prolongea un moment avant qu'elle ne se redresse pour décontracter les muscles de son cou, gagnés par un début de torticolis.

— Le chemin le plus direct pour quitter la ville, c'est le nord.

— Ah, quelle naïveté touchante. Tu ne crois pas que c'est exactement ce qu'ils s'attendent à te voir faire ?

Elle secoua le tournevis au fond de la cavité.

— Tu veux bien arrêter de me parler ?

— Je dis simplement que nous aurions avantage à nous entraider.

— Fiche-moi la paix.

— J'ai un vaisseau.

Elle le lorgna du coin de l'œil – avertissement sans frais.

— Un vaisseau spatial, insista-t-il.

— Un vaisseau spatial, répéta-t-elle d'une voix traînante.

— Il pourrait nous catapulter dans les étoiles en moins de deux, et il se trouve juste en dehors de la ville. À un saut de puce. Qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que si tu ne la boucles pas pour me laisser travailler, on ne risque pas d'aller où que ce soit.

— D'accord, je me tais, déclara Thorne, levant les mains en signe de reddition. Laisse simplement l'idée faire son chemin dans ta jolie petite tête.

Elle se raidit, mais continua à s'activer.

— Maintenant que j'y pense, je connais un excellent restaurant coréen tout près d'ici. Leurs raviolis au porc sont absolument succulents.

Il saliva à ce souvenir.

Le visage froncé, Cinder entreprit de se masser le cou.

— Peut-être que si on a le temps, on pourrait s'y arrêter pour acheter de quoi grignoter en chemin ? J'en ai plus qu'assez de la tambouille qu'ils servent dans cette prison.

Il se lécha les babines, mais quand il ramena son attention sur la fille il lui trouva une expression douloureuse. De la sueur perlait sur son front.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il en se levant. Tu veux que je te masse la nuque ?

Elle chassa ses mains d'une tape.

— Lâche-moi, s'il te plaît, dit-elle, le repoussant à bout de bras.

Son image se brouilla subitement sous le regard de Thorne, comme à travers une onde de chaleur. Il sentit son pouls s'accélérer. Un frisson lui traversa le cerveau et fila le long de ses nerfs.

Elle était... somptueuse.

Non, divine.

Non, parfaite.

Son cœur cognait dans sa poitrine, et des idées de dévotion et d'adoration se bousculèrent sous son crâne.

— S'il te plaît, répéta-t-elle, cachée derrière sa main de métal. (Elle dit cela d'une petite voix désespérée en s'écroulant contre le mur.) Tais-toi, d'accord ? Contente-toi de... me laisser tranquille.

— D'accord, concéda Thorne, en proie à une confusion totale – cyborg, codétenue, déesse ? Bien sûr. Tout ce que tu voudras.

Les yeux humides, il regagna sa couchette et s'y laissa tomber, le regard dans le vague.

## CHAPITRE 5

Les idées se bouscullaient dans la tête de Scarlet tandis qu'elle déchargeait ses cageots vides dans le hangar de sa navette. Elle avait ramassé son minicran sur le sol de l'appareil et l'avait glissé dans la poche de son pantalon ; le message de la police lui brûlait la cuisse tandis qu'elle vaquait à ses corvées du soir, l'esprit ailleurs.

Elle s'en voulait surtout de s'être laissé distraire, ne fût-ce qu'une minute, uniquement par des traits séduisants et un parfum de danger, si tôt après avoir appris le classement du dossier de sa grand-mère. Sa curiosité à l'égard du combattant de rue lui donnait l'impression d'être une traîtresse.

Et puis, il y avait Roland, Gilles et les autres habitants de Rieux qui l'avaient poignardée dans le dos. Ils prenaient tous sa grand-mère pour une folle, voilà ce qu'ils avaient déclaré à la police. Non pas que, parmi tous les paysans de la région, c'est elle qui travaillait le plus dur. Non pas qu'elle cuisinait les meilleurs gâteaux de ce côté-ci de la Garonne. Non pas qu'elle avait servi son pays pendant vingt-huit ans en tant que pilote militaire d'un spatonef et qu'elle avait épinglé sa médaille du mérite sur son tablier à carreaux.

Non. Ils avaient dit à la police qu'elle était folle.

Et la police avait arrêté les recherches.

Pas pour longtemps, cependant. Sa grand-mère était forcément quelque part et Scarlet avait bien l'intention de la retrouver, quand bien même elle devrait remuer la boue et faire pression sur tous les flics d'Europe.

Le soleil se couchait rapidement, projetant l'ombre immense de Scarlet en travers de l'allée. Au-delà du gravier, les champs ondulants de maïs et de betteraves à sucre s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions, montant à la rencontre des premières étoiles. Une maison de pierre se profilait à l'ouest, avec deux fenêtres éclairées. Leur seul voisin à plusieurs kilomètres.

Depuis son enfance, cette ferme avait constitué le paradis de Scarlet. Au fil des ans, elle en était tombée amoureuse comme elle n'aurait jamais cru qu'on puisse l'être d'une terre et d'une région – et elle savait qu'il en allait de même pour sa grand-mère. Même si elle n'aimait pas y penser, elle avait conscience qu'un jour elle hériterait de la ferme, et elle s'imaginait parfois y vieillir. Heureuse, comblée, avec de la terre sous les ongles et une vieille maison qui avait toujours besoin de réparations.

Heureuse et comblée – comme sa grand-mère.

Celle-ci ne serait jamais partie de son propre chef. Scarlet en avait la conviction.

Elle transporta les cageots dans la grange, les empila dans un coin pour que les androïdes puissent les remplir le lendemain, puis ramassa le seau de nourriture pour les poules. Elle traversa le poulailler en jetant des poignées de graines autour d'elle, poursuivie par les volailles.

Arrivée à l'angle du hangar, elle s'immobilisa.

Il y avait de la lumière à l'étage.

Dans la chambre de sa grand-mère.

Le seau lui glissa entre les doigts. Les poules s'égaillèrent en piaillant, avant de se précipiter sur la nourriture renversée.

Elle les enjamba et se mit à courir, projetant des gravillons sous ses semelles. Son cœur battait à tout rompre ; elle avait les poumons en feu quand elle fit irruption par la porte de derrière. Elle grimpa l'escalier quatre à quatre, sans égard pour les planches qui gémissaient.

La porte de la chambre de sa grand-mère était béante et elle se figea sur le seuil, haletante.

On aurait dit qu'une tempête avait dévasté la pièce. Tous les tiroirs de la commode avaient été sortis, et le sol était jonché de vêtements et d'articles de toilette. Draps et couvertures arrachés s'entassaient pêle-mêle au pied du lit, le matelas gisait en travers du sommier et on avait décroché tous les cadres digitaux face à la fenêtre, laissant des marques plus sombres sur le mur aux endroits où le soleil n'avait pas décoloré l'enduit.

Un homme, agenouillé à côté du lit, fouillait dans la malle où la grand-mère de Scarlet rangeait ses uniformes militaires. Il fit un tel bond en découvrant Scarlet qu'il manqua se cogner la tête contre la grosse poutre de chêne au plafond.

Prise de vertige, Scarlet faillit ne pas le reconnaître – il y avait des années qu'elle ne l'avait pas revu, mais on aurait dit des siècles tant il avait vieilli. Une barbe mangeait son menton autrefois rasé de près. Ses cheveux étaient plats d'un côté, hérissés de l'autre. Il était maigre, décharné, comme s'il n'avait pas mangé correctement depuis des semaines.

— Papa ?

Il plaqua un blouson d'aviateur contre son torse.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle promena son regard sur le fouillis environnant, le cœur battant toujours à un rythme rapide.

— Il y a quelque chose ici, répondit-il d'une voix enrouée. Elle l'a caché quelque part. (Il baissa les yeux sur le blouson, puis le jeta sur le lit. Après quoi il se remit à fouiller dans la malle.) Je dois absolument le trouver.

— Trouver quoi ? De quoi est-ce que tu parles ?

— Elle s'est sauvée, chuchota-t-il. Elle ne reviendra pas. Elle ne le saura jamais, et moi... j'ai besoin de le trouver. Il faut que je sache pourquoi.

Une forte odeur de cognac émanait de lui, et Scarlet sentit son cœur s'endurcir. Elle ignorait comment il avait appris la disparition de sa mère, mais qu'il puisse perdre tout espoir si facilement, si vite, et croire qu'il aurait le moindre droit sur l'héritage après les avoir abandonnées toutes les deux ; les avoir laissées sans une comm pendant tant d'années, pour débarquer ivre mort et retourner toute la ferme comme ça...

Scarlet eut soudain très envie d'appeler la police, sauf qu'elle était furieuse contre elle également.

— Dégage ! Fiche le camp de cette maison !

Sans se laisser démonter, il entreprit de remettre les habits en vrac au fond de la malle.

Scarlet, le visage empourpré, fit le tour du lit et l'empoigna par le bras pour l'obliger à se lever.

— Arrête ça !

Il poussa un feulement et retomba sur le plancher. Il s'écarta d'elle à reculons, comme s'il battait en retraite devant un chien enragé, se tenant le bras. Une lueur de folie brillait dans ses yeux.

Interloquée, Scarlet planta les poings sur ses hanches.

— Qu'est-ce qu'il a, ton bras ?

Il se contenta de le tenir contre son torse sans répondre.

Serrant les dents, Scarlet s'avança résolument vers lui et lui prit le poignet. Il émit un petit cri, s'efforça de se dégager, mais elle tint bon et lui remonta sa manche jusqu'au coude. Ce qu'elle vit la laissa bouche bée. Elle lâcha prise mais le bras resta tendu dans le vide, comme s'il avait oublié de le replier.

Il avait la peau couverte de brûlures. Des petites brûlures parfaitement circulaires et soigneusement alignées. Qui faisaient le tour de son avant-bras, rangée après rangée, du poignet jusqu'au coude, certaines déjà cicatrisées, d'autres encore noires et purulentes. Et sur le poignet, il avait une croûte à l'emplacement de la puce ID.

Elle sentit une boule se former au creux de son ventre.

Adossé au mur, son père enfouit son visage dans le matelas, loin de Scarlet et des brûlures.

— Qui t'a fait ça ?

Il laissa retomber le bras et le ramena contre son ventre. Sans un mot.

Scarlet sortit de la chambre et courut jusqu'à la salle de bains. Elle en revint avec un tube de vaseline et des bandages. Son père n'avait pas bougé.

— Ils m'ont obligé, murmura-t-il.

Son hystérie semblait se calmer. Scarlet lui souleva le bras et entreprit de soigner ses plaies, aussi délicatement que possible malgré ses mains tremblantes.

— Qui t'a obligé à quoi ?

— Je ne pouvais pas leur échapper, continua-t-il comme s'il ne l'avait pas entendue. Ils m'ont posé plein de questions mais je ne savais rien. Je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient. J'ai essayé de leur répondre, mais je ne savais rien...

Scarlet se concentra sur ce qu'elle faisait pendant que son père inclinait la tête dans sa direction, le regard perdu au-dessus des draps froissés. Il avait les yeux mouillés de larmes. Son père... en train de pleurer. C'était presque plus choquant que les brûlures. Sa poitrine se serra et elle s'interrompit au milieu de son bandage. Elle réalisa qu'elle ne connaissait pas cet homme meurtri, brisé. Ce n'était plus que l'ombre de son père, ce bon à rien charismatique et égoïste.

À sa colère et à sa haine se substituait maintenant une pitié poignante.

Qu'avait-il subi pour en arriver là ?

— Ils m'ont donné le tisonnier, reprit-il, le regard vague et lointain.

— Ils t'ont donné... ? Pourquoi ?

— Et ils m'ont amené devant elle. J'ai compris que c'était elle qui connaissait les réponses. Qui détenait l'information qu'ils voulaient. Ils voulaient quelque chose d'elle. Mais elle s'est contentée de regarder... elle m'a juste regardé me faire ça, en pleurant... et quand ils lui ont posé les mêmes questions, elle a refusé de répondre. Elle n'a pas voulu leur dire. (Il se mit à hoqueter, le visage rouge d'une colère soudaine.) Elle les a laissés faire.

La gorge nouée, Scarlet termina son bandage puis s'appuya au matelas, les jambes prises d'un début de tremblement.

— Tu parles de grand-mère ? Tu l'as vue ?

Il ramena son attention sur elle ; la folie était revenue dans ses yeux.

— Au bout d'une semaine, ils m'ont relâché. Ils voyaient bien qu'elle se fichait complètement de moi. Qu'elle n'allait pas céder pour moi.

Brusquement, il se détacha du mur, s'avança vers Scarlet sur les genoux et lui agrippa les bras. Elle voulut se dégager mais il refusa de lâcher prise. Ses ongles lui rentraient dans la peau.

— Qu'est-ce que c'est, Scar ? Qu'est-ce que ça peut être de si important ? Plus important que son propre fils ?

— Papa, essaie de te calmer. Il faut que tu me dises où elle est. (Ses pensées se bousculaient.) Où est-elle ? Qui l'a enlevée ? Pourquoi ?

Son père la dévisagea, frémissant, en proie à la panique. Puis il secoua lentement la tête et baissa les yeux sur le plancher.

— Elle cache quelque chose, marmonna-t-il. J'ai besoin de savoir quoi. Qu'est-ce qu'elle cache, Scar ? Et où ?

Il se tourna pour inspecter un tiroir de chemises qu'à l'évidence il avait déjà fouillé. Il était en sueur, à présent ; ses cheveux lui collaient aux tempes en mèches humides.

Scarlet empoigna le montant du lit pour se hisser sur le matelas.

— Papa, s'il te plaît. (Elle s'efforça de prendre une voix apaisante, malgré son cœur qui cognait si fort qu'il lui faisait mal.) Où est-elle ?

— Je ne sais pas. (Il planta les ongles derrière la plinthe.) Ils m'ont trouvé dans un bar, à Paris. Ils ont dû glisser un truc dans mon verre parce que je me suis réveillé dans une pièce plongée dans le noir. Qui empestait la moisissure et l'humidité. (Il renifla.) Ils m'ont drogué aussi quand ils m'ont relâché. J'ai perdu connaissance dans la pièce obscure et je me suis réveillé ici. Dans le champ de maïs.

Avec un frisson, Scarlet se passa les mains dans les cheveux jusqu'à ce qu'elle soit tout ébouriffée. Ils l'avaient reconduit ici, à l'endroit où ils avaient enlevé sa grand-mère. Pourquoi ? Ces gens savaient-ils que Scarlet était sa seule famille – avaient-ils pensé qu'elle serait la plus indiquée pour s'occuper de lui ?

Non, ça n'avait aucun sens. Manifestement, ils se moquaient du bien-être de son père. Alors quoi ? L'avaient-ils laissé là pour lui faire passer un message ? Une menace ?

— Tu te souviens forcément d'un détail, dit-elle d'une voix teintée de désespoir. À propos de la pièce, ou d'un truc qu'ils t'ont dit. Tu as pu les voir de près ? Est-ce qu'il y en a un que tu pourrais décrire à la police ?

— J'étais drogué, dit-il, très vite. (Il fronça les sourcils, fit mine de toucher ses brûlures, puis laissa retomber sa main.) Ils ne m'ont pas laissé les voir.

Scarlet se retint de le secouer et de lui hurler de se concentrer mieux que ça.

— Ils t'avaient mis un bandeau ?

— Non. (Il grimaça.) J'ai eu peur de regarder.

Des larmes de frustration lui brûlaient les yeux et Scarlet renversa la tête en arrière, s'efforçant de respirer calmement. Ses pires craintes, ses soupçons les plus horribles se voyaient confirmés.

Sa grand-mère avait été enlevée. Par des gens brutaux, cruels. Étaient-ils en train de lui faire du mal comme ils avaient fait du mal à son fils ? Quel traitement lui réservaient-ils ? Que voulaient-ils ?

Une rançon ?

Dans ce cas pourquoi n'avaient-ils pas encore pris contact avec Scarlet ? Et pourquoi avoir enlevé son père, également, pour le relâcher plus tard ? Ce n'était pas logique.

La terreur l'empêchait de réfléchir quand elle pensait à toutes les horreurs évoquées par son père. Torture, brûlures et pièces obscures...

— Qu'est-ce que tu voulais dire par « ils m'ont obligé » ? Obligé à quoi faire ?

— À me brûler, souffla-t-il. Ils m'ont donné le tisonnier.

— Mais comment...

— Toujours des questions ! Je ne sais pas. Je n'ai jamais connu mon père. Elle ne m'a rien raconté sur lui. Je ne sais pas ce qu'elle fabrique ici, dans cette vieille bicoque. Ni ce qu'elle a pu trafiquer sur la

Lune. Je ne sais pas ce qu'elle cache – mais elle cache quelque chose.

Il tira mollement sur les couvertures en regardant sans conviction sous les draps.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, dit Scarlet, d'une voix brisée. Essaie de te concentrer. Tu dois sûrement te rappeler un truc ?

Un long, long silence. Dehors, les poules s'étaient remises à glousser en se déplaçant sur le gravier.

— Un tatouage.

Elle fronça les sourcils.

— Quoi ?

Il posa le doigt sur son bandage, à l'intérieur du bras, juste au-dessous du coude.

— Celui qui m'a passé le tisonnier avait un tatouage. Ici. Des lettres et des chiffres.

Des points lumineux se mirent à danser dans son champ de vision et Scarlet froissa les couvertures entre ses poings. Pendant un instant, elle crut qu'elle allait tourner de l'œil.

Des lettres et des chiffres.

— Tu es sûr ?

— L... S... (Il secoua la tête.) Je ne me souviens plus. Il y en avait d'autres.

Sa bouche se dessécha d'un coup, et elle sentit la haine prendre le pas sur le vertige. Elle connaissait ce tatouage.

Il avait fait semblant d'être gentil. De chercher du travail.

Alors que quelques jours ou quelques heures plus tôt, il était en train de torturer son père. En gardant sa grand-mère prisonnière.

Dire qu'elle avait failli lui faire confiance. La tomate, les carottes... elle avait eu l'impression de l'aider. Par les étoiles, elle avait flirté avec lui, alors qu'il savait tout depuis le début ! En se rappelant cette lueur d'amusement qu'elle avait vue briller dans ses yeux, elle en fut malade. Il s'était bien moqué d'elle.

Les oreilles bourdonnantes, elle jeta un coup d'œil à son père, lequel retournait les poches d'un pantalon dans lequel sa grand-mère ne devait plus rentrer depuis près de vingt ans.

Elle se leva. Le sang lui monta à la tête, mais elle l'ignora. Gagnant le coin de la chambre, elle ramassa le minicran de sa grand-mère à l'endroit où son père l'avait laissé.

— Tiens, dit-elle en le jetant sur le lit. Je vais à la ferme des Morel. Si je ne suis pas rentrée dans trois heures, passe une comm à la police.

Hébété, son père tendit le bras et s'empara du minicran.

— Je croyais que les Morel étaient morts.

— Écoute-moi bien, d'accord ? Je veux que tu verrouilles toutes les portes et que tu ne bouges pas d'ici. Attends trois heures, et ensuite appelle la police. C'est bien compris ?

Il afficha une fois de plus cette expression d'enfant terrorisé.

— N'y va pas, Scar. Tu n'as pas encore saisi ? Ils ont essayé de se servir de moi, et tu seras la prochaine. Ils vont venir te chercher toi aussi.

Serrant les dents, Scarlet remonta la fermeture Éclair de son sweat-shirt jusqu'à son menton.

— Pas si c'est moi qui les trouve en premier.

## CHAPITRE 6

Carswell Thorne

ID : 0082688359

Né le : 22 mai 106 TE, en République américaine

Articles en ligne : 437, par ordre chronologique inversé

Posté le 12 janvier 126 TE : L'ex-cadet de l'Air Force américaine, Carswell Thorne, a été jugé coupable et condamné à six ans d'emprisonnement à l'issue d'un procès expéditif de deux semaines...

Le texte défilait en caractères verts au bas du champ de vision de Cinder, énumérant les crimes de Carswell Thorne qui possédait déjà un casier judiciaire bien rempli malgré ses vingt ans à peine : une condamnation pour désertion, deux pour vol international, une pour tentative de vol, six pour recel de marchandises volées et une pour détournement de bien appartenant au gouvernement.

Cette dernière ne rendait pas justice à la gravité de son crime. Il avait quand même dérobé un spationef à l'armée de la République américaine !

Voilà d'où sortait le vaisseau dont il était si fier.

Même s'il purgeait actuellement une peine de six ans de prison dans la Communauté orientale pour tentative de vol d'un collier de jade de l'ère secondaire, il était également recherché en Australie, et bien sûr dans son Amérique natale, où il serait certainement jugé et condamné pour le mal qu'il avait fait.

Cinder s'affala contre le tableau électrique, regrettant d'avoir lancé cette recherche. S'échapper de prison était déjà suffisamment grave, mais se rendre complice de l'évasion de ce criminel – un vrai criminel –, et à bord d'un vaisseau volé qui plus est ?

Elle examina le passage qu'elle avait creusé entre la chaufferie et la cellule du prisonnier. Carswell Thorne se tenait toujours assis sur sa couchette, les coudes sur les genoux, à se tourner les pouces.

Elle essuya sa paume moite sur sa combinaison blanche. Au fond, ce n'était pas Carswell Thorne qui la tracassait. C'étaient plutôt la reine Levana, l'empereur Kai et la princesse Sélène. Cette enfant innocente que la reine avait tenté d'assassiner treize ans plus tôt, mais que des bonnes âmes avaient sauvée et introduite clandestinement sur Terre. Qui demeurait la personne la plus recherchée au monde. Et qui se trouvait justement être Cinder elle-même.

Elle le savait depuis moins de vingt-quatre heures. Le Dr Erland, qui, lui, était au courant depuis des semaines, ne l'avait pas informée tout de suite que ses tests ADN établissaient formellement son identité ; il avait préféré attendre que la reine Levana la reconnaisse au bal annuel et menace d'attaquer la Terre si la fugitive n'était pas incarcérée aussitôt.

Il s'était donc introduit dans la cellule de Cinder en lui procurant un pied de rechange (elle avait perdu le sien sur les marches du palais), une main cybernétique de haute technologie bardée de gadgets avec lesquels elle n'était pas encore complètement familiarisée, et le plus grand choc de sa vie. Après quoi il lui avait conseillé de s'évader et de le rejoindre en Afrique, tout simplement.

Au moins, ce plan, si difficile à mettre en œuvre, lui avait permis de se focaliser sur autre chose que son identité fraîchement découverte. Ce qui valait aussi bien, d'ailleurs, car quand elle s'attardait un peu trop là-dessus son corps avait tendance à se pétrifier, à la rendre incapable d'agir, et le moment paraissait mal choisi pour les tergiversations. Quoi qu'elle décide une fois dehors, elle était assurée d'une chose : rester sur place la condamnerait à une mort certaine quand la reine Levana viendrait la réclamer.

Elle jeta un nouveau coup d'œil au prisonnier. Si elle avait en tête une destination précise, avoir accès à un vaisseau en état de marche pourrait grandement faciliter son évasion.

Il continuait à se tourner les pouces, conformément à ce qu'elle lui avait ordonné – laissez-moi tranquille. Ces mots lui avaient brûlé la bouche, fait bouillir le sang et embrasé la peau. La sensation de surchauffe était un effet secondaire de ses nouveaux dons lunaires – un engin implanté sur sa colonne vertébrale l'avait empêchée de s'en servir pendant des années, mais le Dr Erland avait réussi à les débloquer. Ces pouvoirs avaient beau ressembler à de la magie pour elle, ils constituaient en réalité un trait génétique propre à tous les Lunaires, qui leur permettait de contrôler et de manipuler la bioélectricité d'autrui. Ils pouvaient faire voir à leurs victimes des choses imaginaires, leur faire éprouver des émotions factices. Ils pouvaient les hypnotiser pour les faire agir à l'inverse de ce qu'elles auraient voulu. Sans aucune résistance.

Cinder devait encore apprendre à maîtriser ce don et ne savait pas trop par quel moyen elle avait contrôlé Carswell Thorne, pas plus qu'elle n'aurait su expliquer comment elle avait convaincu l'un des surveillants de la transférer dans une cellule mieux située. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle avait eu envie d'étrangler ce prisonnier trop bavard et que son pouvoir lunaire s'était activé à la base de son cou, aiguillonné par le stress et l'agacement. Elle en avait perdu le contrôle un bref instant, après quoi Thorne avait fait précisément ce qu'elle lui avait demandé.

Il s'était tu et l'avait laissée tranquille.

Elle s'était tout de suite sentie coupable. Elle ignorait quels effets ce genre de manipulation pouvait entraîner à la longue. Surtout, elle ne tenait pas à devenir l'une de ces Lunaires qui profitaient outrageusement de leurs pouvoirs. Elle ne voulait même pas être une Lunaire.

Elle soupira, chassant une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux, et rampa à travers le passage qu'elle avait ouvert dans le mur.

Il leva la tête en la voyant se dresser devant lui, les mains sur les hanches. Il avait toujours cet air éberlué, et Cinder dut reconnaître qu'il ne manquait pas d'un certain charme. Si on aimait les mâchoires carrées, les yeux bleus et les petites fossettes malicieuses. Même s'il aurait eu besoin d'une coupe de cheveux et d'un bon coup de rasoir.

Elle prit une grande inspiration.

— Je t'ai forcé à m'obéir, et je n'aurais pas dû. C'était un abus de pouvoir. Désolée.

Il cligna des paupières devant sa main métallique et le tournevis qui sortait de son doigt.

— C'est toi la fille qui était là avec moi ? demanda-t-il, d'une voix étonnamment limpide malgré son accent américain.

Sans trop savoir pourquoi, elle s'attendait à l'entendre bafouiller après sa petite manipulation mentale.

— Bien sûr que c'est moi.

— Oh. (Il fit la grimace.) Tu étais beaucoup plus jolie tout à l'heure.

Vexée, Cinder envisagea de retirer ses excuses mais préféra plutôt croiser les bras.

— Cadet Thorne, c'est bien ça ?

— Capitaine Thorne.

— D'après ton dossier tu étais cadet quand tu as déserté.

Il fronça les sourcils, la mine perplexe ; puis son regard s'illumina et il pointa le doigt dans sa direction.

— Ah oui, le minicran dans le crâne.

Elle se mordit l'intérieur de la joue.

— Eh bien, d'un point de vue purement technique, c'est vrai, reconnut-il. Mais je suis capitaine maintenant. Ça sonne mieux. Ça fait bien meilleure impression auprès des filles.

Cinder, fort peu impressionnée pour sa part, lui indiqua la chaufferie de l'autre côté du mur.

— J'ai décidé que tu pouvais venir avec moi pour me conduire à ton vaisseau. Essaie simplement de... ne pas trop parler.

Il avait bondi de sa couchette avant même qu'elle ait fini.

— C'est mon charme irrésistible qui t'a convaincue, je parie ?

Avec un soupir, elle se faufila par le passage en prenant garde de ne pas toucher à la plomberie.

— Dis-moi, ton vaisseau... C'est celui que tu as volé, pas vrai ? À l'armée américaine ?

— Je ne considère pas vraiment ça comme un vol. Ils n'ont jamais pu prouver que je n'avais pas l'intention de le rendre.

— Tu rigoles, là ?

Il haussa les épaules.

— Toi non plus, tu n'as aucune preuve.

Elle l'étudia, les yeux plissés.

— Tu avais vraiment l'intention de le rendre ?

— Peut-être.

Une lueur orange clignota au coin de la vision de Cinder – sa programmation cybernétique venait de détecter un mensonge.

— Bon voyons, marmonna-t-elle. Est-ce qu'il est repérable ?

— Je ne suis pas idiot. J'ai démonté depuis longtemps tout ce qui aurait pu permettre de le suivre à la trace.

— Tant mieux. Ce qui me fait penser... (Tendant la main, elle rentra le tournevis, et au bout de deux tentatives, réussit à sortir le scalpel.) Il va falloir te retirer ta puce ID.

Il eut un mouvement de recul.

— Tu ne vas pas jouer les mauviettes ?

— Pour qui tu me prends ? protesta-t-il avec un rire gêné, remontant sa manche gauche. C'est juste que... ce truc est bien stérile, au moins ?

Cinder lui jeta un regard noir.

— Enfin, je suis sûr que tu as une hygiène irréprochable, simplement... (Il s'interrompit, hésita, puis tendit son bras.) Laisse tomber. Essaie juste de ne rien abîmer d'important.

Penchée sur son bras, Cinder posa sa lame sur son poignet avec toute la prudence et la délicatesse possibles. Il avait déjà une mince cicatrice à cet endroit, sans doute un souvenir de la puce ID qu'il avait dû s'arracher la première fois qu'il avait été recherché par les autorités.

Il tressaillit au moment où la lame s'enfonça, mais pour le reste il demeura parfaitement stoïque. Elle retira la puce ensanglantée et la jeta par terre au milieu d'un amas de câbles, après quoi elle lui découpa une bande d'étoffe dans sa manche et le laissa l'enrouler autour de la plaie.

— C'est moi, ou bien nous voilà à un tournant de notre relation ? dit-il.

Cinder ricana. Pivotant sur elle-même, elle indiqua une grille à proximité du plafond. Elle était entourée de câbles qui s'échappaient du tableau électrique avant de disparaître par des dizaines de trous dans les murs.

— Tu pourrais me hisser là-haut ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Thorne, entrecroisant ses doigts.

— Le conduit de ventilation.

Cinder posa le pied au creux de ses paumes et ignora ses grognements quand il la souleva. Elle savait que sa jambe en métal la rendait beaucoup plus lourde qu'il n'y paraissait.

Quelques instants plus tard, elle avait dévissé la grille. Elle la posa délicatement sur les tuyaux qui couraient au plafond, puis se hissa sans hésiter par l'ouverture.

Elle afficha les plans de la structure de la prison pour s'orienter en attendant que Thorne la rejoigne. Allumant sa lampe torche intégrée, elle se mit à ramper.

Il faisait une chaleur étouffante dans le conduit exigü, et à chaque reptation elle cognait sa jambe gauche contre l'aluminium. Deux fois elle s'immobilisa pour tendre l'oreille, croyant avoir entendu des pas sous elle. Y aurait-il une sirène quand leur évasion serait découverte ? Elle était surprise de ne pas encore en avoir entendu. Trente-deux minutes. Elle avait quitté sa cellule depuis trente-deux minutes.

La sueur qui gouttait de son nez et la rapidité de son pouls donnaient l'impression que chaque seconde durait des heures, comme si l'horloge implantée dans sa tête s'était arrêtée. La présence de Thorne l'emplissait de doutes. Elle aurait déjà suffisamment de mal sans lui – comment allait-elle réussir à les faire sortir tous les deux ?

La solution s'imposa à elle, d'une clarté saisissante.

Elle n'avait qu'à lui laver le cerveau.

Elle pourrait facilement le convaincre de lui indiquer où trouver son vaisseau, puis lui faire croire qu'il n'avait plus envie de s'enfuir, en fin de compte. Elle pourrait le renvoyer dans sa cellule. Il n'aurait pas d'autre choix que de s'exécuter.

— Tout va bien ?

Cinder relâcha l'air coincé dans sa gorge.

Non. Elle refusait de profiter de lui, ou de qui que ce soit. Elle s'était très bien débrouillée jusque-là sans le moindre pouvoir lunaire ; il n'y avait aucune raison de ne pas continuer.

— Désolée, murmura-t-elle. Je vérifiais simplement sur le plan. On est presque arrivés.

— Le plan ?

Elle l'ignora. Quelques minutes plus tard, au détour d'un virage, elle aperçut un carré de lumière quadrillée au sommet du conduit. Un frisson de soulagement, d'espoir, la parcourut quand elle se pencha au-dessus de la grille et jeta un coup d'œil prudent vers le bas.

Elle découvrit un sol bétonné avec une flaque d'eau juste au-dessous d'elle, et à moins de six pas, une autre grille, plus grande et ronde.

Un conduit d'évacuation de l'eau de pluie. Pile à l'endroit indiqué sur le plan.

Cela équivalait à un saut d'un étage, mais s'ils parvenaient en bas sans se casser une jambe, la suite ne présenterait pas de difficulté.

— Où sommes-nous ? chuchota Thorne.

— Au sous-sol, dans le parking de déchargement – là où on réceptionne la nourriture et les fournitures.

Le plus souplement possible, elle passa par-dessus la grille et se retourna de manière que Thorne et elle puissent regarder tous les deux à travers la grille.

— Ce qu'on veut, c'est atteindre ce conduit d'écoulement, là.

Thorne fronça les sourcils et tendit le doigt.

— Ce n'est pas la rampe d'accès que j'aperçois là-bas ?

Elle hocha la tête sans même vérifier.

— Pourquoi on n'essaie pas plutôt de sortir par là ?

Elle leva les yeux vers son visage découpé curieusement par l'ombre de la grille.

— Et marcher tranquillement jusqu'à ton vaisseau ? Dans nos belles tenues blanches de prisonniers ?

Il se renfrogna, mais des bruits de voix proches le dissuadèrent de répliquer. Ils rentrèrent la tête dans les épaules.

— Non, je ne les ai pas vus danser mais ma sœur, oui, dit une femme. (Ses paroles s'accompagnèrent de bruits de pas, puis du fracas d'une porte coulissante qu'on tirait sur son rail.) Sa robe était complètement trempée, une vraie serpillière.

— Mais pourquoi l'empereur aurait-il dansé avec une cyborg ? s'étonna un homme. Pour qu'elle aille en plus s'attaquer à la reine lunaire, comme ça... Je n'y crois pas. Ta sœur a des visions. Je te parie que cette fille était juste une cinglée qui a réussi à se faufiler au bal. Et qui en voulait sans doute à la terre entière à cause de sa situation.

La conversation fut interrompue par un grondement de propulseurs.

Risquant un coup d'œil à travers la grille, Cinder vit une navette de livraison s'approcher en marche arrière, reculer vers le quai de déchargement et s'arrêter pile entre eux et le conduit d'écoulement.

— Salut, Ryu-jūn, lança l'homme au pilote qui descendait de sa machine.

La suite de leur discussion fut noyée par le chuintement hydraulique d'un monte-charge.

Profitant du vacarme, Cinder sortit son tournevis et dévissa la grille. Sur un signe d'elle, Thorne la souleva avec précaution.

Cinder sentait la sueur lui couler dans le cou et son cœur battre à se rompre. Passant le buste par l'ouverture, elle jeta un coup d'œil sur le parking et repéra, juste à portée de main, une caméra de surveillance.

Elle remonta vivement la tête ; le sang grondait dans ses oreilles. Heureusement, la caméra était tournée dans l'autre direction pour l'instant, mais ils n'avaient pas la moindre chance de descendre sans se faire repérer. Il fallait compter aussi avec les trois employés occupés à décharger, sans oublier que chaque minute perdue les rapprochait de l'instant où un surveillant découvrirait leurs cellules vides.

Elle ferma les yeux, se représenta l'emplacement de la caméra et allongea le bras à l'extérieur. Elle dut tâtonner un moment, la main à plat contre le plafond – la caméra se trouvait plus loin qu'elle ne l'avait cru –, mais elle finit par l'atteindre. Elle agrippa l'objectif et serra. La coque en plastique éclata comme un fruit mûr dans son poing en titane, avec un craquement qui lui parut assourdissant.

Cinder tendit l'oreille, soulagée d'entendre que les bruits de pas et de conversation se poursuivaient en bas.

Le temps leur était compté. Ils avaient sans doute moins d'une minute devant eux avant qu'on ne s'aperçoive qu'une caméra était morte.

Elle adressa un hochement de tête à Thorne, puis se traîna au-dessus de l'ouverture.

Elle se laissa tomber sur le toit de la navette, qui résonna bruyamment sous elle. Thorne la suivit ; il atterrit en lâchant un grognement étouffé.

Les bruits de conversation cessèrent.

Cinder pivota pour voir trois hommes déboucher sur le quai.

En les découvrant sur le toit de l'appareil, ils se figèrent aussitôt. Cinder les vit détailler les combinaisons blanches. Sa main cybernétique.

L'un des hommes esquissa le geste d'attraper son minicran à sa ceinture.

Les dents serrées, Cinder tendit le bras vers lui en pensant très fort qu'il ne devait pas le prendre, qu'il n'était pas question qu'il donne l'alarme. Elle imagina sa main pétrifiée dans le vide à quelques centimètres de sa ceinture.

Obéissant à sa volonté, l'homme s'interrompit.

Ses yeux s'emplirent de frayeur.

— Ne bougez pas, ordonna Cinder d'une voix rauque, rongée par la culpabilité.

La sensation de chaleur lui revint, partant d'abord de la nuque pour se diffuser le long de la colonne vertébrale, dans les épaules et vers les hanches, avec un picotement aux points d'attache de ses prothèses. Cela n'eut rien de douloureux ni de soudain comme quand le Dr Erland avait débloqué pour la première fois ses pouvoirs lunaires. En fait, c'était plutôt agréable – presque grisant.

Elle pouvait percevoir les trois personnes sur le quai, les ondes de bioélectricité qui émanaient d'elles, crépitantes, prêtes à être contrôlées.

*Retournez-vous.*

Les trois employés pivotèrent à l'unisson, le corps raide et maladroit.

*Fermez les yeux. Bouchez-vous les oreilles.* Après avoir hésité, elle ajouta : *Fredonnez.*

Immédiatement, des fredonnements s'élevèrent dans le silence du parking. Avec un peu de chance, ce serait suffisant pour qu'ils ne l'entendent pas ouvrir la grille dans le sol. Ne restait plus qu'à espérer qu'ils s'imagineraient que Thorne et elle s'étaient enfuis par la rampe d'accès, ou cachés à bord d'un appareil.

Thorne observait la scène, bouche bée, quand Cinder se tourna vers lui.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

— Ils obéissent, répondit-elle sèchement.

Elle se détestait de leur avoir donné ces ordres. Elle détestait ces fredonnements. Elle détestait ce pouvoir qui lui semblait contre-nature, trop puissant, trop injuste.

Pourtant, l'idée de relâcher son contrôle sur eux ne l'effleura pas un seul instant.

— Amène-toi, dit-elle, se laissant glisser au bas de l'appareil.

Elle rampa sous la carlingue, trouva la grille entre les roues du train d'atterrissage. Malgré ses mains tremblantes, elle réussit à la faire pivoter d'un quart de tour et à la soulever.

Une flaque d'eau stagnante brillait dans le noir au fond du conduit.

La chute fut brève, mais atterrir pieds nus dans l'eau grasse lui arracha une grimace. Thorne la rejoignit dans la seconde et remit la grille en place au-dessus d'eux.

Un tunnel circulaire, arrivant à peine à la taille de Cinder, s'enfonçait dans le béton. Une forte odeur de pourriture et de moisi s'en échappait. Fronçant le nez, Cinder se mit à quatre pattes et rampa à l'intérieur.

## CHAPITRE

### 7

La quantité d'icônes sur l'holocran de l'empereur Kai augmentait d'heure en heure, non seulement parce qu'il avait beaucoup de documents à lire et à signer, mais aussi parce qu'il ne mettait guère d'ardeur à sa tâche. Les doigts enfouis dans les cheveux, il fixait l'écran amovible qui sortait de son bureau et regardait les icônes se multiplier avec un sentiment croissant d'épouvante.

Il aurait dû dormir, mais après plusieurs heures à contempler les ombres au-dessus de son lit il y avait finalement renoncé, préférant s'installer dans son bureau pour tenter au moins de faire quelque chose de productif. Il aurait donné cher pour se changer les idées.

Prenant une respiration mesurée, Kai jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce. C'était l'ancien bureau de son père, mais il lui paraissait beaucoup trop extravagant pour un lieu de travail. Trois lanternes peintes à la main de dragons raffinés descendaient du plafond rouge et or. Une cheminée holographique décorait le mur à sa gauche. Quelques fauteuils en cyprès sculpté entouraient un minibar dans le coin opposé. Des vidéos muettes de la mère de Kai scintillaient dans des cadres accrochés près de la porte, parfois couplées à des photos de Kai enfant.

Rien n'avait changé depuis la mort de son père, à l'exception de l'occupant des lieux.

Et de l'odeur, peut-être. Si Kai se rappelait encore le parfum de l'after-shave de son père, à présent le bureau sentait plutôt l'eau de Javel et autres produits chimiques – souvenirs de l'équipe de nettoyage qui avait désinfecté le bureau dans les moindres recoins après que son père eut contracté la létumose, ce fléau qui avait tué des centaines de milliers de personnes sur la Terre au cours de la dernière décennie.

L'attention de Kai quitta les vidéos pour se déplacer vers le petit pied métallique posé sur un coin de son bureau, aux articulations couvertes de cambouis. Ses pensées revenaient toujours au même sujet, invariablement.

Linh Cinder.

Le ventre noué, il reposa le stylet qu'il agrippait et se pencha vers le pied, mais sa main s'arrêta avant de le toucher.

C'était le sien, celui de la jolie petite mécanicienne du marché. La jeune fille avec laquelle il était si facile de parler. Celle qui semblait si authentique qu'elle n'avait pas besoin de se faire passer pour une autre.

Du moins, à ce qu'il avait cru.

Il ferma le poing et s'adossa à son fauteuil, regrettant de n'avoir personne avec qui en parler.

Hélas, son père était mort. Et le Dr Erland n'était plus là non plus, ayant démissionné et quitté le palais sans même dire au revoir.

Il y avait bien Konn Torin, l'ancien conseiller de son père, devenu le sien désormais. Sauf que Torin, avec sa diplomatie de chaque instant et sa logique, n'aurait pas compris. Kai lui-même n'était pas certain de comprendre ce qu'il éprouvait quand il repensait à Cinder. Linh Cinder, qui lui avait menti à propos de tout.

C'était une cyborg.

Il ne parvenait pas à l'oublier couchée au bas de l'escalier d'honneur, le pied arraché, sa main métallique chauffée à blanc ayant fondu les lambeaux de son gant en soie – ces gants qu'il lui avait offerts.

L'image aurait dû lui répugner. Revivant ce souvenir dans sa tête encore et encore, il essaya de ressentir du dégoût pour ce moignon d'où sortaient des câbles électriques, ces phalanges noires de crasse et le fait qu'elle avait de faux récepteurs neuronaux pour transmettre des messages à son cerveau. Elle n'était pas naturelle. Il ne pouvait s'empêcher de se demander si son opération avait été payée par sa famille ou financée par le gouvernement. Qui avait pu la prendre en pitié au point de vouloir lui donner une seconde chance alors que son corps était si abîmé ? Qu'est-ce qui avait pu lui arriver pour subir d'aussi graves dommages – à moins qu'elle ne soit née difforme ?

Il se demandait beaucoup de choses, sachant qu'il aurait dû être un peu plus écœuré à chaque question sans réponse.

Pourtant, ce n'était pas le cas. Ce n'était pas le fait qu'elle soit cyborg qui le dérangeait.

Non, sa répugnance venait plutôt de cet instant où son image s'était brouillée, comme s'il la contemplait sur un holocran dérégulé. Il avait cligné des yeux, et la seconde d'après ce n'était plus une pauvre cyborg trempée de pluie mais la fille la plus belle qu'il avait jamais vue. Elle était éblouissante, stupéfiante, avec un teint parfait, des yeux brillants et une expression si ravissante qu'il avait senti ses genoux se dérober sous lui.

Son magnétisme lunaire était encore plus intense que celui de la reine Levana, dont la beauté était déjà douloureuse.

Car c'était bien cela qu'il avait vu : le magnétisme de Cinder, en train de clignoter tandis qu'il se tenait au-dessus d'elle à tâcher de comprendre ce qu'il avait sous les yeux.

Ce qu'ignorait Kai, c'était combien de fois elle l'avait trompé avec ce pouvoir. Combien de fois elle l'avait induit en erreur. Combien de fois elle l'avait fait passer pour un idiot.

À moins que celle qu'il avait connue au marché, crasseuse, échevelée, n'ait été la bonne ? Celle qui avait risqué sa vie en venant au bal pour le mettre en garde, malgré son pied cybernétique trop petit...

— Peu importe, maintenant, lâcha-t-il en s'adressant à son bureau vide, au pied artificiel...

La vraie nature de Linh Cinder n'était plus son problème. Bientôt la reine Levana retournerait sur la Lune et ramènerait Cinder avec elle comme prisonnière. C'étaient les termes de l'accord conclu entre elle et Kai.

Lors du bal, il avait dû faire un choix, et rejeter définitivement la proposition d'alliance et de mariage de Levana. Fermement résolu à ne pas soumettre son peuple à une impératrice aussi cruelle, il s'était servi de Cinder comme argument de négociation. La paix en échange de la cyborg. La liberté de son peuple en échange de la jeune Lunaire qui avait osé défier sa reine.

Impossible de savoir combien de temps durerait cet accord. Levana refusait obstinément de signer le traité de paix qui unirait la Lune à l'Union terrienne. Son ambition de devenir impératrice ou conquérante ne se satisferait pas longtemps du sacrifice d'une pauvre fille.

Et la prochaine fois, Kai n'aurait plus rien à lui offrir.

S'ébouffant les cheveux, Kai ramena son attention sur l'amendement affiché à l'écran et relut la première phrase trois fois, en attendant que les mots s'impriment dans sa tête. Il devait penser à autre chose, n'importe quoi, avant que ces questions incessantes finissent par le rendre fou.

Une voix monocorde l'arracha en sursaut à ses ruminations.

— Accès sollicité par le conseiller royal Konn Torin et le directeur de la Sûreté nationale Huy Deshal.

Kai jeta un coup d'œil à l'horloge. Six heures vingt-deux.

— Accès accordé.

La porte du bureau s'effaça sans un bruit. Les deux hommes étaient déjà habillés pour la journée, mais Kai ne les avait jamais vus aussi mal coiffés. De toute évidence ils s'étaient levés en hâte, même si les cernes sous les yeux de Torin pouvaient laisser penser qu'il n'avait pas dormi beaucoup plus que Kai.

Ce dernier se leva pour les accueillir, tapotant le coin de son holocran pour le renfoncer dans son bureau.

— Vous êtes bien matinaux.

— Votre Majesté impériale, commença le directeur Huy en s'inclinant profondément, je me réjouis de vous trouver réveillé. Car je suis au regret de vous informer qu'un problème de sécurité réclame votre attention immédiate.

Kai se figea, songeant tout de suite à un attentat terroriste, une manifestation qui aurait dégénéré... ou une déclaration de guerre de la reine Levana.

— Quoi ? Que s'est-il passé ?

— Une évasion dans la prison de Néo-Beijing, répondit Huy. Il y a quarante-huit minutes environ.

Les épaules crispées, Kai jeta un coup d'œil à Torin.

— Une évasion ?

— Deux détenus se sont échappés.

Kai posa les doigts sur son bureau.

— N'avons-nous pas une sorte de protocole pour gérer ce genre de situation ?

— En règle générale, si. Toutefois, il s'agit d'une circonstance extraordinaire.

— Comment ça ?

Les rides s'accrochèrent autour de la bouche de Huy.

— L'un des évadés est Linh Cinder, Votre Majesté. La fugitive lunaire.

Tout se mit à tourner autour de lui. Kai baissa les yeux sur le pied cybernétique, puis les releva aussitôt.

— Comment a-t-elle fait ?

— L'analyse des bandes des caméras de surveillance est encore en cours. Il semble qu'elle ait magnétisé un gardien pour le convaincre de la transférer dans une autre aile de la prison. De là, elle a réussi à se glisser dans le système d'air conditionné.

Embarrassé, Huy brandit deux sachets transparents. L'un contenait une main cybernétique, l'autre une puce poissée de sang.

— Nous avons retrouvé ça dans sa cellule.

Kai ouvrit la bouche, stupéfait. Il était simultanément intrigué et troublé par la vue de la prothèse.

— C'est sa main ? Pourquoi s'en serait-elle séparée ?

— Nous n'avons pas encore tous les détails. On sait néanmoins qu'elle est parvenue jusqu'au parking de livraison de la prison. Nous sommes en train de sécuriser toutes les voies d'évasion possibles à partir de là.

Kai alla se planter devant la baie vitrée qui dominait les jardins du palais côté ouest. La pelouse scintillait encore de rosée.

— Votre Majesté, intervint Torin, prenant la parole pour la première fois, je recommande de déployer des renforts militaires afin de traquer et de capturer les fugitifs.

Kai se massa les tempes.

— Militaires ?

Torin expliqua d'une voix douce :

— Il est dans votre intérêt de tout mettre en œuvre pour la retrouver.

Cinder – une Lunaire, une cyborg, une clandestine, qu'il avait pratiquement condamnée à mort.

Évadée.

C'était difficile à avaler. Mais Kai savait que Torin avait raison. La moindre hésitation serait interprétée comme un signe de faiblesse, voire de complicité. La reine Levana risquait de le prendre très mal.

— Qui est le deuxième fugitif ? demanda-t-il, pour gagner du temps et réfléchir aux implications de la situation.

— Un certain Carswell Thorne, répondit Huy, un ex-cadet de l'armée de l'air américaine. Il a déserté il y a plus d'un an après avoir volé un vaisseau de transport militaire. Pour l'instant, il n'est pas considéré comme dangereux.

Kai retourna à son bureau et vit le profil du fugitif s'afficher sur son écran. Il se renfrogna encore plus. L'homme n'était peut-être pas dangereux, mais il était jeune et séduisant. Sur son cliché d'incarcération, il adressait un clin d'œil à l'objectif. Kai le détesta immédiatement.

— Votre Majesté, vous devez prendre une décision, dit Torin. M'accordez-vous la permission d'envoyer des renforts militaires à la recherche des évadés ?

Kai se raidit.

— Bien sûr, si vous estimez que c'est nécessaire.

Huy claqua des talons et se dirigea aussitôt vers la porte.

Assailli par un millier de questions, Kai eut tout de suite envie de le rappeler. Il aurait voulu que le monde cesse un moment de tourner, avoir le temps de peser le pour et le contre, mais les deux hommes étaient sortis avant qu'il puisse bredouiller « Attendez ! ».

La porte se referma derrière eux, le laissant seul. Il jeta un coup d'œil au pied abandonné de Cinder avant de se laisser retomber dans son fauteuil et de coller son front contre l'holocran.

Il imaginait sans mal son père assis à ce même bureau, face à la même situation, et savait qu'il serait déjà en train d'envoyer des comms, de faire tout son possible pour retrouver cette fille et l'appréhender, parce qu'il en allait de l'intérêt de la Communauté.

Mais Kai n'était pas comme son père.

Même en sachant que c'était mal, il ne put s'empêcher d'espérer que Cinder, quelle que soit sa destination, parviendrait à leur glisser entre les doigts.

## CHAPITRE

### 8

Les Morel étaient morts. Leur ferme était à l'abandon depuis sept ans, depuis qu'on avait emporté le couple et ses six enfants dans un centre de quarantaine par un jour d'octobre, laissant derrière eux des bâtiments voués à la ruine – une ferme, une grange, un poulailler – ainsi qu'une centaine d'hectares de terres en friche. Un hangar qui abritait autrefois des tracteurs et des balles de foin se dressait encore, solitaire, au milieu d'un champ de blé monté en graine.

Une vieille taie d'oreiller teinte en noir claquait encore au-dessus du porche, rappelant aux voisins de se tenir à distance de la maladie. Pendant des années, cette mise en garde avait suffi, jusqu'à ce que des truands, qui organisaient les combats libres clandestins, décident de s'installer dans la ferme.

Les combats avaient commencé lorsqu'elle arriva. Scarlet envoya une comm aux services de police toulousains depuis son appareil, calculant qu'elle avait bien vingt à trente minutes devant elle avant qu'ils interviennent. Juste assez pour obtenir les renseignements dont elle avait besoin, avant que Loup et le reste de la clique ne se fassent arrêter.

Après avoir inspiré plusieurs bouffées d'air nocturne qui ne firent rien pour ralentir les battements furieux de son cœur, elle s'aventura dans le hangar désaffecté.

Une foule houleuse vociférait autour d'un ring de fortune, sur lequel un combattant démolissait méthodiquement son adversaire à grands coups de poing dans la figure. L'autre se mit à pisser le sang par le nez. La foule rugit de plus belle, encourageant celui qui avait le dessus.

Scarlet entreprit de contourner l'assistance en rasant les murs. On voyait des graffitis partout. Le sol était jonché de paille, quasiment réduite en poussière à force d'être piétinée. Des alignements d'ampoules nues pendaient à des câbles orange vif ; plusieurs grésillaient, sur le point de claquer. L'air empestait la sueur, ainsi qu'une odeur douceâtre venue des champs qui paraissait curieusement incongrue.

Scarlet ne s'attendait pas à voir autant de monde. Il devait bien y avoir deux cents spectateurs. Elle ne reconnut personne. Ces gens n'étaient pas de Rieux – la plupart venaient sans doute de Toulouse. Elle remarqua un certain nombre de piercings, tatouages et autres retouches chirurgicales. Elle croisa une fille aux cheveux noir et blanc façon zèbre et un homme en laisse que promenait une droïde de plaisir aux courbes sensuelles. Elle repéra même quelques cyborgs dans la foule, rareté d'autant plus étonnante qu'ils ne faisaient rien pour masquer leur difformité. Ils affichaient avec fierté leurs bras en métal poli,

leurs globes oculaires noir mat qui donnaient l'impression de jaillir de leurs orbites. Scarlet ouvrit des yeux ronds en passant devant un homme équipé d'un petit holocran dans le bras, qui riait devant la mine sévère du présentateur des infos.

Soudain, une clameur monta de la foule – gutturale et joyeuse. Un homme avec une colonne vertébrale et une cage thoracique tatouées dans le dos restait seul sur le ring. Scarlet ne voyait pas son adversaire derrière la masse des spectateurs.

Elle enfonça les mains dans les poches de son sweat-shirt à capuche et continua à détailler les visages inconnus, les modes étranges. Elle sortait du lot dans son vieux jean déchiré aux genoux et son sweat rouge. D'habitude, sa capuche lui tenait lieu de camouflage dans un village où tout le monde s'habillait de la même façon, mais là, on aurait dit un caméléon dans une salle remplie de dragons de Komodo. Partout où elle passait, elle suscitait des regards intrigués. Elle les défiait d'un air farouche et continuait ses recherches.

Elle parvint au fond du hangar, encore encombré de malles et de cageots en plastique, sans avoir repéré Loup. Elle recula dans un coin afin d'avoir une vue d'ensemble et rabattit sa capuche sur son visage. La crosse de son pistolet lui rentra dans la hanche.

— Tu es venue.

Elle sursauta. Loup s'était soudain matérialisé auprès d'elle, comme s'il avait surgi des graffitis ; ses yeux verts scintillaient dans la lumière vacillante des ampoules.

— Désolé, dit-il en reculant d'un pas. Je n'avais pas l'intention de te surprendre.

Scarlet ignore ses excuses. Malgré la pénombre, elle distinguait un morceau de son tatouage sur le bras, ce tatouage qui lui avait paru tellement anodin quelques heures plus tôt et qui s'imprimait désormais en caractères de feu dans sa mémoire.

*Celui qui m'a passé le tisonnier avait un tatouage...*

Son visage s'embrasa, comme si toute la rage enfouie en elle remontait d'un coup à la surface. Elle s'avança droit sur lui et le cogna en plein dans le sternum, sans tenir compte du fait qu'il la dominait d'une tête. Dans sa colère, elle se sentait capable de l'étriper à mains nues.

— Où est-elle ?

Loup demeura imperturbable, les bras ballants.

— Qui ça ?

— Ma grand-mère ! Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Il cligna des paupières, perplexe, comme si elle s'adressait à lui dans une langue qu'il maîtrisait mal.

— Ta grand-mère ?

Serrant les dents, elle lui asséna un deuxième coup de poing, plus fort. Il tressaillit, plus sous l'effet de la surprise que de la douleur.

— Je sais que c'est toi. Je sais que vous l'avez enlevée et que vous la détenez quelque part. Je sais que vous avez torturé mon père ! Je ne sais pas ce que tu cherches à prouver, mais je veux la récupérer, tout de suite !

Il jeta un regard furtif par-dessus son épaule.

— Désolé... je crois qu'on m'appelle sur le ring.

Le sang cognant contre ses tempes, Scarlet lui saisit le poignet d'une main et sortit son pistolet de l'autre. Elle pressa le canon de son arme contre son tatouage.

— Mon père a vu ton tatouage, malgré les drogues que vous lui aviez administrées. Ça m'étonnerait qu'il existe beaucoup de tatouages comme celui-là et que tu aies débarqué par hasard dans ma vie le jour même où les ravisseurs de mon père l'ont relâché après une semaine de tortures.

Son regard s'éclaira brièvement, mais ensuite il fronça les sourcils, accentuant une cicatrice blafarde au coin de sa bouche.

— Quelqu'un a kidnappé ton père... et ta grand-mère, résuma-t-il lentement. Quelqu'un qui porte un tatouage comme le mien. Mais il a relâché ton père aujourd'hui ?

— Tu me prends pour une idiote ? s'écria-t-elle. Tu voudrais me faire croire que tu n'as rien à voir dans tout ça ?

Loup regarda de nouveau vers le ring, et elle resserra sa prise sur son poignet, mais il ne fit pas un geste pour se dégager.

— Je mange à l'auberge de Rieux tous les jours depuis pratiquement deux semaines. Le personnel pourra te le confirmer. Et le soir, je suis ici. Tout le monde te le dira.

Scarlet fit la moue.

— Excuse-moi si les gens qui sont là ne me font pas exactement l'impression d'être dignes de confiance.

— Oh, ils ne le sont pas, lui confirma-t-il. Par contre, ils me connaissent. Regarde. Tu vas voir.

Il voulut contourner Scarlet mais elle pivota avec lui, et sa capuche glissa. Elle lui enfonça les ongles dans la chair.

— Tu n'iras nulle part tant que...

Elle s'interrompit en découvrant la foule autour du ring.

Tout le monde les regardait, jetant des regards appréciateurs sur les courbes de Scarlet.

Sur le ring, un homme s'appuyait sur les cordes. Il haussa les sourcils en voyant qu'il avait enfin l'attention de Loup et de Scarlet.

— On dirait que le Loup s'est trouvé un morceau de choix, ce soir, claironna-t-il d'une voix amplifiée par des haut-parleurs sous le plafond.

Un deuxième homme se tenait derrière lui, à reluquer Scarlet d'un air vicieux. Plus grand et deux fois plus large que celui qui venait de parler, il était entièrement chauve. En guise de cheveux il affichait une double rangée de crocs d'ours implantés qui lui dessinait comme une gueule béante sur le crâne.

— Je me la ramènerais bien chez moi quand j'aurai rectifié le portrait du gentil toutou !

Cette provocation fut saluée par des éclats de rire et des sifflets. Quelqu'un demanda à Loup s'il avait peur de tenter sa chance.

Sans s'émouvoir, Loup se retourna vers Scarlet.

— Il est vaincu, expliqua-t-il. Mais moi aussi.

Agacée qu'il puisse s'imaginer un seul instant qu'elle s'en souciait, Scarlet dit d'un ton furibond :

— J'ai appelé la police, elle sera là d'une minute à l'autre. Si tu me dis où est ma grand-mère, je te laisse filer ; tu auras même le temps de prévenir tes complices si ça te chante. Je te promets de ne pas tirer et de ne pas mentionner ton nom. Dis-moi simplement où elle est. S'il te plaît.

Il baissa les yeux vers elle, parfaitement calme malgré l'excitation croissante de la foule. Les gens s'étaient mis à scander quelque chose, que Scarlet entendait à peine derrière le grondement du sang dans ses oreilles. Elle crut une seconde qu'il allait céder. Il allait tout lui dire, et elle tiendrait sa parole le temps de retrouver sa grand-mère et de l'emmener loin des monstres qui l'avaient enlevée.

Après quoi, elle s'occuperait de son cas. Une fois sa grand-mère en sécurité à la maison, elle se lancerait à la poursuite de Loup et de tous ceux qui l'avaient aidé et leur ferait payer ce qu'ils avaient fait.

Peut-être remarqua-t-il l'amertume qui lui tordait la bouche, car il lui prit la main avec délicatesse et souleva ses doigts un par un. Par réflexe, elle lui enfonça son pistolet dans les côtes tout en sachant très bien qu'elle ne tirerait pas. Pas avant d'avoir obtenu des réponses.

Il ne parut pas inquiet. Peut-être le savait-il lui aussi.

— Je veux bien croire que ton père a vu un tatouage comme le mien, dit-il en se penchant vers elle. Mais ce n'était pas moi.

Il s'éloigna. Scarlet baissa le bras, laissant retomber l'arme contre sa cuisse, et regarda la foule s'écarter devant lui. Les spectateurs semblaient intimidés, amusés aussi. La plupart souriaient, s'échangeaient des coups de coude. D'autres passaient dans la foule en scannant les poignets, collectant les paris.

Il était peut-être vaincu mais il paraissait clair que la plupart des gens misaient sur son adversaire.

Elle serra son pistolet si fort que les croisillons de la crosse s'imprimèrent dans sa paume.

*Un tatouage comme le mien...*

Qu'avait-il voulu dire par là ?

Il cherchait simplement à lui embrouiller les idées, décida-t-elle en le voyant bondir par-dessus les cordes du ring avec l'agilité d'un acrobate. La coïncidence était trop énorme.

Peu importait. Elle lui avait donné une chance, mais la police serait bientôt là et il serait embarqué. Elle obtiendrait ses réponses, d'une manière ou d'une autre.

Tremblant de frustration, elle rangea son pistolet dans sa ceinture. Son bourdonnement d'oreilles s'atténuait, et elle comprit ce que scandait la foule.

*Chasseur. Chasseur. Chasseur.*

Grisée par la chaleur et l'adrénaline, elle jeta un coup d'œil vers la grande porte du hangar derrière laquelle on apercevait les herbes folles et les tiges de blé éclairées par la lune. Elle s'aperçut qu'une femme aux cheveux en brosse la lorgnait d'un air mauvais, comme une petite amie jalouse. Scarlet lui retourna un regard noir avant de ramener son attention sur le ring. Elle remonta sa capuche pour dissimuler son visage dans l'ombre.

Le public s'avança, entraînant Scarlet vers le ring.

Chasseur avait arraché son tee-shirt, dévoilant une masse impressionnante de muscles pour mieux exciter la foule. Les crocs incrustés dans son crâne scintillaient tandis qu'il arpentait le ring d'un bout à l'autre.

Loup avait beau être grand, on aurait dit un enfant à côté de Chasseur. Il paraissait pourtant très sûr de lui dans son coin, rayonnant d'arrogance, un pied posé sur les cordes dans une attitude presque nonchalante.

Sans lui prêter attention, Chasseur continua à tourner sur le ring comme un fauve en cage. À pousser des grognements, proférer des jurons. La salle était chauffée à blanc.

*Celui qui m'a passé le tisonnier...*

Scarlet sentit ses entrailles se nouer. Elle avait besoin de Loup. Il lui fallait des réponses. Mais dans l'immédiat, il ne lui déplairait pas de le voir se faire massacrer sur le ring.

Comme s'il avait senti sa colère, Loup glissa un bref regard dans sa direction. Son petit sourire amusé s'effaça.

Scarlet espéra qu'il avait lu dans ses yeux qui elle soutenait.

Un hologramme s'alluma en crépitant au-dessus de la tête du speaker. Les mots se mirent à tournoyer lentement dans les airs.

### CHASSEUR [34] VS LOUP [11]

— Ce soir, notre champion en titre, vaincu à ce jour... *Chasseur* ! cria le speaker (la foule rugit de plaisir), affronte un challenger, vaincu lui aussi, *Loup* !

Mélange de huées et d'encouragements. À l'évidence, tout le monde n'avait pas parié contre lui.

Scarlet suivait ce discours d'une oreille distraite, focalisée sur l'hologramme. Loup [11]. Onze victoires, devina-t-elle. Soit onze combats.

Donc onze soirs ?

Sa grand-mère avait disparu depuis dix-sept jours. Mais son père n'avait-il pas dit qu'ils ne l'avaient gardé qu'une semaine ? Elle se renfroigna, frustrée par ses calculs.

Chasseur vociféra :

— Il y a du loup au menu ce soir !

Des centaines de mains frappèrent contre le bord du ring comme un roulement de tonnerre.

La concentration de Loup céda la place à une expression plus inquiétante, à la fois patiente et avide.

L'hologramme vira au rouge vif, avant de s'évaporer dans une sonnerie de gong.

Le speaker descendit dans le public, et le combat commença.

Chasseur lança le premier coup de poing. Scarlet poussa une exclamation étouffée, tant le geste lui avait paru rapide. Loup esquiva facilement et recula hors d'atteinte.

Chasseur était étonnamment vif pour quelqu'un de sa taille, mais Loup l'était plus encore. Il bloqua une succession de coups, jusqu'à ce que le poing de Chasseur l'atteigne enfin avec un craquement écœurant. Scarlet tressaillit.

Les gens explosèrent, se bousculèrent en criant autour d'elle. L'excitation était palpable ; la foule avait soif de sang.

Comme si le combat entier était chorégraphié, Loup décocha un coup de pied fulgurant dans le torse de Chasseur. Celui-ci s'écroula sur le dos en faisant trembler le ring. Il ne resta allongé qu'un instant, avant de se relever d'un bond. Loup fit un pas en arrière, le laissant venir. Un filet de sang coulait de ses lèvres mais il ne paraissait pas s'en soucier. Ses yeux étincelaient.

Chasseur revint à l'attaque avec une ardeur accrue. Loup prit un crochet dans le ventre et se plia en deux avec un grognement. Un deuxième coup l'envoya tituber dans les cordes. Il mit un genou à terre mais se releva avant que Chasseur n'ait le temps de s'approcher.

Il secoua la tête comme un chien qui s'ébroue, les cheveux en bataille, puis s'accroupit, les mains le long du corps, en fixant Chasseur avec son sourire si caractéristique.

Scarlet s'entortilla les doigts dans le cordon de son sweat-shirt, se demandant si c'était de cette attitude que Loup tenait son surnom.

Quand Chasseur se précipita sur lui, Loup s'effaça et le frappa dans le dos avec le talon. Chasseur tomba à genoux. Le public le hua. Un coup de pied circulaire, sur l'oreille cette fois, étendit Chasseur sur le flanc.

Le colosse voulut se redresser, mais Loup le frappa dans les côtes et il retomba sur le ring. La foule en délire se mit à hurler et à protester.

Loup s'écarta, laissant Chasseur s'accrocher aux cordes pour se relever et se remettre en garde. Une lueur nouvelle brillait dans le regard de Loup, comme s'il prenait plaisir à ce combat, et quand il sortit la langue pour lécher le sang qu'il avait sur les lèvres, Scarlet grimaça.

Tel un taureau furieux, Chasseur repartit à la charge. Loup bloqua un premier coup avec son avant-bras, en reçut un second dans les côtes. Puis son coude jaillit, cueillant Chasseur à la mâchoire, et Scarlet comprit qu'il avait pris le coup exprès. Chasseur chancela. Un coup de talon au plexus faillit l'étendre encore une fois. Loup lui décocha un direct en pleine face, et un flot de sang gicla de son nez. Un coup de genou dans les côtes le plia en deux, gémissant.

Scarlet tressaillait à chaque impact, au bord de la nausée. Comment pouvait-on se délecter de ce spectacle ? Cela la dépassait.

Chasseur tomba à genoux et Loup se dressa aussitôt derrière lui, les traits déformés par la rage, les mains de chaque côté de la tête de son adversaire.

*... m'a passé le tisonnier...*

Et cet homme – ce monstre – détenait sa grand-mère.

Scarlet se plaqua les deux mains sur la bouche, étouffant son cri, tout en guettant le craquement sec du cou de Chasseur.

Loup se figea et se tourna vers elle. Il cligna des paupières, les yeux vides au début, puis presque confus. Étonné de la voir là. Ses pupilles s'agrandirent.

Scarlet était révoltée. Elle aurait voulu détourner le regard, s'enfuir, mais paraissait enracinée dans le sol.

Loup bondit en arrière, et Chasseur s'écroula à plat ventre sur le ring.

Le gong résonna de nouveau. La foule était partagée entre les acclamations et les huées, le ravissement et la colère. Personne ne semblait affecté par la cruauté aveugle de la scène, ou le fait d'avoir failli assister à un meurtre.

Quand le speaker grimpa sur le ring pour annoncer le vainqueur, Loup détacha son regard de Scarlet, repoussa l'homme et se laissa rouler par-dessus les cordes. La foule s'écarta devant lui. Bousculée, Scarlet parvint tout juste à conserver l'équilibre pour éviter de se faire piétiner.

Loup s'élança alors, s'aidant de ses mains pour se propulser. Il franchit la porte du hangar en courant à toute vitesse et disparut dans les hautes herbes.

Des gyrophares rouges et bleus approchaient dans la nuit.

Il ne fallut pas longtemps pour que quelqu'un les aperçoive et qu'un vent de panique balaye l'assistance, les gens lâchant d'abord des cris de défi avant de se ruer vers la porte pour foncer à travers champs.

Scarlet remonta sa capuche et suivit le mouvement. Tout le monde ne courait pas – quelqu'un derrière elle tentait d'organiser une dispersion en bon ordre. Un coup de feu retentit, suivi d'un rire démentiel. Plus loin devant, la fille aux cheveux zèbre s'était juchée sur une caisse et riait en pointant du doigt les froussards qui fuyaient la police.

Scarlet s'échappa dans le noir et le brouhaha ambiant s'atténua. Elle pouvait entendre les sirènes maintenant, mêlées au chant des cigales. Sur le chemin de terre à l'extérieur du hangar, elle décrivit un tour complet sur elle-même tandis que les spectateurs la dépassaient en se bousculant.

Il n'y avait aucune trace de Loup.

Elle avait cru le voir prendre à droite. Sa navette était garée sur la gauche. Son cœur battait à cent à l'heure, au point qu'elle avait du mal à respirer.

Elle ne pouvait pas s'en aller. Elle n'avait pas obtenu ce qu'elle était venue chercher.

Elle se dit qu'elle pourrait toujours le retrouver. Une fois qu'elle aurait repris ses esprits. Après avoir parlé aux policiers et les avoir convaincus de se mettre en chasse de Loup, de l'arrêter et de lui faire dire où il cachait sa grand-mère.

Enfonçant les mains dans ses poches, elle fit le tour du bâtiment et partit en direction de son appareil.

Un hurlement épouvantable la figea sur place, aspirant l'air hors de ses poumons. Les mille petits bruits de la nuit se turent ; même les mulots s'arrêtèrent pour dresser l'oreille.

Scarlet avait déjà entendu des loups sillonner la campagne en quête de proies faciles aux alentours des fermes.

Mais jamais aucun hurlement de loup ne lui avait glacé le sang à ce point.

## CHAPITRE

### 9

— **A**rgh, retire-moi ça, retire-le !

Cinder pivota, une main en appui contre le béton, et braqua sa lampe torche derrière elle. Thorne se tortillait et se trémoussait dans le boyau étroit, se tapant le dos en lâchant des jurons et des petits cris fort peu virils.

Levant le pinceau de sa lampe, elle vit une marée de cafards grouiller sur la voûte. Elle frémit, puis se remit en marche.

— Ce n'est qu'un cafard, jeta-t-elle par-dessus son épaule. Il ne va pas te manger.

— Il est rentré dans ma combinaison !

— Tu veux bien la boucler ? Il y a une bouche d'égout juste devant.

— S'il te plaît, dis-moi qu'on va sortir par là.

Elle ricana, plus intéressée par le plan des tunnels affiché dans sa tête que par les jérémiades de son compagnon. Après tout, même si l'image d'un cafard rampant sous son tee-shirt lui donnait le frisson, cela valait toujours mieux que de progresser pieds nus dans cette gadoue répugnante, et on ne l'entendait pas se plaindre, elle.

Ils passèrent sous la bouche d'égout et Cinder entendit un bruit d'eau de plus en plus fort.

— On approche du conduit principal, annonça-t-elle.

Elle fut d'abord impatiente de l'atteindre – il faisait plus chaud que sur Mars dans ce tunnel, et elle avait une sensation de brûlure aux cuisses à force d'avancer pliée en deux. Mais ensuite, une puanteur abominable parvint à ses narines, si forte qu'elle fut prise de haut-le-cœur.

Ce n'était plus dans les eaux de ruissellement qu'ils pataugeaient désormais.

— Oh, c'est pas vrai ! gémit Thorne. Dis-moi que ce n'est pas ce que je crois.

Cinder fronça le nez, s'appliquant à respirer le moins possible.

L'odeur était devenue quasiment insoutenable quand ils débouchèrent enfin sur la margelle du conduit principal.

Cinder balaya les murs visqueux avec le pinceau de sa torche. Le tunnel semblait suffisamment grand pour s'y tenir debout. La lumière accrocha une grille métallique étroite le long du mur opposé, assez solide pour permettre le passage du personnel d'entretien et couverte de déjections de rats. Entre la

passerelle et eux, un torrent de boue et d'immondices s'écoulait en bouillonnant sur deux bons mètres de large.

Elle lutta contre un nouvel accès de nausée quand la puanteur âcre des égouts envahit ses narines, sa gorge, ses poumons.

— Prêt ? demanda-t-elle en s'avançant.

— Attends... qu'est-ce que tu fais ?

— À ton avis ?

Thorne la dévisagea avec incrédulité, puis baissa les yeux sur le flot brunâtre qu'on distinguait à peine dans l'obscurité.

— Tu n'as pas un truc, dans ta main-gadget, qui nous permettrait de traverser ?

Cinder lui jeta un regard noir ; à force de ralentir sa respiration, le manque d'oxygène lui donnait le tournis.

— Oh mince, comment ai-je pu oublier mon foutu grappin ?

Elle se força à prendre une nouvelle bouffée d'air vicié et se laissa descendre dans la boue. Une masse visqueuse s'écrasa entre ses orteils. Le flot lui cingla les jambes quand elle s'avança, immergée jusqu'aux cuisses. Cinder traversa le plus vite possible, frémissant intérieurement, ravalant son envie de vomir. Grâce au poids de sa jambe en métal, elle put facilement résister au courant et parvint bientôt de l'autre côté, où elle se hissa sur la grille. Une fois adossée au mur du tunnel, elle leva la tête vers le soi-disant capitaine.

Ce dernier fixait ses jambes sans chercher à dissimuler son dégoût.

Cinder baissa les yeux. Sa combinaison blanche, poissée de brun verdâtre, lui collait à la peau.

— Écoute, cria-t-elle en braquant sa lampe sur Thorne, soit tu traverses, soit tu retournes dans ta cellule et tu purges la fin de ta peine sans faire d'histoire. Mais il faut te décider maintenant.

Après avoir longuement pesté et craché, Thorne descendit à son tour dans le courant, les bras levés bien haut. Il traversa en grimaçant puis s'affala à côté de Cinder.

— Ça m'apprendra à me plaindre du savon, bougonna-t-il.

Il ouvrit les yeux pour scruter le tunnel dans les deux directions, mais au-delà de la clarté diffuse qui descendait de la bouche d'égout la plus proche, on n'y voyait pratiquement rien. Cinder régla l'intensité de sa lampe torche avant de promener son pinceau sur la surface écumante du torrent et les murs ruisselants.

— On cherche l'ancien Beihai Park, déclara Thorne en grattant sa barbe de trois jours. C'est de quel côté ?

Cinder lui indiqua le sud d'un mouvement de la tête.

Son horloge intégrée lui apprit qu'ils marchaient depuis douze minutes, qui lui avaient paru des heures. La grille lui rentrait dans la chair à chaque pas. Les jambes de sa combinaison lui moulait les mollets, et la sueur qui lui coulait dans le dos lui donnait parfois l'impression d'avoir une araignée sous ses vêtements. Même s'ils n'aperçurent pas de rats, elle les entendait détalier loin de sa torche, le long des embranchements innombrables qui s'enfonçaient sous la ville.

Thorne réfléchissait à voix haute, creusant dans ses souvenirs embrumés. Son vaisseau était garé dans la zone industrielle, à moins de deux kilomètres au sud de la voie magnétique... enfin, peut-être trois.

— Nous sommes à moins d'un pâté de maisons du parc, prévint Cinder, qui s'arrêta au pied d'une échelle métallique. (Un rayon de lumière descendait jusqu'à eux.) Cette sortie débouche sur Yunxin Ouest.

— Yunxin ? Oui, ça me dit quelque chose. Je crois.

Poussant un soupir, elle entreprit d'escalader l'échelle.

Les barreaux lui sciaient le pied mais l'air frais qu'on respirait près du sommet était un pur délice. Le grondement du torrent fut remplacé par la vibration de la voie magnétique. Cinder écouta s'il y avait du

monde à proximité, puis repoussa la grille sur le côté.

Un hover s'avança juste au-dessus d'elle.

Cinder replongea dans son trou, le cœur battant. Quand elle osa enfin ressortir la tête, elle vit la carrosserie blanche et les gyrophares sur le toit. Elle eut brièvement une vision d'androïdes bardés de tasers, avant que l'hover tourne au coin de la rue et qu'elle aperçoive la croix rouge sur son flanc. C'était un véhicule médical, pas un modèle de la police. Une vague de soulagement la submergea.

Ils se trouvaient dans le quartier des entrepôts, non loin du centre de quarantaine. Il fallait s'attendre à voir d'autres hovers de secours.

Elle jeta un coup d'œil de chaque côté de la rue déserte. Malgré l'heure matinale, le soleil tapait déjà fort et des ondes de chaleur s'élevaient au-dessus du bitume, faisant oublier l'orage diluvien qui s'était abattu sur la ville deux nuits plus tôt.

— Personne en vue.

Elle se hissa sur la route et respira profondément l'air humide. Thorne la rejoignit, étincelant dans sa combinaison blanche, sauf au niveau des jambes, maculées de vert et qui puaien abominablement.

— Et maintenant ? demanda Cinder.

Se protégeant les yeux de la main, Thorne examina longuement les immeubles en béton. Il fit un tour complet sur lui-même. S'arrêta face au nord. Se gratta la nuque.

Cinder sentit son optimisme s'effondrer.

— Ne me dis pas que tu ne reconnais rien ?

— Si, si, bien sûr, dit-il en balayant ses craintes d'un revers de main. C'est juste que ça fait longtemps que je ne suis pas venu.

— Eh bien, décide-toi. On ne passe pas exactement inaperçus, tu sais ?

Hochant la tête, Thorne indiqua une direction.

— Par ici.

Après quelques pas il s'immobilisa, réfléchit, puis fit demi-tour.

— Non, c'est par là.

— On est morts.

— Non, je t'assure. Je m'en souviens.

— Tu n'as même pas une adresse ?

— Un capitaine sait toujours retrouver son vaisseau. Il y a comme un lien psychique entre eux.

— Si seulement on avait un capitaine sous la main !

Ignorant le sarcasme, il s'éloigna dans la rue avec une assurance stupéfiante. Cinder le suivit, sursautant au moindre bruit – le froissement d'un papier gras emporté par le vent, le passage d'un hover deux intersections plus loin. Le soleil se reflétait sur les vitres poussiéreuses des entrepôts.

Après avoir parcouru trois pâtés de maisons sans croiser âme qui vive, Thorne ralentit le pas et se mit à inspecter la façade de chaque bâtiment devant lequel ils passaient, en se frottant le menton.

Désespérée, Cinder commença à se creuser la cervelle à la recherche d'un plan de repli.

— Là ! s'écria Thorne, traversant la rue vers un entrepôt en tout point identique à ses voisins, avec un rideau de fer géant couvert de graffitis hauts en couleur. (Se faufilant dans la ruelle le long du bâtiment, il testa la poignée de la porte d'entrée.) Verrouillée.

Avisant le lecteur ID à côté de l'entrée, Cinder lâcha un juron.

— Je l'aurais parié. (Elle s'agenouilla devant le boîtier et détacha le capot en plastique.) Je devrais pouvoir court-circuiter le système. Tu crois qu'il est couplé à une alarme ?

— J'espère bien. Je n'ai pas payé un loyer pendant tout ce temps pour que mon bébé dorme dans un entrepôt sans protection.

Cinder eut à peine le temps de télécharger le manuel de programmation du lecteur que la porte s'ouvrait à côté d'eux et qu'un bonhomme rondouillard affublé d'un bouc noir sortait dans le soleil. Elle

se figea.

— Carswell ! s'exclama l'homme. Je viens de te voir aux infos ! Je me disais bien que tu risquais de te pointer ici.

— Alak, comment ça va ? (Un grand sourire illumina sur le visage de Thorne.) Sérieusement, tu m'as vu aux infos ? Comment j'étais ?

Sans répondre, le dénommé Alak tourna son attention vers Cinder. Sa jovialité s'évanouit aussitôt, remplacée par un léger malaise. Cinder referma le capot du lecteur et se releva. Elle se connectait déjà aux réseaux d'informations qu'elle avait négligés pendant leur évasion, et effectivement, elle tomba sur un flash spécial affichant sa photo, prise par le personnel pénitentiaire lors de son admission. Détenue évadée. Considérée comme armée et dangereuse. Si vous la voyez, contactez immédiatement ce numéro.

— Toi aussi, tu fais les gros titres, lui apprit Alak avec un regard vers son pied en acier.

— Alak, je suis venu chercher mon vaisseau. On est un peu pressés.

Malgré les rides de sympathie qui se creusèrent aux coins de sa bouche, Alak secoua la tête.

— Je ne peux rien pour toi, Carswell. Les fédéraux m'ont à l'œil. Garder un vaisseau volé, c'est une chose, je pourrais toujours prétendre que je n'étais pas au courant. Mais me rendre complice d'un criminel en fuite... et de quelqu'un comme... ta copine... (Il toisa Cinder d'un air dégoûté, tout en s'écartant comme s'il redoutait de prendre un coup.) Si vos traces les conduisent jusqu'ici et qu'ils découvrent que je vous ai aidés, j'aurai de gros ennuis. Je vous conseille plutôt de faire profil bas. Je dirai que je ne vous ai pas vus. Mais pour ton vaisseau, rien à faire. Pas maintenant. Pas avant que les choses se soient un peu tassées. Tu me comprends, j'espère ?

Thorne n'en revenait pas.

— Mais c'est mon vaisseau ! Je te paie un loyer ! Tu ne peux pas m'empêcher de le récupérer.

— Chacun pour soi. Tu connais la musique. (Alak ramena son regard sur Cinder ; sa peur s'effaçait de plus en plus devant sa répugnance.) Tirez-vous tout de suite et je ne dirai rien aux flics. S'ils viennent m'interroger, je leur raconterai que je ne t'ai pas revu depuis l'année dernière. Mais si vous traînez dans le coin, je les appelle moi-même.

À peine eut-il parlé que Cinder entendit un hover s'approcher dans la rue. Un hover blanc avec gyrophares – sans croix rouge sur le flanc, cette fois –, qui s'engagea dans une rue perpendiculaire. Elle se retourna vers Alak.

— On n'a pas d'autre endroit où aller. Il nous faut ce vaisseau !

Il recula de nouveau, bloquant le seuil.

— Écoute, ma petite, reprit-il, d'un ton résolu malgré les regards nerveux qu'il coulait sans arrêt vers sa main en métal. Je vous fais une fleur parce que Carswell est un bon client, et que je ne moucharde pas mes clients. Mais toi, je ne te connais pas. Je n'hésiterais pas une seconde à t'envoyer à la casse. C'est tout ce que méritent les gens comme toi. Et maintenant, dégagez de mon entrepôt avant que je ne change d'avis.

Le désespoir s'empara de Cinder. Elle serra les poings tandis qu'une décharge d'électricité jaillissait d'elle, l'aveuglant. Une douleur fulgurante lui traversa la nuque pour se répandre dans son crâne – ce fut très bref, heureusement – et lui laissa des points lumineux dans son champ de vision.

Pantelante, elle rappela son énergie à elle, juste à temps pour voir Alak rouler des yeux blancs. Il bascula en avant et s'écroula dans les bras de Thorne.

Cinder s'appuya contre le mur. Elle avait la tête qui tournait.

— Oh, par les étoiles ! s'exclama-t-elle. Il est mort ?

Thorne grogna sous son fardeau.

— Non, mais j'ai l'impression qu'il fait une crise cardiaque !

— Son cœur n'a rien, murmura-t-elle. Il... il va s'en remettre.

Elle dit cela comme pour se convaincre elle-même, voulant croire que ces manifestations accidentelles de ses pouvoirs lunaires n'étaient pas dangereuses, qu'elle n'était pas en train de devenir la menace contre la société que tout le monde s'imaginait.

— Bon sang, il pèse une tonne !

Cinder saisit Alak par les pieds et ils le traînèrent à l'intérieur. Deux holocrans étaient allumés dans un bureau sur leur gauche – l'un relié à une caméra de surveillance à l'extérieur du bâtiment, montrant la porte en train de se refermer sur deux fugitifs en tenue blanche de prisonniers qui portaient un homme évanoui ; l'autre branché sur une chaîne d'informations en continu dont on avait coupé le son.

— Ce n'est peut-être qu'un sale égoïste, mais il a bon goût en matière de bijoux, observa Thorne.

Il soulevait le poignet d'Alak entre deux doigts, jouant avec le ruban d'argent que l'autre portait au poignet – une montre-holocran miniature.

— Tu veux bien te concentrer ? gronda Cinder en hissant Thorne sur ses pieds.

Elle jeta un coup d'œil circulaire dans l'entrepôt. Immense, occupant la totalité d'un pâté de maisons, il abritait des dizaines de vaisseaux, petits ou grands, vieux ou de fabrication récente. Des transports de marchandises, des capsules, des appareils de tourisme, des vaisseaux de course, des navettes, des vaisseaux de croisière.

— Lequel est le tien ?

— Hé, regarde, il y a une autre évasion en cours !

Cinder jeta un coup d'œil au deuxième holocran, qui montrait maintenant le directeur de la Sûreté nationale en train de s'adresser à une meute de journalistes. Au bas de l'écran défilait ce titre : *UNE LUNAIRE S'ÉCHAPPE DE LA PRISON DE NÉO-BEIJING. CONSIDÉRÉE COMME EXTRÊMEMENT DANGEREUSE.*

— C'est super ! s'exclama Thorne, lui assénant une claque dans le dos qui faillit la faire tomber. Ils n'auront pas le temps de s'occuper de nous s'ils ont une Lunaire en fuite sur les bras.

Cinder se détourna de l'écran, tandis que le sourire de Thorne s'effaçait.

— Attends. C'est toi, la Lunaire ?

— Et ça se prend pour un génie du crime. (Elle lui tourna le dos pour s'enfoncer dans l'entrepôt.) Où est ton vaisseau ?

— Attends une minute, petite traîtresse. S'évader de prison est une chose, mais devenir le complice d'une Lunaire psychotique n'a jamais fait partie du contrat.

Cinder pivota face à lui.

— D'abord, je ne suis pas psychotique. Ensuite, sans moi tu serais encore assis dans ta cellule à te rincer l'œil devant ton minicran. De toute façon, ils te considèrent déjà comme mon complice. Tu as l'air complètement idiot sur cette photo, d'ailleurs.

Thorne se tourna vers l'holocran qu'elle lui indiquait. Sa photo s'affichait à côté de celle de Cinder.

— Je me trouve plutôt pas mal...

— Allez, capitaine. On se secoue.

Il cligna des paupières, abandonnant son petit sourire satisfait pour un bref hochement de tête.

— D'accord. Tirons-nous d'ici.

Poussant un soupir de soulagement, Cinder emboîta le pas à Thorne à travers le dédale des vaisseaux.

— J'espère qu'il n'est pas garé tout au milieu.

— Aucune importance, dit-il en pointant le doigt. Le toit s'ouvre.

Cinder jeta un coup d'œil à la fente qui barrait le plafond d'un bout à l'autre.

— C'est pratique.

— Le voilà.

Cinder suivit son regard. Le vaisseau était plus grand qu'elle ne s'y attendait – beaucoup plus grand. Un 214 RP2, vaisseau cargo de classe 11.3. Cinder fit défiler ses caractéristiques sur son affichage

rétinien et demeura sans voix devant la liste de ses options. Le niveau inférieur contenait la salle des machines ainsi qu'un dock entièrement équipé avec deux capsules autonomes, tandis que le niveau principal abritait la soute de marchandises, le cockpit, la cuisine, six cabines individuelles et une salle de bains commune.

En faisant le tour du vaisseau pour rejoindre la trappe d'accès, elle vit qu'on avait peint sur la coque la silhouette d'une femme nue afin de recouvrir l'emblème de la République américaine.

— Joli travail.

— Merci. C'est moi qui l'ai fait.

Malgré sa crainte de voir cette peinture les rendre plus facilement identifiables, elle ne put s'empêcher d'être impressionnée.

— Je ne pensais pas qu'il serait si grand.

— Au départ il accueillait un équipage de douze personnes, déclara Thorne en tapotant la coque avec fierté.

— On devrait avoir assez de place pour ne pas se marcher sur les pieds, dans ce cas.

Cinder fit les cent pas sous la trappe, attendant que Thorne la déverrouille, mais en jetant un coup d'œil dans sa direction elle le vit en train de se frotter la tête contre la coque en murmurant à son vaisseau qu'il lui avait manqué.

Elle levait les yeux au plafond quand une voix inconnue résonna dans l'entrepôt.

— Par ici !

Pivotant sur elle-même, elle découvrit plusieurs personnes penchées au-dessus du corps d'Alak dans le carré de lumière de la porte ; elles portaient l'uniforme de l'armée de la Communauté orientale.

Cinder lâcha un juron.

— Il faut qu'on file. Maintenant !

Thorne se glissa sous la trappe.

— RP2, mot de passe : le capitaine est seul maître à bord. Ouvre la trappe.

Ils attendirent, mais rien ne se passa.

Cinder haussa les sourcils, gagnée par la panique.

— Le capitaine est seul maître à bord. Le capitaine est seul maître à bord ! RP2, secoue-toi. C'est Thorne, le capitaine Carswell Thorne. Qu'est-ce que...

Cinder lui souffla de se taire. De l'autre côté du vaisseau, quatre hommes s'avançaient dans l'entrepôt. La lueur de leurs torches scintillait sur les trains d'atterrissage.

— La batterie est peut-être morte, suggéra Cinder.

— Impossible. Il n'a pas bougé d'ici.

— Tu avais peut-être laissé les phares allumés ?

Thorne renifla avec dédain avant de s'accroupir sous le vaisseau. Les bruits de pas se rapprochaient.

— Ou alors, c'est le système de contrôle automatique, fit Cinder, réfléchissant à voix haute. (Elle n'avait jamais travaillé sur un engin d'une taille supérieure à une capsule, mais les principes ne devaient pas être tellement différents.) Tu as une clé d'ouverture manuelle ?

Il lui adressa un clin d'œil.

— Bien sûr ! Le temps de la sortir de ma combinaison de prisonnier, et on sera tirés d'affaire.

Elle lui jeta un regard noir, mais ne dit rien car un militaire passait deux rangées plus loin.

— Reste ici, chuchota-t-elle. Continue d'essayer, et décolle dès que tu pourras.

— Où vas-tu ?

Sans répondre, elle se glissa sous le vaisseau en suivant les indications des plans qui défilaient sur son affichage rétinien. Elle trouva la trappe d'entretien, l'ouvrit le plus silencieusement possible et se glissa dans les entrailles du vaisseau en se tortillant entre les câbles et les fils électriques. Après avoir refermé derrière elle, elle se retrouva coincée dans le noir. La deuxième trappe fut plus difficile à forcer, mais

grâce à sa lampe torche et à son tournevis elle put bientôt s'extraire de la cloison isolante pour émerger dans la salle des machines.

Le pinceau de sa torche balaya le moteur gigantesque. Elle localisa la carte mère d'après les lignes bleues en surimpression dans son champ de vision et rampa jusqu'à elle. Sortant le cordon de connexion universel qu'elle avait dans la main, elle le brancha sur l'ordinateur central.

La lumière de sa torche faiblit, une part de son énergie se trouvant employée ailleurs. Des caractères verts se mirent à défiler sous ses yeux :

Lancement du diagnostic informatique. Modèle 135v8.2 5 %... 12 %... 16 %...

## CHAPITRE 10

Un tintement de métal au-dessus de lui fit sursauter Thorne.

Une voix masculine demanda :

— Z'avez entendu ça ?

Thorne s'accroupit derrière le train d'atterrissage de son vaisseau.

— Le capitaine est seul maître à bord, murmura-t-il. Le capitaine est seul maître à bord, le capitaine est seul...

Un bourdonnement discret se fit entendre au-dessus de sa tête. Des feux pâles s'allumèrent près du nez du vaisseau.

— Le capitaine...

Un grondement d'engrenages retentit avant qu'il puisse finir sa phrase. La trappe bascula, et la rampe d'accès descendit vers le sol de béton. Le cœur battant, Thorne roula sur le côté juste à temps pour éviter de se faire écraser.

— Là-bas !

Le faisceau d'une lampe torche épingla Thorne à l'instant où il s'élançait à l'intérieur.

— RP2, referme la trappe !

Le vaisseau ne réagit pas.

Un coup de feu éclata. La balle ricocha sur la coque. Thorne s'abrita derrière l'une des caisses en plastique qui encombraient la soute.

— RP2, ferme la trappe !

— *Je fais ce que je peux !*

Sourcils froncés, il leva les yeux vers le fouillis de tubes et de câbles qui courait au plafond.

— RP2 ?

S'ensuivit un silence ponctué par le choc sourd de la rampe contre le sol, un martèlement de pieds bottés, puis le grincement de la rampe qui se relevait. Plusieurs balles crépitèrent sur les caisses en plastique, tintant contre les cloisons intérieures. Thorne se couvrit la tête et attendit que la rampe soit suffisamment relevée pour bloquer le tir avant de quitter son abri et de foncer vers le cockpit.

La trappe se referma en faisant vibrer tout le vaisseau. Une grêle de projectiles cingla la coque.

Thorne se rua vers les lumières de secours qui encadraient le cockpit, repoussant plusieurs caisses oubliées dans le passage. Il se cogna le genou contre une masse dure et lâcha une bordée de jurons en se laissant tomber dans le siège du pilote. À travers la verrière crasseuse, on ne distinguait pas grand-chose de l'entrepôt hormis les fenêtres éclairées du bureau d'Alak et les pinceaux des torches qui s'agitaient autour du vaisseau à la recherche d'une entrée.

— RP2, prépare-toi au décollage !

Plusieurs écrans et commandes s'allumèrent sur le tableau de bord.

La même voix féminine désincarnée sortit des haut-parleurs du vaisseau.

— *Thorne, je n'arrive pas à initier la procédure automatique. Tu vas devoir décoller en mode manuel.*

Il dévisagea les commandes avec stupéfaction.

— RP2 ? Depuis quand tu sais parler ?

— *C'est moi, imbécile !*

Il inclina la tête vers le haut-parleur.

— Cinder ?

— *Écoute, il y a un bug dans le système de contrôle automatique. Et la batterie est quasiment à plat. Ça devrait suffire pour décoller, mais tu vas devoir te débrouiller sans assistance informatique.*

Ces mots, que la voix artificielle du vaisseau rendait particulièrement secs, furent salués par une autre grêle de projectiles contre la trappe d'accès.

Thorne se racla la gorge.

— Sans assistance informatique ? Tu es sûre ?

Un bref silence s'ensuivit, après quoi la voix lui demanda, avec une exaspération palpable malgré sa tonalité monocorde :

— *Tu sais piloter, au moins ?*

— Heu...

Thorne examina les commandes éclairées devant lui.

Décontractant les épaules, il attrapa la manette accrochée au plafond. Un instant plus tard, une bande de soleil s'élargissait dans l'entrepôt à mesure que le toit s'ouvrait par le milieu.

Des coups furieux résonnèrent contre la coque.

— Oui, oui, c'est bon, j'y vais...

Thorne appuya sur le bouton de démarrage.

Les lumières du tableau de bord s'atténuèrent tandis que le moteur s'allumait en tremblant.

— C'est parti !

Un autre choc sourd retentit sous la trappe. Il bascula quelques interrupteurs, engagea la lévitation magnétique et tira sur le manche. Le vaisseau décolla en douceur, léger comme une plume grâce à la grille d'aimantation implantée sous la ville, et Thorne poussa un grand soupir.

Puis le vaisseau se mit à vibrer et à s'enfoncer d'un côté.

— Holà, holà, holà, ne me fais pas ça ! s'écria Thorne, le cœur battant, s'efforçant de redresser.

— *La batterie est sur le point de s'éteindre. Lance les propulseurs de secours.*

— Les propulseurs de... Ah, c'est bon, j'ai trouvé.

Le moteur repartit. Soulevé par ce brusque regain de puissance, le vaisseau se déporta de l'autre côté et Thorne l'entendit heurter l'appareil voisin avec un bruit de tôle froissée. Le RP2 trembla et retomba vers le sol. Une autre salve de projectiles martela son flanc tribord. Thorne sentit une goutte de sueur lui couler dans le dos.

— *Mais qu'est-ce que tu fabriques ?*

— Arrête de me déconcentrer ! hurla-t-il.

Agrippé aux commandes, il s'efforça de corriger l'assiette du vaisseau. Un peu trop : le vaisseau s'inclina sur la droite.

— *On est fichus.*

— Ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air ! protesta Thorne en se battant avec les commandes. D'habitude, j'ai un stabilisateur automatique pour s'occuper de ça !

À sa grande surprise, aucun commentaire sarcastique ne lui revint aux oreilles.

Un instant plus tard, un nouvel écran s'allumait.

Stabilisation magnétique enclenchée. Répartition de la puissance : 37/63... 38/62... 42/58...

Le vaisseau se remit d'aplomb sous lui en cessant progressivement de trembler.

— Parfait ! Exactement comme ça !

Les doigts crispés sur les commandes, Thorne releva le nez du vaisseau vers le toit béant. Le ronronnement du moteur se mua en rugissement tandis qu'ils s'élevaient dans les airs. Il entendit quelques dernières balles tinter contre la coque, puis le RP2 émergea de l'entrepôt et jaillit dans le soleil du matin.

— Allez, mon mignon, murmura-t-il, plissant les paupières, alors que sans résistance, tout en souplesse, le vaisseau abandonnait le champ magnétique de la ville, donnait toute la puissance de ses propulseurs et filait comme une flèche à travers quelques nuages effilochés.

Les gratte-ciel de Néo-Beijing rapetissèrent derrière lui et bientôt Thorne se retrouva seul en plein ciel, face à l'immensité infinie de l'espace.

Il continua de serrer les commandes d'une main de fer jusqu'à ce qu'ils aient quitté l'atmosphère terrestre. Pris de tournis, il corrigea la puissance des propulseurs pour placer le vaisseau en orbite naturelle avant d'ôter enfin ses mains du tableau de bord.

Il se laissa aller, tremblant, au fond de son siège. Il mit un long moment à retrouver l'usage de la parole, le temps que son pouls ralentisse à un rythme acceptable.

— Bien joué, ma petite cyborg, dit-il. Si tu voulais décrocher une place dans mon équipage, considère que c'est fait.

Les haut-parleurs restèrent muets.

— Pas nécessairement une place subalterne, d'ailleurs. Le poste de second est vacant. En fait, quasiment tous les postes sont vacants. Mécanicien... cuisinier... un pilote serait apprécié, aussi, pour m'éviter d'avoir à recommencer un coup pareil. (Il attendit.) Cinder ? Tu m'entends ?

N'obtenant toujours pas de réponse, il se leva de son siège, tituba hors du cockpit, passa devant la soute et s'engagea dans le couloir des quartiers d'habitation. Il avait les jambes flageolantes en atteignant la trappe qui menait au niveau inférieur. Il descendit l'échelle d'un pas lourd et se retrouva dans l'espace exigü entre la salle des machines et le dock des capsules autonomes. L'écran d'interface à l'entrée de la salle des machines ne signalait pas de vide à l'intérieur, aucun problème de décompression. Il ne mentionnait pas non plus la présence d'une jeune fille encore en vie.

Thorne toucha l'icône de déverrouillage à l'écran, tourna la poignée d'ouverture manuelle et ouvrit la porte en s'aidant de l'épaule.

Le moteur était brûlant, faisait un boucan d'enfer et dégageait une odeur de caoutchouc brûlé.

— Hé ho ? lança-t-il dans le noir. Petite cyborg ! Tu es là ?

Si elle lui répondit, sa réponse fut noyée par le vacarme. Thorne s'éclaircit la voix :

— Lumière !

Une veilleuse rouge s'alluma au-dessus de la porte, jetant des ombres inquiétantes sur la masse tournoyante du moteur et le fouillis de câbles et de tuyaux qui grouillait par-dessous.

Thorne plissa les yeux et repéra une forme presque blanche.

Se laissant tomber à quatre pattes, il rampa dans sa direction.

— Petite cyborg ?

Elle n'eut pas de réaction.

En s'approchant, Thorne vit qu'elle était couchée sur le dos, les cheveux dans la figure. Sa main cybernétique était connectée par un fil à une carte mère d'ordinateur.

— Hé ! Ça va ? s'inquiéta-t-il, penché au-dessus d'elle.

Il lui souleva les paupières ; elle avait le regard vide, éteint. Courbant la tête, Thorne colla son oreille contre sa poitrine. Le grondement du moteur l'empêcha d'entendre si son cœur battait.

— Allez, grommela-t-il en lui prenant la main pour la débrancher de la prise.

Le tableau de commandes relié à la carte mère s'éteignit.

— Système de contrôle automatique déconnecté, annonça une voix robotique au plafond, faisant sursauter Thorne. Lancement de la procédure de secours.

— Bonne idée, marmonna-t-il, attrapant Cinder par les chevilles.

Il la traîna laborieusement dans le couloir et la redressa contre la cloison. Il ignorait de quoi étaient faites ses prothèses cybernétiques, beaucoup plus lourdes que de la chair et des os.

Il colla de nouveau son oreille contre son torse. Cette fois, il perçut un faible battement.

— Réveille-toi, dit-il en la secouant.

La tête de Cinder bascula en avant.

Accroupi sur ses talons, Thorne se mordit la lèvre. La fille était affreusement pâle, et toute crasseuse après leur périple dans les égouts, à la lumière du couloir on voyait bien qu'elle respirait – quoique faiblement.

— Quoi, tu as un bouton marche-arrêt ou quelque chose comme ça ?

Son regard tomba sur sa main métallique et un doigt au bout duquel pendouillait encore le cordon de connexion. Il l'examina sous tous les angles. Il se souvenait d'une lampe torche, d'un tournevis et d'un scalpel dans trois de ses doigts, mais il ne savait plus exactement ce que renfermait son index. Si c'était un bouton marche-arrêt, il ne voyait aucun moyen d'y accéder.

Par contre, le cordon de connexion...

— Je sais !

Thorne se redressa d'un bond, manquant se cogner la tête contre la cloison. Il écrasa son pouce sur l'écran d'ouverture du dock des capsules autonomes. Une lumière blafarde s'alluma au plafond quand il entra.

Attrapant Cinder par les poignets, il la traîna à l'intérieur entre les deux capsules, lesquelles ressemblaient à deux gros champignons au milieu d'un enchevêtrement de câbles et d'outils.

Le souffle court, il déroula du mur le câble de chargement des capsules, puis se figea, contemplant tour à tour le cordon de la fille, le câble des capsules, le cordon... Il jura de nouveau et lâcha l'un et l'autre. Deux prises mâles. Même lui voyait bien qu'il ne pourrait pas les connecter.

Se frappant la tête, Thorne s'astreignit à réfléchir, réfléchir, réfléchir.

Pris d'une inquiétude soudaine, il examina la fille en plissant les paupières. Elle semblait encore plus pâle que tout à l'heure ; peut-être était-ce un effet de l'éclairage.

— Oh..., fit-il, alors qu'une autre idée lui venait tout à coup. Oh, bon sang, non... Oh, c'est dégueulasse.

Surmontant sa répugnance, il attira doucement la fille vers lui de manière à la coucher sur le flanc. De sa main libre, il fouilla dans ses cheveux emmêlés jusqu'à ce qu'il trouve le minuscule couvercle à la base de sa nuque.

Il l'ouvrit en détournant la tête, avant d'oser un bref regard à l'intérieur.

Un fouillis inextricable de fils, de puces et d'interrupteurs auxquels Thorne n'entendait absolument rien s'entassait dans un compartiment peu profond. Il soupira, heureux de constater que le panneau de

configuration cachait complètement le tissu cérébral. Tout en bas, il repéra une prise femelle de la dimension voulue.

— Beurk, marmonna Thorne lorsqu’il ramassa le câble de chargement des capsules en priant pour ne pas commettre une énorme bêtise.

Il le brancha sur le panneau de configuration. La prise s’enclencha avec un déclic.

Il ne se passa rien.

Tenant Cinder à bout de bras, Thorne s’assit devant elle. Il repoussa les mèches de cheveux qui lui tombaient dans la figure et attendit.

Douze battements de cœur plus tard, il entendit un bourdonnement s’échapper de son crâne. Le bruit augmenta, puis cessa complètement.

L’épaule gauche de la fille lui échappa des mains dans un sursaut. Thorne préféra la recoucher sur le sol, laissant sa tête pendre sur le côté. Ses jambes se détendirent brusquement, et Thorne, qui faillit prendre un coup de pied dans l’entrejambe, recula le plus loin possible contre les chenilles d’atterrissage de l’une des capsules.

La fille prit une brève inspiration – la retint quelques secondes, puis se vida les poumons en gémissant.

— Cinder ? Ça va aller ?

Plusieurs spasmes moins violents agitèrent ses membres robotiques, puis tout son visage se plissa en une grimace, comme si elle venait de mordre dans un citron. Elle entrouvrit les yeux.

— Cinder ?

Elle se redressa lentement. Sa mâchoire et sa langue s’agitèrent en silence un moment, et quand elle parla, ce fut d’une voix pâteuse.

— Le système de contrôle automatique... a failli vider mes batteries.

— Oh, je crois bien qu’il les a vidées.

Elle fronça les sourcils, parut momentanément perplexe, puis toucha le câble encore relié à son cerveau. Elle l’arracha d’un coup sec, avant de refermer son couvercle.

— Tu as ouvert mon panneau de configuration ? s’indigna-t-elle, d’une voix rendue plus claire par la colère.

Il se renfrogna.

— Si tu crois que j’en avais envie... !

Elle le fixa d’un air mauvais – pas véritablement furieuse, mais pas débordante de reconnaissance non plus. Ils se dévisagèrent un long moment, pendant que le moteur ronronnait dans le couloir et qu’une lampe se mettait à grésiller et à clignoter dans un coin.

— Bon, finit par grommeler Cinder, tu as sans doute fait ce qu’il fallait.

Un sourire de soulagement fendit le visage de Thorne.

— C’est encore un autre tournant dans notre relation, non ?

— Si tu veux dire par là que je n’ai pas envie de t’étrangler pour la première fois depuis qu’on se connaît, alors oui. (Cinder se laissa retomber sur le dos.) Cela dit, je suis peut-être trop fatiguée pour avoir envie d’étrangler qui que ce soit.

— Ça me va très bien, lui assura Thorne, s’allongeant à côté d’elle pour savourer la fermeté du sol métallique, la lumière blafarde des plafonniers, la puanteur de leurs combinaisons et le bonheur parfait de la liberté.



## Livre deux

*Le Petit Chaperon rouge était jeune et tendre,  
et le Loup savait qu'elle serait encore plus savoureuse  
que sa Mère-grand.*



## CHAPITRE

### II

L'œuf grésilla dans le beurre fondu, et le jaune se mêla au blanc. Scarlet chassa une plume duveteuse sur l'œuf suivant avant de le casser d'une seule main tout en passant la spatule au fond de la poêle. Les blancs gonflèrent, développant une pellicule craquante près du bord.

Pour le reste, la maison était silencieuse. Scarlet avait cherché son père à son retour de la ferme des Morel et l'avait trouvé comateux dans le lit de sa grand-mère, avec sur la table de chevet une bouteille de whisky ouverte volée dans la cuisine.

Elle avait vidé le fond de whisky dans le jardin, ainsi que toutes les bouteilles d'alcool qu'elle avait trouvées, puis passé quatre heures à se tourner et se retourner dans son lit. Les événements de la soirée repassaient en boucle dans sa tête : les marques de brûlures sur le bras de son père, la terreur sur son visage, son empressement à mettre la main sur ce que sa grand-mère avait caché.

Et Loup, avec son tatouage, son air grave et sa voix presque convaincante : *Ce n'était pas moi.*

Posant la spatule en équilibre sur le bord de la poêle, Scarlet sortit une assiette du placard et se coupa une tranche de pain sec sur le plan de travail. La lumière pointait à l'horizon et le ciel dégagé promettait une nouvelle journée ensoleillée, mais le vent s'était levé pendant la nuit, couchant les épis de maïs et sifflant dans la cheminée. Un coq chanta dans la cour.

Avec un soupir, elle fit glisser les œufs dans son assiette et se mit à table. Elle mangea machinalement, pendant que sa faim l'emportait sur ses nerfs. De sa main libre, elle saisit le minicran sur la table et établit la connexion.

— Recherche, marmonna-t-elle, la bouche pleine. Tatouage L-S-O-P.

Énonciation incompréhensible.

Avec un grognement, elle entra manuellement les termes de sa recherche et engloutit le reste de ses œufs pendant qu'une succession de liens s'affichaient : Tatouages extrêmes ; motifs de tatouages ; modèles de tatouages virtuels ; la technologie de l'effacement des tatouages ; le tatouage, une procédure désormais indolore – ou presque !

Elle essaya : Tatouage LSOP962

Aucun résultat.

Elle attrapa le pain et en arracha un morceau avec ses dents.

Tatouage avant-bras, chiffres

Toutes sortes d'images s'affichèrent à l'écran, des bras maigres ou musclés, clairs ou basanés, ornés de peintures flamboyantes ou de symboles discrets sur le poignet. Des treize, des chiffres romains, des dates de naissance, des coordonnées géographiques. La première année de paix, 01 TE, revenait souvent.

Sa mâchoire commençant à lui faire mal, Scarlet recracha le reste du pain dans son assiette et se frotta les yeux avec les paumes. *Tatouages de combattants de rue ? Tatouages de kidnappeurs ? Tatouages de truands ?*

Qui pouvaient être ces gens ?

Elle se leva pour se préparer un café.

— Loup, murmura-t-elle pour elle-même alors que l'eau commençait à siffler dans la cafetière.

Elle laissa planer le mot, en goûta la sensation sur ses lèvres. Pour certains, une bête sauvage, un prédateur, un animal nuisible. Pour d'autres, un animal timide trop souvent mal compris.

Un sentiment de malaise lui tenaillait le ventre. Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit l'image de l'étranger, quand il avait failli tuer son adversaire devant tous ces spectateurs, avant de s'enfuir dans les champs comme un possédé. Sur le moment, elle avait cru que le hurlement entendu quelques minutes plus tard émanait d'un vrai loup qui rôdait autour des fermes – ils n'avaient plus rien de rare, depuis les mesures de protection instaurées par les autorités plusieurs siècles auparavant –, mais à présent elle commençait à en douter.

*Dans les combats de rue, on m'appelle Loup.*

Elle posa son assiette et la poêle dans l'évier et les passa sous l'eau en surveillant les ombres mouvantes des champs à travers la fenêtre. Bientôt, la ferme grouillerait d'activité – celle des androïdes, des ouvriers agricoles et des abeilles génétiquement modifiées.

Elle se servit son café avant qu'il ait fini de passer, versa un peu de lait frais par-dessus puis retourna s'asseoir à table.

Loups

L'image d'un loup gris emplit l'écran, les crocs dénudés, les oreilles couchées en arrière. Des flocons de neige s'accrochaient à sa fourrure épaisse.

Scarlet effleura l'écran, faisant défiler les images. Celles qui suivirent étaient plus paisibles : des loups qui jouaient entre eux, des louveteaux endormis les uns sur les autres, de splendides animaux blanc et gris qui s'avançaient dans les bois à l'automne. Elle toucha le lien d'une association de préservation des espèces animales et parcourut le texte, en s'arrêtant sur le passage consacré au hurlement.

Les loups hurlent afin d'attirer l'attention de leur meute ou d'adresser une mise en garde territoriale. Un loup séparé de sa meute hurle pour retrouver ses compagnons. Le mâle alpha est souvent celui qui a le hurlement le plus agressif ; son agressivité est perceptible dans le grondement sourd qu'il produit à l'approche d'un inconnu.

Scarlet frissonna au point de renverser une partie de son café. Elle lâcha un juron et prit un torchon pour l'éponger, agacée d'avoir été effrayée par un stupide article. Croyait-elle sérieusement que ce cinglé de combattant de rue avait tenté de communiquer avec sa meute ?

Elle jeta le torchon dans l'évier puis reprit le minicran, lisant le reste de l'article en diagonale avant de suivre un autre lien consacré à la hiérarchie au sein de la meute.

Les loups se déplacent en meutes, qui réunissent de six à quinze individus et possèdent une hiérarchie bien établie. Le sommet de la structure sociale est occupé par le mâle alpha et la femelle alpha, formant un couple. Même s'ils sont souvent

les seuls du groupe à s'accoupler et à produire une portée, les autres loups de la meute participent tous au nourrissage et à l'éducation des louveteaux.

Les mâles établissent leur rang d'alpha par le combat rituel : un mâle en provoque un autre, et l'issue du combat détermine lequel est supérieur. La répétition des victoires permet de gagner le respect du groupe, et finalement, de décider du chef de meute.

À l'échelon inférieur, on trouve les loups bêta dont le rôle consiste à chasser et à protéger les louveteaux.

Le loup oméga occupe le dernier rang de la hiérarchie. Souvent traité comme un bouc émissaire, il est parfois pris en grippe par le reste de la meute. Cela peut le pousser à s'écarter jusqu'aux limites du territoire, voire conduire à son exclusion pure et simple.

Un concert de piailllements et de caquètements fit sursauter Scarlet.

Posant le minicran sur le plan de travail, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Son estomac se noua.

Un homme se tenait dans la cour, au milieu des poules apeurées en train de battre en retraite vers le poulailler.

Comme s'il avait senti sa présence, Loup leva la tête et aperçut Scarlet à la fenêtre.

Elle pivota vivement. Ravalant le début de panique qu'elle sentait monter en elle, elle courut dans le vestibule et s'empara du fusil de chasse de sa grand-mère dans le cagibi sous l'escalier.

Loup n'avait pas bougé quand elle ouvrit la porte d'un geste brusque. Les poules commençaient déjà à s'habituer à l'étranger et picoraient pratiquement à ses pieds.

Scarlet épaula son fusil et ôta le cran de sûreté.

Si Loup était surpris, il n'en montra rien.

— Qu'est-ce que tu me veux ? cria-t-elle, à la grande frayeur des poules.

La lumière qui s'échappait de la maison dessinait un rectangle sur le gravier. L'ombre de Scarlet s'étirait dans l'allée, quasiment jusqu'aux pieds de Loup.

La folie du combat l'avait quitté, et ses bleus au visage étaient presque invisibles. Il paraissait calme, nullement préoccupé par le fusil, même s'il ne fit pas un geste dans sa direction.

Après un long silence, il leva bien haut les deux mains, paumes vers elle.

— Je suis désolé. Je t'ai encore fait peur.

Comme pour se faire pardonner, il recula. De deux, trois pas.

— C'est un don, chez toi, rétorqua-t-elle. Garde les mains en l'air.

Il agita les doigts pour montrer qu'il obéissait.

Scarlet sortit dans la cour, puis s'arrêta en sentant les gravillons mordre dans ses pieds nus. Tous les sens en éveil, elle guetta le moindre mouvement brusque chez Loup mais ce dernier demeurait aussi imperturbable que les bâtiments en pierre derrière elle.

— J'ai déjà prévenu la police, bluffa-t-elle en songeant à son minicran laissé dans la cuisine.

Les yeux de Loup brillèrent dans la lumière, et Scarlet repensa subitement à son père endormi à l'étage. Serait-ce trop espérer que le bruit de leurs voix puisse l'arracher à sa torpeur ?

— Comment es-tu arrivé ici ?

— En marchant. Enfin, plutôt en courant, dit-il sans baisser les mains. (Le vent lui ébouriffait les cheveux.) Tu voudrais que je m'en aille ?

La proposition la prit au dépourvu.

— Je voudrais surtout que tu me dises ce que tu viens faire ici. Si tu crois que j'ai peur de toi...

— Je n'essaie pas de t'effrayer.

Avec un air mauvais, elle se pencha sur le canon pour vérifier qu'elle l'avait toujours dans sa ligne de mire.

— Je voulais reparler de ce que tu m'avais dit avant le combat. À propos du tatouage... et de ce qui est arrivé à ta grand-mère. Et à ton père.

Scarlet crispa la mâchoire.

— Comment as-tu appris mon adresse ?

Ses sourcils s'arrondirent sous l'effet de la confusion.

— Le nom de ta ferme est peint en gros sur ta navette, ça n'a pas été bien difficile. Je ne te veux pas de mal. J'ai simplement eu l'impression que tu avais besoin d'aide.

— Besoin d'aide ? (Ses joues s'empourprèrent.) De la part du psychopathe qui a torturé mon père ? Qui a enlevé ma grand-mère ?

— Ce n'était pas moi, répéta-t-il calmement. Il y a d'autres tatouages comme le mien. Il s'agissait de quelqu'un d'autre.

— Ah oui ? Comment ça ? Tu fais partie d'une secte, ou je ne sais quoi ?

Une poule vint frotter ses plumes contre son mollet et la fit sursauter ; le fusil trembla entre ses mains.

— Plutôt je ne sais quoi, répondit-il en haussant les épaules.

Son pied crissa sur le gravier.

— N'approche pas ! s'écria Scarlet. (La poule caqueta et détala.) Je n'hésiterais pas à tirer, tu sais ?

— Je sais.

Une lueur de tendresse passa dans son regard, et il pointa un doigt vers sa tempe.

— Je te conseille de viser la tête. En général, ça ne pardonne pas. Ou alors, si tu n'es pas sûre de ton coup, le torse. La cible est plus grosse.

— Ta tête me paraît bien assez grosse vue d'ici.

Il rit – ce qui le transforma complètement. Son attitude se détendit, son visage s'illumina.

Un grognement dégoûté monta dans la gorge de Scarlet. Il n'avait pas le droit de rire, pas quand sa grand-mère demeurait introuvable.

Loup baissa les bras et les croisa devant lui. Avant que Scarlet puisse lui demander de les relever, il dit :

— J'espérais t'impressionner, hier soir, mais on dirait que ça s'est retourné contre moi.

— Je suis rarement impressionnée par les types qui ont un problème de gestion de la colère, qui enlèvent ma grand-mère et qui me suivent jusque chez...

— Je n'ai pas enlevé ta grand-mère !

Pour la première fois, il avait parlé d'une voix sèche, coupant la parole à Scarlet. Son regard dériva vers les poules qui tournaient autour de la porte.

— Mais si c'était vraiment quelqu'un avec un tatouage comme le mien, je pourrais peut-être t'aider à trouver de qui il s'agit.

— Pourquoi je te croirais ?

Il prit la question très au sérieux et réfléchit longuement.

— Je n'ai pas d'autre preuve que ce que je t'ai dit la nuit dernière. Je suis à Rieux depuis pratiquement deux semaines – on me connaît à l'auberge, sur les rings de combat libre. Si ton père me voyait, ma tête ne lui dirait rien. Et à ta grand-mère non plus. (Il fit passer son poids d'un pied sur l'autre, comme si le fait de rester immobile trop longtemps le rendait nerveux.) Je veux seulement t'aider.

Sourcils froncés, Scarlet plissa les paupières derrière son canon double. S'il mentait, cela voulait dire qu'il faisait partie de ceux qui lui avaient arraché sa grand-mère. Qu'il était cruel. Malfaisant. Et qu'il méritait une décharge de chevrotine en pleine tête.

Mais il constituait sa seule piste.

— Tu vas tout me raconter. Absolument tout. (Ôtant son doigt de la détente, elle abaissa le fusil en le pointant désormais sur sa cuisse. Une cible non mortelle.) Et garde les mains en évidence. Je te laisse entrer chez moi, ça ne veut pas dire que je te fais confiance.

— Bien sûr. (Il acquiesça docilement.) À ta place, je n'aurais pas confiance non plus.

## CHAPITRE 12

D'un mouvement de son fusil, Scarlet indiqua à Loup de passer à l'intérieur. Il s'approcha sous son regard méfiant, parut hésiter un instant devant les murs en stuc et la cage d'escalier crasseuse, puis pénétra dans le vestibule. Il dut courber la tête pour ne pas se cogner au montant.

Scarlet referma la porte derrière elle avec le pied, l'œil rivé sur Loup, lequel se tenait immobile et voûté, le corps le plus replié possible. Son attention se porta sur les photos digitales accrochées au mur qui montraient tour à tour Scarlet enfant en train de mastiquer des petits pois dans le potager, des champs dorés en automne, ou la grand-mère de Scarlet de quarante ans plus jeune dans son premier uniforme militaire.

— Par ici.

Il suivit son geste en direction de la cuisine. Scarlet jeta un coup d'œil au portrait de sa grand-mère, puis lui emboîta le pas.

Avisant le minicran sur le plan de travail, resté allumé sur la photo d'un mâle alpha avec sa compagne, elle le glissa dans sa poche.

Sans tourner le dos au lutteur, elle posa le fusil contre le placard et récupéra son sweat rouge à capuche sur le dossier d'une chaise. Elle se sentit moins vulnérable quand elle l'eut enfilé. Et moins encore après avoir sorti un grand couteau de son bloc sur le plan de travail.

Le regard de Loup s'arrêta brièvement sur le couteau avant de parcourir le reste de la cuisine. Quand il se posa sur le panier en osier à côté de l'évier, ses prunelles s'agrandirent.

Six belles tomates y luisaient.

Scarlet se renfrogna tandis que Loup baissait les yeux.

— Tu dois avoir faim, grommela-t-elle. Après avoir couru tout ce chemin.

— Non, ça va.

Loup n'hésita qu'un instant avant de tirer une chaise. Il ne la rapprocha pas de la table en s'asseyant, comme s'il voulait se ménager suffisamment d'espace pour pouvoir se lever d'un bond.

— Garde tes mains où je peux les voir.

Il parut presque amusé en se penchant en avant, les mains bien à plat sur la table.

— Je n'ose pas imaginer ce que tu dois penser de moi, après la nuit dernière.

Elle ricana.

— C'est vrai, tu n'oses pas ? (Elle attrapa la planche à découper et la plaqua bruyamment sur la table en face de Loup.) Tu veux que je te donne un indice ?

Baissant la tête, il passa le pouce sur une vieille entaille creusée dans le bois.

— Il y avait longtemps que je n'avais pas perdu le contrôle comme ça. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— J'espère que tu n'es pas venu pleurer sur mon épaule ?

Refusant de lâcher le couteau ou de lui tourner le dos, elle dut effectuer deux allées et venues jusqu'au plan de travail – pour rapporter le pain d'abord, puis deux tomates.

— Non, je t'ai dit pourquoi je suis là. C'est juste que j'ai passé la nuit à essayer de comprendre comment les choses ont mal tourné.

— Tu devrais peut-être remonter au jour où tu as opté pour une carrière de combattant de rue.

Suivit un long silence, durant lequel Scarlet, restée debout, coupa une tranche de pain et la lança à Loup, qui l'attrapa au vol.

— Tu as raison, admit-il en mordillant la croûte. C'est probablement là que tout a commencé.

Il déchira le pain à belles dents, l'avalant quasiment sans le mâcher.

Stupéfaite qu'il n'essaie pas de protester, ni de se justifier, Scarlet prit l'une des tomates et la posa sur la planche à découper. Elle avait besoin de s'occuper les mains. Elle enfonça sauvagement le couteau dans le fruit, ignorant les pépins qui giclèrent sur la planche.

Embrosant les quartiers de tomate, elle les lui tendit, sans se donner la peine de sortir une assiette. Les miettes de pain disséminées sur la table furent bientôt mouillées de jus.

Il accepta les morceaux de tomate avec un regard distant.

— Merci.

Scarlet jeta les tiges dans la poubelle puis s'essuya les mains sur son jean. Dehors, le soleil se levait rapidement et les poules caquetaient avec impatience, indignées que Scarlet ne les ait pas nourries quand elle était sortie.

— C'est drôlement tranquille, ici, observa Loup.

— Il n'est pas question que je t'engage.

Tendant la main vers son café, qui avait refroidi, Scarlet s'assit enfin face à Loup. Elle laissa le couteau sur la planche à découper, à portée de main. Elle attendit qu'il eût fini de se lécher les doigts pour l'interroger.

— Bon. Parle-moi un peu de ce tatouage.

Loup contempla son avant-bras. Ses yeux étincelaient comme des pierres précieuses sous l'éclairage de la cuisine, mais cette fois Scarlet n'y fut pas sensible. Elle s'intéressait uniquement aux réponses dissimulées derrière ces prunelles.

Il tendit le bras en travers de la table afin d'exposer le tatouage à la lumière et tendit la peau, comme s'il le voyait pour la première fois. LSOP962.

— Loyal Soldat de l'Ordre Prédateur, expliqua-t-il. Membre 962. (Il relâcha la peau et rentra les épaules, recroquevillé sur sa chaise.) La plus grosse erreur de ma vie.

Scarlet fut parcourue d'un frisson.

— C'est quoi exactement, cet Ordre Prédateur ?

— Un gang, qu'on appelle plus communément les Loups. Ils préfèrent se décrire comme un groupe d'autodéfense, des rebelles, des artisans du changement, mais... en réalité, ils ne valent guère mieux que des criminels. Si un jour j'en ai les moyens, je me ferai effacer cette saleté.

Une bourrasque secoua le grand chêne devant la maison et une poignée de feuilles crissèrent contre la fenêtre.

— Donc tu n'en fais plus partie ?

Il secoua la tête.

Scarlet le dévisagea longuement par-dessus la table, incapable de déchiffrer son expression. De décider s'il lui disait la vérité ou non.

— Les Loups, murmura-t-elle, laissant le nom s'imprimer dans son cerveau. Et ils font ça souvent ? Enlever des innocents comme ça, sans aucune raison ?

— Oh, ils ont une raison.

Scarlet tira sur le cordon de sa capuche, presque à s'étrangler, avant de le relâcher.

— Laquelle ? Qu'est-ce qu'ils attendent de ma grand-mère ?

— Aucune idée.

— Ne me dis pas ça. Ils font ça pour une rançon ? Hein ?

Il déplia et replia les doigts.

— Elle a servi dans l'armée, observa-t-il avec un geste en direction du vestibule. Sur ses photos, on la voit toujours en uniforme.

— Elle était pilote pour la FE, mais ça remonte à des années. Bien avant ma naissance.

— Alors elle est peut-être au courant de quelque chose. Ou en tout cas, ils se l'imaginent.

— Au courant de quoi ?

— Des secrets militaires ? Un armement top secret ?

Scarlet s'avança si près de la table que le bord lui rentra dans le ventre.

— Tu as dit que ce n'étaient que de vulgaires criminels. Pourquoi s'intéresseraient-ils à ce genre de trucs ?

Loup soupira.

— Des criminels qui se prennent pour...

— Des artisans du changement, acheva Scarlet avant de se mordre la lèvre. D'accord. Mais lequel ? Ils essaient de renverser le gouvernement ? De déclencher une guerre ?

Loup jeta un coup d'œil par la fenêtre en voyant les feux de position d'un appareil de transport léger passer le long du champ – les premiers ouvriers agricoles arrivaient.

— Je n'en sais rien.

— Mais si, tu sais. Tu es l'un d'entre eux !

Loup eut un sourire sans joie.

— Je n'étais rien pour eux, rien d'autre qu'un garçon de courses. On ne me mettait jamais dans la confiance.

Scarlet croisa les bras.

— Eh bien, essaie de deviner !

— Je sais qu'ils rassemblaient des armes. Ils voulaient inspirer la terreur. (Il secoua la tête.) Peut-être qu'ils veulent mettre la main sur du matériel militaire.

— Ce n'est pas ma grand-mère qui pourra leur en procurer. Et même si elle avait pu quand elle était pilote, ce ne serait plus le cas aujourd'hui.

Loup écarta les mains.

— Désolé. Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre. À moins que tu aies une meilleure idée.

— Non, je me creuse la cervelle depuis sa disparition, et je ne vois vraiment pas. C'était juste... enfin, c'est ma grand-mère. (Elle eut un geste vague en direction des champs.) Elle exploite une ferme. Elle n'hésite pas à dire ce qu'elle a sur le cœur et n'aime pas qu'on lui dise quoi penser, elle n'a pas d'ennemis, autant que je sache. D'accord, au village elle passe un peu pour une excentrique mais tout le monde l'aime bien. C'est une vieille dame sans histoires. (Elle agrippa son mug à deux mains et poussa un soupir.) Tu sais comment les retrouver, au moins ?

— Les retrouver ? Non ! Ce serait du suicide.

Elle se tendit.

— Ça, c'est moi que ça regarde.

Loup se gratta la nuque.

— Ils l'ont enlevée il y a combien de temps ?

— Dix-huit jours, répondit-elle d'une voix enrouée. Ils la détiennent depuis dix-huit jours.

Il avait le regard rivé à la table, le front barré d'un pli soucieux.

— C'est trop dangereux.

Scarlet se dressa d'un bond. Sa chaise bascula en arrière.

— Je t'ai demandé des renseignements, pas un sermon. Je me fiche de savoir qu'ils sont dangereux – raison de plus pour les retrouver ! Est-ce que tu sais ce qu'ils sont peut-être en train de lui faire en ce moment, pendant qu'on perd du temps ? Ce qu'ils ont fait à mon père ?

Un grand bruit résonna dans la maison et Scarlet sursauta, manquant se prendre les pieds dans la chaise renversée. Elle regarda par-dessus l'épaule de Loup – personne dans le couloir. Son pouls s'emballa.

— Papa ? (Elle se rua dans le vestibule et ouvrit la porte à la volée.) Papa !

Mais dehors, la cour était déserte.

## CHAPITRE 13

Scarlet s'élança dans la cour, pieds nus sur le gravier. Le vent soufflait dans ses cheveux et les lui rabattait dans la figure.

— Où est-il allé ? dit-elle en glissant ses boucles dans sa capuche.

Le soleil s'arrondissait déjà au-dessus de l'horizon, semant des reflets dorés sur les champs et des ombres ondulantes à travers la cour.

— Nourrir les poules, peut-être ? suggéra Loup, indiquant un coq en train de picorer le long de la ferme, qui s'éloignait en direction du potager.

Scarlet courut derrière la ferme. Des feuilles de chêne tourbillonnaient dans le vent. Le hangar, la grange et le poulailler étaient silencieux dans le petit jour. On ne voyait nulle trace de son père.

— Il a dû vouloir quelque chose, à moins que... (Scarlet tressaillit.) Ma navette !

Elle piqua un sprint, indifférente au gravier ou aux orties. Elle se jeta sur la porte du hangar, tourna la poignée et l'ouvrit brutalement à l'instant où un fracas métallique ébranlait le bâtiment.

— Papa !

Mais il ne se trouvait pas à l'intérieur de l'appareil, sur le point de décoller, contrairement à ce qu'elle avait craint. Non, il était juché sur les placards alignés contre le mur du fond, en train de fouiller dans les cartons et d'en répandre le contenu sur le sol. Vieux pots de peinture, rallonges électriques, mèches de perceuse.

Il avait vidé la boîte à outils, dispersant des vis et des écrous partout sur le béton, et ouvert deux armoires métalliques dans lesquelles on apercevait de vieux uniformes militaires, plusieurs combinaisons de travail ainsi qu'un chapeau de jardinage en paille.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Scarlet s'avança vers lui à grands pas, puis se baissa brusquement et se figea – une clé à molette la manqua de justesse. Étonnée de ne pas l'entendre atterrir sur le béton, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que Loup avait saisi l'outil au vol juste avant de se le prendre dans la figure. Scarlet se retourna vers son père.

— Papa, qu'est-ce que... ?

— Il y a quelque chose là-dedans ! répondit-il, éventrant un autre carton.

Il ouvrit une boîte en fer-blanc, la renversa et regarda avec fascination des centaines de clous rouillés dégringoler et rebondir sur le béton.

— Papa, arrête ! Il n'y a rien ici ! (Elle s'avança prudemment à travers le fouillis, plus attentive à la ferraille qu'aux gravillons pointus dans la cour.) Arrête ça !

— Il y a quelque chose, Scar.

Coinçant un bidon métallique sous son bras, son père sauta à bas de son perchoir et s'accroupit pour décoincer le bouchon qui fermait le bidon. Il était pieds nus lui aussi, mais les clous et les vis qui jonchaient le sol ne semblaient pas le déranger.

— Elle a quelque chose qu'ils veulent. C'est forcément ici. Quelque part... mais où ?

Une forte odeur d'huile de moteur se répandit dans l'air quand son père renversa le bidon. Le liquide épais s'écoula en gargouillant au milieu de la pagaille.

— Papa, repose ça ! (Elle ramassa un marteau qui traînait et le brandit bien haut.) Ou je te cogne dessus !

Il se tourna enfin vers elle, le regard habité par la folie. Ce n'était plus son père. Il n'avait plus rien de commun avec le personnage vaniteux, séducteur et content de lui qu'elle avait tant admiré dans son enfance et détesté toute son adolescence. Ce n'était plus qu'un homme brisé.

Le filet d'huile s'amincit puis se tarit.

— Papa. Pose ce bidon, allez. Écoute-moi.

Les lèvres tremblantes, il porta son attention sur la navette de livraison garée devant lui.

— Elle a toujours aimé voler, murmura-t-il. Elle adorait ses appareils.

— Papa... papa !

Son père se redressa et frappa la lunette arrière avec son bidon. Le verre s'étoila.

— Pas ma navette !

Scarlet lâcha son marteau et fonça sur son père en trébuchant sur les outils et les morceaux de ferraille.

La vitre céda au deuxième coup, et son père entreprit de se hisser à bord à travers les éclats de verre.

— Arrête ! (Scarlet l'agrippa par la taille pour le tirer hors de l'appareil.) Ne touche pas à ça !

Il rua entre ses bras, lui mit un coup de genou dans les côtes, et ils roulèrent au sol tous les deux. Scarlet sentit une boîte de conserve lui entailler la cuisse mais elle continua à se cramponner à son père, cherchant à lui bloquer les bras le long du corps. Il s'était coupé sur les bouts de verre et il avait les mains en sang, ainsi qu'une vilaine estafilade au flanc, qui rougissait déjà sa chemise.

— Laisse-moi, Scar. Je vais le trouver. Il faut que je...

Il se redressa en poussant un cri. Scarlet continua d'instinct à s'accrocher, à tenter de le calmer, jusqu'à ce qu'elle aperçoive Loup au-dessus d'eux, qui hissait son père sur ses pieds. Elle lâcha prise, pantelante, en frottant sa cuisse endolorie.

— Lâchez-moi ! hurla son père.

Il s'efforçait de tourner la tête, de mordre dans le vide. Imperturbable, Loup lui immobilisa les poignets d'une seule main et tendit l'autre à Scarlet.

À peine eut-elle mis sa paume dans la sienne que les hurlements de son père redoublèrent d'intensité.

— Ce type est l'un d'entre eux !

Après avoir relevé Scarlet d'une traction vigoureuse, Loup la lâcha, n'ayant pas trop de ses deux bras pour maîtriser son prisonnier. Elle n'aurait pas été surprise de voir de l'écume aux coins des lèvres de son père.

— Le tatouage, Scar ! C'est eux ! C'est eux !

Elle repoussa les cheveux qu'elle avait dans la figure.

— Je sais, papa. Calme-toi ! Je vais t'expliquer...

— Ne me reprenez pas maintenant ! Je n'ai pas fini de chercher. Il me faut plus de temps ! S'il vous plaît, pas encore. Pas encore...

Il éclata en sanglots et cessa de se débattre.

Loup fronça les sourcils en examinant sa nuque. Il empoigna une mince chaînette autour de son cou et l'arracha d'un coup sec.

Le père de Scarlet tressaillit, et quand Loup le libéra, se laissa tomber lourdement sur le sol.

Scarlet ouvrit de grands yeux devant la chaînette que Loup tenait dans son poing – à laquelle pendait un petit médaillon discret qui ne lui disait rien. Elle ne se souvenait pas avoir jamais vu son père porter le moindre bijou, hormis son alliance ; encore l'avait-il promptement retirée quelques jours après que la mère de Scarlet l'eut quitté, quand elle avait appris son infidélité.

— Un mouchard, expliqua Loup, faisant miroiter le médaillon argenté dans la lumière. (Il n'était pas plus grand que l'ongle du petit doigt de Scarlet.) Ils l'ont suivi à la trace, et j'imagine qu'ils ont dû écouter tout ce qu'on a dit.

Le père de Scarlet étreignit ses genoux et se balançait sur lui-même.

— Tu crois qu'ils nous écoutent en ce moment ? demanda Scarlet.

— Il y a des chances.

Elle bondit, saisissant le poing de Loup entre ses mains.

— Il n'y a rien ici ! hurla-t-elle dans le médaillon. On ne cache rien, vous avez enlevé la mauvaise personne ! Vous avez intérêt à me rendre ma grand-mère très vite, et je vous jure sur la maison où je suis née que si vous avez touché à un seul de ses cheveux, une seule de ses rides, une seule de ses taches de rousseur, je vous retrouve jusqu'au dernier et je vous brise le cou comme les poules mouillées que vous êtes, c'est bien compris ? RENDEZ-LA-MOI !

La gorge en feu, elle recula et lâcha la main de Loup.

— Terminé ?

Tremblante de rage, Scarlet acquiesça.

Loup laissa tomber le mouchard par terre, empoigna le marteau et fracassa le médaillon d'un seul coup, net et sans bavure. Scarlet sursauta au grincement du métal contre le béton.

— À ton avis, ils savaient qu'il viendrait là ? demanda Loup en se relevant.

— Ils l'ont relâché dans le champ de maïs.

La voix de son père s'éleva entre eux, sèche et creuse.

— Ils m'ont ordonné de le trouver.

— Trouver quoi ? demanda Scarlet.

— Je ne sais pas. Ils ne me l'ont pas dit. Seulement... qu'elle cachait quelque chose. Un truc de valeur, secret, qu'ils tiennent absolument à récupérer.

— Attends... tu étais au courant ? s'indigna Scarlet. Tu savais depuis le début que tu portais un mouchard et tu n'as même pas essayé de m'avertir ? Papa, et si j'avais dit ou fait quelque chose qui m'avait rendue suspecte à leurs yeux ? Et s'ils venaient m'enlever moi, maintenant ?

— Je n'avais pas le choix, se défendit-il. Autrement ils ne m'auraient jamais laissé partir. Ils m'ont dit que mon seul espoir d'être libéré, c'était de trouver ce que cachait ta grand-mère. Si j'arrivais à mettre la main sur un indice utile... Il fallait que je sorte, Scarlet, tu ne sais pas comment c'était...

— Je sais surtout qu'ils la détiennent toujours ! Et que tu as juste pensé à sauver ta peau sans te préoccuper de ce qui pourrait lui arriver, ou à moi.

Scarlet retint son souffle, dans l'attente d'une protestation, d'une justification boiteuse comme celles qu'il avait toujours en réserve, mais il demeura parfaitement immobile. Parfaitement silencieux.

La colère lui échauffa les joues.

— Tu me fais honte – tu es tout le contraire de grand-mère. Elle risquerait sa vie pour nous protéger, toi ou moi ! Elle risquerait sa vie pour un inconnu si c'était nécessaire. Mais toi, tu te soucies uniquement de toi-même. Je n'arrive pas à croire que tu sois son fils. Je n'arrive pas à croire que tu sois mon père.

Il leva vers elle un regard douloureux.

— Tu te trompes, Scarlet. Elle les a regardés me torturer. Moi. Sans lâcher son secret. (Une lueur de défi s'alluma dans ses yeux.) Il y a une chose que ta grand-mère ne nous a jamais dite, Scar, et qui nous met tous les deux en danger. C'est elle, l'égoïste.

— Tu ne sais rien d'elle !

— Non, c'est toi qui ne sais rien ! Tu l'idolâtres depuis tes quatre ans, et ça t'empêche de voir la vérité ! Elle nous a trahis tous les deux, Scarlet.

Le sang battant contre ses tempes, Scarlet lui montra la porte.

— Dégage. Tire-toi de ma ferme, et n'y remets jamais les pieds. J'espère bien ne plus jamais te revoir.

Il pâlit ; ses cernes noirs lui dessinaient comme des ecchymoses sous les yeux. Lentement, il s'arracha à sa prostration.

— Alors tu vas m'abandonner, toi aussi ? Ma propre fille et ma propre mère, qui se retournent contre moi ?

— Tu nous as abandonnées le premier.

Scarlet se rendit compte que depuis cinq ans qu'elle ne l'avait pas revu, elle avait grandi, et faisait désormais la même taille que lui. Ils s'affrontèrent du regard : elle, brûlant d'une colère contenue ; lui, renfrogné, comme s'il voulait se sentir désolé sans réussir à s'en convaincre.

— Adieu, Luc.

La mâchoire de son père trembla.

— Ils vont revenir me chercher, Scarlet. Et tu auras ça sur la conscience.

— Tu ne manques pas d'air. C'est toi qui portais un mouchard, c'est toi qui as essayé de me vendre.

Il soutint son regard un long moment, comme s'il espérait qu'elle changerait d'avis. Qu'elle lui demanderait de rester à la ferme, de reprendre une place dans sa vie. Mais Scarlet ne parvenait pas à oublier le crissement du marteau sur le mouchard. Elle revoyait les marques de brûlures sur son bras et savait qu'il n'hésiterait pas une seconde à la livrer à ses bourreaux si cela pouvait lui sauver la peau.

Enfin, son père baissa les yeux, et sans un regard pour elle ni pour Loup, sortit du hangar en traînant les pieds.

Scarlet posa les poings sur ses hanches. Elle allait devoir attendre. Il allait retourner dans la maison pour récupérer ses chaussures. Elle l'imagina farfouiller dans la cuisine pour se mettre quelque chose sous la dent avant de partir, peut-être même rafler quelques bouteilles d'alcool qu'elle aurait oubliées. Elle ne voulait pas courir le risque de le recroiser avant qu'il ne soit parti pour de bon.

Ce dégonflé. Ce traître.

— Je vais t'aider.

Elle croisa les bras, protégeant sa colère contre la douceur de la voix de Loup. Elle inspecta le désordre qui régnait autour d'elle ; elle mettrait probablement des semaines à tout ranger.

— Pas besoin de ton aide.

— Je voulais dire que j'allais t'aider à retrouver ta grand-mère.

Loup rentra la tête dans les épaules, comme s'il était le premier surpris par sa proposition.

Il lui fallut un long, très long moment pour mettre de côté ses ruminations à propos de son incapable de père et prendre la pleine mesure des paroles prononcées par Loup. Elle le dévisagea en clignant des paupières, retenant son souffle, se figurant ces paroles dans une bulle de savon qui pouvait éclater à tout moment.

— Vraiment ?

Sa brusque inclination de la tête devait être une manière d'acquiescer.

— Les Loups ont leur quartier général à Paris. C'est probablement là qu'ils la retiennent.

Paris. Ce nom résonna dans sa tête. Un indice. Une promesse.

Elle jeta un coup d'œil à son appareil et à sa lunette arrière en miettes. Une nouvelle bouffée de haine contre son père l'envahit, mais retomba rapidement – elle n'avait pas le temps pour cela. Pas maintenant.

Pas alors qu'elle entrevoyait une lueur d'espoir pour la première fois depuis deux semaines interminables.

— Paris, murmura-t-elle. On pourrait prendre le train à Toulouse – on y serait rapidement.

Elle détestait l'idée de renoncer à son appareil, mais il serait plus rapide de prendre le train à lévitation magnétique que de faire remplacer la lunette arrière.

— Il me faut quelqu'un pour s'occuper de la ferme en mon absence. Émilie pourra peut-être passer après son travail ? Je vais lui envoyer une comm, et ensuite, le temps de boucler mon sac et...

— Scarlet, pas si vite. On ne peut pas se précipiter là-bas comme ça. Il faut d'abord prendre le temps de réfléchir.

— Se précipiter ? On ne peut pas se précipiter ? Ils la retiennent prisonnière depuis deux semaines ! Ce n'est pas ce que j'appelle de la précipitation !

Le regard de Loup s'assombrit et Scarlet, réalisant qu'il était mal à l'aise, fit un effort pour se dominer.

— Écoute, dit-elle en s'humectant les lèvres, on aura tout le trajet en train pour élaborer un plan. Mais il n'est pas question que je reste ici une minute de plus.

— Et si ton père avait raison ? (Ses épaules restaient raides.) Et si ta grand-mère avait caché quelque chose par ici ? Et qu'ils venaient fouiller la ferme ?

Elle secoua fermement la tête.

— Ils auront beau chercher, ils ne trouveront rien. Mon père se trompe. Grand-mère et moi n'avons aucun secret.

## CHAPITRE

### 14

— Votre Majesté... ?

Kai se détourna de la fenêtre par laquelle il avait regardé pendant la moitié de la matinée, prêtant l'oreille au bourdonnement des journalistes et des porte-parole militaires qui faisaient le point sur l'évasion de la fugitive la plus recherchée de la Communauté orientale. Le directeur Huy se tenait sur le seuil, ainsi que Torin. L'un et l'autre paraissaient suprêmement embarrassés.

Il s'éclaircit la voix.

— Oui ?

Huy s'avança.

— Ils nous ont glissé entre les doigts.

Kai sentit son pouls s'accélérer. Il fit un pas prudent vers le bureau de son père pour prendre appui sur le dossier du fauteuil.

— J'ai donné l'ordre de déployer immédiatement notre flotte de réserve, continua Huy. Je suis convaincu que nous aurons retrouvé et arraisonné les fugitifs avant ce soir.

— Avec tout le respect que je vous dois, Huy, vous n'avez pas l'air particulièrement convaincu.

Huy bomba le torse, mais son visage s'empourpra légèrement.

— Je le suis, Votre Majesté. Nous les trouverons. C'est juste que... c'est compliqué, car il s'agit d'un vaisseau volé. Tout ce qui pourrait faciliter sa localisation a été déconnecté.

Torin poussa un soupir agacé.

— Cette fille s'est révélée beaucoup plus maligne que je ne l'aurais pensé.

Kai se passa la main dans les cheveux, ravalant une étincelle de fierté malvenue.

— Sans oublier qu'il s'agit d'une Lunaire, renchérit Huy.

— Ceux qui l'arrêteront devront se montrer vigilants, voilà tout, dit Kai. Et savoir qu'elle essaiera sans doute de leur manipuler le cerveau.

— Oui, aussi, mais je ne faisais pas allusion à cela. Par le passé, nous avons rencontré certaines difficultés à détecter les vaisseaux lunaires. Il semble qu'ils aient appris à tromper nos radars. Hélas, nous ignorons comment ils s'y prennent.

— Tromper nos radars ? (Kai lança un regard acéré à Torin.) Vous étiez au courant ?

— J'avais entendu certaines rumeurs, avoua Torin. Votre père et moi avons décidé de ne pas les croire.

— Il y a controverse à ce sujet, reconnut Huy. Pour ma part, je suis persuadé que les Lunaires parviennent à court-circuiter notre équipement. Grâce à leurs facultés mentales ou à quelque autre talent, je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, Linh Cinder n'ira pas loin. Toutes nos ressources sont employées à la retrouver.

Dominant son bouillonnement intérieur, Kai se composa un visage de marbre.

— Tenez-moi informé.

— Entendu, Votre Majesté. Il y a encore une chose que vous aimeriez peut-être voir. Nous avons fini l'analyse des bandes de surveillance de la prison.

Huy fit un geste en direction de l'écran intégré dans son bureau.

Passant devant son fauteuil, Kai remonta ses manches – il avait trop chaud, subitement – et s'assit. Une comm de la direction de la Sûreté nationale tournoyait dans le coin.

— Je prends, annonça-t-il.

L'écran afficha une vue intérieure d'une prison, des murs blancs immaculés. La séquence montrait un long couloir jalonné de portes et de lecteurs ID. Un surveillant apparut à l'image et indiqua une porte. Il était accompagné d'un vieil homme rabougri portant une casquette grise.

Kai sursauta. C'était le Dr Erland.

— Augmentation du volume.

La voix du Dr Erland s'échappa de l'écran :

— Je suis le médecin-chef de l'équipe de recherche royale dans le domaine de la létumose, et cette jeune fille est mon principal sujet d'expérience. J'ai besoin de lui prélever des échantillons de sang avant qu'elle ne quitte cette planète.

Visiblement vexé, il fouilla dans son sac et en sortit quelque chose – une seringue, mais ce n'était pas tout. On devinait d'autres formes plus volumineuses au fond du sac.

— J'ai des ordres, monsieur, dit le surveillant. Il vous faut une autorisation officielle de l'empereur si vous voulez que je vous laisse entrer.

Sourcils froncés, Kai regarda le Dr Erland ranger sa seringue dans son sac, sachant très bien que le médecin-chef n'avait jamais sollicité une telle autorisation.

— Très bien. Si c'est la procédure, je comprends, dit le Dr Erland.

Mais il se contenta de rester là, bien sagement. Après quelques battements de cœur, Kai le vit sourire.

— Là, vous voyez ? J'ai obtenu l'autorisation de l'empereur. Ouvrez-moi, maintenant.

Sous le regard ébahi de Kai, le garde se tourna vers la porte de la cellule, passa son poignet devant le lecteur puis tapa un code. Une lampe verte s'alluma et la porte s'ouvrit.

— Merci infiniment, dit le Dr Erland en passant devant le surveillant. Je vous demanderai de nous accorder un peu d'intimité. Je n'en ai que pour une minute.

L'autre obéit sans discuter, referma la porte derrière lui et partit comme il était venu, disparaissant au bas de l'écran.

Kai se tourna vers Huy.

— A-t-on interrogé ce surveillant ?

— Oui, Votre Majesté, et d'après ses déclarations il se rappelle uniquement avoir refusé d'accéder à la demande du médecin et l'avoir vu repartir. Quand nous lui avons montré cette bande, il est tombé des nues. Il prétend ne rien se rappeler du tout.

— Comment est-ce possible ?

Huy tripota nerveusement les boutons de sa veste.

— Il semblerait, Votre Majesté, que le Dr Dimitri Erland ait magnétisé le surveillant afin d'accéder à la cellule de la prisonnière.

Kai, qui sentait les cheveux se dresser sur sa nuque, se renfonça dans son fauteuil.

— Magnétisé ? Vous croyez que c'est un Lunaire ?

— C'est notre théorie.

Kai fixa le plafond. Cinder, lunaire. Le Dr Erland, lunaire.

— Il s'agirait d'une conspiration ?

Torin toussota discrètement, comme il le faisait chaque fois que Kai soulevait une idée absurde – quoique cette question paraisse parfaitement légitime aux yeux de Kai.

— Nous enquêtons sur toutes les possibilités, déclara Torin. Au moins, nous savons maintenant comment elle a réussi à s'échapper.

— Nous avons une autre vidéo qui montre la prisonnière magnétiser un deuxième surveillant, expliqua Huy, et se faire transférer dans une autre cellule. Sur cette bande, elle a ses deux pieds et une main gauche différente de celle qu'elle portait lors de son incarcération.

Kai se leva de son fauteuil.

— Le sac, dit-il en retournant se planter devant la fenêtre.

— Oui. Le Dr Erland lui a sans doute apporté ces prothèses dans le but de faciliter son évasion.

— Voilà pourquoi il a disparu.

Kai secoua la tête, se demandant à quel point Cinder connaissait le Dr Erland – ce qu'ils avaient pu faire tous les deux chaque fois qu'elle lui rendait visite à l'hôpital. Comploter, intriguer, conspirer ?

— Je croyais qu'elle venait simplement réparer un droïde infirmier, murmura-t-il pour lui-même. Je ne me suis même pas posé de questions... Par les étoiles, quel imbécile je fais !

— Votre Majesté, intervint Huy, les quelques ressources qui ne sont pas consacrées à la recherche de Cinder ont été lancées sur les traces de Dimitri Erland. Il sera arrêté pour trahison contre la couronne.

— Veuillez me pardonner cette irruption..., dit Nainsi, l'assistante personnelle de Kai.

L'androïde avait assuré l'instruction de Kai dans son enfance. Et dire que sa panne, qui remontait à moins de quatre semaines, avait conduit Kai à rencontrer Cinder pour la première fois. Cinder n'était alors pour lui qu'un mécanicien réputé.

— Sa Majesté la reine lunaire Levana sollicite un entretien imméd...

— Je ne me ferai pas annoncer par un robot !

La reine Levana, les yeux flamboyants, pénétra dans la pièce en écartant Nainsi d'un revers de main sur son capteur bleu. L'androïde aurait certainement basculé en arrière si son système de stabilisation hydraulique ne l'avait pas rattrapée juste à temps.

La reine était accompagnée de son escorte habituelle – Sybil Mira, sa thaumaturge en chef, à la fois sa confidente et son âme damnée, toujours prompte à accéder à ses caprices les plus cruels. Kai l'avait vue un jour s'en prendre à une domestique innocente et presque l'aveugler sans la moindre hésitation.

Elle était suivie d'un autre thaumaturge, d'un rang inférieur, qui avait la peau sombre, un regard perçant et pour seule et unique fonction, semblait-il, de se tenir derrière sa souveraine en affichant un petit air supérieur.

Les deux gardes personnels de Sybil fermaient la marche. Un blond, qui avait immobilisé Cinder pendant le bal, quand Levana l'avait menacée de mort pour la première fois. Bien qu'il soit au palais depuis un mois, Kai ne connaissait toujours pas son nom. Et un roux, qui avait pris dans l'épaule une balle destinée à la reine, au cours du même bal. Apparemment, les blessures par balles ne constituaient pas un motif suffisant pour être dispensé du service, et la seule indication qu'il avait seulement été blessé était la bosse d'un gros bandage sous son uniforme.

— Votre Majesté, dit Kai, s'adressant à la reine avec une absence de mépris qu'il trouvait assez admirable. Quelle agréable surprise !

— Encore un commentaire condescendant de ce genre et je vous oblige à vous couper la langue et à la clouer à la porte du palais.

Kai blêmit. La voix de Levana, si douce et mélodieuse d'habitude, était tranchante comme l'acier, et même s'il l'avait déjà vue en colère à de nombreuses reprises, sa fureur n'était jamais allée jusqu'à lui faire oublier toute diplomatie.

— Votre Majesté...

— Vous l'avez laissée s'échapper ! Ma prisonnière !

— Je vous assure que nous faisons tout ce que nous pouvons...

— Aimery, faites-le taire.

Kai sentit sa langue devenir complètement molle. Les yeux écarquillés, il porta la main à ses lèvres et se rendit compte que ce n'était pas seulement sa langue mais également sa gorge, et toute sa mâchoire. Ses muscles ne lui obéissaient plus. Ce qui valait peut-être mieux que de se clouer la langue à la porte du palais. Mais tout de même...

Son regard fila vers le thaumaturge en habit rouge, qui lui retourna un sourire enjôleur. Kai sentit une bouffée de rage monter en lui.

— Vous faites tout ce que vous pouvez ? répéta Levana en posant les deux paumes sur le bureau de Kai. (Ils s'affrontèrent du regard par-dessus l'holocran qui montrait toujours le couloir de la prison, désert et figé dans le temps.) Vous êtes en train de me dire, mon jeune empereur, que vous n'avez pas trempé dans son évasion ? Que votre intention depuis le départ n'était pas de m'humilier sur votre sol ?

Kai sentit qu'elle aurait voulu le voir tomber à genoux et implorer silencieusement son pardon, lui promettre de remuer ciel et terre afin de la satisfaire – mais sa colère l'emporta sur la peur. Privé de la capacité de parler, il croisa les bras sur le dossier de son fauteuil et attendit.

Du coin de l'œil il pouvait voir Torin et Huy figés comme des statues, l'air furibond. Sybil Mira, dont les mains restaient innocemment glissées dans ses manches ivoire, devait sans doute les bloquer sur place grâce à sa magie lunaire.

Nainsi, seule créature présente que les Lunaires ne pouvaient pas contrôler avec leurs pouvoirs mentaux, était solidement maintenue par le garde du corps blond, tournée de telle manière que son capteur – et sa caméra intégrée – ne puisse pas enregistrer la scène.

Les phalanges de la reine blanchirent sur le bureau.

— Vous voudriez me faire croire que vous n'avez pas encouragé cette évasion ? Que vous n'y êtes pour rien ? (Ses traits se plissèrent.) En tout cas, elle ne semble pas vous émouvoir outre mesure, Majesté.

La confusion remuait les entrailles de Kai, pourtant son visage demeurait de marbre. Des années de rumeurs et de superstitions se bousculaient dans sa tête – rumeurs selon lesquelles Levana était au courant chaque fois qu'on parlait d'elle, aussi bien sur la Lune que sur Terre. Mais il soupçonnait une explication beaucoup plus plausible : sa capacité surnaturelle de savoir ce qu'elle aurait dû ignorer.

Elle l'espionnait, comme elle avait espionné son père avant lui. Il en était certain. Ne restait plus qu'à découvrir comment elle s'y prenait.

Réalisant qu'elle attendait une réponse, Kai souleva un sourcil interrogateur et agita sa main devant sa bouche.

Levana, écumante de rage, se redressa devant le bureau pour le toiser avec dédain.

— Parlez.

Retrouvant ses sensations dans sa langue, Kai adressa un sourire pincé à Aimery. Puis il effectua le geste le plus irrespectueux auquel il puisse penser : il tira son fauteuil et s'assit tranquillement. Après quoi il se renversa en arrière et croisa les mains sur son ventre.

Une telle colère flamboyait dans les yeux charbonneux de Levana qu'elle en cessait presque d'être belle.

— Non, déclara Kai. Je n'ai pas encouragé la fugitive à s'évader et je ne l'ai pas assistée, en aucune façon.

— Quelle raison aurais-je de vous croire, alors que vous sembliez tellement fasciné par elle lors du bal ?

Il plissa le front.

— Si vous refusez d'accepter ce que je vous dis, pourquoi ne pas m'extirper de force une confession complète et passer à autre chose ?

— Oh, je le pourrais, Votre Majesté. Je pourrais placer dans votre bouche n'importe quel mot qu'il me plairait d'entendre. Malheureusement, nous ne lisons pas dans les pensées, et seule la vérité m'intéresse.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous l'exposer. (Kai espérait qu'il manifestait davantage de compréhension que d'agacement.) Notre enquête préliminaire a démontré qu'elle s'est servie à la fois de ses facultés de Lunaire et de cyborg pour s'échapper de sa cellule, et même si elle a pu bénéficier de complicités au sein du palais, c'était sans que j'en aie connaissance. Je crains que nous ne soyons pas équipés pour retenir une prisonnière lunaire et cyborg. Nous comptons naturellement renforcer notre système carcéral à l'avenir. En attendant, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour localiser la fugitive et l'appréhender. J'ai passé un accord avec vous, Majesté, et j'ai l'intention d'honorer ma part du marché.

— À cet égard vous avez déjà échoué, cracha-t-elle ; puis son expression se radoucit. Jeune empereur, j'espère que vous ne vous êtes pas entiché de cette fille ?

Kai serra les doigts à s'en faire mal.

— Les sentiments que j'aurais pu imaginer avoir pour Linh Cinder n'étaient de toute évidence qu'une conséquence de sa magie lunaire.

— De toute évidence. Je suis heureuse que vous l'admettiez. (Levana croisa les mains devant elle avec une modestie affectée.) Je suis lasse de ces petits jeux ; je rentre sur la Lune immédiatement. Vous avez trois jours pour retrouver la fille et me la livrer. Passé ce délai, j'enverrai mes propres troupes à sa recherche et elles retourneront chaque vaisseau, chaque spatioport et chaque maison de cette planète pathétique jusqu'à ce qu'elles aient mis la main sur elle.

Des points blancs dansèrent dans le champ de vision de Kai, qui se leva avec effort.

— Pourquoi ne pas reconnaître clairement vos intentions ? Voilà dix ans que vous attendiez un prétexte pour envahir la Terre, et maintenant vous comptez vous servir de cette pauvre fugitive, cette anonyme, pour parvenir à vos fins.

Les coins de la bouche de Levana s'incurvèrent légèrement.

— Il semble que mes motivations vous échappent, je vais donc vous les exposer plus précisément. J'ai la ferme intention de régner un jour sur la Communauté orientale, et il ne tient qu'à vous de décider si ce sera par la force ou par le biais d'une union pacifique et diplomatique. Cette affaire, en revanche, n'a rien à voir avec la guerre ou la politique. Je veux cette fille ou son cadavre. Et je suis prête à brûler votre pays jusqu'à ses fondations s'il le faut.

Levana tourna les talons et quitta le bureau. Son escorte lui emboîta le pas sans aucune émotion ni aucun commentaire.

Après leur départ, Huy et Torin s'affaissèrent tous les deux devant Kai, comme s'ils retenaient leur respiration depuis l'entrée de la reine. Peut-être était-ce le cas, d'ailleurs – Kai ignorait ce que Sybil leur avait fait, mais il voulait bien croire que cela n'avait pas été confortable.

Nainsi s'avança sur ses chenilles.

— Je suis désolée, Votre Majesté. Je ne l'aurais jamais laissée entrer, mais la porte était déjà ouverte.

Kai la fit taire d'un geste.

— Eh oui, quelle coïncidence qu'elle se soit présentée à l'instant précis où la porte n'était pas fermée et verrouillée par un code, n'est-ce pas ?

Le processeur de Nainsi se mit à bourdonner ; sans doute se livrait-elle à un calcul de probabilités.

Kai se passa la main sur le visage.

— Peu importe. Tout le monde dehors. S’il vous plaît.

Nainsi s’éclipsa aussitôt. Huy et Torin hésitèrent.

— Votre Majesté, commença Huy. Avec tout le respect que je vous dois, j’ai besoin de votre permission pour...

— Oui, d’accord, faites ce que vous avez à faire. J’ai juste besoin de rester seul un moment. S’il vous plaît.

Huy claqua les talons.

— Bien sûr, Votre Majesté.

Torin parut avoir envie de discuter, mais il s’abstint, et bientôt la porte se referma en chuintant derrière les deux hommes.

Kai se laissa tomber dans son fauteuil. Il tremblait de tout son corps.

Il lui apparaissait soudain qu’il n’était pas taillé pour ce rôle. Il n’était pas suffisamment fort ni intelligent pour assumer la charge de son père. Il ne parvenait même pas à tenir Levana à l’écart de son bureau. Comment pouvait-il espérer protéger le pays entier – la planète entière – contre elle ?

Faisant pivoter son fauteuil, il se passa les mains dans les cheveux. Son attention se porta sur la ville en contrebas, puis dériva bien vite vers le grand ciel bleu sans nuages. Quelque part au-delà se trouvaient la Lune, les étoiles et des dizaines de milliers de spatonefs, vaisseaux-cargos, transports de passagers, engins militaires et autres navettes de livraison filant au-dessus de la couche d’ozone. Et Cinder se trouvait dans l’un d’eux.

Malgré lui, une petite part de lui-même – peut-être même une grosse – espérait que Cinder allait purement et simplement disparaître, comme la queue d’une comète en train de s’éloigner. Rien que pour contrarier la reine, lui refuser cette satisfaction à laquelle elle tenait tant. Car c’était uniquement sa vanité, après tout, qui avait déclenché cette affaire ridicule. Parce que Cinder avait eu l’imprudence, au bal, de suggérer que la beauté de Levana était factice.

Kai se massa les tempes, sachant qu’il ne pouvait se permettre de telles pensées. Il fallait retrouver Cinder, et vite, avant que des millions de personnes meurent à sa place.

Ce n’était plus qu’une question de politique désormais. Peser les avantages et les inconvénients, céder et demander, négocier et transiger. Il fallait mettre la main sur Cinder, apaiser Levana. Kai devait ravalier sa frustration et son indignation et se comporter enfin comme un empereur.

Les sentiments qu’il avait pu – ou cru – éprouver pour Cinder appartenaient au passé.

## CHAPITRE 15

Cinder coupa le robinet et s'appuya contre la cloison en fibre de verre pendant que le pommeau achevait de goutter au-dessus de sa tête. Elle aurait aimé s'attarder sous l'eau chaude mais craignait d'épuiser leur réserve, et à en juger par la demi-heure que Thorne avait passée sous la douche, elle ne pouvait pas compter sur lui pour l'économiser.

Quoi qu'il en soit, elle se sentait propre. Elle s'était débarrassée de cette puanteur d'égout et de sueur salée. Sortant de la cabine, elle se frotta les cheveux dans une serviette-éponge puis entreprit de sécher soigneusement le moindre interstice de ses prothèses afin de les protéger de la rouille. C'était une habitude, même si ses nouveaux membres bénéficiaient d'un vernis protecteur. Le Dr Erland n'avait, semblait-il, pas regardé à la dépense.

Sa combinaison de détenue était roulée en boule dans un coin. Elle avait trouvé une tenue de rechange dans les cabines de l'équipage – un pantalon d'uniforme anthracite beaucoup trop grand qu'elle devait serrer à la taille au moyen d'une ceinture et un maillot blanc tout simple qui ne la changeait pas tellement des débardeurs et tee-shirts qu'elle avait l'habitude de porter avant de devenir une fugitive recherchée. Il ne lui manquait plus que ses gants. Elle se sentait toute nue sans eux.

Après avoir fourré la serviette et la combinaison dans le vide-linge, elle sortit de la pièce les cheveux encore humides. Le couloir étroit menait à la cuisine sur sa droite et à la soute encombrée de caisses en plastique sur sa gauche.

Elle ne vit aucune trace du soi-disant capitaine. Le seul éclairage se résumait à quelques veilleuses au ras du sol, et la pénombre, le silence et la sensation de tout ce vide autour du vaisseau, qui s'étendait à l'infini, donnaient à Cinder la sensation étrange d'être un fantôme déambulant dans une épave. Elle se faufila entre les caisses, passa dans le cockpit et se laissa tomber dans le siège du pilote.

De l'autre côté de la verrière elle pouvait contempler la Terre – on reconnaissait les côtes de la République américaine et la majeure partie de l'Union africaine sous une couverture nuageuse en spirale. Et au-delà, les étoiles, tant d'étoiles qui tournoyaient et clignotaient en galaxies innombrables. Elles étaient à la fois splendides et terrifiantes, à des milliards d'années-lumière de distance, et pourtant elles paraissaient si brillantes, si proches que c'en devenait presque oppressant.

Cinder n'avait toujours rêvé que d'une chose – être libre. Échapper à sa belle-mère et à ses règles étouffantes. Échapper à une vie de labeur incessant et ingrat. Échapper aux ricanements, aux méchancetés des inconnus qui ne supportaient pas cette jeune cyborg trop forte, trop maligne et trop bougrement douée avec les machines pour jamais espérer devenir normale.

Elle était libre à présent – mais cela ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle avait imaginé.

Avec un soupir, Cinder posa son pied gauche en travers de son genou, remonta sa jambe de pantalon et ouvrit le compartiment à l'intérieur de son mollet. On l'avait vidé lors de son admission en prison – une intrusion de plus –, mais en négligeant son contenu le plus précieux. Nul doute que le surveillant qui avait fouillé Cinder s'était imaginé que les puces logées dans son câblage faisaient partie de sa programmation.

Trois puces. Elle les sortit une par une et les aligna sur l'accoudoir.

Il y avait d'abord la D-COMM blanche et scintillante. Une puce lunaire, construite dans un matériau inconnu de Cinder. Levana l'avait fait installer dans Nainsi, l'androïde de Kai, afin de recueillir des renseignements confidentiels. La fille qui avait programmé la puce, soi-disant la programmeuse personnelle de la reine, s'en était servie par la suite pour contacter Cinder et l'avertir que Levana comptait épouser Kai... puis l'assassiner et s'appuyer sur la puissance de la Communauté orientale pour envahir le reste de l'Union terrienne. C'était cette information qui avait poussé Cinder à faire irruption au bal quelques jours plus tôt – cela semblait remonter à une éternité.

Elle n'avait pas de regret. Elle recommencerait sans hésiter s'il le fallait, malgré le désastre que cette décision précipitée avait fait de sa vie.

Venait ensuite la puce de personnalité d'Iko. C'était la plus grande et la plus abîmée des trois. L'une de ses faces portait une empreinte de pouce graisseuse, probablement celle de Cinder, et elle était légèrement fissurée dans un coin. Pour autant, Cinder était convaincue qu'elle fonctionnerait toujours. Iko, androïde domestique ayant appartenu à la belle-mère de Cinder, avait longtemps été son amie la plus proche. Mais Adri, au cours d'une crise de colère et de désespoir, l'avait démontée et revendue en pièces détachées, ne gardant que les pièces sans aucune valeur. Dont sa puce de personnalité.

Cinder eut un pincement au cœur en prenant la dernière puce de la rangée.

La puce ID de Peony.

Sa jeune sœur était morte presque quinze jours plus tôt, emportée par la maladie, parce que Cinder n'avait pas réussi à lui procurer l'antidote à temps. Parce que Cinder était arrivée trop tard.

Qu'aurait pensé Peony en la voyant maintenant ? Que Cinder était une Lunaire. Qu'elle était la princesse Sélène. Qu'elle avait dansé avec Kai, l'avait même embrassé...

— Beurk ! C'est une puce ID ?

Cinder sursauta, refermant le poing sur la puce alors que Thorne s'installait dans le deuxième siège.

— Ne me fais plus jamais peur comme ça !

— Qu'est-ce que tu fabriques avec une puce ID ? demanda-t-il, examinant d'un œil soupçonneux les deux autres puces posées sur l'accoudoir. Ne me dis pas que c'est la tienne – pas après m'avoir arraché la mienne.

Elle secoua la tête.

— C'est celle de ma sœur.

La gorge nouée, elle ouvrit les doigts. Des particules de sang séché s'étaient déposées au creux de sa paume.

— Quoi, c'est une fugitive elle aussi ? Elle n'en a plus besoin ?

Cinder retint son souffle, le temps que l'étau se desserre autour de sa poitrine, et jeta un regard noir à Thorne.

Devant son expression, Thorne saisit lentement ce qu'impliquait sa réponse.

— Oh. Je suis désolé.

Elle joua distraitement avec la puce, la faisant tourner autour de ses phalanges métalliques.

— Ça remonte à quand ?

— Environ deux semaines. (Elle referma le poing sur la puce.) Elle n'avait que quatorze ans.

— La pandémie ?

Cinder hocha la tête.

— Les androïdes qui gèrent les centres de quarantaine récupèrent les puces ID des victimes, sans doute pour les revendre aux fugitifs et aux Lunaires clandestins... à tous ceux qui ont besoin d'une nouvelle identité. (Elle reposa la puce à côté des deux autres.) Je ne voulais pas qu'ils lui prennent la sienne.

Thorne s'enfonça dans son siège. Il était propre comme un sou neuf – les cheveux coiffés avec soin, rasé de près, sentant le savon de luxe. Il portait un vieux blouson de cuir avec une barrette de capitaine épinglée au col.

— Les androïdes des centres de quarantaine appartiennent au gouvernement, non ? demanda-t-il en contemplant la Terre à travers la verrière.

— Oui, je crois.

Cinder fronça les sourcils. Elle n'y avait jamais réfléchi, mais cette observation faisait naître une certaine suspicion.

Thorne fut le premier à la formuler à voix haute.

— Pourquoi le gouvernement programmerait-il ses androïdes pour récupérer des puces ID ?

— Peut-être que ce n'est pas pour les revendre au marché noir, fit Cinder, pressant la puce de Peony contre l'accoudoir. Peut-être qu'ils se contentent de les effacer avant de les remettre en circulation.

Mais elle n'y croyait pas. Les puces ID ne coûtaient pas si cher à fabriquer, et si la population découvrait qu'on effaçait l'identité de ses proches, cela déclencherait un tollé.

Elle se mordit la lèvre. Se pouvait-il qu'il y ait une autre raison ? Le gouvernement réutilisait-il ces puces à d'autres fins ? Ou quelqu'un aurait-il reprogrammé les androïdes de quarantaine à l'insu des autorités ?

Son cœur se serra. Comme elle aurait aimé pouvoir parler à Kai...

— Et les deux autres, c'est quoi ?

Elle baissa les yeux.

— Une puce de communication directe et la puce de personnalité d'une amie androïde.

— Tu en fais collection, dis donc.

Elle se renfrognait.

— Je les garde juste en attendant de savoir quoi en faire. Je finirai bien par dénicher un nouveau corps pour Iko, quelque chose qu'elle puisse... (Elle s'interrompit, puis poussa une exclamation.) Je sais !

Elle s'empessa de ranger les deux autres puces dans son mollet. Après quoi, la puce d'Iko à la main, elle retourna vers la soute au pas de course. Thorne la suivit dans le couloir, à travers la trappe du niveau inférieur, puis dans la salle des machines où il resta sur le seuil tandis que Cinder rampait sous les tuyaux pour émerger à côté de l'ordinateur central.

— Il nous faut un nouveau système de contrôle automatique, expliqua-t-elle en soulevant un couvercle et en passant le doigt sur les étiquettes. Iko est un système de contrôle automatique ! Comme tous les androïdes. Bien sûr, elle est habituée à gérer un corps beaucoup plus petit, mais quelle différence ça peut faire ?

— À vue de nez, je dirais une grosse différence ?

Elle secoua la tête et inséra la puce dans l'ordinateur central.

— Non, non, ça va marcher. Il me manque juste un adaptateur.

Tout en parlant, elle s'activait à débrancher certains fils, les connecter, les rebrancher différemment.

— Et... on a un adaptateur ?

— On va en avoir un très bientôt.

Elle se retourna pour étudier le tableau de commande derrière elle.

— Tu ne te sers jamais du module d'aspirateur, j'imagine ?

— Le module de quoi ?

Elle arracha un cordon de connexion sur le tableau de commande pour en brancher une extrémité sur l'ordinateur central, l'autre sur la prise du système de contrôle automatique – le même qui avait déjà failli lui griller les circuits.

— Ça devrait faire l'affaire, dit-elle en s'asseyant sur ses talons.

Le système s'alluma, avec ce cliquetis de diagnostic interne si familier à l'oreille de Cinder. Elle avait le cœur battant – penser qu'elle ne serait plus toute seule, qu'elle allait réussir à sauver au moins une personne qui lui était chère...

L'ordinateur central redevint silencieux.

Thorne leva un regard anxieux vers le plafond comme s'il s'attendait à voir le vaisseau s'effondrer sur lui.

— Iko ? appela Cinder, face à l'ordinateur.

Les haut-parleurs étaient-ils allumés ? Les réglages du son corrects ? Elle avait parfaitement réussi à communiquer avec Thorne quand ils se trouvaient dans l'entrepôt, mais...

— Cinder ?

De soulagement, elle faillit basculer en arrière.

— Iko ! Oui, c'est moi, c'est Cinder !

Elle se raccrocha à un tube du circuit de refroidissement qui passait au-dessus de sa tête – un morceau du moteur, un élément du vaisseau.

Et Iko en faisait partie intégrante.

— Cinder ? Il y a un problème avec mon capteur de vision. Je ne te vois pas, et j'ai des sensations bizarres.

Tirant la langue, Cinder se pencha pour examiner la puce de personnalité d'Iko dans son nouveau logement. Elle paraissait s'insérer à la perfection, protégée, fonctionnelle. Pas le moindre problème de compatibilité en vue. Cinder sourit, satisfaite.

— Je sais, Iko. Les choses vont être un peu différentes pendant un moment. Je t'ai installée comme système de contrôle automatique sur un spationef. Un 214 RP2 de classe 11.3. Ta connexion réseau fonctionne ? Tu devrais pouvoir télécharger les caractéristiques.

— Un RP2 ? Un spationef ?

Cinder courba la tête. Même s'il n'y avait qu'un haut-parleur dans la salle des machines, la voix d'Iko résonnait dans les coins.

— Que fait-on à bord d'un spationef ?

— Ce serait un peu trop long à raconter, mais c'est la seule idée qui m'est venue pour ta...

— Oh, Cinder ! Cinder ! (Iko gémit, faisant courir un frisson dans le dos de Cinder.) Où étais-tu toute la journée ? Adri est furieuse, et Peony... Peony...

Cinder sentit sa bouche se dessécher d'un coup.

— Elle est morte, Cinder. Adri a reçu une comm des services de quarantaine.

Le regard de la jeune fille se perdit dans le vague.

— Je sais, Iko. C'était il y a deux semaines. Ça fait deux semaines qu'Adri t'a déconnectée. Ce corps est... le premier... que j'ai réussi à trouver.

Iko se tut. Cinder jeta un regard circulaire dans la salle des machines ; elle sentait la présence de son amie tout autour d'elle. Le moteur s'emballa brièvement avant de réduire la vitesse. La température diminua de manière infime. Une lumière clignota derrière Thorne, toujours debout sur le seuil, raide et visiblement mal à l'aise, comme si un intrus venait de prendre possession de son précieux RP2.

— Cinder, fit Iko après quelques minutes d'exploration, je suis énorme !

On entendait distinctement son effarement dans sa voix métallique.

— Tu es un vaisseau, Iko.

— Mais je ne... comment veux-tu que... je n'ai pas de mains, pas de capteur visuel, un train d'atterrissage gigantesque – c'est censé être mes pieds ?

— Eh bien, non. C'est censé être ton train d'atterrissage.

— Oh, qu'est-ce que tu m'as fait ? Je suis affreuse !

— Iko, c'est seulement temporaire...

— Dis donc, attends une minute, la voix ! protesta Thorne en s'avancant, bras croisés, dans la salle des machines. Comment ça, « affreuse » ?

Cette fois, la température s'éleva brusquement.

— Qui est là ? Qui a parlé ?

— Je suis le capitaine Carswell Thorne, le propriétaire de ce vaisseau, et je ne tolérerai pas qu'on l'insulte en ma présence !

Cinder leva les yeux au plafond.

— Le capitaine Carswell Thorne ?

— C'est ça.

Un bref silence.

— Mes recherches en ligne font apparaître uniquement un certain cadet Carswell Thorne, de la République américaine, emprisonné à Néo-Beijing pour...

— C'est lui, l'interrompit Cinder, ignorant le regard noir de Thorne.

Il y eut un autre silence tandis que la chaleur dans la salle des machines redescendait à un seuil tolérable. Puis :

— Vous êtes... plutôt bel homme, capitaine Thorne.

Cinder poussa un gémissement.

— Et toi, petite, tu es le plus joli vaisseau qu'on puisse trouver en orbite, et ne laisse personne te dire le contraire.

La température repartit à la hausse, jusqu'à ce que Cinder laisse retomber les bras avec un soupir.

— Iko, ne me dis pas que tu fais exprès de rougir ?

L'air se rafraîchit quelque peu.

— Non, se défendit Iko... mais c'est vrai que je suis jolie ? Même comme vaisseau ?

— La plus jolie de toutes, lui assura Thorne.

— Tu as une femme nue peinte sur le flanc bâbord, renchérit Cinder.

— Je l'ai peinte moi-même.

Une série de diodes s'allumèrent en clignotant au plafond, produisant un éclairage diffus.

— Et sérieusement, Iko, ce n'est que temporaire. On se procurera un autre système de contrôle automatique, et on finira bien par te dénicher un corps un de ces jours. En attendant j'aurais besoin que tu t'occupes du vaisseau, que tu vérifies les rapports, et peut-être que tu fasses un diagnostic...

— La batterie est presque à plat.

Cinder hocha la tête.

— Oui. Je le savais déjà. À part ça ?

Le ronronnement du moteur s'amplifia autour d'elle.

— Je pourrais examiner l'ensemble du système...

Radieuse, Cinder rampa jusqu'à la porte où elle se releva devant un Thorne visiblement ravi.

— Merci, Iko.

Les lumières vacillèrent brièvement quand Iko dériva une partie de son énergie.

— Au fait, pourquoi sommes-nous à bord d'un spationef, déjà ? En compagnie d'un criminel notoire ? Sans vouloir vous offenser, capitaine Thorne.

Cinder fit la grimace, trop épuisée pour raconter son histoire mais sachant aussi qu'elle ne pourrait pas tenir longtemps ses compagnons dans l'ignorance.

— D'accord, dit-elle, passant devant Thorne pour s'engager dans le couloir. Retournons dans le cockpit. Autant nous installer confortablement.

## CHAPITRE

### 16

Scarlet appela un hover pour les emmener à Toulouse, épuisant presque le dernier dépôt de Gilles sur son compte en banque. Elle voyagea assise face à Loup en le surveillant du coin de l'œil. Son pistolet lui rentra dans les reins, mais dans un espace aussi confiné, elle savait qu'il ne lui serait d'aucune utilité. Après tout elle avait déjà été témoin de la rapidité de Loup. Il aurait pu se jeter sur elle et l'étrangler avant même qu'elle n'attrape son arme.

Pourtant, il lui paraissait impossible de se sentir menacée par cet inconnu qui n'en était plus tout à fait un. Loup passa le trajet à regarder défiler les collines, les yeux écarquillés devant les tracteurs, les troupeaux et les vieilles granges abandonnées. Ses jambes n'arrêtaient pas de tressauter, même s'il n'en avait probablement pas conscience.

Cette fascination quasi infantine détonnait chez le personnage – avec son œil au beurre noir, ses nombreuses cicatrices, ses épaules larges, le sang-froid avec lequel il avait failli étrangler Roland et la brutalité féroce qui brûlait dans son regard quand il avait presque tué son adversaire lors du combat.

Scarlet se mordit la joue, s'interrogeant sur les parts de réel et de factice chez lui.

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-elle.

Loup se tourna vers elle, sa curiosité envolée. À croire qu'il avait oublié sa présence.

— D'ici. De France.

Elle fit la moue.

— Bizarre. On dirait que c'est la première fois que tu vois une vache.

— Oh non, je ne voulais pas dire de Rieux. Je viens de la ville.

— Paris ?

Il acquiesça, et ses jambes se mirent à tressauter à un rythme différent, l'une après l'autre. N'y tenant plus, Scarlet se pencha et lui appuya fermement sur le genou pour l'obliger à s'arrêter. Loup tressaillit à ce contact.

— Ça me rendait folle, s'excusa-t-elle en se redressant.

Ses tremblements se calmèrent – pour l'instant, en tout cas –, mais il continua à la dévisager d'un air surpris.

— Alors, comment as-tu atterri dans un trou perdu comme Rieux ?

Il reporta son attention de l'autre côté de la vitre.

— Au début, j'avais simplement envie de changer d'air. J'ai pris le train pour Lyon, et ensuite j'ai suivi les combats libres. Rieux n'est peut-être qu'un village, mais il attire un public important.

— J'avais remarqué.

Scarlet renversa la tête en arrière contre son siège.

— J'ai vécu à Paris moi aussi, quand j'étais gamine. Avant de venir m'installer chez ma grand-mère. (Elle haussa les épaules.) Ça ne me manque pas.

Ils passèrent devant des fermes, des oliveraies, des vignobles et des villes de banlieue, et approchaient le cœur de Toulouse quand Loup répondit enfin :

— Moi non plus.

\*

Le niveau souterrain de la gare de Toulouse, éclairé par des lampes fluorescentes cherchant sans doute à faire oublier l'absence de soleil, était d'une blancheur presque insoutenable. Deux androïdes et un détecteur d'armes les attendaient en bas de l'escalator et l'un d'eux bipa à la seconde où Scarlet posa le pied sur le quai.

— Pistolet d'autodéfense Leo 1272 TCP 380 détecté. Veuillez présenter votre puce ID pour vérification.

— J'ai un permis, déclara Scarlet en tendant son poignet.

Un flash rouge.

— Arme autorisée. Merci de faire confiance au réseau magnétique de la Fédération européenne, claironna l'androïde en reculant sur ses chenilles.

Scarlet alla s'asseoir sur un banc. Malgré la présence sous la voûte d'une demi-douzaine de caméras de surveillance volantes, les murs étaient couverts de graffitis et de vieilles affiches de concert lacérées.

Loup la rejoignit, et bientôt ses tremblements reprirent de plus belle. Bien qu'il ait laissé de la place entre eux, Scarlet se trouva gagnée malgré elle par l'agitation nerveuse de ses doigts, de ses genoux, de ses épaules. Son énergie était presque palpable.

Elle se sentait épuisée rien qu'à le regarder.

Tâchant de l'ignorer, elle sortit son minicran de sa poche pour relever ses comms – que des publicités et autres messages indésirables.

Trois trains entrèrent en gare et repartirent. Lisbonne. Rome. Munich-Ouest.

Contaminée par la nervosité de Loup, Scarlet se mit à battre du pied à la même cadence que lui, jusqu'à ce qu'il se penche et pose le bout du doigt sur sa cuisse.

Elle se figea. Loup se redressa.

— Désolé, murmura-t-il en croisant les mains sur ses genoux.

Scarlet resta sans voix, ne comprenant pas exactement de quoi il s'excusait. Ni si ses oreilles avaient rosi, ou si c'était simplement l'éclairage vacillant d'un panneau publicitaire voisin.

Alors qu'elle l'observait, elle le vit tout à coup se raidir.

Aussitôt sur le qui-vive, Scarlet pivota à son tour pour voir ce qui l'avait alerté. Un homme en costume cravate passait au détecteur à la descente de l'escalator. Il fut suivi d'un jeune en sweat-shirt et jean déchiré. Puis d'une mère qui poussait un chariot magnétique d'une main en consultant son minicran dans l'autre.

— Quoi ? s'inquiéta Scarlet.

Mais sa question fut noyée par l'annonce de l'entrée en gare du train pour Paris.

La tension retomba dans les muscles de Loup, et il se leva brusquement. Alors que la voie magnétique commençait à bourdonner, il se mêla au flot des passagers qui se dirigeaient vers le quai. Toute trace de

malaise avait disparu de son visage.

Scarlet jeta son sac sur son épaule, et après un dernier regard en arrière, trottina à sa suite.

Le train aux lignes effilées fila devant elle comme dans un brouillard avant de s'immobiliser en douceur. Les voitures s'abaissèrent sur la voie d'un mouvement fluide, puis les portes se déverrouillèrent avec un chuintement. Des androïdes débarquèrent de chaque voiture, scandant d'une voix monotone :

— Bienvenue à bord du train magnétique de la Fédération européenne. Veuillez présenter votre billet, s'il vous plaît. Bienvenue à bord du train magnétique...

Scarlet eut l'impression qu'on lui ôtait un poids de la poitrine quand elle eut tendu son poignet devant le lecteur et put monter à bord du train. Enfin, elle passait à l'action. Fini de tourner en rond. Fini d'attendre sans rien faire.

Elle trouva un compartiment vide avec deux banquettes, une tablette de travail et un holocran mural. La voiture empestait le désodorisant.

— On a quelques heures devant nous, annonça-t-elle en posant son sac sur la tablette. Autant regarder l'holocran. Tu as une chaîne préférée ?

Debout sur le seuil, Loup inspecta le compartiment du sol aux cloisons, donnant l'impression de chercher où poser son regard. Partout sauf sur elle.

— Pas vraiment, répondit-il en s'approchant de la fenêtre.

Scarlet s'assit sur une banquette et leva la tête vers l'holocran graisseux, couvert de traces de doigts.

— Moi non plus. Qui a encore du temps pour ça, pas vrai ?

Comme il ne répondait pas, elle s'appuya en arrière sur les paumes et feignit d'ignorer la gêne qui s'était installée entre eux.

— Allumage de l'écran.

Les chroniqueurs d'un talk-show étaient réunis autour d'une table. Scarlet ne prêta d'abord qu'une oreille distraite à leur échange de plaisanteries faciles et de remarques vachardes, jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'ils étaient en train de démolir la jeune Lunaire du bal de Néo-Beijing – sa coiffure atroce, le triste état dans lequel se trouvait sa robe, et ne serait-ce pas du cambouis, là, sur ses gants ? Pathétique.

L'une des journalistes ricana.

— Dommage qu'on ne trouve pas de grand magasin dans l'espace, parce que cette pauvre fille aurait sérieusement besoin de changer de look !

Ses collègues gloussèrent.

Scarlet secoua la tête.

— La pauvre fille en question va être exécutée, et on dirait que ça fait rigoler tout le monde.

Loup jeta un coup d'œil à l'écran.

— C'est la deuxième fois que je t'entends prendre sa défense.

— Oui, eh bien, il m'arrive de penser par moi-même au lieu de gober gentiment la soupe que nous servent les médias. (Elle fronça les sourcils, réalisant qu'elle parlait exactement comme sa grand-mère. Elle tempéra son irritation par un soupir.) C'est toujours facile d'accuser et de critiquer, mais personne ne sait ce qu'elle a enduré ni ce qui l'a poussée à faire ce qu'elle a fait. D'ailleurs, est-on vraiment sûr qu'elle a fait quoi que ce soit ?

Une voix enregistrée prévint les passagers de la fermeture des portes, que Scarlet entendit chuinter quelques instants plus tard. Le train s'éleva au-dessus de la voie puis s'enfonça dans le tunnel de sortie, les plongeant dans la pénombre ; le seul éclairage provenait des veilleuses dans le couloir et de la lueur bleutée de l'holocran. Le train prit de la vitesse, filant comme une balle au ras de la voie, avant de jaillir brusquement dans la lumière. Un flot de soleil se déversa par la fenêtre.

— Il y a quand même eu des coups de feu, fit observer Loup tandis que les guignols à l'écran continuaient à jacasser. Il paraît que la fille avait prévu de déclencher un massacre, et que c'est un

miracle s'il n'y a pas eu de blessés.

— Il paraît aussi qu'elle avait l'intention d'assassiner la reine Levana, et est-ce que ça n'aurait pas fait d'elle une sorte d'héroïne ? rétorqua Scarlet. (Elle fit défiler les chaînes d'un air absent.) Je dis simplement qu'on ne devrait pas la juger, ni elle ni personne, sans commencer par essayer de comprendre. Et qu'il vaudrait mieux attendre le fin mot de l'histoire avant de sauter aux conclusions. Je sais, ça paraît dingue.

Elle bougonna, agacée de sentir le sang affluer à ses joues. Les chaînes se succédaient. Publicité. Publicité. Infos. Potins mondains. Un reality-show à propos d'un groupe d'adolescents qui tentaient de diriger un pays miniature. Encore de la publicité.

— En plus, marmonna-t-elle, cette fille n'a que seize ans. J'ai l'impression que tout le monde s'emballe un peu vite.

Se grattant derrière l'oreille, Loup s'allongea sur la banquette d'en face.

— Il y a déjà eu des Lunaires de sept ans condamnés pour meurtre.

Elle se renfrogna.

— Pour autant que je le sache, cette fille n'a encore tué personne.

— Et moi je n'ai pas tué Chasseur hier soir. Ça ne me rend pas inoffensif pour autant.

Scarlet hésita.

— Non, c'est vrai.

Après un silence pesant, elle zappa sur le reality-show et fit semblant de s'y intéresser.

— J'ai commencé les combats libres quand j'avais douze ans.

Elle ramena son attention sur lui. Loup fixait le plafond, le regard vague.

— Pour l'argent ?

— Non. Le statut. Je n'avais rejoint la meute que depuis quelques semaines, mais j'ai vite compris que si on refuse de se battre, si on ne sait pas se défendre, on n'est rien. On se fait harceler, tourner en ridicule... on devient une sorte d'esclave, et il n'y a plus rien à faire. La seule manière de ne pas devenir un oméga, c'est de se battre. Et de gagner. C'est pour ça que je le fais. Je suis doué pour ça.

Elle fronçait si fort les sourcils qu'elle en avait mal au front, mais elle ne parvenait pas à se décrisper en l'écoutant.

— Un oméga, répéta-t-elle. Comme dans une vraie meute de loups.

Il acquiesça en silence, mordillant le peu d'ongles qui lui restaient.

— J'ai bien vu que je te faisais peur – enfin, pas seulement peur, mais aussi... que je te dégoûtais. Je ne te donne pas tort. Mais tu as dit que tu aimais connaître toute l'histoire avant de juger, que tu tenais à comprendre d'abord. Alors, voilà. C'est mon histoire. C'est comme ça que j'ai appris à me battre. Sans pitié.

— Sauf que tu ne fais plus partie du gang. Tu n'es plus obligé de te battre.

— Que veux-tu que je fasse d'autre ? demanda-t-il, avec un rire sans joie. C'est la seule chose que je connaisse, le seul domaine dans lequel je sois bon. Il y a encore deux semaines, je ne savais même pas à quoi ressemble une tomate.

Scarlet se retint de sourire. Sa frustration le rendait presque touchant.

— Mais tu le sais, maintenant. Et qui sait ? Demain, tu apprendras peut-être à reconnaître un brocoli et d'ici une semaine, tu pourrais faire la différence entre un concombre et une courgette.

Loup lui jeta un regard noir.

— Je suis sérieuse. Rien ne t'empêche de développer d'autres talents que le combat. On va te trouver une autre occupation.

Loup s'empoigna les cheveux ; il se retrouva encore plus ébouriffé que d'habitude.

— Ce n'est pas pour cette raison que je te raconte ma vie, dit-il, désormais plus calme quoique toujours abattu. Ça n'aura plus d'importance une fois que nous serons à Paris, mais je tenais à ce que tu

saches que je n'y prends aucun plaisir. J'ai horreur de perdre le contrôle. J'ai toujours détesté ça.

Le combat revint en mémoire à Scarlet. La façon dont Loup avait relâché subitement son adversaire. La façon dont il avait bondi hors du ring, comme s'il cherchait à se distancer lui-même.

Elle hésita puis demanda :

— Est-ce que tu as déjà été... l'oméga ?

Il s'offusqua.

— Bien sûr que non !

Scarlet leva un sourcil interrogateur, et Loup parut reconnaître avec un temps de retard l'arrogance de sa réaction. De toute évidence, le besoin d'affirmer son statut ne l'avait pas encore quitté.

— Non, répéta-t-il d'une voix radoucie. J'ai toujours veillé à ne jamais l'être.

Il se leva, se planta devant la fenêtre et regarda défiler le paysage de vignobles.

Scarlet fit la moue, en proie à un vague sentiment de culpabilité. Obnubilée par le sort de sa grand-mère, elle en oubliait un peu trop les risques que prenait Loup. Certes, il n'appartenait plus à son ancien gang, mais il retournait tout droit se jeter entre ses pattes.

— Merci d'avoir proposé de m'aider, dit-elle après un long silence. On ne peut pas dire que les volontaires se bousculaient.

Il haussa les épaules avec raideur, et quand il fut clair qu'elle n'obtiendrait pas d'autre réponse, Scarlet soupira et se remit à zapper d'une chaîne à l'autre. Elle s'arrêta sur une émission d'informations.

*LES RECHERCHES DE LA LUNAIRE ÉVADÉE LINH CINDER SE POURSUIVENT.*

Elle se redressa brusquement.

— Évadée ?

Loup se retourna, lut le sous-titre à l'holocran et s'étonna :

— Tu n'étais pas au courant ?

— Non. C'était quand ?

— Hier ou avant-hier.

Scarlet posa le menton sur sa paume, fascinée par la nouvelle.

— Je n'en avais aucune idée. Comment a-t-elle réussi ?

L'écran rediffusa la séquence du bal.

— Apparemment, elle aurait bénéficié de l'aide d'un complice. (Loup posa la main sur l'appui de la fenêtre.) De quoi réfléchir à ce qu'on ferait dans la même situation, non ? Si un Lunaire était dans la panade et que tu avais l'occasion de l'aider, est-ce que tu le ferais ? Quitte à te mettre en danger, et ta famille aussi ?

Scarlet se renfrogna.

— Il n'y a personne pour qui j'accepterais de mettre ma famille en danger.

Loup baissa les yeux sur la moquette.

— Ta famille ? Ou ta grand-mère ?

Le souvenir de son père fit remonter en elle un flot de colère, comme si quelqu'un avait ouvert le robinet à fond. Son père qui était revenu à la ferme avec ce mouchard. Qui avait mis son hangar sens dessus dessous.

— Grand-mère est la seule famille qui me reste. (Scarlet essuya ses paumes moites sur son pantalon.) J'ai besoin d'un café.

Elle hésita, ne sachant pas quelle réponse elle espérait en lui proposant :

— Tu viens avec moi à la voiture-restaurant ?

Elle accueillit l'indécision de Loup avec un sourire, à la fois moqueur et amical. Peut-être un peu charmeur.

— Tu n’as rien avalé depuis ce matin. Tu dois mourir de faim.

Une lueur curieuse passa brièvement sur le visage de Loup.

— Non merci, répondit-il, très vite. Je vais rester ici.

— Oh. (Son pouls, qui s’était emballé, se calma.) D’accord. Je n’en aurai pas pour longtemps.

Au moment de refermer la porte derrière elle, elle vit Loup se passer les doigts dans les cheveux avec un soupir de soulagement – comme s’il venait d’échapper à un piège.

## CHAPITRE 17

Le couloir du train était quasiment désert. Sur le chemin de la voiture-restaurant, Scarlet ne croisa que quelques serveurs androïdes portant des plateaux repas, une femme en tailleur qui parlait dans son minicran d'une voix sévère et un gamin curieux qui glissait la tête dans chaque compartiment.

Elle traversa ainsi une demi-douzaine de voitures identiques, passant devant une foule de passagers ordinaires qui se rendaient au travail, partaient en vacances, montaient à la capitale faire des emplettes ou rentraient simplement chez eux. Son trop-plein d'émotions la quitta peu à peu – son agacement contre les médias qui diabolisaient une jeune fille de seize ans, pour découvrir ensuite qu'elle s'était évadée de prison et demeurait introuvable ; sa sympathie pour Loup et son enfance difficile, suivie d'un sentiment de rejet inattendu quand il avait refusé de venir avec elle ; la terreur incessante qu'elle éprouvait pour sa grand-mère et ce qu'on était peut-être en train de lui infliger en ce moment même, pendant que le train se traînait sur une portion de voie lente – sa seule consolation étant de savoir qu'au moins elle était en route ; qu'elle se rapprochait enfin d'une explication.

Avec toutes ces idées qui s'entrechoquaient dans sa tête, elle se réjouit de trouver la voiture-restaurant presque vide. Un serveur indolent tuait le temps à l'intérieur de son bar circulaire, suivant sur l'holocran un talk-show que Scarlet n'avait jamais aimé. Deux femmes buvaient des cocktails à une petite table. Un jeune homme affalé dans un box pianotait furieusement sur son minicran. Quatre androïdes traînaient le long du mur, dans l'attente de plateaux repas à livrer dans les compartiments.

Scarlet s'installa au bar, posant son minicran à côté d'une coupelle d'olives vertes.

— Qu'est-ce que je vous sers ? lui demanda le serveur, sans détourner les yeux de son émission.

— Un expresso, s'il vous plaît.

Elle posa le menton au creux de sa paume tandis qu'il entrait sa commande dans le distributeur. Passant un doigt sur son minicran, elle tapa :

L'ordre prédateur

Elle obtint une liste de groupes de rock et de groupes sociaux, tous se décrivant comme des loups ou des sociétés secrètes.

Aucun résultat.

Les loups

Elle comprit aussitôt que cette recherche était beaucoup trop large. Elle la corrigea rapidement par : le gang des loups.

Voyant vingt mille quatre cents résultats s'afficher sous ses yeux, elle précisa : Paris.

L'un des groupes de rock déjà obtenu s'était produit à Paris deux étés plus tôt.

Les loups, gang des rues. Les loups, groupe d'autodéfense. Salopards de kidnappeurs qui se font passer pour des révolutionnaires lupins à deux balles.

Rien. Rien. Rien.

Frustrée, elle enfonça ses cheveux dans sa capuche. Son expresso était apparu devant elle comme par magie et elle porta la petite tasse fumante à ses lèvres.

Si cet Ordre Prédateur existait depuis assez longtemps pour avoir recruté neuf cent soixante-deux membres, on devait sûrement pouvoir en retrouver une trace. Des crimes, des procès, des atteintes contre la société dans son ensemble. Elle se creusa la cervelle en quête d'autres mots de recherche, regrettant de ne pas avoir interrogé Loup plus à fond.

— Drôlement spécifique, comme recherche.

Elle pivota vers le jeune homme assis deux tabourets plus loin, qu'elle n'avait pas entendu arriver. Il lui retourna un sourire malicieux qui lui creusa comme une petite fossette sur la joue. Elle lui trouva un air vaguement familier, qui la laissa perplexe jusqu'à ce qu'elle se souvienne l'avoir aperçu à Toulouse, sur le quai.

— Je ne cherche pas vraiment quelque chose en particulier.

— Ah si, quand même. « Révolutionnaires lupins à deux balles » – je ne vois même pas à quoi ça peut correspondre.

Le serveur les regarda en fronçant les sourcils.

— Je vous sers quoi ?

L'inconnu braqua son regard vers lui.

— Un chocolat chaud, s'il vous plaît.

Scarlet pouffa tandis que le serveur, blasé, sortait une grande tasse.

— Pas exactement ce que j'aurais deviné.

— Ah non ? Tu aurais dit quoi ?

Elle l'étudia attentivement. Il ne devait pas être beaucoup plus âgé qu'elle, et sans être d'une beauté classique, il dégageait l'assurance de celui qui n'a jamais beaucoup de difficultés avec la gent féminine. Trapu, musclé, il avait les cheveux soigneusement lissés en arrière. Il y avait une certaine vivacité dans son attitude, une confiance en soi qui confinait à l'arrogance.

— Cognac, répondit-elle. C'est ce que prenait toujours mon père.

— J'ai peur de n'en avoir jamais goûté.

Sa fossette s'accentua encore quand le serveur déposa son chocolat chaud devant lui.

Scarlet éteignit son minicran et reprit son expresso. L'arôme du café lui parut soudain trop fort, trop amer.

— Ça n'a pas l'air mauvais.

— Étonnamment riche en protéines, renchérit-il, trempant les lèvres dans la mousse.

Scarlet but une autre gorgée de café et entendit la protestation de ses papilles gustatives. Elle reposa la tasse sur sa soucoupe.

— Si tu avais des manières, tu m’aurais déjà demandé si j’en veux un.

— Si tu avais des manières, tu aurais attendu que je te le propose.

Scarlet sourit, mais son voisin faisait déjà signe au serveur de leur apporter un deuxième chocolat.

— Je m’appelle Ran, au fait.

— Et moi Scarlet.

— À cause de tes cheveux ?

— Alors là, c’est bien la première fois qu’on me la fait.

Le serveur posa son chocolat devant Scarlet puis se retourna et augmenta le volume de l’holocran.

— Et où vas-tu comme ça, Scarlet ?

*À Paris.*

Le mot résonna dans sa tête, occultant le reste de ses pensées. Elle reporta son attention sur l’écran mural, vérifiant l’heure, calculant la distance, leur horaire d’arrivée.

— À Paris. (Elle but une grande gorgée de chocolat. Le lait était moins crémeux que celui dont elle avait l’habitude à la ferme, mais sa saveur sucrée était un délice.) Je vais rendre visite à ma grand-mère.

— Ah oui ? Moi aussi, je monte à Paris.

Scarlet hocha la tête, souhaitant soudain voir la conversation se terminer. En sirotant son breuvage épais, elle se dit qu’elle l’avait obtenu en jouant de son charme, même si elle n’en avait pas eu conscience. Elle ne s’intéressait pas à ce jeune homme, se moquait bien des raisons qui pouvaient l’amener à Paris et ne se demanda pas une seconde s’ils se reverraient un jour. Elle avait juste voulu se prouver qu’elle était capable de retenir son intérêt – et maintenant, elle était agacée de l’avoir capté si facilement.

C’était tout à fait le genre de comportement qu’aurait pu avoir son père, et cette idée la rendait malade ; lui donnait envie de repousser son chocolat loin d’elle.

— Tu voyages seule ?

Elle inclina la tête vers lui et lui adressa un sourire d’excuse.

— Non. D’ailleurs, je ferais mieux d’aller le rejoindre.

Elle insista un peu plus que de raison sur « le », mais il ne broncha pas.

— Bien sûr, dit-il.

Ils terminèrent leurs tasses en même temps, et Scarlet passa son poignet au-dessus du lecteur encastré dans le bar avant que Ran puisse régler à sa place.

— Dites, lança-t-elle au serveur en se laissant glisser de son tabouret. Vous avez de la nourriture à emporter ? Des sandwiches ou je ne sais quoi ?

Le serveur lui indiqua les écrans de commande sur le bar.

— Dans le menu.

Scarlet fronça les sourcils.

— Laissez tomber, je commanderai depuis mon compartiment.

Manifestement, le serveur ne l’écoutait pas.

— Contente de t’avoir connu, Ran.

Un coude en appui sur le bar, il fit pivoter son tabouret dans sa direction.

— On se reverra peut-être à Paris.

Elle sentit les cheveux se dresser sur la nuque tandis qu’il posait le menton au creux de sa paume. Elle remarqua avec un frisson de dégoût qu’il avait les ongles taillés en pointe.

— Peut-être, dit-elle poliment.

Son sentiment de crainte diffuse l’accompagna sur le chemin du retour pendant deux voitures entières, vibrant autour d’elle comme une sirène d’alarme. Ses nerfs lui jouaient des tours ; la paranoïa la rattrapait enfin, après ce qui était arrivé à sa grand-mère et à son père. Surprenant qu’elle ait pu entretenir la conversation, avec la panique qui couvait en elle sous la surface.

Il s'était montré poli. Gentil. Les ongles taillés en pointe étaient peut-être une nouvelle mode parisienne.

Et puis, à l'instant où elle eut décidé que rien chez Ran ne méritait d'inspirer une méfiance aussi soudaine, aussi ardente, la mémoire lui revint.

C'était lui, le jeune homme sans bagage et au jean déchiré qui était descendu de l'escalator à Toulouse quand Loup avait tourné la tête brusquement. Comme s'il avait entendu quelque chose, ou reconnu quelqu'un.

Coïncidence ?

Les haut-parleurs grésillèrent au plafond. Scarlet manqua les premiers mots, mais cela n'eut aucune importance car l'annonce se répéta plusieurs fois :

— ... allons avoir un léger retard. Tous les passagers sont priés de regagner leur compartiment et de dégager les couloirs jusqu'à nouvel ordre. Il ne s'agit pas d'un exercice. Mesdames et messieurs, nous allons avoir un léger retard...

## CHAPITRE 18

Scarlet tira la porte derrière elle, soulagée de constater que Loup était toujours là. En train de faire les cent pas. Il pivota dans sa direction.

— Je viens d’entendre l’annonce, dit-elle. Tu sais ce qui se passe ?

— Non. Je me demandais si tu le saurais.

Elle referma les doigts sur son minicran dans sa poche.

— Un retard, apparemment. C’est quand même curieux qu’ils veuillent dégager les couloirs.

Il ne répondit pas. Son regard se fit farouche, presque furibond.

— Tu empestes...

Comme il ne continua pas, elle lâcha un rire indigné.

— J’empeste ?

Loup secoua la tête, faisant voler ses mèches au-dessus de son front plissé.

— Pas dans ce sens-là. Tu as discuté avec quelqu’un ?

Sourcils froncés, elle s’adossa à la porte. Ran se mettait-il de l’eau de toilette ? En tout cas, elle n’avait rien senti.

— Pourquoi ? riposta-t-elle, aussi agacée par le ton accusateur qu’il avait pris que par la pointe de culpabilité qu’elle éprouvait. Ça te regarde ?

Il crispa la mâchoire.

— Non, ce n’est pas ce que je voulais...

Il s’interrompit, regardant un point par-dessus l’épaule de Scarlet.

On frappa. Scarlet sursauta, se retourna et ouvrit la porte d’un geste brusque.

Un androïde s’avança dans le compartiment, un lecteur ID au bout de son bras arachnéen.

— Nous effectuons un contrôle d’identité pour la sécurité de tous les passagers. Veuillez présenter votre ID, s’il vous plaît.

Scarlet tendit le bras machinalement. C’est uniquement quand la lumière rouge fut passée sur sa peau, avec un bip, et que l’androïde se tourna vers Loup, qu’elle commença à se poser des questions.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle. On a déjà contrôlé nos billets à l’embarquement.

Un autre bip.

— Ne quittez pas ce compartiment avant d’avoir reçu de nouvelles instructions.

— Ce n’est pas une réponse, ça, protesta Scarlet.

Une trappe s’ouvrit dans le torse de l’androïde, et un troisième bras en sortit, équipé d’une seringue.

— Je dois également effectuer un contrôle sanguin. Donnez-moi votre bras droit, s’il vous plaît.

Scarlet loucha sur l’aiguille étincelante.

— Un contrôle sanguin ? C’est ridicule. On veut juste aller à Paris.

— Donnez-moi votre bras droit, s’il vous plaît, répéta l’androïde, sans quoi je serai contraint de vous signaler pour refus de conformation au règlement de sécurité de la compagnie. Vos billets seront invalidés et vous serez escortés hors du train à la prochaine gare.

Scarlet vit rouge. Elle jeta un bref regard à Loup, mais lui n’avait d’yeux que pour la seringue. Pendant un moment, elle crut qu’il allait fracasser le capteur du robot ; puis il tendit son bras à contrecœur. Son expression devint distante quand l’aiguille s’enfonça dans sa chair.

À l’instant où l’androïde eut recueilli son échantillon de sang et retiré son membre squelettique, Loup battit en retraite, le coude replié contre son torse.

La peur des aiguilles ? Scarlet le dévisagea entre ses paupières plissées, tout en tendant son bras à l’androïde qui avait sorti une autre seringue. Elle regarda d’un air maussade son sang s’écouler dans la seringue.

— Vous cherchez quoi exactement ? demanda-t-elle quand l’androïde eut terminé son prélèvement et fait disparaître les deux seringues dans son torse.

— Lancement de la procédure d’analyse, annonça l’androïde.

Une série de bourdonnements et de bips s’ensuivit. Loup venait à peine de laisser retomber son bras quand l’androïde annonça :

— Analyse terminée. Veuillez fermer la porte et ne pas quitter ce compartiment avant d’avoir reçu de nouvelles instructions.

— Vous l’avez déjà dit, grommela Scarlet, tandis que l’androïde ressortait dans le couloir.

Le pouce appuyé à l’emplacement de la piqure, Scarlet referma la porte d’un coup de pied.

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? J’ai bien envie d’envoyer une comm à la compagnie du réseau magnétique pour déposer une réclamation.

Pivotant sur elle-même, elle s’aperçut que Loup était déjà retourné à la fenêtre – elle ne l’avait pas entendu s’éloigner.

— Le train ralentit.

Après un instant de silence, interminable, Scarlet le sentit elle aussi.

De l’autre côté de la fenêtre, on voyait une forêt dense écrasée sous le soleil de midi. Pas de route, ni aucun bâtiment. Ils ne s’arrêtaient pas à une gare.

Elle ouvrit la bouche, mais l’expression de Loup bloqua sa question avant qu’elle puisse la formuler.

— Tu entends ça ?

Scarlet descendit la fermeture Éclair de son sweat-shirt pour s’aérer le cou et tendit l’oreille. Le bourdonnement des aimants. Le sifflement de l’air à travers une fenêtre ouverte dans le compartiment voisin. Le tremblement des bagages.

Des lamentations. Si lointaines qu’elles évoquaient un cauchemar en train de se dissiper.

Les bras de Scarlet se couvrirent de chair de poule.

— Qu’est-ce qui se passe dans ce train ?

Le haut-parleur mural grésilla.

— Mesdames et messieurs, c’est votre conducteur qui vous parle. Une urgence médicale s’est déclarée à bord. Nous aurons un léger retard en attendant l’intervention des services de secours. Tous les passagers sont priés de rester dans leurs compartiments et de se conformer aux instructions des androïdes du personnel. Merci de votre compréhension.

Le haut-parleur se tut, laissant Scarlet et Loup se dévisager en silence.

Scarlet sentit sa gorge se nouer.

Un contrôle sanguin. Des pleurs. Un retard.

— La pandémie.

Loup ne dit rien.

— Ils vont mettre tout le train en quarantaine, continua-t-elle. Plus personne ne pourra descendre.

Dans le couloir, on entendait des claquements de portes, et des gens lançaient des questions et des spéculations, au mépris de la demande expresse du conducteur de rester dans les compartiments. L'androïde avait dû passer dans la voiture suivante.

Scarlet entendit les mots « cas de létumose » fuser comme une interrogation, une crainte.

— Non, cracha-t-elle sur un ton sans appel. Pas question de rester bloqués ici. Ma grand-mère... !

Elle s'interrompit sur un hoquet, gagnée par un début de panique.

Quelqu'un dans le couloir tambourinait frénétiquement contre une porte. Les lamentations lointaines se firent plus fortes.

— Prends tes affaires, dit Loup.

Elle et Loup s'activèrent en même temps. Elle jeta son minicran dans son sac tandis que Loup marchait jusqu'à la fenêtre et l'ouvrait brusquement. Le sol défilait sous eux à toute vitesse. Au-delà de la voie, la forêt s'étendait à perte de vue.

Scarlet vérifia la présence de son pistolet dans sa ceinture.

— On va sauter ?

— Oui. Mais ils risquent de s'y attendre, alors il faudra le faire avant que le train ne ralentisse trop. Ils sont probablement en train de rassembler les androïdes afin de retenir les fuyards.

Scarlet hocha la tête.

— Si c'est bien la létumose, nous sommes probablement déjà en quarantaine.

Loup passa la tête par la fenêtre, regardant des deux côtés du train.

— Ça va être le moment.

Repassant à l'intérieur, il jeta le sac sur son épaule. Scarlet jeta un coup d'œil à l'aplomb du train et fut saisie de vertige. Le ballast écrasé de soleil se brouillait sous ses yeux.

— Hmm. Ça m'a l'air plutôt dangereux.

— Ne t'en fais pas.

Elle l'étudia, s'attendant à revoir son regard halluciné, mais son expression était froide et clinique. Il se concentra sur le paysage qui défilait devant eux.

— On commence à freiner, observa-t-il. Le train va ralentir de plus en plus vite maintenant.

Cette fois encore, Scarlet mit quelques secondes à le percevoir – cette modification subtile de leur vitesse, cette décélération plus forte d'une masse qui ne se contentait plus de filer sur son erre.

Loup inclina la tête.

— Grimpe sur mon dos.

— Je peux sauter toute seule.

— Fais ce que je te dis.

Elle croisa son regard. Sa curiosité juvénile de tantôt avait disparu, remplacée par une sévérité inattendue.

— Quoi ? Ce sera comme de sauter de la grange dans une meule de foin. Je l'ai fait cent fois.

— Une meule de foin ? Honnêtement, Scarlet, ça n'aura rien à voir.

Avant qu'elle puisse discuter, avant qu'elle ne s'enferme dans sa méfiance, il se pencha et la souleva dans ses bras.

Elle lâcha une exclamation, voulut exiger qu'il la repose, mais Loup avait déjà enjambé la fenêtre pour s'asseoir sur le bord ; les cheveux de Scarlet lui cinglèrent le cou.

Il sauta. Scarlet poussa un cri et se cramponna à lui, l'estomac tout retourné, puis le choc de la réception lui remonta dans la colonne vertébrale.

Elle lui enfonça les doigts dans les épaules. Elle tremblait de tous ses membres.

Loup avait atterri sur un sol dégagé à environ huit pas de la voie. Il partit en vacillant vers les sous-bois et s'accroupit à l'ombre.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Comme dans... (elle reprit son souffle)... une meule de foin.

Il se mit à rire, Scarlet aussi, et il la déposa sur le sol moussu. Elle chancela, réussit à se rattraper, puis lui décocha un coup de poing dans le bras.

— Ne me refais jamais un truc pareil.

Il parut presque fier de lui, avant de lever le menton en direction de la forêt.

— On devrait s'éloigner un peu, au cas où quelqu'un nous aurait vus.

Elle acquiesça et suivit Loup entre les arbres. Ils n'avaient pas fait dix pas que le chuintement du train s'éloignait et s'évanouissait le long de la voie.

Scarlet récupéra son minicran et vérifia leur localisation.

— Super. Il y a un village à trente kilomètres d'ici. Ce n'est pas dans la bonne direction, mais on y trouvera peut-être quelqu'un qui acceptera de nous conduire à la gare la plus proche.

— Parce qu'on inspire tellement confiance ?

Scarlet le dévisagea, s'arrêtant sur ses nombreuses cicatrices et son œil au beurre noir.

— Tu as une meilleure idée ?

— On ferait mieux de rester près de la voie. Un autre train finira bien par passer.

— Et tu crois qu'il nous prendra en stop ?

— Bien sûr.

Cette fois, elle fut certaine d'avoir surpris une lueur de malice dans son regard. Il redescendit vers la voie. Mais après une dizaine de pas à peine, il s'arrêta net.

— Qu'est-ce que... ?

Loup pivota, lui plaquant une main derrière la nuque et une autre sur la bouche.

Scarlet voulut d'abord se dégager, mais quelque chose la retint. Il scrutait les sous-bois, le front plissé. Puis il leva le nez et huma l'air.

Quand il fut convaincu qu'elle ne ferait pas de bruit, il ôta brusquement ses mains, comme si quelque chose l'avait piqué. Scarlet vacilla, surprise par cette libération soudaine.

Ils patientèrent un moment, sans un bruit, Scarlet s'efforçant de comprendre ce qui avait alerté Loup. Elle sortit lentement son pistolet de sa ceinture. Le clic du cran de sûreté résonna entre les arbres.

Quelque part dans les bois, un loup se mit à hurler – un long cri mélancolique qui fit courir un frisson dans le dos de Scarlet.

Loup ne parut pas surpris.

Un autre hurlement s'éleva derrière eux, plus éloigné. Puis un autre encore plus au nord.

Le silence se referma sur eux tandis que les cris s'estompaient dans le lointain.

— Des amis à toi ? demanda Scarlet.

Les traits de Loup se détendirent, et son regard se posa sur Scarlet, puis sur son pistolet. Elle trouva bizarre de le voir sursauter devant son arme, alors que les hurlements n'avaient provoqué aucune réaction chez lui.

— Ils ne nous feront rien, lui assura-t-il enfin, avant de tourner les talons et de partir le long de la voie.

Scarlet le rattrapa en ricanant.

— Alors ça, c'est un soulagement. On se retrouve perdus au beau milieu des loups, mais puisque tu dis qu'on ne risque rien...

Elle réenclencha le cran de sûreté et fit mine de remettre son pistolet dans sa ceinture quand Loup l'arrêta d'un geste.

— Ils ne nous feront rien, répéta-t-il avec un demi-sourire. Mais garde quand même ton arme sous la main, au cas où.

## CHAPITRE 19

— **D'**où sors-tu tout ce bric-à-brac ? demanda Cinder entre ses dents, poussant une caisse en plastique presque aussi haute qu'elle-même.

Thorne grogna à côté d'elle. Les tendons de son cou saillaient comme des cordes.

— Ce... n'est pas... du bric-à-brac.

La caisse s'immobilisa enfin contre la cloison de la soute.

Thorne posa les bras dessus avec un soupir tandis que Cinder s'affalait au bas de la caisse. Elle avait les épaules endolories, aussi raides que sa jambe en métal, et ses bras lui donnaient l'impression d'être sur le point de tomber. Mais quand elle regarda autour d'elle, elle éprouva un sentiment d'accomplissement.

Ils avaient repoussé toutes les caisses contre les cloisons, dégageant un vrai passage entre le cockpit et les espaces de vie. Les plus petites s'empilaient les unes sur les autres, et ils en avaient même laissé quelques-unes devant l'holocran pour servir de sièges improvisés.

C'était presque habitable.

Leur travail suivant consisterait à déballer les caisses – celles qui en valaient la peine –, mais cela pouvait attendre.

— Sérieusement, insista-t-elle quand elle eut repris son souffle. Qu'est-ce qu'il y a dans ces caisses ?

Thorne se laissa choir à côté d'elle et s'essuya le front avec sa manche.

— Je ne sais pas, avoua-t-il, lorgnant les étiquettes codées sur le flanc de la plus proche. Du matériel, des provisions... Je crois qu'il doit y avoir des armes dans le lot. Et je me souviens que j'avais quelques sculptures d'un artiste très prisé de l'ère secondaire – j'allais en tirer une fortune, mais je me suis fait arrêter avant d'en avoir eu l'occasion.

Il soupira.

Cinder l'étudia entre ses paupières plissées. Convaincue qu'il s'agissait de sculptures volées, elle avait du mal à ressentir de la sympathie pour lui.

— Tragique, marmonna-t-elle.

Thorne lui tendit le bras sous le nez et pointa la cloison opposée.

— C'est quoi, ça ?

Elle suivit son geste, fronça les sourcils et se remit debout péniblement. Derrière une grande pile de caisses, on apercevait tout juste le coin d'un cadre en métal.

— Une porte. (Elle accéda aux plans du vaisseau sur son affichage rétinien.) L'infirmierie ?

Le visage de Thorne s'éclaira.

— Oh, c'est vrai ! J'avais complètement oublié.

Cinder posa les poings sur ses hanches.

— Tu avais bloqué la porte de l'infirmierie ?

Thorne se releva à son tour.

— Je n'en ai jamais eu besoin.

— Tu ne t'es pas dit que ce serait pratique de pouvoir y accéder, juste au cas où ?

Thorne haussa les épaules.

— On verra bien.

Cinder attrapa la caisse au sommet de la pile et la descendit sur le sol, en plein dans le passage qu'ils avaient eu tant de mal à s'aménager.

— Comment être sûr qu'il n'y a rien dans ces caisses qui permette de nous suivre à la trace ?

— Dis donc, tu me prends pour un amateur ? Je n'embarque jamais rien dans ce vaisseau avant de l'avoir soigneusement inspecté. Sinon, la République aurait remis la main dessus depuis longtemps au lieu de le laisser dormir dans ce hangar.

— Nous n'avons peut-être pas de mouchards, intervint Iko, faisant sursauter à la fois Cinder et Thorne (ils ne s'étaient pas encore habitués à cette présence invisible et permanente) mais nous restons repérables au radar. Même si je fais de mon mieux pour passer au large des satellites et des autres vaisseaux, il y a un sacré trafic dans le coin.

Thorne déroula ses manches.

— Oui, et c'est presque impossible de rentrer dans l'atmosphère de la Terre sans se faire repérer. C'est comme ça qu'ils m'ont eu la dernière fois.

— Je croyais qu'il existait un truc pour ça ? s'étonna Cinder. Un moyen de rentrer dans l'atmosphère ni vu ni connu. Je suis sûre d'avoir entendu ça quelque part. Mais où ?

— Première fois que j'en entends parler. D'habitude j'arrive à convaincre les gardiens de hangars de me laisser entrer discrètement, mais je ne crois pas que ça nous sera très utile avec tout le battage autour de notre évasion.

Cinder sortit de sa poche un vieil élastique déniché dans la cuisine et noua ses cheveux en queue-de-cheval. Elle fouilla méthodiquement dans ses souvenirs jusqu'à ce que, brusquement, la mémoire lui revienne. Le Dr Erland lui avait raconté qu'il y avait sur Terre un nombre insoupçonné de clandestins lunaires, car ils avaient trouvé un moyen de débarquer au nez et à la barbe des autorités.

— Les Lunaires savent masquer leurs vaisseaux.

— Pardon ?

Elle s'arracha à sa réflexion en clignant des paupières.

— Les Lunaires – ils peuvent camoufler un spatonef. De manière à échapper aux radars terriens. C'est pour ça qu'ils sont si nombreux à venir se cacher sur Terre quand ils arrivent à s'échapper de la Lune.

— C'est effrayant, commenta Iko, qui avait admis la vérité concernant les origines de Cinder comme elle avait accepté le statut de criminel de Thorne : loyalement, sans réserve, tout en restant de l'avis que Lunaires et criminels étaient indignes de confiance et irrécupérables.

Cinder ne savait toujours pas comment lui avouer qu'elle était également Sélène, la princesse disparue.

— Je sais, reconnut Cinder, mais ce serait drôlement pratique si je savais comment ils s'y prennent.

— Tu crois que c'est avec leur... (Thorne agita sa main dans le vide)... espèce de magie lunaire ?

— La bioélectricité, corrigea Cinder, paraphrasant le Dr Erland. En l'appelant magie, tu ne fais que renforcer leur influence.

— Si tu veux.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'ils possèdent une technologie spéciale installée sur leurs vaisseaux.

— Je vais plutôt espérer qu'ils ont recours à la magie. Tu pourrais peut-être commencer à t'entraîner, non ?

Cinder se mordit la joue. S'entraîner à quoi ?

— Je peux toujours essayer.

Elle ramena son attention sur la caisse et souleva le couvercle. Elle débordait de billes d'emballage en polystyrène. Plongeant sa main en métal à l'intérieur, elle en ressortit une poupée en bois ornée de plumes avec six yeux peints.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Une poupée de rêves vénézuélienne.

— C'est affreux.

— Ça se revend dans les douze mille univs.

Le cœur battant, Cinder reposa la poupée à l'abri dans sa caisse.

— Tu n'aurais pas quelque chose d'utile là-dedans ? Je ne sais pas, une batterie de rechange, par exemple.

— Il y a peu de chances, convint Thorne. La nôtre peut tenir encore combien de temps ?

Ce fut Iko qui répondit :

— Approximativement trente-sept heures.

Thorne leva le pouce à l'adresse de Cinder.

— Plus de temps qu'il n'en faut pour apprendre un nouveau tour de magie lunaire, pas vrai ?

Cinder referma la caisse et la repoussa contre les autres, essayant de ne pas montrer la panique que lui inspirait l'idée d'utiliser ses nouveaux pouvoirs pour quoi que ce soit – à plus forte raison pour camoufler un objet de la taille d'un vaisseau de transport.

— De mon côté, je vais faire quelques recherches, réfléchir au meilleur endroit pour atterrir. Hors de la Communauté orientale, évidemment. Il paraît que les Fidji sont très agréables à cette période de l'année.

— Ou bien Los Angeles, pépia Iko. Ils ont un magasin géant de droïdes de compagnie, là-bas. J'aimerais bien avoir un corps de droïde de compagnie. L'un des derniers modèles possède des cheveux en fibres optiques qui changent de couleur.

Cinder se laissa retomber lourdement sur le sol et se gratta le poignet – un tic qui devenait gênant maintenant qu'elle n'avait plus de gants à tripoter.

— Pas question de nous poser en République américaine à bord d'un vaisseau américain volé, dit-elle, fixant son attention sur l'holocran où sa photo d'incarcération s'affichait en incrustation dans un coin.

Elle en avait par-dessus la tête de cette photo.

— Tu as d'autres suggestions ? demanda Thorne.

L'Afrique.

Elle s'entendit le penser, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

C'était là-bas qu'elle était supposée se rendre. Pour retrouver le Dr Erland, afin qu'il lui explique la suite des événements. Il avait des projets pour elle. Il voulait en faire une héroïne, une sauveuse, une princesse. Pour renverser Levana et instituer Cinder en tant que souveraine légitime.

Sa main droite se mit à trembler. Le Dr Erland avait mis sur pied l'enrôlement des cyborgs et traité des dizaines, peut-être des centaines de cyborgs comme des cobayes, dans le seul but de la retrouver. Et quand il y était enfin parvenu, il lui avait caché sa véritable identité le plus longtemps possible, tout en planifiant le reste de son existence. Il avait fait de sa soif de revanche sa première priorité.

Ce que le bon docteur n'avait pas pris en compte, pourtant, c'était que Cinder n'avait aucune envie de régner. Elle ne voulait pas être une princesse, une héritière ni rien de ce genre, au contraire, elle n'avait

toujours aspiré qu'à la liberté. Et maintenant, pour la première fois, il n'y avait plus personne pour lui dire quoi faire. Plus personne pour la juger ou la critiquer.

Si elle rejoignait le Dr Erland, elle devrait renoncer à tout cela. Il attendrait d'elle qu'elle revendique le trône lunaire, et aux yeux de Cinder, cela représentait une contrainte insupportable.

Cinder posa sa main cybernétique sur sa main tremblante. Elle en avait assez de voir les autres décider à sa place. Elle était résolue à découvrir qui elle était vraiment – et non ce que les autres voulaient qu'elle soit.

— Heu... Cinder ?

— L'Europe. (Elle s'adossa à la caisse en s'obligeant à se tenir bien droite, à feindre l'assurance.)

Allons en Europe.

Un bref silence.

— Pourquoi ?

Elle croisa son regard et réfléchit un long moment, choisissant ses mots avec soin.

— Est-ce que tu crois à l'héritière lunaire ?

Thorne posa le menton au creux de ses mains.

— Bien sûr.

— Non, je veux dire : est-ce que tu crois qu'elle est toujours en vie ?

Il la dévisagea avec attendrissement.

— Au cas où je n'aurais pas compris la première fois. Oui, bien sûr que je crois qu'elle est toujours en vie.

Cinder se redressa.

— Ah bon ?

— Mais oui. Je sais qu'il y en a qui crient à la théorie du complot et toutes ces bêtises, mais je me suis laissé dire que la reine Levana était complètement parano depuis cet incendie, alors qu'elle aurait dû être folle de joie, vu qu'elle était enfin reine, pas vrai ? Comme si elle savait que la princesse en avait réchappé.

— D'accord, mais... tout ça ne prouve rien, répliqua Cinder, sans savoir pourquoi elle essayait de le dissuader.

Peut-être parce qu'elle-même avait refusé d'y croire jusqu'à ce qu'elle apprenne la vérité ?

Il haussa les épaules.

— Quel rapport avec l'Europe ?

Cinder changea de position pour s'asseoir en tailleur, bien en face de lui.

— Il y a une femme qui vit là-bas, ou qui vivait là-bas, en tout cas. Une ancienne militaire. Elle s'appelle Michelle Benoît, et je crois qu'elle pourrait être liée à la disparition de la princesse.

Elle prit une grande inspiration, espérant qu'elle n'avait rien dit qui risque de trahir son secret.

— Qui t'a raconté ça ?

— Une androïde. Une androïde royale.

— Oh ! L'androïde de Kai ? s'exclama Iko, tout excitée, en affichant l'une des *fan pages* de Kai à l'holocran.

Cinder soupira.

— Oui, l'androïde de Sa Majesté.

Sans qu'elle en ait conscience sur le moment, son cerveau de cyborg avait enregistré chaque mot qu'avait prononcé Nainsi, l'androïde en question, comme s'il avait su que Cinder pourrait avoir besoin de puiser un jour dans cette information.

D'après les recherches effectuées par Nainsi, un médecin lunaire du nom de Logan Tanner avait ramené Cinder sur Terre alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, après l'échec de la tentative de meurtre contre elle. Il avait finalement abouti dans un hôpital psychiatrique et s'était suicidé, mais pas

avant d'avoir confié son fardeau à une ex-pilote militaire de la Fédération européenne, comme l'avait découvert Nainsi.

Le lieutenant-colonel Michelle Benoît.

— Une androïde royale, répéta Thorne, manifestant de l'intérêt pour la première fois. Et d'où tenait-elle ses renseignements ?

— Ça, je l'ignore. Mais je veux retrouver cette Michelle Benoît et découvrir si elle avait raison.

Et voir si elle ne détiendrait pas certaines réponses que le Dr Erland avait été incapable de lui fournir. Peut-être aurait-elle des choses à raconter à Cinder concernant son histoire, ces onze longues années effacées de sa mémoire, son opération chirurgicale, ses chirurgiens et l'invention de Linh Garan qui l'avait empêchée d'utiliser son pouvoir lunaire jusqu'à ce que le Dr Erland la désactive.

Peut-être aurait-elle d'autres idées sur ce que Cinder pourrait faire ensuite. Des idées qui lui laissent une certaine marge de décision.

— J'en suis.

Elle sursauta.

— Vraiment ?

— Ben tiens ! C'est le plus grand mystère non résolu de l'ère tertiaire. Il y a forcément quelqu'un, quelque part, qui est disposé à récompenser grassement celui ou ceux qui découvriront la princesse, non ?

— Oui, la reine Levana.

Thorne se pencha vers elle et lui donna un coup de coude.

— Dans ce cas, ça nous fait déjà un point commun avec la princesse, pas vrai ? (Il lui adressa un clin d'œil qui lui mit les nerfs en pelote.) J'espère qu'elle est mignonne.

— On pourrait essayer de se concentrer sur ce qui est important ?

— Ça me paraît un point important. (Thorne se releva péniblement, les muscles endoloris après tout ce rangement.) Tu as faim ? Je dois avoir une boîte de haricots qui traîne quelque part.

— Non, merci. Ça va.

Après son départ, Cinder alla s'asseoir sur la caisse la plus proche et se décontracta les épaules. Les infos continuaient à défiler à l'écran, son coupé. Un sous-titre affirmait : *La traque se poursuit concernant la Lunaire fugitive Linh Cinder et le traître à la couronne Dimitri Erland.*

Sa gorge se noua – traître à la couronne ?

Ça n'aurait pas dû l'étonner. Ils n'avaient pas dû mettre longtemps à établir l'identité de celui qui l'avait aidée à s'évader.

Cinder s'allongea sur le dos, les pieds dans le vide au bout de la caisse, et contempla le fouillis de câbles et de tuyaux sur le plafond de la soute. Était-ce une erreur de se rendre en Europe ? C'était une tentation à laquelle elle ne pensait pas pouvoir résister. Non seulement à cause des révélations de Nainsi, mais aussi en raison de ses propres souvenirs confus. Cinder avait toujours su qu'on l'avait adoptée en Europe, mais ne se rappelait pratiquement rien ; elle n'en gardait que quelques images floues qu'elle pouvait aussi bien avoir imaginées. Une grange. Des champs enneigés. Un ciel gris qui s'étendait à l'infini. Et un long, très long voyage en train pour l'emmener à Néo-Beijing au sein de sa nouvelle famille.

Elle se sentait obligée d'aller là-bas. Pour comprendre où elle avait vécu toutes ces années perdues et qui avait pris soin d'elle, qui d'autre connaissait son grand secret.

Pourtant, et si elle ne faisait que repousser l'inévitable ? Retarder le moment de rejoindre le Dr Erland et d'accepter son destin ? Au moins, le médecin pourrait lui enseigner à devenir une Lunaire. À se protéger contre la reine Levana.

Elle ne maîtrisait même pas son magnétisme.

Faisant la moue, elle leva sa main cybernétique devant ses yeux. Sa coque en titane brillait comme un miroir dans l'éclairage médiocre de la soute. Elle était si lisse, si bien faite – on n'aurait jamais dit la

sienne. Pas encore.

Inclinant la tête, Cinder éleva sa deuxième main à côté de la première et tâcha de se représenter ce que ça lui ferait d'être entièrement humaine. De posséder dix doigts de chair et d'os. De sentir le sang palpiter dans leurs veines bleutées. D'avoir dix ongles.

Un courant électrique lui parcourut les nerfs et sa main cybernétique parut se brouiller. De petites rides apparurent aux articulations. Des tendons se dessinèrent sous la surface. Les angles s'adoucirent. Se réchauffèrent. Prirent l'apparence de la chair.

Elle avait deux mains sous les yeux, deux mains humaines. Petites, élégantes, avec des doigts fins et délicats et des ongles impeccables. Elle ferma le poing gauche, puis détendit les doigts.

Un rire incrédule lui échappa. Elle avait réussi ! Elle se servait de son magnétisme.

Elle n'aurait plus besoin de gants. Elle pourrait convaincre tout le monde qu'elle était vraiment comme ça.

Plus personne ne pourrait deviner qu'elle était une cyborg.

Cette révélation soudaine la frappa comme un coup de massue.

Et puis – trop vite – une lumière orange clignota dans son champ de vision. Son cerveau la prévenait que ce qu'elle voyait n'était qu'un mensonge. Que ce n'était pas réel, et ne le serait jamais.

Elle se redressa brusquement avec un petit cri et ferma les yeux avant que son lecteur rétinien ne puisse relever chaque défaut, chaque petit détail trompeur, comme il l'avait fait pour Levana quand Cinder avait commencé à percer son magnétisme. Elle s'en voulut – dégoûtée par le naturel avec lequel elle avait succombé à son envie.

Ainsi donc, voilà comment Levana s'y prenait. Elle assurait son emprise sur les gens en trompant à la fois les regards et les cœurs. Elle régnait par la peur, oui, mais aussi par l'adoration. Comme il devait être facile d'abuser les autres quand ils n'avaient aucun moyen de prendre conscience de la vérité.

Ce n'était guère différent de la façon dont elle avait magnétisé Thorne. Elle avait pris le contrôle de son esprit sans même y penser, et il s'était aussitôt plié à son caprice.

Elle resta assise là un moment, frissonnante, à écouter Thorne s'activer dans la cuisine en fredonnant.

Puisque le moment semblait venu de décider qui elle était, qui elle avait envie d'être, la première décision fut facile à prendre.

Elle ne serait jamais comme la reine Levana.

## CHAPITRE 20

Le bourdonnement de la voie magnétique s'était tu, remplacé par le bruit de leurs pas dans les hautes herbes et par le chant des oiseaux. Seuls quelques minces rayons de soleil perçaient la voûte épaisse des feuillages, tandis que des senteurs de résine et d'automne descendaient de la forêt.

Le temps parut s'étirer à l'infini, même si le minicran de Scarlet lui apprit qu'une heure à peine s'était écoulée quand ils rejoignirent enfin le train à l'arrêt. Scarlet remarqua d'abord des bruits étrangers à la forêt – crissements de chenilles sur le ballast, causés par les dizaines d'androïdes qui bouclaient le périmètre.

Loup quitta la voie et traversa les fourrés pour les mener en sécurité dans la pénombre des sous-bois. Scarlet rangea son minicran afin de pouvoir se servir de ses mains pour enjamber les troncs couchés en travers de leur chemin ou chasser de ses cheveux les brindilles et les toiles d'araignée. Au bout d'un moment, elle finit par mettre sa capuche, qui réduisait son champ de vision mais lui offrait une meilleure protection contre les branches basses.

Ils escaladèrent un talus, s'aidant des racines d'un grand pin qui semblait à deux doigts de basculer sur la voie. Une fois en haut, Scarlet put distinguer les reflets du soleil sur le toit métallique du train. De temps à autre, l'ombre d'un passager se devinait derrière une fenêtre. Scarlet n'osait pas s'imaginer bloquée à l'intérieur. Les passagers devaient sûrement avoir compris à présent ce que recouvrait cette « urgence médicale ». Combien de temps faudrait-il pour les tester un à un et déterminer ceux qu'on pouvait laisser partir ? Combien de temps les gens non contaminés seraient-ils gardés en quarantaine ?

D'ailleurs, les laisserait-on seulement repartir ?

Afin de dissuader les fuyards, une petite armée d'androïdes patrouillaient autour du train, braquant leurs capteurs jaunes sur les fenêtres et les portes des voitures, ou parfois vers la forêt. Même si Scarlet pensait peu probable qu'ils puissent l'apercevoir à une telle distance au-dessus de la voie, elle s'éloigna du bord du talus et lentement, très lentement, ouvrit la fermeture Éclair de son sweat. Loup lui jeta un coup d'œil alors qu'elle le retirait, heureuse de porter par-dessous un débardeur noir beaucoup moins visible. Elle noua les manches de son sweat autour de sa taille.

*C'est mieux ?* formula-t-elle avec les lèvres, mais Loup se détourna sans répondre.

— Ils ont dû remarquer notre absence, murmura-t-il.

L'androïde le plus proche pivota dans leur direction et Scarlet se baissa, craignant que ses cheveux fussent à la faire repérer.

Quand l'androïde reprit sa ronde, Loup se remit en marche, tenant une branche pour que Scarlet puisse passer dessous.

Ils progressèrent ainsi à cette allure d'escargot, courbés en deux pour rester hors de vue. Scarlet avait l'impression d'effrayer un petit animal – un écureuil, une hirondelle – à chacun de ses pas, et elle redoutait que cela finisse par alerter les androïdes mais aucun sifflement strident ne s'éleva au bord de la voie.

Ils ne s'arrêtèrent qu'une fois, quand un rayon de lumière bleue vint danser sur les troncs juste au-dessus d'eux. Scarlet imita Loup et se plaqua contre le sol. Son cœur cognait dans sa poitrine, l'adrénaline grondait à ses oreilles.

Avec un sursaut, elle sentit Loup poser une main chaude sur son dos. Son contact était ferme, apaisant, tandis qu'elle observait la lumière de l'androïde balayer le sous-bois, explorer la voûte de verdure. Elle se risqua à tourner légèrement la tête de manière à voir Loup allongé à côté d'elle, immobile, tous les muscles tendus – à l'exception des doigts de son autre main, qui tapotaient, tapotaient, tapotaient, sur une grosse pierre, libérant son trop-plein d'énergie nerveuse.

Fascinée par ces doigts, elle ne vit pas que la lumière était partie avant que Loup n'ôte sa main de son dos.

Ils reprirent leur progression.

Le train fut bientôt derrière eux, et les derniers bruits de civilisation s'estompèrent, remplacés par le chant des cigales et des crapauds. Quand Loup fut certain qu'ils n'étaient pas suivis, il quitta l'abri de la forêt et redescendit vers la voie.

Malgré la distance croissante qui les séparait du train, ils n'échangèrent pas un mot.

Le soleil, d'une clarté presque aveuglante dans les rares occasions où on l'apercevait entre les arbres, descendit lentement au ras de l'horizon. Loup s'arrêta alors pour regarder en arrière. Après quelques pas, Scarlet l'imita et suivit son regard, mais elle ne remarqua rien de particulier dans les herbes folles traversées d'ombres interminables.

Elle tendit l'oreille, guettant de nouveaux hurlements, mais n'entendit que des chants d'oiseaux, et juste au-dessus d'eux, les piaillements d'une colonie de chauves-souris.

— Encore des loups ? finit-elle par demander.

Au bout d'un long silence, il acquiesça de la tête.

— Encore des loups.

C'est seulement quand il se remit en route que Scarlet cessa de retenir son souffle. Ils avaient marché tout l'après-midi sans voir aucun signe d'un autre train, d'une jonction de voie ou même le moindre chemin. D'un côté, le paysage était magnifique – air frais, fleurs sauvages et petits animaux qui pointaient la tête à l'orée du sous-bois pour regarder passer Loup et Scarlet avant de disparaître sous les fougères.

Mais d'un autre côté, elle avait mal aux pieds, au dos, son estomac gargouillait, et voilà que Loup lui apprenait que certains des habitants les moins sympathiques de la forêt rôdaient dans les parages.

Ses bras se couvrirent de chair de poule. Dénouant son sweat-shirt, elle l'enfila et remonta la fermeture Éclair jusqu'au cou. Quand elle consulta son minicran, elle découvrit avec une pointe de découragement qu'ils n'avaient parcouru que trente kilomètres à peine ; il leur en restait une cinquantaine à couvrir pour rallier la prochaine gare.

— Il y a une jonction de voie à moins d'un kilomètre, annonça-t-elle.

— Bon, dit Loup. Ils ont probablement dérouté tous les trains prévus sur cette voie. On devrait commencer à en voir plus après la jonction.

— Et quand on en verra un, demanda Scarlet, comment comptes-tu nous faire monter à bord ?

— De la même manière qu'on est descendus de l'autre. (Il lui adressa un sourire malicieux.) Comme sauter dans une meule de foin, tu as déjà oublié ?

Elle lui retourna un regard noir.

— La comparaison ne tient plus quand il s'agit de sauter sur un train en marche.

Il lui répondit simplement par le même sourire moqueur, et Scarlet se détourna, se disant qu'après tout elle n'avait peut-être pas envie de connaître son plan, tant qu'il en avait un. Un buisson en fleur s'agita au bord du talus, et Scarlet sentit son pouls s'accélérer – jusqu'à ce qu'une martre s'en échappe et détale entre les arbres.

Elle soupira, irritée par sa propre nervosité.

— Alors dis-moi, lança-t-elle à Loup, interrompant un autre de ses regards en arrière. Qui l'emporterait dans un combat – toi, ou une meute de loups ?

Il la dévisagea avec le plus grand sérieux, sourcils froncés.

— Ça dépend, répondit-il lentement, comme s'il essayait de deviner pourquoi elle posait la question. Une meute de quelle taille ?

— Oh, je ne sais pas, normale ? Six loups ?

— À un contre six je pourrais gagner, répondit-il. Au-delà, je risquerais d'avoir du mal.

Scarlet ricana.

— En tout cas, ce n'est pas la modestie qui t'étouffe.

— Comment ça ?

— Laisse tomber. (Elle donna un coup de pied dans le ballast.) Et si tu devais affronter, disons... un lion ?

— Un gros chat ? Tu m'insultes.

Elle éclata de rire.

— Et un ours ?

— Pourquoi, tu en vois un dans le coin ?

— Pas encore, mais je préfère demander au cas où je devrais voler à ton secours.

Le sourire qu'elle attendait illumina le visage de Loup, dévoilant brièvement ses dents blanches.

— Je ne sais pas. Je ne me suis encore jamais battu contre un ours. (Il hocha la tête vers l'est.) Il y a un lac pas loin, à une centaine de mètres. On devrait en profiter pour remplir la bouteille.

— Une minute.

Loup attendit, l'air intrigué.

Elle s'approcha en fronçant les sourcils.

— Refais ça.

Il fit un pas en arrière, subitement nerveux.

— Quoi donc ?

— Sourire.

Elle obtint exactement l'inverse de la réaction escomptée. Loup se referma comme une huître, la mâchoire crispée comme s'il était bien décidé à ne plus jamais desserrer les dents.

Après une brève hésitation, Scarlet tendit le bras. Loup tressaillit mais resta immobile pendant qu'elle lui prenait le menton et lui écartait doucement les lèvres avec le pouce. Il prit une inspiration sifflante avant de passer sa langue sur ses dents.

Des dents qui n'avaient rien de naturel. Des dents qui ressemblaient à des crocs, avec de longues canines effilées.

Scarlet se rendit compte, avec un temps de retard, qu'il avait des dents de loup.

Loup tourna la tête, le visage crispé. Il était tendu comme un arc, très mal à l'aise. Elle le vit avaler sa salive.

— Des implants ?

Il se gratta la nuque, incapable d'affronter son regard.

— Ton Ordre Prédateur prend cette histoire de loup très au sérieux, dis donc.

Voyant sa main rester suspendue en l'air, dangereusement proche de ramener le visage de Loup face à elle, elle la laissa retomber et la glissa dans la poche de son sweat-shirt. Son cœur battait à tout rompre.

— Alors, as-tu d'autres particularités dont tu aimerais me parler ? Des oreilles pointues, peut-être ?

Il se retourna enfin vers elle, rougissant sous l'insulte, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'elle souriait.

— Je rigole, lui assura-t-elle, avec un sourire d'excuse. Ce ne sont que des dents. Au moins, tu ne les as pas fait implanter sur ton crâne comme ce type à ton dernier combat.

Il fallut un moment, mais son embarras finit par s'estomper et il se dérida un peu. Ses lèvres s'incurvèrent, sans s'arrondir franchement.

Elle lui toucha le pied du bout de sa chaussure.

— D'accord, je me contenterai de ce sourire pour l'instant. Tu dis que tu as entendu une rivière juste à côté ?

Visiblement soulagé de changer de sujet, Loup se détourna.

— Un lac, corrigea-t-il. Je le sens d'ici.

Scarlet plissa les paupières dans la direction qu'il avait indiquée. Elle ne distinguait que des arbres, toujours des arbres.

— Tu as un sacré flair, commenta-t-elle en le suivant à travers les taillis.

Et il avait raison, même s'il s'agissait plutôt d'un étang que d'un lac – alimenté par un ruisseau qui arrivait et repartait de l'autre côté. La berge passait de l'herbe à la rocaille avant de s'enfoncer sous la surface, et quelques hêtres étendaient leurs branches au-dessus de l'eau.

Remontant ses manches, Scarlet s'aspergea le visage puis se mit à boire au creux de ses mains. Elle ne parvenait plus à s'arrêter ; elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle avait soif. Quant à Loup, il plongea les mains dans l'eau et se passa les doigts dans les cheveux pour les hérissier dans tous les sens – à croire qu'ils s'étaient trop assagis pendant leur longue marche.

Enfin désaltérée, Scarlet s'assit sur ses talons et jeta un coup d'œil à Loup.

— Je n'arrive pas à le croire.

Il croisa son regard.

— Tes mains ne tremblent plus, expliqua-t-elle en indiquant sa paume négligemment posée sur son genou – il ferma le poing aussitôt, visiblement gêné. La forêt a peut-être un effet apaisant sur toi.

Loup prit le temps d'y réfléchir, le front plissé, tout en refermant leur bouteille d'eau qu'il remit dans le sac.

— Peut-être bien, admit-il. Est-ce qu'il nous reste quelque chose à manger ?

— Non. Je ne savais pas qu'on aurait besoin de provisions. (Scarlet rit.) Maintenant que tu le dis – j'allais croire au miracle de l'air frais, alors qu'en réalité tu fais juste un peu d'hypoglycémie. Viens, voyons si on peut dénicher des fraises des bois ou je ne sais quoi.

Elle fit mine de se lever quand elle entendit des caquètements de l'autre côté de l'étang. Une demi-douzaine de canards s'avançaient dans l'eau, battant des palmes et plongeant la tête sous la surface.

Scarlet se mordit la lèvre.

— Ou alors... tu crois que tu pourrais en attraper un ?

Il se tourna lentement vers les canards, un sourire carnassier au coin des lèvres.

À le voir fondre sur sa proie comme un prédateur-né, on aurait dit qu'il s'agissait d'un jeu d'enfant. Mais si Scarlet était impressionnée, et peut-être le fut-elle, ce n'était rien en comparaison de son émerveillement à lui quand il la regarda plumer son gibier d'une main experte, perçant des trous dans la peau pour laisser le gras s'écouler pendant la cuisson.

Le plus compliqué fut d'allumer un feu, mais après une brève recherche sur son minicran et une utilisation judicieuse de la poudre d'une de ses balles, Scarlet put bientôt contempler avec fascination les

volutés grises d'un petit feu s'élever vers la voûte de feuillage.

Gardant un œil sur les sous-bois, Loup étira ses longues jambes devant lui.

— Depuis combien de temps vis-tu à la ferme ? demanda-t-il, les talons plantés dans le sol.

Scarlet posa les coudes sur ses genoux et fixa le canard avec impatience.

— Depuis mes sept ans.

— Pourquoi avoir quitté Paris ?

Elle chercha son regard, mais son attention était tournée vers les eaux calmes.

— Parce que je ne m'y sentais pas bien. Après le départ de ma mère, mon père préférait passer son temps au bar plutôt qu'avec moi. Alors je suis venue vivre avec grand-mère.

— Et tu as été plus heureuse ici ?

Elle haussa les épaules.

— J'ai mis un moment à m'habituer. Pour une enfant de la ville, pourrie gâtée, ce n'était pas évident de se lever à l'aube et de devoir enchaîner les corvées. Je me suis souvent rebellée. Mais ce n'était pas la même chose... Quand je vivais avec mon père, je piquais des crises, je faisais des caprices, je cassais des choses et j'inventais des histoires rien que pour attirer son attention. Pour qu'il s'intéresse à moi. Je n'ai jamais eu besoin de tout ça avec grand-mère. On s'asseyait dans le jardin les soirs d'été et on parlait, et elle écoutait vraiment ce que je disais. Comme si mon opinion était valable, comme si j'avais vraiment quelque chose à dire. (Ses yeux s'embruèrent tandis qu'elle fixait les braises sous les flammes.) La moitié du temps, on finissait par se disputer, parce qu'on a toutes les deux des idées bien arrêtées et qu'on est trop têtues pour le reconnaître quand on a tort, mais chaque fois, l'une de nous deux se mettait à hurler ou menaçait de claquer la porte, et ma grand-mère se mettait à rire. Et moi, bien sûr, je commençais à rigoler aussi. (Elle s'éclaircit la voix, resserrant les bras autour de ses genoux.) Elle disait que je me préparais une existence difficile, parce qu'on était exactement pareilles toutes les deux.

Scarlet se frotta les yeux avec les paumes, écrasant ses larmes avant qu'elles ne puissent couler.

Loup attendit qu'elle se calme, avant de demander :

— Vous avez toujours vécu à deux ?

Elle hocha la tête, et quand elle fut certaine qu'elle ne pleurerait pas, elle retira ses mains. Avec un reniflement, elle se pencha vers le feu pour retourner les ailes du canard dont la peau noircissait déjà.

— Oui, rien que nous deux. Grand-mère ne s'est jamais mariée. Je ne sais pas qui était mon grand-père, mais il ne faisait plus partie de sa vie depuis longtemps. Elle n'en parlait jamais.

— Pas de frères et sœurs ? Même... adoptés ? Ou des pupilles ?

— Des pupilles ? (Scarlet s'essuya le nez avec sa manche et le dévisagea en plissant les paupières.) Non, il n'y avait que moi, répondit-elle en ajoutant une branche dans le feu. Et de ton côté ? Des frères et sœurs ?

Loup enfonça les doigts dans le gravier.

— Un seul. Un petit frère.

Scarlet l'entendit à peine par-dessus le crépitement des flammes. Elle percevait le poids de ces trois mots. Un petit frère. L'expression de Loup ne manifestait ni affection ni froideur. On l'imaginait facilement comme un grand frère protecteur, sauf que son visage semblait se durcir contre cet instinct.

— Où est-il en ce moment ? demanda-t-elle. Toujours chez vos parents ?

Loup tendit le bras pour retourner l'une des cuisses du canard.

— Non. Aucun de nous deux n'a plus parlé à nos parents depuis très longtemps.

Scarlet reporta son attention sur le volatile en train de rôti.

— Toi non plus, tu ne t'entendais pas avec tes parents. J'imagine que ça nous fait un point commun.

Loup crispa les doigts sur le pilon, et c'est seulement quand une étincelle rebondit sur le dos de sa main qu'il retira son bras.

— J'adorais mes parents, dit-il avec une tendresse qu'il n'avait pas montrée en mentionnant son frère.

— Oh, fit-elle stupidement. Ils sont morts ?

Elle grimaça devant son propre manque de tact, regrettant de ne jamais savoir tenir sa langue. Mais Loup paraissait plus résigné que meurtri en triant quelques cailloux à côté de lui.

— Je ne sais pas. Il y a des règles à respecter quand on devient membre de la meute. L'une d'elles consiste à rompre tout lien avec son passé, surtout avec sa famille.

Elle secoua la tête, éberluée.

— Mais si tu étais heureux chez vous, pourquoi avoir décidé de rejoindre la meute ?

— Je n'ai pas eu le choix. (Il se gratta derrière l'oreille.) Mon frère ne l'a pas eu non plus quand ils sont venus le chercher, quelques années après, mais ça n'a pas eu l'air de le déranger autant que moi... (Il jeta un caillou dans l'étang.) C'est compliqué. Et ça n'a plus d'importance de toute façon.

Elle fronça les sourcils. Elle imaginait mal qu'on soit contraint d'abandonner son foyer et sa famille, pour faire partie d'un gang violent – mais avant qu'elle puisse le questionner plus avant, Loup se tourna brusquement dans la direction de la voie magnétique et bondit sur ses pieds.

Scarlet pivota, la gorge nouée.

L'homme de la voiture-restaurant sortit de l'ombre, silencieux comme un chat. Il souriait toujours, mais il n'y avait plus aucune trace de séduction ou d'amusement dans son expression.

Elle mit un moment à se rappeler son nom. Ran.

Rejetant la tête en arrière, Ran huma l'air avec délices.

— Hmm, approuva-t-il. On dirait que j'arrive pile-poil pour le dîner.

## CHAPITRE

### 21

— Désolé si je vous dérange, s'excusa Ran, s'attardant sous la voûte des arbres. Quand j'ai senti l'odeur, je n'ai pas pu résister.

Il dit cela les yeux fixés sur Loup, et la lueur qui brillait dans ses prunelles fit se recroqueviller Scarlet. Empoignant son pistolet dans son dos, elle le ramena discrètement vers sa hanche.

— Pas de problème, déclara Loup après un long silence, d'une voix teintée de menace. On en a assez pour trois.

— Merci, l'ami.

Ran s'approcha du feu, passant si près de Scarlet qu'elle dut se reculer pour éviter qu'il lui frôle la jambe. Ses avant-bras se hérissèrent.

Ran s'allongea en face d'elle de l'autre côté du feu, aussi décontracté que si la berge lui appartenait. Au bout d'un moment, Loup se rassit entre eux. Sans se décontracter.

— Loup, je te présente Ran, dit Scarlet en rougissant. Je l'ai rencontré dans le train.

S'efforçant d'adopter une attitude nonchalante, elle retourna les morceaux de canard pour s'occuper les mains. Loup se rapprocha légèrement, faisant écran entre elle et Ran ; son visage rougeoyait à la lueur des flammes.

— Nous avons eu une conversation charmante dans la voiture-restaurant, confirma Ran. À propos de... comment, déjà ? Les révolutionnaires lupins à deux balles ?

Scarlet lui jeta un regard noir.

— Un sujet qui me fascine, dit-elle d'une voix neutre, sortant du feu les ailes et les cuisses du canard. C'est prêt !

Elle garda un pilon pour elle et tendit l'autre à Loup. Ran accepta les deux ailes sans se plaindre, et Scarlet fit la grimace en le voyant briser la première dans un craquement de cartilages.

— Bon appétit ! lança Ran, plantant ses ongles pointus dans la viande, du jus plein les doigts.

Scarlet mordilla son pilon tandis que ses deux compagnons attaquaient leur part comme des animaux, sans se quitter des yeux un seul instant. Elle se pencha en avant.

— Alors, Ran. Comment as-tu réussi à quitter le train ?

Ran jeta les ossements d'une première aile dans l'étang.

— Je pourrais vous poser la même question.

Elle fit comme si son cœur ne battait pas de manière erratique.

— On a sauté.

— Risqué, commenta Ran avec un petit sourire.

Loup se hérissa. La décontraction qui embellissait ses traits tout à l'heure avait disparu, remplacée par le bouillonnement intérieur que Scarlet avait perçu lors de son combat. L'agitation des doigts, le tressautement de la cuisse.

— Nous sommes encore très loin de Paris, observa Ran sans répondre à la question de Scarlet. Dommage que les choses aient tourné comme ça. Pour la victime dans le train, je veux dire.

Scarlet retourna la carcasse du canard.

— C'est terrible. Heureusement que Loup était avec moi, sinon je serais sûrement encore coincée là-bas.

— Loup, répéta Ran en articulant soigneusement. Drôle de nom. Ce sont tes parents qui te l'ont donné ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? dit Loup, jetant son os par-dessus son épaule.

— Je fais simplement la conversation.

— Je préfère le silence, grommela Loup.

Après un moment durant lequel la tension entre eux fut palpable, Ran ouvrit des yeux ronds.

— Je suis vraiment désolé, dit-il, détachant quelques derniers bouts de viande sur son aile. Je débarque en pleine lune de miel, c'est ça ? Tu es un sacré veinard.

Son visage se plissa tandis qu'il enfournait la viande dans la bouche.

Loup criska les doigts dans le gravier.

Étudiant leur invité à travers la fumée et la chaleur du feu, Scarlet se pencha en avant.

— C'est moi, ou bien vous vous connaissez tous les deux ?

Aucun d'eux ne chercha à nier. Loup épinglait Ran sous son regard, prêt à se jeter sur lui.

Subitement prise d'un soupçon, Scarlet sortit son pistolet.

— Remonte ta manche.

— Je te demande pardon ? dit Ran, léchant le jus de viande sur son poignet.

Elle se leva pesamment et pointa son arme sur lui.

— Tout de suite.

Il n'hésita qu'un instant. L'expression indéchiffrable, il remonta sa manche gauche au-dessus du coude. Il avait le code LSOP1126 tatoué sur l'avant-bras.

Scarlet sentit la colère s'emparer d'elle, aussi brûlante que les braises de leur feu.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était l'un d'entre eux ? siffla-t-elle sans baisser son arme ni quitter le tatouage des yeux.

Pour la première fois, Ran se raidit.

— J'espérais découvrir ce qu'il faisait là, et pourquoi il t'avait abordée dans le train, sans t'inquiéter, répondit Loup. Scarlet, je te présente Ran Kesley, un Loyal Soldat de l'Ordre Prédateur. N'aie pas peur, ce n'est qu'un oméga.

Ran se hérissa sous l'insulte.

Elle les dévisagea tour à tour.

— Tu as senti son odeur sur moi, l'accusa-t-elle. Quand je suis revenue dans le compartiment, tu savais – et tu savais aussi qu'il nous suivait, depuis le début ! Comment... ? (Elle resta bouche bée devant Loup. Ses yeux surnaturels. Ses sens trop aiguisés. Ses crocs. Les hurlements. Le fait qu'il n'avait jamais goûté une tomate.) Vous êtes qui en réalité ?

Loup parut chagriné, mais ce fut Ran qui prit la parole.

— Que lui as-tu dit exactement, frangin ?

Loup se leva, obligeant Ran à rejeter la tête en arrière pour soutenir son regard.

— Elle sait que je ne suis plus ton frère, répondit-il. Et qu'elle doit se méfier de tous ceux qui portent cette marque.

L'ironie du propos fit sourire Ran.

— C'est tout ?

— Je sais que vous détenez ma grand-mère ! s'emporta Scarlet.

Une volée d'hirondelles s'enfuit de l'arbre le plus proche. Quand leurs battements d'ailes se furent éloignés, le calme revint dans les sous-bois où résonnaient encore les paroles de Scarlet. Sa main qui tenait le pistolet se mit à trembler ; elle se domina tant bien que mal pendant que Ran, parfaitement à l'aise, restait à moitié allongé sur la berge.

— C'est vous qui avez ma grand-mère, répéta-t-elle, plus lentement cette fois. Pas vrai ?

— Eh bien... pas sur moi, non.

Des points blancs dansèrent dans le champ de vision de Scarlet, qui dut faire un gros effort de volonté pour ne pas presser la détente et faire voler en éclats son petit sourire supérieur.

— Pourquoi nous as-tu suivis ? demanda-t-elle quand sa colère fut retombée à un niveau maîtrisable.

Elle le vit soupeser sa réponse. Ran se redressa, une paume en appui sur le gravier, puis se mit debout en s'époussetant les mains.

— On m'a envoyé récupérer mon frère, expliqua-t-il tranquillement. Il ne te l'a peut-être pas dit, mais lui et moi faisons partie d'un corps d'élite affecté à une mission spéciale. Cette mission vient d'être annulée, et maître Jael nous a demandé de rentrer. Tous.

Scarlet sentit ses entrailles se nouer devant le regard menaçant de Ran. Loup affichait une expression plus méfiante et plus sombre que jamais.

— Je ne rentrerai pas avec toi, déclara-t-il. J'en ai terminé avec Jael.

Ran renifla.

— J'en doute. Tu sais aussi bien que moi qu'un frère ne peut jamais quitter la meute. (Il rabattit sa manche sur son tatouage.) Même si je t'avoue que je m'accommodais très bien de ton absence.

Le vent tourna, projetant des étincelles dans la figure de Scarlet qui recula en clignant des paupières.

— Tu te crois malin d'être venu seul, sans Jael pour te protéger ? demanda Loup.

— Je n'ai pas besoin de sa protection.

— Ce serait bien la première fois.

Avec un grognement de rage, Ran se jeta sur lui, mais Loup fut plus rapide et lui envoya un crochet à la mâchoire. Ran bloqua le coup, saisit le poing de Loup et mit son élan à profit pour passer derrière lui et verrouiller son bras autour de son cou. Loup lui empoigna l'avant-bras et le fit basculer par-dessus son épaule. Ran atterrit sur le dos, les pieds dans l'eau.

Il se releva en un clin d'œil.

Scarlet, le cœur battant, fit passer son pistolet de l'un à l'autre d'une main tremblante. Ran écumait de rage, alors que Loup semblait taillé dans le roc, l'air vigilant et calculateur.

— Je crois vraiment qu'il est temps que tu reviennes, frangin, gronda Ran entre ses dents serrées.

Loup secoua la tête ; quelques mèches humides lui retombèrent sur le front.

— Tu n'as jamais eu aucune chance contre moi.

— Tu vas t'apercevoir que j'ai fait des progrès, alpha.

Loup ricana, et Scarlet comprit qu'il ne verrait jamais Ran comme un adversaire crédible.

— C'est pour ça que tu nous as suivis ? Dans l'espoir d'accéder à un meilleur statut – de prendre mon ancienne place dans la meute ?

— Je t'ai dit pourquoi je suis là. Jael m'a ordonné de te ramener. La mission est annulée. Quand il a appris ta petite rébellion...

Loup bondit sur Ran et le plaqua au sol. La tête de Ran s'enfonça dans l'eau et heurta les cailloux avec un bruit sourd. Scarlet poussa un cri ; elle courut séparer les deux frères, plantant ses ongles dans le bras

de Loup.

— Non, arrête ! Il a des choses à nous dire !

Loup, les babines retroussées, arma le poing et frappa Ran au visage.

— Loup ! Arrête ! Ma grand-mère ! Il sait quelque chose – Loup, lâche-le !

Voyant qu'il ne l'écoutait pas, Scarlet tira un coup de feu en l'air. L'écho roula dans la clairière – mais Loup continua à cogner. Ran cessa de se débattre ; ses mains glissèrent sans force le long des avant-bras de Loup avant de s'enfoncer sous l'eau.

— Tu vas le tuer ! s'écria-t-elle. Loup ! Loup !

Alors qu'un dernier filet de bulles s'échappait de la bouche de Ran, Scarlet recula d'un pas, se vida les poumons, puis pressa la détente une deuxième fois.

Loup lâcha une exclamation et bascula sur le côté. Il se tenait le bras gauche, à l'endroit où le sang rougissait déjà sa manche. Mais la plaie n'était pas profonde ; la balle l'avait à peine égratigné.

Il regarda Scarlet en clignant des paupières.

— Tu m'as... tiré dessus ?

— Tu ne m'as pas tellement laissé le choix.

Les oreilles bourdonnantes, Scarlet se laissa tomber à genoux et souleva Ran hors de l'eau avant de le reposer en travers sur la berge. Il roula sur le flanc, l'œil gauche déjà fermé, pissant le sang par le nez et par la bouche. Toussant et hoquetant, il recracha un mélange de sang et d'eau sur le gravier.

Scarlet jeta un coup d'œil vers Loup. Il n'avait pas bougé, mais dans son expression la fureur meurtrière avait cédé la place à une forme d'admiration.

— Tu ne plaisantais pas, chez toi, approuva-t-il, quand tu m'as reçu le fusil à la main.

Scarlet lui lança un regard noir.

— Franchement, Loup. Qu'est-ce que tu as dans la tête ? Il a peut-être un tas de choses à raconter. Des choses qui m'aideront à délivrer ma grand-mère.

Son sourire s'adoucit, et pendant un instant il parut presque navré. Pour elle.

— Il ne parlera pas.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je le sais.

— Oui, eh bien ça ne me suffit pas !

— Surveille ton pistolet.

— Que... ?

Elle baissa les yeux sur le sol à côté d'elle, juste à temps pour voir Ran refermer les doigts sur la crosse de son pistolet. Elle empoigna l'arme par le canon et la lui arracha brutalement.

Un ricanement épuisé jaillit des lèvres de Ran, avec quelques postillons rougis de sang.

— Je te tuerai un de ces jours, grand frère. Si Jael ne s'en est pas déjà occupé.

— Arrête de le provoquer ! cria Scarlet. (Après s'être relevée hors de portée de Ran, elle remit le cran de sûreté et glissa son pistolet dans sa ceinture.) Tu n'es pas en position de lancer des menaces.

Ran n'ajouta rien. Les yeux clos, un filet de sang au coin de sa bouche entrouverte, il respirait laborieusement.

Scarlet, dégoûtée, se retourna vers Loup et le regarda ôter sa main de sa blessure pour fixer d'un air stupéfait ses doigts poissés de sang. Il s'appuya sur son coude et passa la main dans l'eau pour la nettoyer.

Avec un soupir, elle alla récupérer son sac dont elle sortit une petite trousse de premiers secours. Loup s'abstint de tout commentaire quand elle déchira sa manche pour désinfecter et bander sa plaie. La balle lui avait juste éraflé le biceps.

— Désolée de t'avoir tiré dessus, grommela-t-elle, mais tu allais le tuer.

— Je pourrais encore le faire, observa Loup, l'œil rivé sur ses mains.

Elle secoua la tête en terminant son pansement.

— Ce n'est pas vraiment ton frère, hein ? C'est juste un truc de gang ?

Loup grogna. Sans répondre.

— Loup ?

— Je n'ai jamais prétendu qu'on s'entendait bien.

Scarlet lut un mépris viscéral sur le visage de Loup. Ses yeux verts flamboyaient, braqués sur la forme inerte de Ran derrière elle.

— Tant mieux.

La férocité avec laquelle elle dit cela surprit Loup ; une partie de sa haine l'abandonna, et il reporta son attention sur elle.

— Parce que tu dois connaître ses faiblesses. Tu sauras le faire parler.

Ce regard attendri, de nouveau.

— Nous sommes entraînés à résister à un interrogatoire. Il ne nous aidera pas.

— Il a quand même lâché certaines informations. J'ai bien vu qu'il savait quelque chose quand je l'ai interrogé sur ma grand-mère. Et cette histoire de mission annulée, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est en rapport avec elle ?

Loup secoua la tête, mais Scarlet crut déceler une ombre dans ses yeux.

— Il nous a seulement dit ce qu'il voulait qu'on sache. Ou qu'on croie. Je n'y accorderais pas d'importance, à ta place.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

Ses doigts reprirent leur petit manège – fermés, ouverts, refermés.

— Je le connais. Il ferait n'importe quoi pour améliorer son statut. Voilà ce qu'il espérait obtenir en me suivant et en m'obligeant à revenir – ou simplement en apportant la preuve qu'il m'avait affronté et vaincu. Quant à cette mission dont je faisais partie avant de tout plaquer... ils ne l'auraient jamais annulée. C'était beaucoup trop important pour eux.

— Et ma grand-mère dans tout ça ?

Il s'ébroua.

— Exact. On ferait mieux de se remettre en route.

Il testa la vigueur de son bras blessé, puis s'appuya dessus pour se lever. Le feu était en train de mourir et il eut vite fait d'en piétiner les braises rougeoyantes, ignorant la carcasse du canard devenue noire comme du charbon.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protesta Scarlet. Tu ne crois pas qu'on devrait au moins essayer de l'interroger ?

— Scarlet, écoute-moi. Est-ce qu'il sait quelque chose qui pourrait nous être utile ? Oui, probablement. Mais il se taira. Sauf si tu décides de le torturer, et même comme ça, il aurait toujours plus peur de ce que lui ferait la meute s'il décidait de parler. Nous savons déjà où trouver ta grand-mère. À quoi bon perdre notre temps avec lui ?

— Et si on l'emmenait avec nous comme monnaie d'échange ? suggéra-t-elle en regardant Loup refermer son sac.

Loup éclata de rire.

— Une monnaie d'échange ? Cet oméga ? (Il indiqua Ran.) Il ne vaut pas un clou.

Même si on percevait encore sa colère sous-jacente, Scarlet se réjouit de constater que la folie avait disparu de ses yeux.

— Il va retourner auprès de ses complices, prévint-elle, et leur dire que tu es avec moi.

— Aucune importance. (Jetant le sac par-dessus son épaule, Loup jeta un dernier regard dédaigneux à son frère.) Nous serons sur place avant lui.

## CHAPITRE 22

La nuit descendit rapidement. La forêt se penchait vers eux, double mur d'ombres sous l'éclairage diffus de la lune décroissante. Après la jonction, ils avaient continué sans un mot en direction du nord. Voir une deuxième voie rejoindre la leur avait fait renaître l'espoir chez Scarlet – ils avaient désormais une chance d'être rattrapés par un nouveau train. Mais les aimants demeuraient silencieux. La lueur du minicran les éclairait suffisamment, mais Scarlet redoutait d'épuiser la batterie et savait qu'ils devraient bientôt s'arrêter.

Loup avait cessé de regarder derrière lui toutes les cinq minutes. Elle le soupçonna d'avoir su depuis le début qu'ils étaient suivis.

Quand il s'arrêta brusquement, Scarlet tressaillit, convaincue qu'il avait encore entendu des loups.

— Ici, ça ira. (Il levait la tête vers un arbre mort tombé en travers des deux talus, créant une passerelle au-dessus des voies.) Qu'en dis-tu ?

Scarlet le suivit à travers la broussaille qui lui arrivait à la taille.

— Je croyais que tu rigolais, tout à l'heure. Tu as réellement l'intention de nous faire sauter sur un train en marche ?

Il acquiesça.

— Sans nous casser une jambe ?

— Ni autre chose.

Il affronta son regard dubitatif avec une pointe d'arrogance.

Elle haussa les épaules.

— Si ça peut nous permettre de sortir de cette forêt...

Le talus était raide, mais elle l'escalada sans difficulté en s'aidant des racines et des rochers qui dépassaient. Une exclamation étouffée lui fit baisser la tête. Loup se hissait derrière elle en grimaçant de douleur. Elle retint son souffle, tenaillée par la culpabilité, tandis qu'il s'époussetait les mains.

— Laisse-moi jeter un coup d'œil, dit-elle, lui prenant le bras pour éclairer son bandage avec son minicran. (Le sang n'avait pas encore traversé.) Je suis vraiment désolée de t'avoir blessé.

— Tu en es sûre ?

Ses doigts s'attardèrent sur le bandage, pour vérifier qu'il restait suffisamment serré.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu n'hésiterais pas une seconde à me tirer dessus encore une fois si tu pensais que ça pouvait aider ta grand-mère.

Elle leva la tête vers lui en clignant des paupières, presque étonnée de le découvrir aussi proche.

— C'est vrai, reconnut-elle, mais ça ne veut pas dire que je ne serais pas désolée ensuite.

— En tout cas, je suis content que tu n'aies pas suivi mon conseil de viser la tête, conclut-il.

Ses dents brillaient à la lueur du minicran. Ses doigts frôlèrent la poche du sweat-shirt de Scarlet, qui tressaillit.

Puis Loup retira sa main et se retrouva à cligner des yeux sous la lumière directe du minicran.

— Pardon, bredouilla Scarlet, braquant la lumière vers le sol.

Loup la contourna et éprouva la solidité du tronc avec son pied.

— On devrait pouvoir s'y fier.

Scarlet trouva une ironie étrange dans le choix de ces mots.

— Loup, commença-t-elle, d'une voix qui résonnait curieusement dans le silence de la forêt. (Il se raidit, sans se retourner.) Quand tu m'as raconté que tu avais quitté la meute, j'ai cru que ça remontait à des mois, ou même des années, mais à entendre Ran j'ai l'impression que c'est beaucoup plus récent.

Il pivota vers elle, une main dans les cheveux.

— Loup ?

— Ça remonte à trois semaines, murmura-t-il. Moins de trois semaines.

Elle inspira profondément, retint son souffle et se vida les poumons d'un coup.

— À peu près en même temps que la disparition de ma grand-mère.

Il baissa la tête, incapable de soutenir son regard.

Scarlet frissonna.

— Tu as prétendu que tu n'étais personne, à peine un garçon de courses. Mais Ran t'a appelé « alpha ». Je croyais que ça correspondait à un statut plutôt élevé ?

Elle vit son torse se gonfler et retomber lentement.

— Et maintenant, tu me racontes que tu leur as tourné le dos pile au moment où ma grand-mère a été enlevée.

Il frotta son tatouage d'un air absent, toujours muet. Scarlet attendit, gagnée par la colère, qu'il trouve enfin le courage de l'affronter. Le minicran projetait un faible halo bleuté à leurs pieds, sans éclairer son visage. Dans la nuit, elle ne distinguait pratiquement que ses pommettes saillantes, la ligne de sa mâchoire et ses cheveux hérissés.

— Tu m'as fait croire que tu ignorais pourquoi ils l'ont enlevée. Mais c'est faux, n'est-ce pas ?

— Scarlet...

— Qu'y a-t-il de vrai dans tout ça ? Tu as réellement quitté la meute, ou bien c'est encore une histoire pour me... (Elle recula d'un pas, la bouche grande ouverte. Ses pensées se bousculaient ; une cascade de doutes et de questions lui tombait dessus.) Ce ne serait pas moi, la mission dont parlait Ran ? Celle qui est soi-disant annulée ?

— Non...

— Et dire que mon père m'avait prévenue ! Il m'avait dit qu'ils enverraient quelqu'un, et tu as débarqué comme une fleur, sans même te cacher. Je savais que je n'aurais jamais dû te faire confiance, mais j'ai quand même voulu croire...

— Scarlet, ça suffit !

Elle s'entortilla le poing dans les cordons de son sweat-shirt, serrant le col autour de son cou. Son cœur battait la chamade, et le sang semblait la brûler sous sa peau.

Elle entendit Loup prendre une grande respiration, le vit écartier les mains dans la lueur du minicran.

— D'accord, j'ai menti en prétendant ignorer pourquoi ils avaient enlevé ta grand-mère. Mais je peux t'assurer que tu n'es pas la mission dont parlait Ran.

Elle redressa le minicran pour lui braquer la lumière dans la figure. Loup plissa les paupières sans chercher à se dérober.

— Mais c'est en rapport avec ma grand-mère.

— Absolument, c'est en rapport avec ta grand-mère.

Elle se mordit la lèvre inférieure, tâchant de réprimer la rage qu'elle sentait bouillonner en elle.

— Je te demande pardon. Si je te l'avais dit, tu ne m'aurais jamais fait confiance. J'aurais dû t'en parler quand même, seulement... je n'ai pas osé.

La main qui tenait le minicran se mit à trembler.

— Raconte-moi tout ce que tu sais.

Il y eut un long silence.

Un très, très long silence.

— Tu vas me détester, murmura-t-il.

Son torse s'affaissa et Loup se fit tout petit, comme il avait déjà tenté de le faire derrière l'auberge, dans les phares de la navette de Scarlet.

Scarlet se plaqua les mains sur les hanches, si fort qu'elle en eut mal jusque dans les os.

— Ran et moi faisons partie de la meute envoyée chez ta grand-mère.

Scarlet sentit ses entrailles se nouer. *La meute envoyée chez ta grand-mère.*

— Je n'étais pas avec eux quand ils lui sont tombés dessus, s'empressa-t-il de préciser. À peine arrivé à Rieux, j'ai compris que c'était l'occasion ou jamais de leur fausser compagnie. Je savais qu'ils auraient plus de mal à me retrouver hors de la ville. Alors, j'ai saisi ma chance. Le matin de l'enlèvement. (Il croisa les bras, comme pour se protéger contre la haine de Scarlet.) J'aurais pu les en empêcher. J'étais plus fort qu'eux tous réunis. J'aurais pu faire échouer l'opération. J'aurais pu avertir ta grand-mère, ou toi. Mais non. Je me suis contenté de fuir.

Ravalant un sanglot, Scarlet lui tourna le dos et leva la tête vers le ciel noir pour retenir ses larmes sans avoir à les essuyer. Elle attendit d'être sûre de sa voix pour lui faire face.

— C'est là que tu as commencé à te rendre aux combats libres ?

— Et à l'auberge, confirma-t-il avec un hochement de tête.

— Et ensuite, quoi ? Tu as eu des remords, alors tu as eu l'idée de me suivre partout, peut-être même de me donner un coup de main à la ferme, comme si tu allais pouvoir te racheter ?

Il grimaça.

— Bien sûr que non. Je savais que c'était du suicide de me montrer avec toi, qu'ils finiraient par me retrouver tôt ou tard si je restais à Rieux, mais je... tu... (Les mots ne lui venaient pas.) Je ne suis pas arrivé à partir.

Scarlet entendit un craquement de plastique et se força à desserrer les doigts autour de son minicran.

— Pourquoi l'ont-ils enlevée ? Que lui veulent-ils ?

Il ouvrit la bouche, puis hésita.

Scarlet haussa les sourcils. Son cœur battait à tout rompre.

— Alors ?

— Ils essaient de retrouver la princesse Sélène.

Avec le sang qui grondait à ses oreilles, elle crut d'abord avoir mal entendu.

— Ils essaient de retrouver qui ?

— La princesse lunaire, Sélène.

Elle se recula. Elle crut un instant que Loup se moquait d'elle, mais il paraissait trop sérieux, presque horrifié.

— Quoi ?

Il se balançait d'un pied sur l'autre, l'air gêné.

— Ils la cherchent depuis des années, et ils pensent que ta grand-mère pourrait savoir où elle se cache.

Scarlet le dévisagea avec incrédulité, certaine qu'elle avait mal compris. Ou qu'il se trompait. Mais le regard de Loup, pénétrant et sûr de lui, la fit douter.

— Pourquoi est-ce que ma grand-mère... (Elle secoua la tête.) La princesse lunaire est morte !

— Il y a des preuves qu'elle a survécu à l'incendie, et qu'on l'a recueillie et emmenée sur Terre, lui apprit Loup. Et, heu, Scarlet...

— Oui ?

— Tu es sûre que ta grand-mère ne sait rien ?

Elle demeura bouche bée.

— C'est une agricultrice ! Elle a vécu en France toute sa vie. Comment veux-tu qu'elle sache quoi que ce soit ?

— Elle était dans l'armée avant de se reconvertir. Elle a bourlingué, à l'époque.

— Ça remonte à plus de vingt ans. La princesse a disparu depuis quoi, dix, quinze ans ? C'est ridicule.

— Tu ne peux pas écarter complètement cette hypothèse.

— Mais si, je peux !

— Et si elle savait vraiment quelque chose ?

Elle fronça les sourcils, mais son incrédulité faiblit devant le désespoir croissant de Loup.

— Scarlet, insista-t-il, Ran a prétendu que la mission était annulée – il voulait forcément parler de la recherche de la princesse. J'imagine mal pour quelle raison, après tant d'années... mais si c'est vrai, ça peut vouloir dire qu'ils n'ont plus besoin de ta grand-mère.

Le cœur de Scarlet se serra.

— Alors, ils vont la relâcher ?

Des rides se creusèrent au coin des lèvres de Loup, et Scarlet sentit un poids lui écraser la poitrine. Il n'eut pas besoin de parler pour qu'elle devine la réponse.

Non. Non, ils n'allaient pas la relâcher.

Elle inspira profondément, prise de vertige, ramenant son attention sur les reflets de lune sur les voies en contrebas.

— Si j'avais su... si je t'avais connue plus tôt... je t'aurais aidée, Scarlet. Je voudrais essayer de réparer, mais ils veulent des informations que je n'ai pas. Le mieux pour ta grand-mère serait de leur être utile. Même si Sélène ne les intéresse plus, il y a peut-être quelque chose qu'elle sait, un détail de son passé, qui pourrait lui donner de la valeur à leurs yeux. C'est pour ça que si tu te rappelles quelque chose, n'importe quoi... C'est ta meilleure chance de la sauver. Tu pourrais procéder à un échange. En leur donnant l'information qu'ils veulent.

Scarlet étouffait presque sous la frustration.

— Je ne sais pas ce qu'ils veulent.

— Réfléchis. Tu n'as jamais rien remarqué de suspect chez ta grand-mère ? Un truc qu'elle aurait pu faire, ou dire, qui t'aurait paru bizarre ?

— Elle fait tout le temps des trucs bizarres.

— En rapport avec les Lunaires ? Ou la princesse ?

— Non, elle... (Scarlet hésita.) Bon, c'est vrai qu'elle a toujours été plus indulgente envers eux que la plupart des gens. Elle évite de juger trop vite.

— Quoi d'autre ?

— Rien. Rien du tout. Elle n'a jamais eu le moindre rapport avec les Lunaires.

— Il y a des preuves que c'est faux.

— Quelles preuves ? De quoi est-ce que tu parles ?

Loup se gratta la tête.

— Elle t'a sûrement raconté son voyage sur la Lune.

Scarlet pressa les paumes sur ses yeux, prenant une inspiration tremblotante.

— Tu es dingue. Qu'est-ce que ma grand-mère serait allée faire sur la Lune ?

— Accompanyer la seule mission diplomatique envoyée sur la Lune au cours des cinquante dernières années. Elle était la pilote des émissaires terriens. La visite a duré pratiquement deux semaines, elle a forcément eu quelques rapports avec des Lunaires... (Il fronça les sourcils.) Elle ne t'en a jamais parlé ?

— Non ! Pas un mot, jamais. C'était quand ?

Loup détourna la tête, et elle vit son hésitation.

— Loup ! C'était quand ?

Il sembla hésiter avant de répondre à voix basse :

— Il y a quarante ans. Neuf mois avant la naissance de ton père.

## CHAPITRE 23

Tout se mit à tourner autour de Scarlet. Elle scruta le visage de Loup, en quête d'une indication qu'il plaisantait, mais n'en trouva aucune.

— Mon père.

— Désolé, murmura-t-il. Je pensais que... enfin, qu'elle t'en aurait parlé.

— Mais... d'où sors-tu ça ?

— Tout découle de la princesse. D'après nos informations, elle a été emmenée loin de la Lune par un certain Logan Tanner, un médecin. (Il la dévisagea d'un air interrogateur, mais voyant que le nom ne lui disait rien, il continua.) Les seuls Terriens avec lesquels Tanner aurait pu nouer des contacts avant son départ de la Lune étaient les membres de la mission diplomatique de ta grand-mère. Dans son entourage, on le soupçonnait d'avoir eu une liaison avec Michelle Benoît pendant son séjour. Théorie qui s'est renforcée quand on a découvert que Michelle avait donné naissance à un fils, sans père déclaré, neuf mois plus tard.

Incapable de rester debout, Scarlet se laissa tomber dans l'herbe. Si Loup disait vrai... si sa théorie était correcte... cela voulait dire que son grand-père était lunaire.

Des pensées se bousculèrent pêle-mêle dans sa tête. Des indices qu'elle avait recueillis sans le savoir se mirent en place. La sympathie de sa grand-mère à l'égard des Lunaires. Le fait qu'elle ne lui avait jamais parlé de son grand-père. Son insistance pour que la naissance de Scarlet comme celle de son père n'aient pas lieu à l'hôpital – où les tests sanguins obligatoires auraient inmanquablement dévoilé leurs origines.

Comment avait-elle pu garder le secret aussi longtemps ?

Scarlet comprit tout à coup que sa grand-mère avait prévu d'emporter son secret dans la tombe. Elle n'avait jamais eu l'intention de lui dire la vérité.

Une chose aussi énorme. Aussi importante. Et sa grand-mère la lui avait cachée !

— Aucun secret, dit-elle à mi-voix, la tête baissée pour ne pas montrer ses yeux mouillés de larmes. Nous n'avons pas de secret l'une pour l'autre.

— Désolé, répéta Loup, s'accroupissant devant elle. J'étais sûr que tu étais au courant.

— Je ne l'étais pas.

Elle s'essuya les yeux. Pourquoi sa grand-mère ne lui avait-elle rien dit sur ce Logan Tanner ? Était-ce une manière de la protéger contre la méfiance et les préjugés qu'elle n'aurait pas manqué de subir si on avait appris qu'elle avait du sang lunaire ? Ou bien s'agissait-il d'autre chose ? Par exemple de couvrir un autre secret, encore plus improbable...

Elle en avait mal au cœur quand elle pensait à tout ce qu'on lui avait dissimulé.

Loup tourna brusquement son attention vers le sud, l'oreille dressée.

Les ruminations de Scarlet s'interrompirent aussitôt. Elle écouta, mais n'entendit que le vent dans les arbres et le chant mélodieux des cigales.

Loup murmura :

— Il y a un train qui arrive.

Il la contempla, le front barré d'un pli soucieux. On voyait bien qu'il avait peur d'en avoir trop dit, mais elle en voulait davantage.

Hochant la tête, elle posa une main par terre et se remit debout.

— Et ces gens s'imaginent que ma grand-mère saurait où trouver la princesse lunaire parce que... ?

Loup s'avança tout au bord du talus et jeta un coup d'œil sur les voies.

— Ils pensent que le Dr Tanner a demandé de l'aide à ta grand-mère quand il a débarqué sur Terre avec la princesse.

— Ils le pensent, mais ils ne peuvent pas en être sûrs.

— Peut-être pas, convint Loup en éprouvant encore une fois la solidité du tronc sous son pied. Mais c'est pour ça qu'ils l'ont enlevée. Pour découvrir ce qu'elle sait.

— Pourquoi ne pas plutôt retrouver ce Dr Tanner et lui poser la question ?

Loup fit la grimace.

— Parce qu'il est mort. (Il se pencha pour ramasser leur sac et l'enfiler sur son coude.) Il s'est suicidé cette année. Dans un asile de fous de la Communauté orientale.

Une part de la colère de Scarlet se dissipa, remplacée par de la pitié envers cet homme qui n'existait pour elle que depuis quelques minutes.

— Un asile de fous ?

— Oui, il avait été interné là-bas. À sa propre demande.

— Comment ? Il était lunaire. Pourquoi personne ne l'a arrêté et renvoyé sur la Lune ?

— Il avait dû trouver un moyen de se fondre dans la population terrienne.

Loup lui tendit la main et Scarlet la prit machinalement, tressaillant quand il referma ses doigts brûlants sur les siens. Après un battement de cœur, il desserra sa prise et la guida sur le tronc.

Scarlet les éclaira de son mieux avec son minicran, s'efforçant de réfléchir malgré le grondement du sang à ses oreilles.

— Il connaissait forcément quelqu'un d'autre sur Terre. Ne me dis pas que la piste s'arrête à ma grand-mère. D'après mon père, elle ne leur avait toujours rien dit après des semaines de... enfin, des semaines de détention. Ils ont bien dû se rendre compte qu'ils avaient enlevé la mauvaise personne !

— Tu es vraiment sûre de ça ? répondit Loup d'une voix étonnamment mesurée.

Elle le fusilla du regard. L'héritière lunaire était un mythe, une pure invention, une fable... comment sa grand-mère, travailleuse et indépendante, cultivatrice dans le village de Rieux, aurait-elle pu se retrouver impliquée là-dedans ?

Mais Scarlet ne pouvait plus être sûre de rien. Pas si sa grand-mère lui avait bel et bien caché une chose aussi énorme.

Un bourdonnement léger couvrit les bruits de la forêt. La voie magnétique prenait vie.

Une pression sur ses doigts fit courir un frisson dans le dos de Scarlet.

— Scarlet, lui dit Loup, elle a tout intérêt à leur donner quelque chose. Et toi aussi. Réfléchis. Le moindre détail pourrait nous être utile.

— À propos de la princesse Sélène ?

Il fit oui de la tête.

— Je ne vois rien. (Scarlet haussa les épaules, impuissante.) Absolument rien.

Elle se sentit épinglée sous son regard, jusqu'à ce que, sourcils froncés, il décide de la libérer. Il lui lâcha la main également.

— Pas grave. On trouvera un autre moyen.

Scarlet savait qu'il avait tort. C'était grave. Ces monstres poursuivaient un fantôme, et sa grand-mère se retrouvait malgré elle entre leurs griffes, à cause d'une liaison passagère qui remonterait soi-disant à plus de quarante ans... et Scarlet ne pouvait rien y faire.

Elle baissa les yeux – et l'angoisse la saisit quand elle vit à quelle hauteur ils se trouvaient. Dans le noir, elle avait l'impression de se tenir au bord d'un précipice.

— On a environ deux minutes, estima Loup. Quand le train sera là, il faudra se décider très vite. Sans hésitation. Tu pourras le faire ?

Scarlet tâcha d'humecter sa langue parcheminée, mais elle était aussi sèche que l'écorce craquelée sous ses semelles. Les secondes s'égrenaient dans sa tête. Trop vite. Le bourdonnement des aimants se fit plus fort. Elle entendit un sifflement d'air le long de la voie.

— Tu comptes me laisser sauter toute seule, cette fois ? demanda-t-elle, voyant une lueur se dessiner au bout d'une courbe.

Des phares rasèrent la cime des arbres, se découpèrent à l'infini entre les arbres. Sous eux, les aimants se mirent à crépiter.

— Tu y tiens vraiment ?

Il posa le sac entre eux.

Scarlet se pencha sur les voies, s'y représenta un train lancé à pleine vitesse. Des vibrations subtiles lui chatouillaient la plante des pieds. Ses genoux se bloquèrent.

Elle fourra son minicran dans le sac et s'avança sur un gros nœud qui dépassait du tronc.

— Tourne-toi.

Il esquissa un sourire, mais un pli discret subsista sur son front, une pointe de préoccupation. Il l'aida à grimper sur son dos, en la soulevant par les cuisses de manière qu'elle croise bien les jambes autour de sa taille.

En s'accrochant aux épaules de Loup, Scarlet se fit la réflexion qu'elle serait parfaitement en droit de le détester. Il avait eu l'occasion de sauver sa grand-mère et avait préféré s'enfuir. Il lui avait menti, lui avait caché des choses très importantes qu'elle aurait dû savoir...

Pourtant, il était toujours là, avec elle. Acceptant de risquer sa vie et d'affronter ses anciens tourmenteurs pour l'aider. Pour la conduire auprès de sa grand-mère.

Se mordant la lèvre, elle se pencha en avant.

— Je suis contente que tu m'aies tout dit.

Son corps parut se recroqueviller sous elle.

— J'aurais dû te parler de ça plus tôt.

— Oui, c'est vrai. (Elle inclina la tête, collant sa tempe contre la sienne.) Mais je ne t'en veux pas.

Elle déposa un baiser sur sa joue et le sentit se figer. Son cœur cognait contre les poignets de Scarlet noués devant lui.

Le train déboucha de la courbe, souple comme un serpent. Sa carrosserie blanche et luisante se rua vers eux, soulevant dans son sillage une bourrasque qui agitait les arbres de chaque côté de la voie.

En détachant sa tête de celle de Loup, Scarlet put l'observer de près et remarqua une cicatrice dans son cou. Contrairement aux autres, elle était discrète et parfaitement rectiligne – le genre de cicatrice qu'on récolte sur une table d'opération plutôt que sur un ring.

Puis Loup s'accroupit et Scarlet, ramenant son attention sur le train, sentit son pouls s'emballer. Loup agrippa le sac. Tous ses muscles étaient bandés, son pouls galopait, et elle ne put s'empêcher de faire la comparaison avec le calme stupéfiant qu'il avait manifesté au moment de sauter par la fenêtre du train.

Puis le convoi jaillit sous eux, faisant trembler le tronc et secouant Scarlet.

Loup poussa le sac dans le vide et bondit. Les ongles plantés dans sa chemise, Scarlet serra la mâchoire pour ne pas hurler.

Ils atterrirent lourdement sur le toit lisse comme le verre. Le train à lévitation magnétique s'enfonça à peine sous l'impact, et Scarlet le sentit instantanément – quelque chose n'allait pas. Loup glissait, entraîné vers la gauche, déséquilibré par son fardeau.

Scarlet poussa un cri ; son élan lui fit lâcher prise et rouler vers le bord. Elle tenta de se raccrocher à Loup du bout des ongles mais ne réussit qu'à lui lacérer sa chemise ; puis elle bascula dans le vide.

Une main la retint par le poignet. Sa chute fut stoppée net, au prix d'une vive douleur dans l'épaule. Elle hurla, battant des jambes au-dessus du sol qui défilait sous elle à toute vitesse. Les cheveux dans les yeux, elle leva son autre main à l'aveuglette, trouva l'avant-bras de Loup et s'y cramponna désespérément.

Elle l'entendit grogner – presque rugir – et se sentit hissée vers le haut. Elle martela le côté du train avec ses pieds, à la recherche d'une prise, avant d'être soulevée sur le toit. Loup roula sur lui-même pour s'écarter du bord et se retrouva couché sur elle. Il chassa les boucles qu'elle avait dans la figure, l'empoigna par les épaules, massa son poignet meurtri, cherchant frénétiquement à s'assurer qu'elle était bien là. Qu'elle n'avait rien de grave.

— Je suis désolé, j'ai perdu ma concentration, j'ai glissé – je suis désolé, Scarlet. Ça va aller ?

Elle prit une respiration frémissante. Le monde cessa de tourner autour d'elle, mais l'adrénaline lui mettait les nerfs à vif et la faisait trembler de la tête aux pieds. Levant les yeux vers Loup, elle glissa ses doigts dans les siens pour le calmer.

— Je vais bien, haleta-t-elle, s'efforçant de lui sourire. (Il ne lui rendit pas la pareille. Une lueur d'horreur brillait dans ses yeux.) Je me suis peut-être froissé quelque chose dans l'épaule, mais...

Elle s'interrompit, notant une tache rouge sur le bandage de Loup. Il l'avait rattrapé avec son mauvais bras, rouvrant sa blessure.

— Tu saignes.

Elle leva la main vers son bandage mais il lui saisit les doigts, qu'il broya presque à les briser. Scarlet se retrouva épinglée sous son regard intense et terrifié. Il continuait à chercher son souffle. Elle continuait à trembler, sans pouvoir s'arrêter.

Son esprit se vida, indifférent à tout sauf au vent cinglant et au sentiment de fragilité qui se dégageait de Loup en cet instant, comme si le moindre mouvement risquait de le briser.

— Je vais bien, lui assura-t-elle encore une fois, passant son bras libre dans son dos pour l'attirer contre elle et s'abriter tout contre lui, la tête au creux de son épaule.

Elle le sentit se racler la gorge, puis il referma ses bras autour d'elle et l'étreignit de toutes ses forces.

Le train obliqua vers l'ouest, au milieu de la forêt qui défilait de part et d'autre. Il fallut des siècles pour que l'adrénaline s'évacue des membres de Scarlet, pour qu'elle puisse de nouveau respirer normalement sans craindre de s'arracher les poumons. Loup n'avait pas relâché son étreinte un seul instant. Seul son souffle contre l'oreille de Scarlet prouvait qu'il était toujours en vie, et non changé en statue.

Quand elle eut enfin cessé de trembler, Scarlet repoussa doucement Loup. Il desserra les bras à contrecœur et elle le regarda dans les yeux.

On n'y lisait plus la stupéfaction horrifiée mais de l'ardeur, de l'envie et de l'appréhension. Et de la peur, une peur terrible, mais qui n'avait probablement rien à voir avec la chute mortelle à laquelle elle venait d'échapper de justesse.

Les lèvres brûlantes, elle tendit le cou vers lui.

Mais alors il se rejeta en arrière et un vent froid, mordant, s'engouffra entre eux.

— On a intérêt à descendre avant le prochain tunnel, dit-il d'une voix enrouée.

Scarlet s'assit, rougissante, saisie d'un désir presque irrésistible de ramper jusqu'à lui – non pas pour descendre du toit, mais pour se lover de nouveau contre lui. Pour éprouver encore une fois, rien qu'un instant, cette sensation de chaleur, de confort et de plénitude.

Elle ravala rageusement cette envie. Loup regardait ailleurs, et elle savait qu'il avait raison. Ils n'étaient pas en sécurité ici.

N'osant pas se mettre debout, elle se traîna à plat ventre vers l'avant de la voiture, en s'adaptant aux mouvements subtils du train. Loup s'avança juste à côté, sans la toucher, mais jamais trop loin pour la rattraper si elle avait commencé à glisser.

Une fois au bout du toit, Loup se balançait en souplesse sur la plate-forme entre les deux voitures. Baisant les yeux vers lui, Scarlet aperçut son sac à ses pieds. Elle l'avait presque oublié, mais à présent un rire surpris s'échappa de ses lèvres. Son lancer avait été parfait.

Et peut-être que si elle ne l'avait pas embrassé sur la joue juste avant le saut, sa réception l'aurait été aussi.

Elle sentit un frisson la parcourir à cette idée. Serait-ce elle qui l'avait déconcentré ?

Elle s'assit au bord du toit, les jambes dans le vide.

— Crâneur, l'accusa-t-elle en se laissant glisser entre ses bras.

Il la rattrapa avec une douceur infinie et la déposa sur la plate-forme, laissant ses mains sur sa taille un peu trop longtemps – ou pas assez.

Il avait une expression douloureuse, confuse, le front soucieux. Refusant de croiser son regard, il ramassa le sac et s'engouffra dans la voiture.

Scarlet s'attarda un moment face à la porte, attendant que le vent lui rafraîchisse les idées, encore brûlante de la sensation de ses mains sur sa taille, ses épaules, ses poignets. La tête trop pleine de ce souvenir, de cette envie dévorante qu'elle avait eue de l'embrasser.

Adossée à la porte, elle glissa ses cheveux dans sa capuche. En tâchant de se convaincre que c'était une bonne chose que Loup se soit dérobé. Sa tendance à foncer sans réfléchir lui avait souvent attiré des ennuis. Elle fit le compte dans sa tête et s'aperçut avec stupeur qu'ils se connaissaient à peine depuis vingt-quatre heures.

Une journée. Incroyable ! Était-ce hier seulement qu'elle avait assisté à son combat ? Était-ce bien ce matin qu'elle avait surpris son père en pleine crise dans le hangar ?

Pourtant, même en sachant cela, ses sentiments restaient les mêmes. Ses joues restaient brûlantes. Son désir de se blottir entre ses bras restait intact.

Elle avait voulu l'embrasser. Elle le voulait toujours.

Elle poussa un soupir, et quand ses jambes lui parurent assez stables, pénétra dans la voiture.

C'était une voiture de marchandises, remplie d'un bout à l'autre de caisses en plastique. Un carré de lune entraît par la porte ouverte. Loup avait escaladé une pile de caisses et s'employait à les repousser pour leur ménager un peu de place.

Scarlet grimpa le rejoindre. Même si le silence lui pesait, elle ne trouvait rien à lui dire que des banalités qui auraient sonné faux. Elle préféra donc sortir un peigne de son sac et commencer à démêler ses cheveux que le vent avait tout ébouriffés. Loup cessa finalement de déplacer ses caisses et vint s'asseoir à côté d'elle. Jambes croisées. Les mains crispées sur les genoux. Les épaules voûtées. Sans la toucher.

Scarlet l'étudia du coin de l'œil, tentée de combler le vide entre eux, de poser sa tête sur son épaule. À la place, elle tendit le bras et passa le doigt sur son tatouage qu'on devinait dans la pénombre. Il se raidit.

— Est-ce que Ran disait la vérité ? Ils seraient vraiment prêts à te tuer pour les avoir quittés ?

Dans le silence, elle sentit son pouls battre au bout de son doigt.

— Non, finit-il par répondre. Ne t'inquiète pas pour moi.

Elle suivit du doigt une cicatrice qui lui barrait l'avant-bras du poignet jusqu'au coude.

— J'arrêterai de m'inquiéter quand cette histoire sera terminée. Quand on sera tous en sécurité loin d'eux.

Son regard vola vers elle, avant de descendre vers la cicatrice et le doigt de Scarlet posé dessus.

— Elle te vient d'où, cette cicatrice ? demanda-t-elle. D'un combat ?

Il bougea la tête, presque imperceptiblement.

— D'une bêtise.

Se mordant la lèvre, elle se rapprocha de lui et toucha une autre cicatrice plus claire sur sa tempe.

— Et celle-là ?

Il s'écarta, contraint de relever la tête pour lui échapper.

— Un mauvais souvenir, répondit-il, sans autre précision.

Scarlet fit un petit bruit pensif, puis descendit le doigt vers la cicatrice minuscule sur sa lèvre.

— Et celle-l...

Il lui saisit la main, mettant fin à la caresse. Sans être brutal, le geste était très ferme.

— Arrête, s'il te plaît, dit-il en baissant les yeux sur la bouche de Scarlet.

Scarlet s'humecta machinalement les lèvres et vit son regard s'affoler.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Un battement de cœur.

— Loup ?

Il ne l'avait toujours pas lâchée.

Scarlet leva l'autre main et lui caressa les phalanges avec le pouce.

Il retint son souffle.

Elle laissa ses doigts remonter le long de son bras, passer sur le bandage et sa tache de sang séché. Il était tendu comme un arc, plaqué contre la paroi. Sa main tressaillit sur celle de Scarlet.

— C'est juste... enfin, c'est la routine, pour moi, prononça-t-il d'une voix rauque.

— Comment ça ?

Elle le vit avaler sa salive. Il ne lui fournit aucune explication.

Se penchant en avant, elle lui effleura la mâchoire. Puis l'os de la pommette. Puis les cheveux, aussi drus et doux au toucher qu'ils en avaient l'air. Pour finir, il inclina la tête au creux de sa main, frottant doucement son nez contre ses doigts.

— Elle me vient d'un combat, murmura-t-il. Un combat stupide et sans raison. Elles me viennent toutes de là.

Son regard redescendit sur la bouche de Scarlet.

Elle hésita. Voyant qu'il ne bougeait toujours pas, elle se pencha plus près et l'embrassa. Doucement. Juste une fois.

À peine capable de respirer avec son cœur qui cognait à tout rompre, Scarlet recula pour laisser passer un filet d'air tiède entre eux, et l'image de Loup se troubla sous ses yeux, tandis qu'un soupir résigné s'échappait de ses lèvres.

Puis il l'attira vers lui et la serra dans ses bras. Scarlet ouvrit la bouche tandis que Loup enfonçait la main dans ses cheveux et lui rendait son baiser.



Liure trois

— *Oh, Mère-grand, comme vous avez  
de grandes dents !*



## CHAPITRE 24

— Cache-toi. (Cinder prononça ces mots lentement, délicatement, en un murmure implorant.) Cache-toi. RP2, cache-toi. Cache-toi, RP2. Disparais... Fonds-toi dans l'espace... Tu n'existes pas... Personne ne peut te voir...

Elle était assise en tailleur sur sa couchette, dans le noir, à se représenter le vaisseau qui l'entourait. Avec ses cloisons en acier, son moteur rugissant, les boulons et rivets soudés qui fixaient ses différents éléments, son ordinateur central, la verrière épaisse de son cockpit, la rampe d'accès de sa soute, le dock des capsules sous ses pieds.

Puis elle l'imagina devenir invisible.

Passer devant les radars sans apparaître sur leurs écrans.

Se dissoudre dans la noirceur sous l'œil vigilant des stations orbitales.

Danser avec grâce entre les autres vaisseaux qui sillonnaient le système solaire. Sans attirer l'attention. Sans exister.

Un picotement lui parcourut les vertèbres, commençant d'abord au sommet du cou avant de descendre jusqu'au coccyx. Une chaleur l'envahit, se répandit dans chaque muscle, chaque articulation, s'infiltrant dans ses doigts puis retournant vers les genoux.

Elle se vida les poumons, sentit ses muscles se relâcher avec son souffle et reprit son incantation.

— Cache-toi, RP2. RP2, cache-toi. Cache-toi.

— Ça marche ?

Elle ouvrit les yeux. Dans l'obscurité, elle ne distinguait que les têtes d'épingle des étoiles au-delà de son hublot. Ils s'étaient placés derrière la Terre par rapport au Soleil, laissant le vaisseau drapé dans l'ombre et l'immensité de l'espace.

Drapé. Caché. Invisible.

— Bonne question, reconnut-elle.

Elle leva la tête vers le plafond comme elle en avait déjà pris l'habitude, tout en sachant que c'était absurde.

Iko n'était pas dans le plafond, ni même dans les haut-parleurs qui diffusaient sa voix grêle. Elle était dans chaque câble, chaque puce informatique, chaque élément du système. Elle était partout sauf dans

l'acier et les boulons de la structure.

C'était un peu déconcertant.

— Je ne sais pas trop ce que je fais, avoua Cinder.

Elle jeta un coup d'œil par le hublot. On ne voyait pas d'autre vaisseau dans les parages, seulement des étoiles, des étoiles et encore des étoiles. Et au loin, un vague halo pourpre, peut-être un résidu gazeux de la queue d'une comète.

— Tu te sens différente ? demanda-t-elle.

Un bourdonnement s'éleva sous ses pieds, aussi léger que le ronronnement d'un chaton. Cela lui rappela la manière dont le ventilateur d'Iko s'emballait chaque fois qu'elle devait traiter une information.

— Non, répondit Iko après une minute, tandis que le bourdonnement s'éteignait. Toujours gargantuesque.

Cinder déplaça les jambes pour rétablir la circulation dans son pied.

— C'est bien ce qui m'inquiète. J'ai l'impression que c'est trop facile. Toute la flotte de la Communauté est à nos trousses. Elle a peut-être réclamé le concours des autres armées de l'Union, pour ce qu'on en sait, sans parler des Lunaires et des chasseurs de primes. Combien de vaisseaux as-tu relevés jusqu'ici sur notre radar ?

— Soixante et onze.

— D'accord – et aucun ne nous a remarqués ou n'a eu le moindre soupçon ? Ça te paraît possible ?

— Peut-être que tes pouvoirs font leur effet, finalement. Peut-être que tu es très douée pour tous ces trucs lunaires.

Cinder secoua la tête, oubliant qu'Iko ne pouvait pas la voir. Elle aurait bien voulu la croire, mais cela ne cadrait pas. Les Lunaires contrôlaient la bioélectricité, par les ondes radio. Une petite voix intérieure lui soufflait que ce numéro d'incantation et de visualisation n'était qu'une perte de temps.

Ce qui ne répondait pas à la question : Pourquoi n'avaient-ils pas encore été repérés ?

— Dis, Cinder, je vais devoir rester combien de temps comme ça ?

Cinder soupira.

— Je ne sais pas. Jusqu'à ce qu'on puisse installer un autre système de contrôle automatique.

— Et que tu m'aies trouvé un nouveau corps.

— Oui, ça aussi.

Elle se frotta les mains. La chaleur subtile qui avait gagné ses doigts de chair s'était dissipée, et pour une fois, ils étaient plus froids que ses doigts de métal.

— J'ai horreur d'être un vaisseau. C'est affreux, se plaignit Iko d'un ton geignard. Je me sens encore moins vivante que d'habitude.

Se laissant tomber en arrière sur sa couchette, Cinder contempla les coins sombres de sa cabine. Elle comprenait parfaitement ce qu'éprouvait Iko – pendant le court instant durant lequel elle avait tenu le rôle de système de contrôle automatique du vaisseau, elle avait eu l'impression que son cerveau s'étirait dans toutes les directions. Comme s'il avait rompu le contact avec le reste de son corps et flottait, tout seul, dans une dimension inexistante entre le monde réel et le monde digital. Elle fut prise de pitié pour Iko, toujours tellement soucieuse de devenir plus humaine.

— C'est seulement temporaire, lui assura-t-elle, repoussant une mèche de cheveux sur son front. Dès que la situation nous permettra de revenir sur Terre, nous...

— Hé, Cinder ! Tu regardes l'holocran ? (La silhouette de Thorne apparut sur le seuil, soulignée par les veilleuses dans le couloir.) Quoi, c'est l'heure de la sieste ? Allume un peu la lumière.

Cinder se massa les épaules.

— Tu ne vois pas que je suis occupée ?

Thorne balaya du regard la petite cabine plongée dans le noir.

— Si, c'est évident.

Jetant les pieds hors du lit, Cinder s'assit.

— J'essaie de me concentrer.

— Bon courage ! Mais en attendant, tu devrais venir voir. Ils parlent de nous à l'antenne. On est célèbres !

— Non, merci. Je ne tiens pas tellement à me revoir me ridiculiser lors du plus grand événement mondain de l'année.

Elle n'avait regardé qu'une seule fois la séquence du bal – où elle perdait son pied avant de rouler dans l'escalier, pour atterrir dans un fouillis de soie froissée et de gants boueux – et avait trouvé cela amplement suffisant.

Thorne agita la main.

— Ils ont déjà repassé la bande. Et maintenant, tu as réalisé le rêve de toutes les gamines sentimentales de moins de vingt-cinq ans.

— Oui, c'est vrai que ma vie a pris une tournure tellement fabuleuse.

Thorne lui lança une œillade.

— Peut-être pas, mais au moins, le fabuleux prince Kai connaît ton petit nom.

— L'empereur Kai, rectifia-t-elle d'un air renfrogné.

— Justement, dit-il avec un mouvement de tête vers l'avant du vaisseau. Il tient une conférence de presse à propos de toi. J'ai pensé que tu ne voudrais surtout pas manquer (Thorne s'éventa en se pâmant) ses grands yeux chocolat, ses mèches ébouriffées avec art, et...

Cinder bondit de son lit, bousculant Thorne contre le montant de la porte en passant devant lui.

— Aïe ! s'écria-t-il, avant de se frotter le bras. Qu'est-ce qui te met les câbles en rogne comme ça ?

— J'ai trouvé la chaîne, annonça Iko. (Sa voix suivit Cinder à travers la soute et jusque dans le cockpit, où l'écran principal montrait l'empereur Kai sur une estrade devant un parterre de journalistes.) La conférence vient de commencer, et oh ! qu'il est beau aujourd'hui !

— Merci, Iko, grommela Cinder en s'attribuant le siège du pilote.

— Hé, c'est mon...

Elle fit taire Thorne d'un geste et augmenta le volume.

— ... tout notre possible pour rattraper les fugitifs, disait Kai.

Ses cernes noirs semblaient indiquer qu'il n'avait pas connu une bonne nuit de sommeil depuis longtemps. Pourtant, à le voir comme ça, Cinder se sentit à la fois transportée et mortifiée en repensant à leur dernier face-à-face. Elle : étalée sur le gravier au bas des marches, avec des fils qui lui sortaient de la cheville.

Lui : dégoûté, éberlué, déçu.

Trahi.

— Nous avons déployé nos spationefs les plus rapides, équipés du matériel de recherche le plus récent et pilotés par nos meilleurs équipages, afin de retrouver leur trace. Jusqu'à présent, les fugitifs ont eu beaucoup de chance, mais cela ne pourra pas durer. Leur vaisseau n'est pas conçu pour de longs séjours en orbite. Tôt ou tard, ils devront retourner sur Terre et nous serons prêts à les recevoir.

— De quel genre de vaisseau s'agit-il ? demanda une journaliste au premier rang.

Kai consulta ses notes.

— C'est un vaisseau cargo militaire volé à la République américaine – un 214 RP2, classe 11.3. Ses équipements de localisation ont été démontés, ce qui explique en grande partie les difficultés que nous rencontrons à les appréhender.

Thorne, très fier de lui, donna une bourrade à Cinder.

À l'écran, Kai hocha la tête à l'intention d'un autre journaliste au fond de la salle.

— Vous dites que notre armée les cueillera à leur retour sur Terre. Combien de temps faudra-t-il attendre, selon vous, et cela signifie-t-il que vous abandonnez les recherches dans l'espace ?

— Absolument pas. Notre principal objectif consiste à leur remettre la main dessus le plus vite possible, et nous continuerons à les chercher dans l'espace jusqu'à ce qu'ils soient retrouvés. Toutefois, d'après les projections de mes experts, leur vaisseau devra se poser sur Terre d'ici deux jours à deux semaines, en fonction de leurs niveaux de carburant et d'électricité, et nous nous préparons aussi à cette éventualité. Oui ?

— J'ai appris par mes sources que cette cyborg, Linh Cinder...

— C'est toi, souffla Thorne en lui donnant une autre bourrade.

Elle chassa sa main d'une tape.

— ... aurait bénéficié d'une invitation personnelle au bal annuel – une invitation de votre part, Votre Majesté. Réfutez-vous cette information ?

— Une quoi ? demanda Thorne.

— Une invitation personnelle ? répéta Iko.

Cinder rentra la tête dans les épaules, préférant les ignorer l'un et l'autre.

À l'écran, Kai recula sur l'estrade, les bras écartés comme pour se donner la place de respirer, avant de s'éclaircir la voix et de revenir au micro.

— Non, c'est exact. J'avais rencontré Linh Cinder deux semaines avant le bal. Comme certains d'entre vous le savent déjà, c'était une mécanicienne hautement réputée ici, dans notre ville, et je l'avais embauchée pour réparer un androïde du palais. Et, oui, je l'avais inscrite sur la liste de mes invités personnels.

— Quoi ?

L'exclamation stridente qui jaillit des haut-parleurs du cockpit fit grimacer Cinder.

— C'était quand, ça ? Il y a intérêt à ce que ce soit après qu'Adri m'a mise en pièces, parce que s'il t'avait invitée au bal et que tu ne m'as rien dit, je...

— Iko, j'essaie d'écouter ! protesta Cinder en se tortillant sur son siège.

Kai l'avait effectivement invitée avant qu'Iko ne soit démembrée et revendue en pièces détachées. Cinder avait eu l'occasion de lui en parler, mais comme elle pensait à ce moment-là ne pas répondre à l'invitation, elle avait préféré se taire.

Voyant Kai faire signe à une autre journaliste, Cinder réalisa qu'elle avait manqué toute une question.

— Saviez-vous que c'était une cyborg ?

Kai la dévisagea d'un air perplexe, puis laissa son regard flotter au-dessus de l'assistance. Il se rapprocha du pupitre ; une ride se creusa sur l'arête de son nez.

Cinder se mordit la joue et se prépara à entendre une réplique cinglante. Qui aurait l'idée d'inviter une cyborg à danser ?

Mais à la place, Kai répondit simplement :

— Je ne vois pas ce que sa condition de cyborg vient faire là-dedans. Question suivante ?

Les doigts métalliques de Cinder tressaillirent.

— Votre Majesté, saviez-vous qu'elle était lunaire quand vous l'avez invitée ?

Donnant l'impression d'être à deux doigts de s'écrouler de fatigue, Kai secoua la tête.

— Non. Bien sûr que non. Je croyais – naïvement, semble-t-il – qu'il n'y avait pas de Lunaires dans la Communauté. En dehors de la délégation diplomatique que nous accueillons ici au palais, naturellement. Maintenant que je sais à quel point il leur est facile de se fondre au sein de la population, nous allons renforcer nos mesures de sécurité afin d'empêcher d'autres Lunaires d'émigrer chez nous, d'une part, et d'autre part nous allons traquer et expulser tous ceux qui se cacheraient à l'intérieur de nos frontières. J'ai bien l'intention de respecter scrupuleusement les accords interplanétaires de 54 TE. Oui, au deuxième rang ?

— Concernant Sa Majesté la reine Levana, a-t-elle – ou n'importe quel autre membre de la cour lunaire – émis un commentaire sur l'évasion de la fugitive ?

Kai grinça des dents.

— Oh, elle a trouvé une ou deux choses à dire là-dessus, oui.

Derrière Kai, un haut responsable du gouvernement toussota discrètement. La crispation de Kai s'estompa bien vite, remplacée par une neutralité polie.

— La reine Levana désire que Linh Cinder soit retrouvée, rectifia-t-il, et traduite en justice.

— Votre Majesté, croyez-vous que ces événements puissent nuire au rapprochement diplomatique entre la Terre et la Lune ?

— Je ne pense pas qu'ils l'aient facilité.

— Votre Majesté. (Un homme se leva au troisième rang.) D'après les témoignages de plusieurs personnes présentes au bal, l'arrestation de Linh Cinder aurait fait l'objet d'un accord entre la reine et vous, et son évasion pourrait constituer un motif de déclaration de guerre. Y a-t-il des raisons de penser que la fuite de la cyborg risque de présenter une menace pour notre sécurité nationale ?

Kai fit mine de se gratter derrière l'oreille, mais prit conscience de son tic à temps et reposa sa main sur le pupitre.

— La Terre et la Lune se jettent le mot « guerre » à la figure depuis plusieurs générations. Il est de mon devoir, comme mon père l'a fait avant moi, d'éviter d'en arriver là. Je vous assure que je fais tout mon possible pour ne pas compromettre davantage nos relations fragiles avec la Lune, à commencer par la recherche de Linh Cinder. Ce sera tout, je vous remercie.

Il descendit de l'estrade sous une pluie de questions et fut aussitôt entraîné dans une discussion à voix basse avec un groupe de dignitaires.

Thorne se laissa tomber dans le siège du copilote avec une moue boudeuse.

— Il n'a même pas parlé de moi. Pas une fois.

— Ni de moi, renchérit Iko, sans pitié.

— Tu n'es pas une criminelle en fuite.

— Exact, mais Sa Majesté et moi avons fait connaissance au marché. Il m'a semblé que le courant passait bien entre nous. Pas vrai, Cinder ?

Les mots se pressaient sans signification dans l'interface audio de Cinder. Elle ne réagit pas, incapable de détourner son attention de Kai.

Il se voyait forcé d'endosser la responsabilité de ses actes, à elle. C'était lui qui, en toute injustice, devait affronter les conséquences des choix de Cinder. Après son évasion, il se retrouvait seul face à la reine Levana.

Fermant les yeux pour ne plus le voir, elle massa ses tempes douloureuses.

— Mais je suis un criminel en fuite, moi, comme Cinder, s'indigna Thorne. Ils ont bien dû s'apercevoir que j'avais disparu, non ?

— Peut-être qu'ils s'en félicitent, marmonna Cinder.

Thorne bougonna quelques mots indistincts, puis observa un long silence pendant que Cinder se frottait le front et s'efforçait de se convaincre qu'elle avait agi pour le mieux.

Pivotant sur son siège, Thorne posa les deux pieds sur l'accoudoir de Scarlet, délogeant son coude.

— Je comprends maintenant pourquoi tu restes insensible à mon charme. J'étais loin de me douter que j'étais en concurrence avec un empereur ! Pas facile de briller dans ces conditions, même pour moi.

Elle renifla avec mépris.

— Ne dis pas n'importe quoi. Je le connais à peine, et en plus il me déteste.

Thorne s'esclaffa, les deux pouces passés dans les boucles de sa ceinture.

— J'ai un instinct infailible en ce qui concerne l'*amore*, et je peux t'affirmer qu'il ne te déteste pas. En plus, inviter une cyborg au bal ? Il faut des tripes pour ça. En général, je n'aime pas trop les altesses royales et les hauts dignitaires, mais là, je lui tire mon chapeau !

Cinder se leva, repoussant brutalement les pieds de Thorne pour accéder à la porte.

— Il ne savait pas que j'étais une cyborg.

Thorne inclina la tête sur son passage.

— Ah non ?

— Bien sûr que non, dit-elle en quittant le cockpit exigü.

— N'empêche qu'il est au courant, maintenant, et qu'il continue de t'avoir à la bonne.

Elle fit volte-face et agita son doigt vers l'écran.

— Tu as compris ça en regardant une conférence de presse de dix minutes dans laquelle il a bien expliqué qu'il ferait tout son possible pour me retrouver et me ramener en vue de mon exécution ?

Thorne sourit. D'une voix pincée, que Cinder supposa être une exécration imitée de celle de Kai, il déclara :

— « Je ne vois pas ce que sa condition de cyborg vient faire là-dedans. »

Levant les yeux au plafond, Cinder s'en alla.

— Hé, reviens ! s'écria Thorne en se levant d'un bond. J'ai autre chose à te montrer.

— Pas le temps.

— Je promets de ne plus me moquer de ton petit ami.

— Il n'est pas mon petit ami !

— C'est à propos de Michelle Benoît.

Cinder inspira longuement, profondément, et se retourna.

— Quoi donc ?

Thorne hésita, comme s'il craignait que le moindre geste de sa part la fasse fuir, avant d'incliner la tête en direction du tableau de bord derrière lui.

— Viens jeter un coup d'œil là-dessus.

Poussant un grand soupir, Cinder retourna dans le cockpit. Elle s'accouda au dossier du siège de Thorne.

Ce dernier éteignit la chaîne d'infos.

— Tu savais que Michelle Benoît a une petite-fille à peine plus âgée que toi ?

— Non, répondit Cinder avec indifférence.

— Eh bien, elle en a une. Scarlet Benoît. En principe, elle vient d'avoir dix-huit ans mais – accroche-toi – elle n'a aucun dossier médical. Tu saisis ? Nom d'une dame de pique, je suis un génie.

Cinder fronça les sourcils.

— Je ne saisis pas, non.

Basculant la tête en arrière, Thorne la regarda à l'envers.

— Elle n'a pas de dossier médical.

— Et alors ?

Il fit pivoter son siège pour lui faire face.

— Tu connais une seule personne qui ne soit pas née à l'hôpital ?

Cinder réfléchit.

— Tu n'es pas en train de suggérer qu'il pourrait s'agir de la princesse ?

— C'est exactement ce que je suis en train de suggérer.

L'holocran afficha le profil de Scarlet Benoît et sa photo. Elle était jolie, avec des formes très féminines et une chevelure rousse incendiaire.

Cinder plissa les paupières. Une jeune fille sans certificat de naissance. Pupille de Michelle Benoît.

Comme ça tombait bien.

— Alors là ! Joli travail de détective, cap'taine.

## CHAPITRE

### 25

Scarlet rêva qu'un vent polaire avait recouvert toute l'Europe d'une épaisse couche de neige. Redevenue une enfant, elle descendit au rez-de-chaussée où elle trouva sa grand-mère agenouillée devant le poêle à bois.

— Je pensais avoir trouvé des gens qui accepteraient de te prendre, dit sa grand-mère. Mais ils ne viendront jamais te chercher avec toute cette neige. Je vais devoir attendre le printemps pour me débarrasser de toi.

Elle tisonna le feu. Des étincelles brûlantes volèrent dans les yeux de Scarlet, qui se réveilla avec les joues humides et les doigts glacés. Pendant un long moment elle fut incapable de distinguer ce qui relevait du rêve ou du souvenir. La neige, oui, mais moins épaisse. Sa grand-mère qui voulait l'envoyer ailleurs, d'accord, mais pas dans son enfance. Dans son adolescence. À ses treize ans.

Était-ce en janvier, ou plus tard dans l'hiver ? Elle avait du mal à faire coïncider les fragments épars de sa mémoire. On l'avait envoyée traire la vache, corvée qu'elle détestait, et elle avait les mains tellement engourdis par le froid qu'elle avait peur de presser les pis trop fort.

Pourquoi n'était-elle pas à l'école ce jour-là ? Était-ce un week-end ? Ou pendant les vacances ?

Oh – c'est vrai. Elle avait rendu visite à son père et n'était rentrée que la veille. Elle aurait dû rester chez lui un mois entier, mais elle ne l'avait pas supporté. Ses beuveries, ses retours à l'appartement au beau milieu de la nuit. Scarlet avait pris le train sans rien dire à personne et débarqué à l'improviste chez sa grand-mère. Au lieu d'être contente de la voir, sa grand-mère s'était mise en colère et lui avait reproché de ne pas lui avoir passé une comm. Elles s'étaient disputées. Scarlet était encore furieuse en tirant sur les pis, les doigts gelés.

C'était la dernière fois qu'elle avait pris le train magnétique. La dernière fois qu'elle avait vu son père.

Elle se souvenait avoir expédié ses corvées, impatiente d'en finir et de retourner se mettre au chaud. C'est seulement au moment de rentrer qu'elle avait remarqué l'hover dans la cour. Elle en avait vu souvent quand elle habitait en ville mais ils étaient rares dans la campagne, où les agriculteurs préféraient des appareils plus imposants et plus rapides.

Elle s'était glissée dans la maison par la porte de derrière et avait entendu sa grand-mère dans la cuisine, en train de discuter à voix basse avec un homme. Elle avait contourné prudemment l'escalier, marchant sans bruit sur les dalles en terre cuite.

— Je ne veux même pas imaginer le fardeau qu'elle a dû représenter pour vous toutes ces années, dit l'homme avec un accent oriental.

Scarlet fronça les sourcils, et l'air chaud de la cuisine lui caressa les joues quand elle glissa un œil par l'entrebâillement de la porte. L'homme était assis à table, une tasse fumante entre les mains. Il avait des cheveux d'un noir de jais et un visage étroit. Scarlet ne l'avait jamais vu auparavant.

— Elle m'a donné moins de mal que je ne croyais, répondit sa grand-mère, hors de vue de Scarlet. Je m'y suis presque attachée après tout ce temps. Mais je dois dire que je me sentirai soulagée de la voir partir. Plus la peine de paniquer chaque fois qu'un vaisseau s'approche.

Scarlet sentit sa gorge se nouer.

— Vous dites qu'elle sera prête à partir d'ici une semaine ? C'est vrai ?

— Logan a l'air de le croire. Il ne nous manquait que votre invention. Si l'opération se passe bien, ça pourrait même être plus tôt. Mais il faudra être patient avec elle. Elle risque d'être très faible, et sans doute un peu perdue.

— Ça peut se comprendre. Je n'imagine même pas ce qu'elle a dû endurer.

Scarlet se plaqua une main sur la bouche pour étouffer sa respiration.

— Tout est prêt de votre côté ?

— Oui, j'ai prévenu chez moi. Ça va représenter un gros changement pour nous aussi, mais je suis sûr que tout ira bien une fois qu'elle aura trouvé sa place. J'ai deux filles qui ont presque son âge – douze et neuf ans. Elles devraient très bien s'entendre, et j'ai l'intention de la traiter comme si c'était la mienne.

— Et Mme Linh ? Que pense-t-elle de tout ça ?

— Ce qu'elle en pense ? (L'homme gloussa, mais son rire semblait nerveux et artificiel.) Elle a été drôlement surprise quand je lui ai parlé d'adoption, mais c'est une bonne mère. Je regrette qu'elle n'ait pas pu m'accompagner, seulement je voulais éviter d'attirer l'attention sur ce voyage. Bien sûr, elle ne sait rien à propos de la fille. Enfin... pas tout.

Scarlet dut faire du bruit, car l'homme releva brusquement la tête et l'aperçut. Il se figea.

Une chaise racla contre le sol, puis sa grand-mère ouvrit la porte d'un geste brusque. Elle était furieuse. Scarlet ne l'était pas moins.

— Scarlet, tu sais très bien que j'ai horreur qu'on écoute aux portes. File dans ta chambre !

Elle aurait voulu hurler, taper du pied, protester qu'elle ne pouvait pas l'envoyer ailleurs d'un claquement de doigts, encore une fois – mais les mots refusèrent de sortir. Ils restèrent englués au fond de sa gorge.

Alors elle fit ce qu'on lui dit, en piétinant rageusement les marches, et s'enferma dans sa chambre avant que sa grand-mère ne voie ses larmes.

Ce n'était pas seulement le fait qu'on ne veuille pas d'elle, ou qu'on puisse la confier à n'importe quel inconnu de passage. Le pire, c'est qu'après six longues années elle commençait enfin à se sentir comme chez elle. À croire que sa grand-mère l'aimait pour de bon – plus que son père, peut-être même plus que sa mère. À penser qu'elles formaient une équipe, toutes les deux.

Après ce matin-là, elle avait vécu dans la terreur pendant une semaine. Deux semaines. Un mois.

Mais l'homme n'était jamais revenu la chercher, et sa grand-mère et elle n'en avaient jamais reparlé.

— Scarlet ?

Le contact du bras de Loup autour de sa taille ramena Scarlet dans le présent, dans cette voiture de marchandises en train de ralentir. Elle était pelotonnée contre lui comme une enfant, et malgré ses paupières closes, quelques larmes avaient coulé de ses yeux, roulé sur l'arête de son nez et mouillé sa tempe. Elle s'empressa de les essuyer.

Loup remua et se redressa derrière elle.

— Scarlet ? s'inquiéta-t-il.

— J'ai fait un cauchemar, expliqua-t-elle, ne voulant pas qu'il s'imagine que ses larmes avaient le moindre rapport avec lui.

Elle roula sur le dos. Il devait encore faire nuit car la voiture était plongée dans la pénombre ; le seul éclairage provenait des lumières de la ville qui s'infiltraient par les lucarnes et baignaient les caisses empilées de reflets roses et verts.

— Je me suis rappelé un détail, murmura-t-elle. Je crois que c'est peut-être en rapport avec la princesse.

Il se raidit.

— Je me souviens d'avoir entendu ma grand-mère prononcer le nom de Logan, sauf qu'elle ne s'adressait pas à moi. J'écoutais aux portes. Et il y avait un autre homme...

Elle lui raconta toute l'histoire, en la reconstituant de son mieux avant de risquer de l'oublier.

Quand elle eut terminé, elle resta allongée, à écouter le vent siffler contre le train. Elle était tout endolorie d'avoir dormi sur ces caisses dures.

Au lieu de paraître soulagé ou plein d'espoir, Loup baissa sur elle un regard terrifié.

— C'est bien le genre de choses qu'ils veulent, non ? Je veux dire – ils étaient forcément en train de discuter de la princesse. J'ignore où elle était cachée, ou qui s'en occupait... je ne l'ai jamais vue. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours cru que c'était moi qu'on voulait envoyer ailleurs, mais maintenant... après ce que tu m'as raconté sur Logan Tanner, ma grand-mère et la princesse Sélène...

Loup s'écarta d'elle, s'assit et ramena les genoux contre son torse. Il regarda sans les voir les piles de caisses autour d'eux.

— Cet homme avait un accent. Je crois qu'il venait de la Communauté orientale. (Scarlet s'assit à son tour, rejetant ses cheveux sur le côté.) Et je suis presque sûre d'avoir entendu ma grand-mère appeler sa femme « Mme Linh ». Je ne sais pas si c'est un nom très répandu, mais... je le reconnaîtrais si je le revoyais. J'en suis certaine.

— Ne me dis pas ça. (Loup se boucha les oreilles.) Je n'ai rien entendu.

Scarlet cligna des paupières, stupéfaite par sa grimace.

— Loup ? (Elle se pencha pour lui baisser les mains.) C'est bien, non ? Ils veulent des informations, et j'en ai une. On va pouvoir négocier. Échanger ça contre la libération de ma grand-mère. Ce n'est pas ce que tu... ?

— N'y va pas.

Il la fixa dans la pénombre. Il enroula une mèche de cheveux de Scarlet autour de son doigt.

— Ne va pas chercher ta grand-mère.

Une lumière orange s'infiltra brièvement sous la porte avant de disparaître.

— Il le faut.

— Non, Scarlet, rien ne t'y oblige.

Il lui prit la main, la faisant disparaître entre les siennes.

— Tu ne peux rien faire pour elle, insista-t-il. En allant là-bas, tu vas seulement te mettre en danger toi aussi. Tu crois que c'est ce que ta grand-mère aurait voulu ?

Scarlet lui retira brusquement sa main.

— On pourrait s'enfuir, continua-t-il, cherchant désespérément à garder le contact, refermant les doigts sur les poches de son sweat. On pourrait disparaître dans la forêt. Aller en Afrique, ou dans la Communauté. On s'en sortirait et ils ne nous retrouveraient jamais. Je pourrais te garder en sécurité, Scarlet. Je pourrais te protéger.

— Qu'est-ce qui te prend ? Hier soir encore tu m'expliquais que la moindre information pourrait nous aider, que c'était peut-être la seule chance de ma grand-mère, eh bien voilà, j'en ai une ! Je croyais que

c'était ce que tu voulais.

— Peut-être, souligna-t-il. Peut-être, si tu avais un nom complet, une adresse, quelque chose de solide. Mais un nom de famille et un pays – un pays gigantesque – et une vague description ? Scarlet, si tu leur racontes ça, c'est toi qu'ils garderont prisonnière, dans l'espoir que tu puisses identifier cet homme.

Remontant sa fermeture Éclair, elle l'examina avec attention ; ses yeux devenaient de plus en plus fous à chacune de ses respirations.

— Parfait, dit-elle. On n'aura qu'à leur proposer de m'échanger contre ma grand-mère.

Il se recroquevilla sur lui-même, secouant la tête, mais Scarlet était lancée :

— On ira tous les deux. Tu leur diras que tu as une information, mais que tu ne la leur donneras qu'à la condition qu'ils te laissent repartir, et ma grand-mère avec toi. Et qu'ils peuvent me garder.

Loup frémit.

— Loup, tu dois me promettre que tu prendras soin d'elle. On ne sait pas dans quel état elle sera. S'ils l'ont... si elle est blessée... il faudra bien t'occuper d'elle.

Sa voix était rauque, mais elle n'avait plus de larmes. Sa résolution était totale.

Jusqu'à ce que...

— Et si elle était déjà morte, Scarlet ?

La peur lui noua l'estomac à ces mots qu'elle refusait de prononcer, par peur de les rendre réels. Le train ralentissait toujours et Scarlet pouvait distinguer les bruits de la ville en fond sonore : les hovers, les holocrans géants et les haut-parleurs conseillant de s'écarter de la voie. On avait beau être au milieu de la nuit, la ville ne dormait jamais.

— Tu crois que c'est le cas ? (Sa voix se fêla. Son cœur battait la chamade tandis qu'elle attendait sa réponse.) Tu crois qu'ils l'ont tuée ?

Le moment s'enroula comme un nœud coulant autour du cou de Scarlet, suffocant, jusqu'à ce que le seul mot qui puisse encore sortir des lèvres de Loup soit forcément un « oui ». Oui, elle était morte. Oui, elle ne la reverrait plus. Ils l'avaient tuée. Ces monstres l'avaient assassinée.

Scarlet pressa les paumes sur la caisse, comme si elle voulait passer à travers le plastique.

— Dis-le.

— Non, murmura-t-il, les épaules tombantes. Non, je ne crois pas qu'ils l'ont tuée. Pas encore.

Un frisson de soulagement parcourut Scarlet. Elle s'enfonça le visage entre les mains, submergée par l'émotion.

— Merci, murmura-t-elle. Merci.

Il durcit le ton.

— Pas la peine de me remercier, j'aurais mieux fait de te mentir.

— Mieux fait ? De me dire qu'elle était morte ? De me briser le cœur ?

— Te faire croire qu'elle était morte, c'était la seule manière de te convaincre d'abandonner les recherches. On le sait tous les deux. J'aurais dû mentir.

Le bourdonnement de la voie s'amplifia alors que le train entra en gare au ralenti. On entendit des cris. Des claquements, des chuintements mécaniques.

— Ce n'était pas à toi de décider, dit-elle, attrapant son minicran pour vérifier le nom de la gare. (Ils étaient bien à Paris.) Il faut absolument que je la retrouve. Mais tu n'es pas obligé de m'accompagner.

— Scarlet...

— Non, écoute. J'apprécie que tu m'aies aidée. Que tu m'aies conduite jusqu'ici. Mais je peux terminer toute seule. Donne-moi simplement l'adresse et je me débrouillerai à partir d'ici.

— Je ne crois pas, non.

Scarlet fourra son minicran dans sa poche, les joues rouges de colère. Elle croisa alors le regard de Loup et y lut, non pas de l'obstination, mais de la panique. Ses doigts se crispaient et se détendaient, encore et encore.

Elle refoula le ressentiment qui montait en elle. Se penchant vers Loup, elle prit son visage entre ses mains. Il tressaillit, mais sans se dérober.

— Ils voudront cette information, pas vrai ?

Il conserva une expression butée.

— On leur proposera de m'échanger. Grand-mère et toi pourrez repartir, vous occuper l'un de l'autre, et quand ils me relâcheront je viendrai vous rejoindre. Ils ne me garderont pas indéfiniment.

Elle lui sourit le plus tendrement possible et attendit sa réaction. Comme il n'en avait aucune, elle fit remonter ses pouces le long de ses joues et l'embrassa. Il l'attira aussitôt contre lui, mais sans prolonger le baiser.

— Il n'y a aucune garantie qu'ils te relâcheront. Quand ils en auront fini avec toi, ils peuvent très bien décider de te tuer. Tu aurais échangé ta vie contre la sienne.

— Je suis prête à courir le risque.

Le train s'immobilisa enfin et se posa sur la voie.

Le regard de Loup s'emplit de tristesse.

— Je sais. Tu feras ce que tu as à faire. (Détachant doucement ses mains de ses épaules, il l'embrassa au creux du poignet, à l'endroit où le sang battait sous la peau.) Et moi aussi.

## CHAPITRE 26

Le quai souterrain, brillamment illuminé, était envahi d'androïdes et de chariots magnétiques prêts à entamer le déchargement. Scarlet se coula à la suite de Loup dans l'ombre d'un autre train de marchandises. Ils attendirent qu'un androïde ait le dos tourné pour remonter sur le quai.

Loup l'attrapa par le poignet et l'entraîna vivement derrière un chariot chargé de caisses. Un instant plus tard, Scarlet vit un androïde rouler à bord de la voiture que Loup et elle venaient de quitter ; sa lumière bleue filtrait sous la porte.

— Prépare-toi à courir dès le départ du train, prévint Loup en remontant le sac sur son épaule.

Quelques secondes plus tard, le train décollait de la voie et commençait à glisser dans le tunnel.

Scarlet bondit vers la voie, pour être rattrapée brusquement par sa capuche. Elle poussa un cri étranglé et rebondit en arrière contre Loup.

— Qu'est-ce que... ?

Il posa un doigt sur sa bouche.

Scarlet le foudroya du regard et lui arracha sa capuche des mains, mais elle l'avait entendu elle aussi : le bourdonnement d'un autre train qui approchait.

Il jaillit sur la troisième voie et fila devant eux sans même ralentir, avant de disparaître dans l'obscurité aussi rapidement qu'il était apparu.

Loup sourit.

— Maintenant, on peut y aller.

Ils atteignirent sans autre incident le quai d'en face, où un homme entre deux âges leur jeta un regard curieux par-dessus son minicran.

Scarlet consulta son propre minicran lorsqu'ils débouchèrent au niveau de la rue. La ville était calme à l'approche de l'aube. Ils se trouvaient à la Gare de Lyon, entourés d'avenues pleines de boutiques et de bureaux. Loup s'efforça de le cacher, mais Scarlet vit bien qu'il humait l'air à la recherche de quelque chose.

Pour sa part, elle ne sentait que la ville. Le métal, l'asphalte et des odeurs de pain chaud échappées d'une boulangerie au coin de la rue.

Loup partit vers le nord-ouest.

La rue était bordée de grands immeubles haussmanniens de l'ère secondaire avec des bacs à fleurs accrochés aux fenêtres. Une tour surmontée d'une horloge se dressait un peu plus loin, la façade éclairée ; son cadran était numéroté en chiffres romains, mais dessous un écran digital indiquait 04 : 26 à côté d'une publicité pour le dernier modèle d'androïde domestique.

— C'est loin ? demanda Scarlet.

— Pas trop. On va marcher.

Ils obliquèrent à gauche au carrefour suivant, Loup marchant un pas devant elle, voûté comme pour se replier sur lui-même. Le regard de Scarlet descendit le long de son bras, sur son bandage qui ne semblait plus le gêner, jusqu'à ses doigts agités de tressaillements nerveux. Elle aurait aimé lui prendre la main mais en fut incapable. Elle préféra enfoncer les deux mains dans les poches de son sweat-shirt.

Un gouffre était en train de s'ouvrir entre eux, brisant ce qu'ils avaient partagé à bord du train. Ils touchaient au but – sa grand-mère, l'Ordre Prédateur.

Peut-être Loup la conduisait-il à la mort.

Peut-être marchait-il volontairement vers la sienne.

Elle leva le menton bien haut, refusant de se laisser gagner par la morosité. La seule chose qui comptait désormais, c'était de délivrer sa grand-mère, et elle était tout près d'y parvenir.

Les immeubles anciens se rapprochèrent des deux côtés de la rue après le carrefour. À cette heure matinale, ils ne virent guère d'animation – un chat qui faisait sa toilette derrière la vitrine d'une librairie, un homme en costume cravate sortant d'un hôtel pour s'engouffrer dans un hover qui l'attendait. Ils passèrent devant un holocran affichant une publicité pour un shampoing censé modifier la couleur des cheveux en fonction de l'humeur de son utilisatrice.

Scarlet regrettait déjà la solitude de sa ferme. La ferme, sa grand-mère et ses livraisons hebdomadaires. Et Loup, maintenant. Voilà toute la réalité qu'elle désirait.

Loup pressa le pas, la tête toujours rentrée dans les épaules. Serrant la mâchoire, Scarlet tendit le bras et le retint par le poignet.

— Je ne peux pas te laisser faire ça, dit-elle, plus hargneusement qu'elle ne l'aurait voulu. Donne-moi l'adresse et j'irai toute seule. Dis-moi juste ce que je dois faire et je me débrouillerai, mais je ne peux pas te laisser m'accompagner.

Il la toisa longuement, et elle tenta de discerner de la douceur dans ses yeux verts, mais la tendresse et le désespoir qu'on y lisait si clairement à bord du train avaient cédé la place à une résolution implacable. Il dégagea son bras.

— Tu vois l'homme assis sur le banc devant le café fermé de l'autre côté de la rue ?

Elle regarda par-dessus l'épaule de Loup et vit l'homme dont il parlait. Il avait une cheville posée sur le genou, le coude nonchalamment posé sur le dossier du banc. Il les dévisageait, et ne s'en cachait pas. Quand Scarlet croisa son regard, il lui fit un clin d'œil.

Un frisson la parcourut de haut en bas.

— Un membre de la meute, dit Loup. J'en ai repéré un autre devant la station de magnétram il y a deux pâtés de maisons. Et... (il dressa la tête)... si je me fie à l'odeur, on devrait en rencontrer un autre après le prochain carrefour.

Scarlet sentit son pouls s'emballer.

— Comment ont-ils pu savoir qu'on était là ?

— À mon avis, ils nous attendaient. Ils ont dû suivre ton ID.

C'est ce que faisaient tous ceux qui voulaient disparaître sans laisser de trace – ils s'arrachaient leur puce ID.

— Ou bien la tienne, murmura-t-elle. S'ils ont le moyen de localiser une puce ID, c'est peut-être la tienne qu'ils ont suivie.

— Peut-être bien.

Il dit cela d'une voix nonchalante, et elle se rendit compte que la situation n'avait rien de nouveau pour lui. S'y attendait-il depuis le début ? Était-ce comme cela que Ran les avait retrouvés ?

— On ne va plus tarder à savoir ce qu'ils veulent.

Loup reparti, et elle dut courir pour le rattraper.

— Mais ils ne sont que trois. Tu es de taille à leur échapper, non ? Tu as dit que tu pourrais...

Elle hésita. Loup lui avait raconté qu'il pensait pouvoir gagner à un contre six loups. Depuis quand ces bêtes sauvages étaient-elles devenues synonymes de ces hommes, les membres de l'Ordre Prédateur ?

— Tu pourrais t'enfuir, acheva-t-elle. Tu as encore une chance.

— J'ai promis de te protéger, et c'est ce que j'ai l'intention de faire. Ça ne sert à rien de revenir là-dessus.

— Je n'ai pas besoin de ta protection.

— Si, dit-il d'une voix coupante, par-dessus la musique d'un clip vidéo sur un holocran géant. Oh si, crois-moi.

Scarlet le dépassa et se planta devant lui. Il s'arrêta juste avant de lui rentrer dedans.

— Non, insista-t-elle. J'ai surtout besoin de ne pas me sentir coupable de ce qu'ils risqueraient de te faire. Alors ne sois pas stupide et tire-toi ! Au moins, donne-toi une chance !

Son regard passa au-dessus de Scarlet, s'arrêtant sur un point situé derrière elle. Elle tressaillit, se demandant s'il n'aurait pas repéré encore un membre de la meute, ou même plusieurs. Avalant sa salive, elle jeta un coup d'œil vers l'homme assis devant le café, qui se grattait l'oreille et les observait avec amusement.

— Le plus stupide, ce n'est pas d'essayer de te protéger, dit Loup en ramenant son regard sur Scarlet. C'est de croire que ça pourra faire une différence.

Il la contourna, écartant la main qu'elle tendait pour l'arrêter. Les pensées se bousculaient dans la tête de Scarlet. Elle avait le choix. Elle pouvait s'enfuir avec lui, quitter la ville pour ne jamais revenir. Elle pouvait renoncer à sauver sa grand-mère, pour peut-être sauver Loup à la place.

Sauf que ce choix n'en était pas un. Elle connaissait à peine Loup et elle ne pourrait plus jamais se regarder en face si elle abandonnait sa grand-mère si près du but.

Elle ne se retourna qu'une seule fois, avant de tourner au coin de la rue, et vit que l'homme devant le café avait disparu.

Quelques pâtés de maisons plus loin, le souvenir de la Quatrième Guerre mondiale les rattrapa d'un coup. Les traces d'incendie et les façades en ruine d'une ville dévastée par la guerre. Il ne restait plus assez de bâtiments intacts pour susciter l'intérêt des amoureux du passé, et l'étendue des dégâts avait sans doute découragé toute tentative de reconstruction. Ne pouvant se résoudre à amputer la ville d'une partie de son histoire, la mairie avait simplement laissé le quartier à l'abandon. En s'enfonçant dans ses rues, on avait l'impression de pénétrer dans un autre monde.

Avec une exclamation de surprise, Scarlet reconnut le bâtiment massif qui se dressait de l'autre côté de la rue, avec ces fenêtres en ogive, ses statues aux drapés antiques et aux membres brisés, et ses alcôves vides où même les statues avaient disparu. Le musée du Louvre, où son père l'avait emmenée quand elle était enfant. Instable, à moitié écroulé du côté ouest, il était désormais interdit d'accès mais son père le lui avait longuement montré depuis le trottoir en lui parlant des œuvres d'art inestimables détruites dans les bombardements ou, pour les plus chanceuses, emportées comme butin de guerre.

Et dont un grand nombre n'avaient toujours pas été retrouvées, après plus d'un siècle.

C'était l'un des rares bons souvenirs qui lui restaient de son père. Elle n'y avait jamais repensé avant ce moment.

— Scarlet ?

Elle tourna vivement la tête.

— Par ici, dit Loup en lui indiquant une rue adjacente.

Elle acquiesça en silence et le suivit sans un regard en arrière.

Malgré son aspect délabré, ce vieux quartier n'était pas entièrement déserté. Un petit hôtel proposait sur sa vitrine : « Venez passer la nuit avec les fantômes de la dernière guerre ! » Une friperie alignait des mannequins sans tête drapés d'étoffes de toutes les couleurs.

Loup s'arrêta sur une petite place, près d'une bouche de métro condamnée où un écriteau indiquait que l'accès le plus proche se trouvait boulevard des Italiens.

— Tu es prête ?

Elle suivit son regard fasciné vers une bâtisse splendide, dont les portes imposantes étaient surmontées d'anges et de chérubins.

— C'est quoi, cet endroit ?

Loup répondit sans la regarder :

— Autrefois c'était l'Opéra, une vraie merveille architecturale. Et puis, la guerre a éclaté et il a été converti en dépôt de munitions, et ensuite en centre de détention. Finalement, comme personne n'en voulait plus, on s'y est installés.

Scarlet fronça les sourcils. *On.*

— Un peu voyant comme quartier général d'une bande de truands, non ?

— Qui pourrait se douter que des choses horribles se déroulent à l'intérieur ?

Comme elle ne lui répondait pas, il s'écarta d'un pas pour l'examiner du coin de l'œil en s'approchant du bâtiment. Une fois encore, il lui demanda :

— Tu es prête ?

Le souffle court, elle examina les bas-reliefs – de beaux visages sévères, des bustes blafards qui la toisaient de haut, un grand balcon qui avait perdu la moitié de ses balustres. Elle traversa la rue en serrant les dents et grimpa les marches qui couraient sur toute la longueur du bâtiment, passant devant les anges abîmés, sous le portique.

— Je suis prête, répondit-elle, lorgnant les graffitis qui s'étaient étalés sur les portes.

— Scarlet ?

Elle se retourna vers lui, surprise par son ton bourru.

— Je suis désolé.

Il passa devant elle en prenant bien garde de ne pas la toucher.

La bouche sèche, des signaux d'alarme résonnant sous son crâne, elle regarda Loup pousser la porte la plus proche et s'enfoncer dans la pénombre.

## CHAPITRE 27

La porte claqua derrière eux. Scarlet se retrouva dans un hall immense, presque entièrement plongé dans le noir, sauf au-delà des arches où des bougies diffusaient une lumière chaude et tremblotante. L'endroit était silencieux, poussiéreux, jonché de débris de marbre. Scarlet, la gorge sèche, eut toutes les peines du monde à se retenir de tousser en s'avançant vers la lumière. Ses pas résonnaient avec un bruit assourdissant tandis qu'elle passait entre deux colonnes.

Elle poussa une exclamation de surprise. La lumière provenait de l'une des deux statues qui flanquaient le grand escalier. Elle représentait deux femmes sur un piédestal, drapées dans des étoffes tourbillonnantes et brandissant chacune un faisceau de torches. Des dizaines de bougies brillaient sur les torches, baignant le fond du hall dans un éclairage orange. La cage d'escalier en marbre rouge et blanc avait perdu plusieurs balustrades ; quant à la deuxième statue, il lui manquait la tête et un bras.

Scarlet posa le pied dans une flaque et le retira vivement, regardant d'abord vers le sol de marbre, puis vers le haut. Trois étages de balcons se succédaient au-dessus d'elle, avec au centre, où la lumière parvenait à peine, un plafond peint percé d'une fenêtre carrée. La vitre, semblait-il, était cassée depuis longtemps.

Croisant les bras comme pour se réchauffer, Scarlet se retourna vers Loup. Il était resté entre les deux colonnes.

— Peut-être qu'ils dorment encore, dit-elle avec une nonchalance affectée.

Loup sortit de l'ombre et s'avança vers l'escalier. Son corps était plus raide que les statues qui les observaient.

Scarlet balaya du regard les balcons au-dessus d'eux, mais elle ne vit aucun mouvement, aucun signe de vie. Pas d'ordures. Pas de relents de nourriture. Pas de murmures de conversation ou d'holocrans. Même les bruits de la rue étaient restés de l'autre côté des portes massives.

La sensation d'être une souris sur le point de se jeter dans un piège la rendait folle. Mâchoire serrée, elle dépassa Loup à grands pas et posa le pied sur la première marche de l'escalier.

— Ohé ? cria-t-elle en levant la tête. Vous avez de la visite !

Ses paroles lui revinrent en écho.

Toujours aucun bruit. Aucune alarme.

Puis un carillon familier brisa le silence. Scarlet sursauta en l'entendant résonner entre les colonnes de marbre, bien que le bruit soit étouffé par sa poche.

Le cœur battant, elle sortit son minicran à l'instant où une voix informatisée déclarait : « Comm de l'hôpital Joseph Ducuing à Toulouse pour Mlle Scarlet Benoît. »

Scarlet cligna des paupières. L'hôpital ?

D'une main tremblante, elle afficha la comm.

30 Août 126 TE

Cette communication pour informer Mlle Scarlet Benoît de Rieux, France, FE, qu'à 05 : 09 le 30 août 126, Luc Armand Benoît de Paris, France, FE, a été déclaré mort par le médecin de garde id N° 58279. Cause présumée du décès : intoxication alcoolique aiguë.

Si vous souhaitez réclamer une autopsie, au tarif forfaitaire de 4 500 univs, prière de nous le faire savoir dans les 24 heures. Avec toutes nos condoléances.

Le personnel de l'hôpital Joseph Ducuing.  
Toulouse

Scarlet était en proie à la confusion la plus totale. Le message refusait de s'imprimer dans sa tête ; elle dut le relire plusieurs fois. Elle revit son père à la ferme ; délirant, brisé, fou de terreur. Elle se revit lui crier dessus. Lui dire qu'elle ne voulait plus jamais le revoir.

Comment pouvait-il être mort, à peine vingt-quatre heures plus tard ? N'aurait-elle pas dû recevoir une comm quand on l'avait admis à l'hôpital ? N'aurait-on pas pu la prévenir ?

Les genoux en coton, elle releva la tête vers Loup.

— Mon père est mort, murmura-t-elle d'une toute petite voix dans le hall gigantesque. Intoxication alcoolique.

Il tiqua.

— Tu en es sûre ?

Ses soupçons furent lents à filtrer à travers son hébétude.

— Tu crois qu'ils se seraient trompés en m'envoyant la comm ?

Une lueur de sympathie brilla dans ses prunelles.

— Non, Scarlet. Mais je crois qu'il était sous le coup d'une menace autrement plus grave que son penchant pour la bouteille.

Elle ne comprenait pas. On l'avait torturé, d'accord, mais les brûlures ne l'auraient pas tué. La démence non plus.

Dans son cerveau embrumé, une petite voix fluette lui souffla de lever la tête. Ce qu'elle fit.

Derrière Loup, encadré par deux piliers supportant des appliques éteintes, se tenait un homme. Il était mince et élancé, avec des cheveux bruns ondulés et des yeux presque noirs qui étincelaient à la lueur des bougies. Son sourire aurait pu être agréable si Scarlet n'avait pas été aussi troublée – par sa présence, son silence, le fait que Loup ne semble pas surpris qu'il soit là et ne se donne même pas la peine de se retourner vers lui bien qu'il l'ait certainement senti.

Le plus terrifiant, pourtant, restait la tenue du nouveau venu. Il portait un manteau cramoisi évasé à la taille avec de longues manches bouffantes. Des runes brodées au fil d'or scintillaient aux ourlets. On aurait presque dit un costume de carnaval, inspiré de l'abominable cour lunaire.

Mais il ne s'agissait pas d'un costume. Cet homme était une créature de cauchemar, tout droit sorti des histoires horribles qu'on racontait aux enfants pour leur apprendre à se tenir tranquille.

Un thaumaturge. Un thaumaturge lunaire.

— Bonjour, dit l'homme d'une voix aussi suave et onctueuse que du caramel fondu. Vous devez être mademoiselle Benoît.

Elle redescendit de la marche en trébuchant, et dut se retenir à la rampe pour garder l'équilibre. Devant elle, Loup baissa les yeux et se retourna. L'homme lui adressa un signe de tête poli.

— Alpha Kesley, content de vous revoir sain et sauf. Et si j’interprète correctement la comm que vient de recevoir la petite demoiselle, le bêta Wynn a dû mener à bien sa mission toulousaine. On dirait que la meute sera bientôt de nouveau au complet.

Loup plaqua son poing contre son torse et s’inclina brièvement.

— Heureux de l’entendre, maître Jael.

La gorge nouée, Scarlet s’appuya contre la rampe.

— Non, parvint-elle à articuler, en s’y reprenant à deux fois. Il m’a amenée ici pour retrouver ma grand-mère. Il n’est plus des vôtres.

L’homme lui retourna un sourire chaleureux, empli de compréhension.

— Je vois. Je suis sûr que vous êtes impatiente de revoir votre grand-mère. Vous serez très bientôt réunies.

Scarlet serra les poings.

— Où est-elle ? Si vous lui avez fait du mal...

— Elle est en grande forme, je vous le garantis, lui assura l’homme. (Sans modifier son expression, il tourna son attention vers Loup.) Dites-moi, alpha, avez-vous été en mesure d’atteindre vos objectifs ?

Loup laissa pendre les mains le long de ses flancs, drapé dans une attitude de soumission absurde.

Scarlet attendit, pleine d’espoir, qu’il réponde à cet homme qu’il avait quitté leur meute ridicule et n’y reviendrait jamais.

Mais cet espoir fut de courte durée. Il fut douché avant même que Loup ouvre la bouche.

L’homme qu’ils avaient devant eux n’était pas un vulgaire bandit, ni un rebelle à la tête d’un groupuscule d’autodéfense. S’il s’agissait vraiment d’un thaumaturge, alors il travaillait pour la Couronne lunaire.

Et Loup...

— Je l’ai interrogée du mieux que j’ai pu, répondit Loup. Elle a retrouvé un vieux souvenir, assez vague, mais son utilité et sa fiabilité me paraissent douteuses. Le temps et le stress ont affecté sa mémoire, et à ce stade, je suis convaincu qu’elle nous raconterait n’importe quoi qui puisse aider sa grand-mère.

Le thaumaturge releva le menton, soupesant cette réponse. *Alpha Kesley.*

Le cœur de Scarlet cognait contre sa clavicule, tout près de l’étrangler.

*Je l’ai interrogée du mieux que j’ai pu.*

— Loup...

Il n’eut pas un geste vers elle. Pas un frisson, pas un soupir, aucune réaction. On aurait dit une statue. Un pion.

Le thaumaturge eut une moue déçue.

— Peu importe.

Puis, après un silence durant lequel Scarlet crut sentir l’escalier s’écrouler sous ses pieds, il ajouta :

— L’oméga Kesley devait vous informer que nos objectifs ont changé. L’identification de Sélène n’a plus d’intérêt pour Sa Majesté.

Les doigts de Loup tressaillirent.

— Néanmoins, il me paraît clair que Mme Benoît ne nous a pas livré tous ses secrets. Peut-être trouverons-nous un autre usage pour la demoiselle.

Loup releva le menton, presque imperceptiblement.

— Si elle savait autre chose, elle me l’aurait dit. Elle me faisait totalement confiance.

Scarlet s’affala à moitié contre la rambarde de marbre en se rattachant comme elle put au pied de la statue sans tête.

— Oh, j’en suis sûr, dit le thaumaturge. Soyez sans crainte. Je veillerai à ce que vos efforts soient récompensés à leur juste mérite.

— Qui est le bêta Wynn ? voulut savoir Scarlet. C'était quoi, sa mission toulousaine ?

Elle dit cela d'une petite voix incrédule, en chancelant dans l'escalier. Elle aurait voulu croire qu'il s'agissait d'un cauchemar ; qu'elle allait bientôt se réveiller à bord du train, dans les bras de Loup, et que les événements se dérouleraient de manière différente. Mais elle ne dormait pas, et le thaumaturge continuait à la fixer de ses yeux sombres empreints de sympathie.

— Le bêta Wynn était chargé d'éliminer votre père sans éveiller les soupçons, expliqua-t-il aussi tranquillement que si elle lui avait demandé l'heure. J'avais donné une chance à M. Benoît. S'il avait trouvé des indices solides chez votre grand-mère, je crois que j'aurais pu me résoudre à lui laisser la vie sauve, quitte à le garder comme esclave. Mais il m'a déçu, et je me suis vu contraint de le réduire au silence. Il en savait trop à notre sujet, voyez-vous, et il n'avait plus aucune utilité pour nous. J'ai peur que nous n'ayons pas beaucoup de patience envers les Terriens qui ne nous servent à rien.

Son sourire retourna l'estomac de Scarlet – non pas à cause de sa cruauté, mais plutôt à cause de sa bonté.

— Vous n'avez pas l'air de vous sentir bien, mademoiselle. Peut-être auriez-vous besoin d'un peu de repos avant d'aller voir votre grand-mère. Rafe, Troya, veuillez escorter notre invitée dans la pièce que nous lui avons préparée.

Deux hommes émergèrent de la pénombre, que Scarlet ne perçut que vaguement, à la lisière de sa conscience. Ils l'empoignèrent chacun par un coude sans se donner la peine de l'attacher ou de la menotter.

Un éclair de lucidité la traversa, et elle porta la main à sa ceinture.

Loup fut le plus rapide ; son bras lui frôla le flanc. Elle retint son souffle, pétrifiée, et le dévisagea avec fascination. Plongeant dans ses yeux vert émeraude tandis qu'il soulevait son sweat-shirt et s'emparait de son pistolet.

Il allait la tuer.

Il allait la défendre.

Retournant le pistolet de manière à le tenir par le canon, il le tendit à l'un des sbires qui la maintenaient.

Quand elle vit son expression sévère s'adoucir, empreinte d'une forme de regret, Scarlet serra la mâchoire.

— Loyal Soldat de l'Ordre Prédateur, hein ?

Il déglutit douloureusement.

— Non. Légion Sélénique Opérationnelle.

La pièce se mit à tanguer autour d'elle.

Lunaire. Il était lunaire. Il travaillait pour eux.

Il travaillait pour la reine.

Scarlet se détourna de lui et obligea ses jambes à être fortes. Elle refusait de se laisser porter comme une enfant tandis que ses gardiens l'entraînaient dans un autre escalier, qui s'enfonçait dans les sous-sols de l'Opéra. Elle refusa également de leur faire le plaisir de se débattre.

La voix du thaumaturge s'éleva derrière elle, onctueuse de bienveillance.

— Allez donc vous reposer jusqu'à ce soir, alpha Kesley. On dirait que vos épreuves vous ont fatigué.

## CHAPITRE 28

Kai faisait les cent pas dans la pièce, de la porte à son bureau, de son bureau à la porte. Deux jours avaient passé depuis l'ultimatum lancé par Levana : retrouver la jeune cyborg, ou ce serait la guerre.

Le temps filait, et chaque heure écoulée emplissait Kai d'une appréhension croissante. Il n'avait pas dormi depuis quarante-huit heures. Sauf pour les cinq conférences de presse à l'occasion desquelles il n'avait rien signalé de nouveau, il n'avait pas non plus quitté son bureau pendant tout ce temps.

Et toujours aucun signe de Linh Cinder.

Ni du Dr Erland.

Comme s'ils s'étaient évaporés.

L'interphone de son bureau grésilla.

— Accès sollicité par l'androïde royale Nainsi.

Kai relâcha ses cheveux avec un grognement désabusé. Nainsi s'était montrée bonne pour lui ces derniers jours. Elle lui apportait du thé en quantité, puis remportait sans rien dire les tasses encore pleines mais refroidies quelques heures plus tard. Elle l'encourageait à manger, lui rappelait de préparer sa prochaine conférence de presse ou de répondre aux comms du gouverneur-général australien. N'était son titre d'« androïde royale », il se serait presque attendu à voir une femme franchir la porte chaque fois qu'il la faisait appeler.

Il se demanda si son père avait éprouvé la même chose envers ses assistants androïdes. Mais peut-être délirait-il, tout simplement.

Balayant ces idées futiles, il passa derrière son bureau.

— Oui, qu'elle entre.

La porte s'ouvrit et Nainsi roula sur la moquette. Contrairement aux attentes de Kai, elle ne lui apportait pas d'en-cas sur un plateau.

— Votre Majesté, une femme du nom de Linh Adri ainsi que sa fille, Linh Pearl, sollicitent une entrevue immédiate. La première prétend détenir des informations importantes concernant la fugitive lunaire. Je l'ai adressée au directeur Huy, mais elle insiste pour vous parler personnellement. J'ai vérifié son ID ; tout à l'air en règle. Je ne savais pas si je devais la renvoyer.

— Tu as bien fait. Merci, Nainsi. Fais-la entrer.

Nainsi ressortit. Kai jeta un coup d'œil sur sa chemise et boutonna son col.

Un instant plus tard, deux inconnues s'avançaient dans son bureau. La première était une femme entre deux âges qui commençait à grisonner, l'autre une adolescente aux cheveux épais qui lui tombaient dans le dos. Kai fronça les sourcils en les voyant s'incliner profondément toutes les deux, et c'est seulement quand la jeune fille esquissa un sourire timide qu'il se traita d'idiot pour ne pas avoir remarqué tout de suite leur nom quand Nainsi les avait annoncées. Linh Adri. Linh Pearl.

Ce n'étaient pas entièrement des inconnues. Il avait vu la jeune fille à deux reprises, une fois dans l'atelier de Cinder au marché, puis de nouveau au bal. C'était la demi-sœur de Cinder.

Quant à la femme...

La femme...

Son sang bouillait à son souvenir ; et ses manières de petite fille, sa pudeur affectée ne faisaient rien pour arranger les choses. Il l'avait vue au bal, elle aussi. Quand elle avait failli gifler Cinder pour avoir osé venir.

— Votre Majesté, intervint Nainsi derrière les deux femmes. Permettez-moi de vous présenter Linh Adri-jiě et sa fille, Linh Pearl-mèi.

Elles s'inclinèrent encore une fois.

— Oui, bonjour, dit Kai. Vous êtes...

— J'étais la tutrice légale de Linh Cinder, le coupa Adri. Veuillez pardonner notre intrusion, Votre Majesté. Je crois savoir que vous êtes très occupé.

Il s'éclaircit la gorge, regrettant d'avoir reboutonné son col, qui l'étranglait déjà.

— Asseyez-vous, je vous en prie, leur dit-il en indiquant le coin salon devant la cheminée holographique. Ce sera tout, Nainsi. Merci.

Kai s'attribua le fauteuil, décidé à ne pas s'asseoir à côté d'aucune de ses visiteuses. Elles prirent place toutes les deux sur le sofa, le dos bien droit pour ne pas froisser leurs kimonos, et croisèrent sagement les mains sur les genoux. Elles affichaient une ressemblance remarquable – et bien sûr, n'avaient rien de commun avec Cinder, qui avait toujours été bronzée, les cheveux plus lisses et plus fins, avec une assurance sous-jacente même quand elle se montrait gauche et embarrassée.

Kai se retint de sourire à l'évocation de Cinder gauche et embarrassée.

— J'ai peur que nous n'ayons pas été présentés dans les formes quand nos chemins se sont croisés au bal la semaine dernière, Linh-jiě.

— Oh, Votre Majesté impériale est trop bonne. Adri, je vous en prie. À dire vrai, j'essaie de me démarquer de ma pupille qui porte toujours le nom de mon époux. Et je suis sûre que vous n'avez pas oublié mon adorable fille... ?

Il tourna son attention vers Pearl.

— Oui, nous nous sommes croisés au marché. Vous aviez quelques paquets à confier à Cinder.

Il se réjouit de la voir rougir. Il espérait qu'elle se rappelait à quel point elle s'était montrée grossière ce jour-là.

— Nous nous sommes vus aussi au bal, Votre Majesté, lui rappela Pearl. Nous avons parlé de ma pauvre sœur – ma vraie sœur –, qui était tombée malade et qui a succombé à la même maladie que votre illustre père.

— Oui, je m'en souviens. Mes condoléances à toutes les deux.

Il s'attendait qu'elles lui rendent la politesse, mais la mère était trop occupée à détailler les boiseries laquées du bureau tandis que la fille lorgnait Kai avec une timidité de façade.

Il tapota avec impatience sur le bras de son fauteuil.

— Mon androïde me dit que vous auriez des informations à me transmettre ? Concernant Linh Cinder ?

— Oui, Votre Majesté, répondit Adri, ramenant son attention sur lui. Merci de nous recevoir dans un délai aussi court, mais j'ai effectivement certaines informations que je crois susceptibles de vous aider

dans la recherche de ma pupille. Et bien sûr, en tant que citoyenne, je tiens à tout faire pour vous faciliter la tâche et m'assurer qu'elle soit appréhendée avant d'avoir commis d'autres méfaits.

— Je n'en doute pas. Mais pardonnez-moi, Linh-jiě, il me semblait que vous aviez déjà été contactée et interrogée par les autorités dans le cadre de l'enquête ?

— Oh oui, nous avons longuement discuté avec des fonctionnaires très polis, lui assura Adri, mais depuis, j'ai découvert un élément nouveau.

Kai posa les coudes sur ses genoux.

— Votre Majesté, je suppose que vous avez connaissance de la bande de surveillance tournée au centre de quarantaine, deux semaines plus tôt, sur laquelle on voit une jeune fille attaquer deux droïdes infirmiers ?

Il hocha la tête.

— Naturellement. Celle qui a parlé à Chang Sunto, le garçon qui a guéri de la létumose.

— Eh bien, je n'y avais pas prêté attention sur le moment, car je venais tout juste de perdre ma cadette, mais depuis j'ai pu regarder cette bande de plus près et j'ai acquis la conviction que la jeune fille en question est Cinder.

Kai fronça les sourcils, revoyant mentalement la bande. On n'y distinguait pas les traits de la fille – l'image était médiocre, tremblotante, et ne la montrait que de dos.

— Vraiment ? dit-il, tâchant de ne pas montrer trop d'intérêt. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— C'est difficile à dire uniquement d'après la vidéo, et je ne serais pas aussi catégorique si je n'avais pas fait suivre l'ID de Cinder parce qu'elle se comportait de manière bizarre depuis quelque temps. Donc je sais qu'elle se trouvait au centre de quarantaine ce jour-là. Avant, je croyais qu'elle cherchait simplement à échapper à ses tâches domestiques mais je sais maintenant que la petite abomination avait en tête un projet beaucoup plus sinistre.

Il haussa les sourcils.

— Abomination ?

Les joues d'Adri se teintèrent de rose.

— C'est encore un mot trop gentil pour elle, Votre Majesté. Saviez-vous qu'elle ne pouvait même pas pleurer ?

Kai s'enfonça dans son fauteuil. Au bout d'un moment, il s'aperçut que, loin de ressentir le dégoût qu'Adri attendait de lui, il n'éprouvait que de la curiosité.

— Est-ce courant chez... chez les cyborgs ?

— Je ne saurais le dire, Votre Majesté. C'est la première – et j'espère bien la dernière – cyborg que j'ai eu le malheur de connaître. Ce sont des créatures dangereuses, orgueilleuses, qui paradedent parmi nous comme si elles valaient mieux que tout le monde. Comme si elles méritaient je ne sais quel traitement de faveur pour leurs... excentricités. Alors qu'en fait elles vivent en parasites aux crochets de la société.

Tirant sur son col qui commençait à le démanger, Kai se racla la gorge.

— Je vois. Vous m'avez parlé d'une preuve que Cinder se serait trouvée au centre de quarantaine ? Et qu'elle aurait accompli quelque chose de... sinistre ?

— En effet, Votre Majesté. Si vous voulez bien vous donner la peine de consulter ma page personnelle, vous verrez que j'y ai mis en ligne une vidéo sans équivoque.

Kai décrocha son minicran de sa ceinture, repensant à la bande de surveillance du centre de quarantaine tout en accédant à la page d'Adri. La vidéo se trouvait au sommet – image basse résolution, frappée du logo des androïdes policiers de la Communauté.

— De quoi s'agit-il ?

— Comme Cinder refusait de répondre à mes comms et que j'étais sûre qu'elle se préparait à quitter le pays, j'ai appelé la police conformément à mes devoirs de tutrice. C'est la bande tournée lors de son arrestation.

Retenant son souffle, Kai lança la vidéo. Filmée depuis un hover, elle montrait une vue plongeante sur une rue poussiéreuse bordée d'entrepôts. On y voyait Cinder, tout essoufflée, furieuse ; elle levait le poing vers l'objectif.

— Je ne l'ai pas volée ! Elle appartient à sa famille et à personne d'autre !

La caméra trembla quand l'hover atterrit, puis l'androïde s'approcha de Cinder.

Le visage maussade, celle-ci battit en retraite.

— Je n'ai rien fait de mal. Ce droïde infirmier m'avait attaquée. C'était de la légitime défense.

Kai, les épaules nouées, regarda l'androïde débiter d'une voix monocorde son discours à propos de tutrice légale et de loi de protection des cyborgs jusqu'à ce que Cinder accepte de le suivre et que la vidéo prenne fin.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour retrouver la séquence où l'on voyait la jeune fille attaquer les droïdes infirmiers du centre de quarantaine, et sa main se crispa sur le minicran tandis que les pièces du puzzle s'emboîtaient enfin. Il se fit l'effet d'être un idiot, pour la centième fois au moins cette semaine.

C'était logique qu'il s'agisse de Cinder. Bien sûr qu'il s'agissait de Cinder. Il avait remis l'antidote au Dr Erland quelques heures plus tôt, en sa présence. Le docteur avait dû le lui confier, et elle l'avait donné à Chang Sunto. Et même si l'image de la caméra de surveillance manquait de netteté, la queue-de-cheval et le pantalon treillis collaient parfaitement à sa description.

Avalant sa salive, il coupa la vidéo et raccrocha le minicran à sa ceinture.

— De quoi parlait-elle, en disant qu'elle ne l'avait pas volé ? Qu'est-ce qui appartenait à votre famille ?

Adri pinça les lèvres, creusant des rides profondes sur sa lèvre supérieure.

— Une chose qui aurait dû nous revenir en droit, effectivement – à nous qui aurions su témoigner à la défunte le respect qui convenait. Dire que Cinder a mutilé celle qui m'était si chère pour l'obtenir !

— Elle a... quoi ?

— Je crois qu'elle a volé la puce ID de ma fille alors qu'elle venait de mourir. (Adri posa la main sur son ventre drapé dans la soie.) J'en ai l'estomac tout retourné, mais j'aurais dû m'y attendre. Cinder a toujours été jalouse de mes deux filles, et tellement aigrie ! Même si je n'aurais pas imaginé qu'elle puisse descendre aussi bas, maintenant que je connais sa vraie nature, plus rien ne m'étonne. Elle mérite d'être rattrapée et punie pour ce qu'elle a fait.

Il y avait tant de venin dans sa voix que Kai frissonna. Ces accusations ne correspondaient pas du tout à l'image qu'il avait de Cinder. Il la revit dans l'ascenseur, les yeux chargés de tristesse, lui parler de sa sœur malade. Elle lui avait même demandé s'il voudrait bien lui réserver une danse au cas où elle se rétablirait par miracle.

À moins que tous les souvenirs qu'il avait de Cinder ne soient rien d'autre qu'un tour de magie lunaire ? Que savait-il vraiment d'elle, au fond ?

— Vous en êtes sûre ?

— Le rapport de police indique que l'arme utilisée contre les droïdes était un scalpel, et l'incident s'est produit quelques instants à peine après que j'ai reçu la comm m'informant que ma fille était... que ma fille... (Sa mâchoire se mit à trembler ; ses doigts blanchissaient sur ses genoux.) Et je l'imagine très bien essayer d'endosser l'identité de Peony dans son cerveau tordu. (Elle grimaça.) J'en ai froid dans le dos, mais c'est bien le genre de chose dont elle serait capable.

— Croyez-vous qu'elle ait encore cette puce ID sur elle ?

— Ça, Votre Majesté, je n'en sais rien. Mais c'est une possibilité.

Hochant la tête, Kai se leva. Adri et Pearl le dévisagèrent, muettes, avant de l'imiter brusquement.

— Merci d'avoir porté ces faits à mon attention, Linh-jië. Je vais faire localiser cette puce immédiatement. Si elle la porte sur elle, nous la retrouverons.

En même temps qu'il disait cela, il implora silencieusement les étoiles pour que Linh Adri se trompe. Pour que Cinder n'ait pas emporté la puce ID. Mais c'était un souhait stupide, immature. Il devait la retrouver, et il ne lui restait plus qu'un jour pour cela. Il n'avait aucune envie de découvrir ce que ferait Levana s'il échouait.

— Merci, Votre Majesté, dit Adri. C'est important pour moi que la mémoire de ma fille ne soit pas salie sous prétexte que j'ai eu autrefois la générosité d'accueillir cette abomination dans ma famille.

— Merci, dit Kai à son tour, sans trop savoir de quoi il la remerciait mais parce que cela paraissait approprié. Si nous avons d'autres questions, nous vous contacterons.

— Oui, bien entendu, Votre Majesté, dit Adri avec une courbette. Je ne demande qu'à servir mon pays et à voir cette vipère traduite en justice.

Kai inclina la tête.

— Vous êtes consciente qu'une fois que nous l'aurons retrouvée, la reine Levana a l'intention de la faire exécuter, n'est-ce pas ?

Adri croisa joliment les mains devant elle.

— Je suis sûre que les lois ne sont pas faites sans raison, Votre Majesté.

Avec une petite moue, Kai quitta le coin salon et raccompagna les deux femmes jusqu'à la porte. Après une dernière révérence, Pearl se glissa hors de la pièce en battant des cils vers Kai jusqu'à s'en dévisser le cou, mais Adri hésita sur le seuil. S'inclina une dernière fois.

— Ç'a été un honneur, Votre Majesté.

Il lui retourna un sourire crispé.

— Je me demandais – non pas que j'y attache de l'importance, mais par simple curiosité –, au cas où ces informations permettraient de faire avancer l'enquête... puis-je espérer une quelconque forme de récompense ?

## CHAPITRE 29

La cellule de Scarlet avait été à l'origine une loge d'artiste. Les contours des miroirs et des coiffeuses étaient restés imprimés sur les murs, encadrés par des rangées de douilles électriques vides. On avait arraché la moquette, dévoilant la pierre froide par-dessous, et la porte en chêne massif avait été sortie de ses gonds et abandonnée dans un coin, pour être remplacée par une grille en fer forgé et un verrou lecteur d'ID.

Folle de colère, Scarlet avait tourné en rond dans la pièce, donnant des coups de pied dans les murs et secouant les barreaux, pendant toute la nuit et une grande partie de la journée. Du moins avait-elle l'impression que ça avait duré presque une journée – voire des mois –, mais dans le sous-sol de l'Opéra où elle se trouvait enfermée elle n'avait pas d'autre indication temporelle que les deux repas qu'on lui avait apportés. Le « soldat » qui lui avait glissé le plateau à travers la grille n'avait rien dit quand elle lui avait demandé combien de temps ils comptaient la garder, ou quand elle avait exigé de voir sa grand-mère sans plus attendre ; il s'était contenté de sourire derrière les barreaux. Scarlet en avait eu la chair de poule.

Elle avait fini par s'écrouler sur le matelas, épuisée. Elle fixa le plafond pour tuer le temps. Furieuse contre elle-même. Contre ces hommes qui la retenaient prisonnière. Contre Loup.

Elle grinça des dents et enfonça ses ongles dans le vieux matelas défoncé.

*Alpha Kesley.*

Si elle le revoyait, elle lui arracherait les yeux. Elle lui serrerait le cou jusqu'à ce que ses lèvres deviennent bleues. Elle...

— Tu as fini par te calmer ?

Elle se redressa d'un coup. L'un des hommes qui l'avaient escortée jusqu'à sa cellule se tenait sur le seuil – Rafe ou Troya, elle ignorait lequel.

— Je n'ai pas faim, cracha-t-elle.

Il ricana. Apparemment, ils avaient tous le même sourire sans joie ; à croire qu'ils avaient suivi une formation pour ça.

— Je ne suis pas là pour t'apporter à manger, répliqua-t-il en passant son poignet devant le lecteur. (Il poussa la grille.) Je viens te conduire à ta précieuse grand-mère.

Scarlet se leva d'un bond, sa fatigue oubliée.

— Vous êtes sérieux ?

— Ce sont les ordres. Il faut que je t'attache, ou tu vas m'accompagner gentiment sans faire d'histoires ?

— Je serai sage. Emmenez-moi juste la voir.

Il la toisa de haut en bas. Décidant de toute évidence qu'elle ne représenterait pas une menace pour lui, il s'effaça devant elle en lui indiquant le couloir mal éclairé.

— Alors, après toi.

À peine eut-elle posé un pied dans le couloir qu'il lui prenait le poignet et se penchait de manière à lui souffler son haleine tiède contre la nuque.

— Essaie quoi que ce soit et je passerai mes nerfs sur la vieille, c'est compris ?

Elle frissonna.

Sans attendre de réponse, il la relâcha et la fit avancer dans le couloir d'une bourrade entre les omoplates.

Son cœur battait la chamade. La fatigue et l'impatience de revoir sa grand-mère l'amenaient au bord du délire, mais cela ne l'empêcha pas d'étudier sa prison. Une demi-douzaine d'autres cellules fermées par des grilles s'alignaient le long du couloir, toutes plongées dans le noir. L'homme la fit tourner au coin, monter un escalier, franchir une porte.

Ils se retrouvèrent en coulisses. De vieilles poutres poussiéreuses se croisaient au-dessus d'eux et des rideaux noirs y pendaient dans l'obscurité comme des fantômes. Le seul éclairage provenait des veilleuses au long des escaliers d'accès, et Scarlet dut plisser les yeux quand le soldat la fit passer sur scène puis descendre par les marches dans la salle vide. Plusieurs rangées de sièges avaient été déboulonnées, laissant des trous sur le sol pentu. Quelques soldats se tenaient dans l'ombre, comme s'ils avaient eu une conversation joviale jusqu'à ce que Scarlet et son geôlier viennent les interrompre. Scarlet garda les yeux braqués sur le fond de la salle. Elle doutait que Loup soit parmi eux mais préférait ne pas vérifier.

Ils atteignirent le fond du théâtre et Scarlet poussa l'une des grandes portes.

Ils débouchèrent sur un balcon dominant le grand escalier et le hall d'accueil. Aucune lumière ne descendait par le trou dans le plafond – à l'évidence, elle avait raté toute la journée.

Son geôlier la saisit par le coude et l'entraîna à l'écart de l'escalier, sous d'autres statues sinistres d'anges et de chérubins. Elle dégagea son bras d'un geste brusque et s'efforça de mémoriser le trajet, tâchant de se représenter le plan de l'Opéra dans sa tête, mais elle avait du mal à se concentrer sachant qu'elle allait bientôt revoir sa grand-mère. Enfin.

L'idée de rester entre les griffes de ces monstres pendant trois longues semaines lui retournait les entrailles.

Il la guida dans un escalier vers le premier balcon puis continua jusqu'au deuxième. Plusieurs portes ouvraient sur la salle et les rangées de sièges en hauteur, mais le soldat passa devant sans ralentir pour s'engager dans un autre couloir. Finalement, il s'arrêta devant une porte close, tourna la poignée et poussa le battant.

Ils se tenaient à l'entrée d'une des loges privées qui dominaient la scène, n'abritant que quatre fauteuils sur deux rangées.

Scarlet vit sa grand-mère assise seule au premier rang, avec son épaisse natte grise derrière le dossier de son fauteuil. Les larmes qu'elle retenait depuis si longtemps affluèrent en masse.

— Grand-mère !

La vieille dame sursauta, mais Scarlet se précipitait déjà. Elle tomba à genoux dans l'espace entre les fauteuils et la rambarde et se blottit contre sa grand-mère, pleurant dans son jean. Ce même vieux jean

maculé de terre dans lequel elle jardinait toujours. Les senteurs familières de terre et de foin qui se dégageaient du tissu la firent pleurer plus fort.

— Scarlet ! Qu'est-ce que tu fais ici ? s'exclama sa grand-mère, posant les mains sur son dos. (Sa voix était sévère, chargée de colère mais dénuée de méchanceté.) Arrête ça ; tu te comportes comme une gamine, dit-elle en relevant Scarlet. Là, là, calme-toi. Que viens-tu faire ici ?

Scarlet s'assit sur les talons et leva la tête vers sa grand-mère. Ses yeux injectés de sang trahissaient sa fatigue, malgré sa mâchoire serrée. Elle aussi semblait à deux doigts de pleurer. Scarlet lui prit les mains et les pressa, fort. Sa grand-mère avait les mains douces, comme si trois semaines loin de la ferme avaient suffi à effacer des années de travaux des champs.

— Je suis là pour toi, répondit-elle. Quand papa m'a appris ce qui se passait, ce qu'ils étaient en train de te faire, je suis venue te chercher. Ça va ? Tu n'es pas blessée ?

— Non, je vais bien. (Elle tapota les mains de Scarlet.) Mais je n'aime pas te voir ici. Tu n'aurais pas dû venir. Ces hommes, ils... Tu ne devrais pas être là. C'est dangereux.

— Je vais nous sortir de là toutes les deux. Je te le promets. Par les étoiles, ce que tu m'as manqué ! (Avec un sanglot, elle posa le front sur leurs doigts mêlés, ignorant les larmes brûlantes qui coulaient sur ses joues.) Je t'ai retrouvée, grand-mère. Je t'ai retrouvée.

Dégageant l'une de ses mains, sa grand-mère repoussa une mèche de Scarlet qui lui tombait sur le front.

— J'étais sûre que tu le ferais. J'étais sûre que tu viendrais. Là, assieds-toi avec moi.

Scarlet sécha ses larmes et se releva. Il y avait un plateau sur le siège à côté de sa grand-mère, contenant une tasse de thé, une demi-baguette et une grappe de raisin noir intacte dans un bol. Sa grand-mère le tendit au soldat resté sur le seuil. Ce dernier fit la grimace, mais le prit et sortit, claquant la porte derrière lui. Scarlet sentit son pouls s'accélérer : elle n'avait pas entendu de verrou. Elles se retrouvaient seules.

— Assieds-toi, Scarlet. Tu m'as beaucoup manqué – mais je suis très en colère contre toi. Tu n'aurais jamais dû venir. C'est trop dangereux... Enfin, tu es là, maintenant. Oh, ma chérie, tu as l'air épuisée !

— Grand-mère, personne ne te surveille ? Ils n'ont pas peur que tu t'échappes ?

La vieille dame se radoucit et tapota le siège vide.

— Bien sûr qu'ils me surveillent. Je ne suis jamais vraiment seule ici.

Scarlet considéra la mince cloison qui les séparait de la loge voisine, dont le papier peint rouge se décollait. Peut-être y avait-il quelqu'un derrière en ce moment même, en train d'écouter leur conversation. Ou peut-être le groupe de soldats qu'elle avait croisé – s'ils avaient l'ouïe aussi fine que celle de Loup, ils pouvaient probablement les entendre d'en bas. Ignorant son envie de hurler des obscénités dans le vide, elle se laissa tomber dans le fauteuil et reprit les mains de sa grand-mère, qu'elle serra contre elle. Même si sa peau avait retrouvé sa douceur, elle avait surtout les doigts glacés.

— Tu es sûre que ça va ? Ils ne t'ont pas fait de mal ?

Sa grand-mère lui adressa un sourire las.

— Ils ne m'ont pas touchée. Pas encore. Mais je ne sais pas ce qu'ils me réservent, et après ce qu'ils ont fait à Luc, je n'ai aucune confiance en eux. Ils ont parlé de toi, aussi. J'étais terrorisée à l'idée qu'ils s'en prennent à toi. Oh, j'aurais préféré que tu restes là-bas. J'aurais dû être mieux préparée. J'aurais dû me douter que ça arriverait un jour.

— Tu sais ce qu'ils veulent ?

Sa grand-mère reporta son attention sur la scène plongée dans le noir.

— Des informations que je n'ai pas. Pourtant, je les leur donnerais sans hésiter si je le pouvais. Je l'aurais fait depuis des semaines. Pour rentrer auprès de toi. Pour te protéger.

— Des informations à quel sujet ?

Sa grand-mère prit une longue inspiration.

— À propos de la princesse Sélène.

Scarlet sentit son cœur s'emballer.

— C'est vrai, alors ? Tu sais vraiment quelque chose là-dessus ?

Sa grand-mère haussa les sourcils.

— Est-ce qu'ils t'ont dit pourquoi ? La raison pour laquelle ils me soupçonnent ?

Scarlet acquiesça de la tête, gênée de connaître le secret que sa grand-mère avait conservé si longtemps.

— Ils m'ont parlé de Logan Tanner. Ils pensent qu'il a ramené Sélène sur Terre et qu'il t'a peut-être demandé ton aide. D'après eux, il est possible qu'il soit... mon grand-père.

Les rides se creusèrent sur le front de sa grand-mère, et elle jeta un regard inquiet vers la cloison derrière Scarlet, vers la loge voisine, avant de ramener son attention sur sa petite-fille.

— Scarlet, ma chérie...

Son expression était pleine de tendresse, mais elle n'ajouta rien.

Scarlet se racla la gorge, se demandant, si après toutes ces années, sa grand-mère aurait encore un peu de mal à se pencher sur son passé. Cette liaison, qui avait été si brève, pourquoi en gardait-elle le secret depuis si longtemps ?

Savait-elle seulement que Logan Tanner était mort ?

— Grand-mère, je me souviens de l'homme qui était venu chez nous. L'homme de la Communauté orientale.

Sa grand-mère inclina la tête, d'un air patient.

— Je croyais qu'il venait me chercher moi, mais je me trompais, n'est-ce pas ? C'est de la princesse que vous parliez tous les deux.

— Oui, ma chérie.

— Pourquoi ne pas leur avoir donné son nom ? Tu t'en souviens sûrement, et comme ça ils n'auront qu'à s'adresser à lui. Il saura bien où est passée la princesse, non ?

— Le problème, c'est qu'ils ne s'intéressent plus à la princesse.

Scarlet se mordit la lèvre. La frustration gonflait en elle. Elle tremblait.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas nous laisser partir ?

Sa grand-mère lui pressa les mains. Les années passées à arracher les mauvaises herbes et à couper les légumes l'avaient rendue forte, malgré son âge.

— Parce qu'ils ne peuvent pas me contrôler, Scarlet.

Elle scruta le visage fripé de sa grand-mère.

— Comment ça ?

— Ce sont des Lunaires. Leur thaumaturge – il a le don lunaire. Sauf que ses pouvoirs ne marchent pas sur moi. C'est pour ça qu'ils me gardent. Ils veulent comprendre pourquoi.

Scarlet fouilla dans ses souvenirs. Tous les ragots, les rumeurs qu'elle avait entendus à propos des Lunaires – impossible de faire le tri entre ce qui semblait authentique et ce qui relevait clairement de la fable. On disait que leur reine avait la faculté de contrôler les esprits, et que ses thaumaturges étaient presque aussi forts. Qu'ils parvenaient à manipuler les gens par le biais de leurs pensées et de leurs émotions. Qu'ils pouvaient même les contrôler physiquement s'ils le voulaient, comme de vulgaires marionnettes.

Elle avala sa salive.

— Est-ce qu'il existe beaucoup de gens qui ne peuvent pas être... contrôlés ?

— Très peu. Certains Lunaires naissent comme ça. Ils les appellent des coquilles. Mais ils n'avaient encore jamais rencontré de Terrienne dans ce cas-là. Je suis la première.

— Comment ? C'est génétique ? (Scarlet hésita.) Tu crois qu'ils peuvent me contrôler, moi ?

— Oh oui, ma chérie. J'ignore ce qui me rend spéciale, mais il est clair que tu ne l'as pas. Et tu peux être sûre qu'ils se serviront de ça contre nous. J'imagine qu'ils vont vouloir se livrer à toutes sortes d'expériences sur nous deux pour déterminer d'où me vient cette anomalie. Et s'ils ont des raisons ou non de craindre que d'autres Terriens soient en mesure de leur résister. (Scarlet vit la mâchoire de sa grand-mère se durcir dans l'obscurité.) Ce n'est sûrement pas héréditaire en tout cas. Ton père était faible, lui aussi.

Scarlet plongea son regard dans ces yeux bruns qu'elle avait toujours trouvés rassurants et qui la frappaient maintenant par leur dureté dans l'obscurité du théâtre. Quelque chose la chiffonnait sans qu'elle sache exactement quoi. Un début de suspicion.

Son père avait été faible, oui. Avec les femmes. Avec la bouteille. Faible comme père et comme homme.

Mais sa grand-mère n'avait jamais laissé entendre qu'elle puisse penser la même chose de Scarlet. *Tu t'en remettras*, lui avait-elle toujours dit, après une écorchure au genou, un bras cassé ou sa première déception sentimentale. *Tu t'en remettras parce que tu es forte, comme moi.*

Le cœur battant, Scarlet baissa les yeux sur leurs doigts entrelacés. Sur les mains fripées, fragiles et trop douces de sa grand-mère.

Et son cœur se serra.

Les Lunaires avaient le pouvoir de manipuler les pensées et les émotions. De déformer la manière dont on percevait le monde.

Elle se dégagea brusquement. Sa grand-mère tenta brièvement de la retenir, avant de renoncer.

Scarlet se leva de son siège en titubant et s'adossa à la rambarde, le regard fixé sur sa grand-mère. Sur les quelques cheveux rebelles qui s'échappaient de sa natte. Sur ses yeux familiers, de plus en plus froids. De plus en plus grands.

Elle cligna rapidement des paupières pour dissiper l'illusion, tandis que les mains de sa grand-mère s'allongeaient.

Un frisson de répulsion parcourut Scarlet. Elle se cramponna à la rambarde.

— Qui êtes-vous ?

La porte de la loge s'ouvrit, mais au lieu de son geôlier, ce fut la silhouette du thaumaturge que Scarlet aperçut dans le couloir.

— Beau travail, oméga. Je crois qu'il n'y a plus rien à tirer d'elle.

Scarlet se retourna vers sa grand-mère. Un cri étranglé lui échappa.

Sa grand-mère avait disparu, remplacée par le frère de Loup. L'oméga Ran Kesley lui retourna son regard, parfaitement à l'aise. Il portait le même tee-shirt que la dernière fois, froissé et maculé de boue séchée.

— Salut, ma jolie. Content de te revoir.

Scarlet regarda le thaumaturge d'un air mauvais. Elle pouvait voir le blanc de ses yeux, le drapé de sa tenue extravagante.

— Où est-elle ?

— Elle est en vie, pour l'instant, et toujours aussi mystérieuse, hélas, répondit le thaumaturge, examinant Scarlet entre ses paupières plissées. Son esprit demeure impénétrable, mais quel que soit son secret, elle ne l'a transmis ni à son fils ni à sa petite-fille. S'il s'agissait d'un tour mental, on s'attendrait qu'elle vous l'ait au moins enseigné à vous, sinon à cet ivrogne pathétique. Et pourtant, si c'est génétique, j'ai peine à croire que cela puisse sauter des générations. À moins que vous n'ayez une coquille parmi vos ancêtres ? (Il se tapota la lèvre d'un air pensif, étudiant Scarlet comme une grenouille qu'il s'apprêterait à disséquer.) Vous allez peut-être nous servir à quelque chose, en fin de compte. Je me demande si la vieille dame s'obstinerait dans son mutisme en vous voyant vous planter des clous dans la chair.

Scarlet s'étrangla de rage et se jeta sur lui avec un cri rauque, les ongles en avant.

Puis se figea, le bout des doigts à quelques millimètres de ses yeux. Sa fureur l'abandonna d'un coup et elle s'écroula sur le sol, pleurant à chaudes larmes. Elle voulut s'appuyer de nouveau sur sa haine, mais celle-ci ne cessait de lui échapper, aussi insaisissable qu'une anguille. Et plus elle essayait, plus ses larmes coulaient en abondance. La faisaient suffoquer. L'aveuglaient. Tandis que sa colère se dissolvait dans le désespoir et la désolation.

Un profond dégoût d'elle-même l'envahit. Elle était inutile. Faible, stupide et insignifiante.

Elle se recroquevilla sur elle-même, noyant presque dans ses sanglots le ricanement amusé du thaumaturge au-dessus d'elle.

— Quel malheur que votre grand-mère ne soit pas aussi facile à manipuler. Tout aurait été tellement plus simple.

Son chagrin s'apaisa, ces paroles cinglantes se rangèrent dans un coin discret de son cerveau et ses pleurs se tarissent. Comme si quelqu'un avait fermé un robinet.

Ou cessé de jouer avec sa marionnette.

Scarlet resta allongée sur le sol, haletante.

Enfonçant les doigts dans la moquette, elle força son corps à cesser de trembler et se releva péniblement, en s'aidant du montant de la porte. Le visage du thaumaturge afficha de nouveau cette gentillesse répugnante qu'il affectait.

— Je vais vous faire raccompagner dans vos quartiers, dit-il d'une voix mielleuse. Merci infiniment pour votre coopération.

## CHAPITRE 30

Les bottes de l'alpha Ze'ev Kesley martelèrent le sol de marbre quand il traversa le hall, ignorant la poignée de soldats qui lui adressèrent des hochements de tête empreints de respect, ou peut-être de crainte. Voire de curiosité, à l'égard de l'officier qui avait passé plusieurs semaines au sein des humains en se faisant passer pour l'un d'entre eux.

Il s'efforçait de ne pas y penser. Son retour au quartier général lui donnait l'impression d'émerger d'un long rêve. Un rêve qui lui avait d'abord fait l'effet d'un cauchemar, mais plus maintenant. La réalité dans laquelle il s'était réveillé lui paraissait beaucoup plus sombre. Elle lui rappelait qui il était vraiment. Ce qu'il était vraiment.

Il atteignit la rotonde de la lune – un nom chargé d'une ironie que maître Jael avait beaucoup appréciée. En passant devant un miroir, piqué et assombri par l'âge, il faillit ne pas se reconnaître dans son uniforme et avec ses cheveux soigneusement plaqués en arrière. Il détourna promptement le regard.

Il flaira la présence de son frère dès son entrée dans la bibliothèque et sentit les cheveux se dresser sur sa nuque. Il ralentit brièvement le pas en s'engageant dans la galerie lambrissée de bois, puis pénétra dans le bureau du thaumaturge. Cette salle avait jadis été digne d'un roi – un lieu où les Terriens de la haute société venaient méditer sur les travaux philosophiques de leurs ancêtres. Ses vitrines avaient renfermé des œuvres d'art inestimables et ses étagères s'élevaient sur deux étages. Mais tout cela avait disparu désormais, mis en sûreté quand l'armée avait réquisitionné l'Opéra, et une forte odeur de moisissure s'était incrustée dans les boiseries.

Jael était assis derrière un grand bureau de plastique et de métal, sombre et terne, qui tranchait avec l'extravagance du décor. Ran était là également, adossé à une étagère vide.

Son frère lui sourit. Presque.

Jael se leva.

— Alpha Kesley, merci d'être venu aussitôt. Je tenais à ce que vous soyez le premier à savoir que votre frère était revenu sain et sauf.

— Heureux de l'apprendre, dit-il. Salut, Ran. Tu n'avais pas l'air en forme la dernière fois qu'on s'est vus.

— Pareil pour toi, Ze'ev. Tu sens bien meilleur maintenant que tu t'es lavé de cette odeur humaine qui te collait à la peau.

Tous ses muscles se tendirent.

— J'espère que tu ne m'en veux pas à propos de ce qui s'est passé dans la forêt.

— Pas du tout. Tu jouais un rôle. Je comprends parfaitement. Je n'aurais pas dû m'en mêler.

— Non, tu n'aurais pas dû.

Ran glissa les pouces dans sa ceinture d'étoffe.

— Je me suis fait du souci pour toi, mon frère. Tu avais l'air... perdu.

— Tu l'as dit toi-même, répliqua Ze'ev en redressant le menton. Je jouais un rôle.

— Oui. Je n'aurais pas dû douter de toi. Enfin, je suis content que tu sois redevenu toi-même – et aussi que sa balle n'ait pas fait plus de dégâts. Quand j'ai entendu le coup de feu, j'ai eu peur qu'elle n'ait touché le cœur. (Ran sourit avant de se retourner vers Jael.) Si nous en avons terminé, je demande la permission d'aller rendre compte à mon officier supérieur.

— Permission accordée, dit Jael, hochant la tête en réponse au salut de Ran, poing sur le cœur.

Ze'ev flaira l'odeur de Scarlet sur Ran au moment où celui-ci passait devant lui. Le sang lui monta à la tête. Il parvint néanmoins à se détendre, à réprimer l'instinct animal qui le poussait à se jeter sur son frère ; mais s'il apprenait que l'autre avait seulement posé le doigt sur elle, il lui déchirerait la gorge à mains nues.

Ran inclina la tête sur le côté, avec un petit sourire malveillant.

— Bienvenue chez toi, mon frère.

Ze'ev demeura impassible pendant que Ran s'éloignait et ne fit pas un geste avant d'avoir entendu claquer la porte à l'autre bout de la galerie. Puis il salua le thaumaturge.

— S'il n'y a rien d'autre...

— En fait, il y a autre chose. Plusieurs choses, pour tout dire, dont j'aimerais discuter avec vous. (Jael se renfonça dans son fauteuil.) J'ai reçu une comm de Sa Majesté ce matin. Elle demande à ce que toutes les meutes stationnées sur Terre soient prêtes à donner l'assaut demain.

Sa mâchoire se crispa.

— Demain ?

— Ses négociations avec la Communauté orientale n'ont pas pris la tournure escomptée et elle en a plus qu'assez de les voir refuser les compromis qu'elle leur propose. Elle avait offert une prolongation temporaire de la paix à condition qu'on arrête et qu'on lui livre la cyborg, Linh Cinder, mais cela ne s'est pas fait. L'offensive sera centrée sur Néo-Beijing et se déclenchera à minuit, heure locale. Nous passerons à l'attaque à 18 : 00. (Il enfouit ses mains sous ses manches cramoisies ; les runes brodées accrochèrent la lumière des ampoules autonomes au-dessus de lui.) Je me réjouis de vous voir revenu à temps pour commander vos hommes. Je veux vous placer au cœur de notre attaque sur Paris. Acceptez-vous ce poste ?

Ze'ev croisa les mains derrière son dos, les serrant à se faire mal.

— Loin de moi l'idée de remettre en cause les motivations de Sa Majesté, mais je comprends mal pourquoi elle renonce à notre objectif initial de retrouver la princesse dans le seul but d'infliger une petite leçon à la Communauté. Pourquoi ce changement de priorités ?

Jael se renversa en arrière pour mieux l'examiner.

— Il ne vous appartient pas de discuter les priorités de Sa Majesté. Néanmoins, je tiens à ce que vous ayez les idées claires à l'heure de déclencher cette première bataille décisive. (Il haussa les épaules.) L'évasion de cette Linh Cinder l'a rendue furieuse. Même s'il ne s'agit que d'une civile, elle a réussi à voir au-delà du magnétisme de Sa Majesté. Et pourtant, ce n'est pas une coquille.

Ze'ev ne put s'empêcher de manifester sa surprise.

— Nous ignorons si cette anomalie est due à sa programmation de cyborg, ou si ses propres pouvoirs lunaires sont exceptionnellement puissants.

— Plus puissants que ceux de Sa Majesté ?

— Nous n'en savons rien. (Jael soupira.) Le plus étrange, c'est que sa faculté de résistance envers notre reine n'est pas sans rappeler la faculté de résistance de Michelle Benoît envers moi. Découvrir deux personnes qui ne sont pas des coquilles, dotées de la même particularité, dans une période de temps aussi courte est tout à fait remarquable. Concernant Michelle Benoît, malheureusement, l'explication continue à m'échapper. J'ai testé sa petite-fille il y a une heure – elle est aussi malléable que de l'argile, elle n'a donc pas hérité de son talent.

Dans son dos, l'alpha Kesley serra les poings. Il sentait encore son odeur dans la pièce, qui lui chatouillait les narines. Ainsi, Jael l'avait interrogée, sans doute en présence de Ran. Que lui avaient-ils fait ? L'avaient-ils blessée ?

— Alpha ?

— Oui, s'empressa-t-il de répondre. Je vous demande pardon. J'ai cru sentir la fille.

Jael se mit à rire. Un rire franc, amusé. C'était cette chaleur humaine propre à Jael dont Ze'ev se méfiait le plus – au moins, les autres thaumaturges ne faisaient pas mystère de leur cruauté, de leur contrôle méprisant des citoyens lunaires de rang inférieur... et de leurs soldats.

— Vous avez un flair stupéfiant, alpha. Pas de doute, vous faites partie des meilleurs. (Il tapota les bras de son fauteuil, puis se leva brusquement.) Et votre force de caractère est sans égale. Votre loyauté. Votre sens du sacrifice. Je ne suis pas certain qu'aucun autre de mes hommes serait allé aussi loin, se serait donné tant de mal pour obtenir des informations de Mlle Benoît. C'est précisément pour cela que je vous ai choisi pour diriger l'assaut demain.

Jael marcha jusqu'aux étagères et laissa traîner un doigt dessus, ramassant un peu de poussière gris pâle. Ze'ev conserva une expression impassible, tâchant de ne pas penser aux sacrifices que Jael semblait lui attribuer, au mal qu'il était censé s'être donné.

Par contre elle était toujours présente à son esprit. Le contact de son pouce sur ses cicatrices. Ses bras noués autour de son cou.

Il se racla la gorge. Tous ses muscles se tendirent sur ses os dans un effort pour bloquer ce souvenir.

— Maintenant, reste la question de savoir ce que nous allons faire de la fille. Quelle frustration, de mettre la main sur quelqu'un qui pourrait enfin nous conduire à la princesse Sélène, pour apprendre que nous n'avons plus besoin de cette information !

Ze'ev s'enfonça les ongles dans les paumes. « Frustration » paraissait risible. Si seulement Sa Majesté s'était désintéressée de la princesse trois semaines plus tôt, Scarlet et sa grand-mère n'auraient pas été impliquées dans cette histoire.

Et sa vie aurait continué à suivre son cours normal.

Son torse lui parut comprimé comme dans un étai.

— Je suis quand même optimiste, continua Jael d'un air absent. La fille pourra nous servir, si elle peut convaincre sa grand-mère de parler. Car la dame joue la carte de l'ignorance, mais elle sait très bien pourquoi elle est en mesure de résister à mon contrôle, j'en ai la conviction. (Il tripota l'ourlet de sa manche.) À votre avis, qu'est-ce qui aura le plus d'importance à ses yeux ? La vie de sa petite-fille, ou ses propres secrets ?

Ze'ev n'avait pas la réponse.

— Nous verrons bien, j'imagine, conclut Jael en retournant à son bureau. Au moins, nous avons maintenant un moyen de pression sur elle.

Ses lèvres s'écartèrent, dévoilant ses dents blanches parfaites en un sourire agréable.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, alpha. Acceptez-vous le rôle de chef dans notre bataille la plus importante au sein de la Fédération européenne ?

Ze'ev avait les poumons en feu. Il aurait voulu poser d'autres questions, en apprendre davantage – à propos de Scarlet, de sa grand-mère, de ce que Jael avait l'intention de lui faire. Mais ces questions auraient paru déplacées. Sa mission était terminée. Il n'avait plus à se préoccuper de Mlle Benoît.

Il plaqua le poing contre son torse.

— Oui, maître Jael. C'est un honneur.

— Bien.

Ouvrant un tiroir, Jael en sortit une boîte blanche toute simple qu'il poussa sur son bureau.

— À ce propos, nous venons de recevoir ces puces ID des centres de quarantaine de Paris. J'espère que vous aurez le temps de les effacer et de les reprogrammer ? Je veux qu'elles soient prêtes pour les nouvelles recrues que j'attends demain matin. (Il se redressa sur son siège.) Il s'agit de déployer tous les soldats dont nous pourrions disposer. Il est impératif que les Terriens aient tellement peur qu'ils ne songent même pas à riposter.

## CHAPITRE

### 31

Cinder jeta un coup d'œil sur les plantations par la verrière du cockpit. Les champs s'étendaient dans toutes les directions. Seule une ferme solitaire, à plus d'un kilomètre, brisait la ligne d'horizon.

Une maison. Des légumes à perte de vue. Et un spationef géant.

— J'ai connu plus discret.

— Au moins on est au milieu de nulle part, fit valoir Thorne, s'extrayant du siège du pilote pour enfiler son blouson. Si quelqu'un appelle la police, il lui faudra du temps pour arriver.

— Sauf si elle est déjà en route, marmonna Cinder.

Son cœur avait battu la chamade tout au long de leur descente interminable vers la Terre, tandis que son cerveau passait en revue mille catastrophes susceptibles de leur tomber dessus. Même si elle avait continué ses incantations ridicules le plus longtemps possible, elle n'avait aucun moyen de jauger leur efficacité, et elle avait la désagréable sensation que ses tentatives pour camoufler le vaisseau grâce à la magie lunaire étaient aussi futiles que pathétiques. Elle ne voyait pas comment elle pouvait tromper les radars et les ondes radio par le seul miracle de ses pensées balbutiantes.

Pourtant, le fait est qu'on ne les avait pas repérés dans l'espace et que, pour l'instant, la chance leur souriait. La ferme Benoît semblait abandonnée.

La rampe de la soute s'abaissa et Iko dit d'une voix flûtée :

— Allez, descendez et amusez-vous bien. Moi je vais rester dans mon coin, toute seule, à guetter la moindre interférence radar et à lancer des diagnostics. Ça va être génial.

— Tu fais de gros progrès en matière de sarcasmes, la complimenta Cinder, avant de rejoindre Thorne au sommet de la rampe qui venait d'écraser un carré de légumes.

Thorne se pencha sur son minicran en plissant les paupières.

— Bingo ! dit-il en indiquant la maison à un étage assez ancienne pour avoir survécu à la Quatrième Guerre mondiale. Elle est là !

— Rapportez-moi un souvenir ! leur cria Iko tandis que Thorne descendait à grands pas.

Il traversa le champ pour gagner la maison par le chemin le plus direct. Le sol était encore trempé par suite d'un arrosage récent, et Thorne eut bientôt le bas de son pantalon maculé de boue.

Cinder le suivit, savourant l'horizon dégagé et l'air frais, si appréciables après avoir été enfermée à bord du RP2 à respirer de l'oxygène recyclé. Même avec son interface audio éteinte, elle n'avait jamais connu un tel silence.

— C'est drôlement calme, par ici.

— Ça fout les jetons, hein ? Je ne sais pas comment les gens arrivent à le supporter.

— Je trouve ça plutôt agréable, moi.

— Oui, aussi agréable qu'une visite à la morgue.

Plusieurs bâtiments de tailles diverses se distribuaient en désordre à travers les champs : une grange, un poulailler, une cabane à outils et un hangar assez imposant pour abriter plusieurs hovers ou même un spationef, quoique pas aussi gros que le RP2.

Cinder s'arrêta net en le voyant. Sourcils froncés, elle fouilla dans sa mémoire à la recherche d'un souvenir diffus.

— Attends.

Thorne se retourna vers elle.

— Tu as vu quelque chose ?

Sans répondre, elle changea de direction en pataugeant dans la boue. Thorne lui emboîta le pas et la regarda ouvrir d'un coup d'épaule la porte du hangar.

— Je ne suis pas sûr que nous introduire par effraction dans les dépendances de Michelle Benoît soit la meilleure façon de nous présenter.

Cinder jeta un coup d'œil vers la maison aux fenêtres vides.

— J'ai besoin de vérifier quelque chose, dit-elle, et elle pénétra à l'intérieur. Lumière !

Les lumières s'allumèrent en grésillant et Cinder lâcha une exclamation étouffée devant le tableau qui s'offrait à elle. Des outils et des pièces détachées, des vis et des boulons, des vêtements de travail et des chiffons sales, dispersés pêle-mêle à travers le hangar. On avait ouvert tous les placards, renversé toutes les caisses et vidé les boîtes à outils. À peine si on distinguait encore la dalle de béton sous ce fouillis.

Le fond du hangar était occupé par une navette de livraison à la lunette arrière en miettes. Du verre cassé scintillait sous les lampes. Le hangar empestait l'huile et les vapeurs toxiques, un peu comme le stand de Cinder au marché.

— Quelle porcherie, commenta Thorne, dégoûté. Je ne sais pas si on peut faire confiance à une pilote qui a si peu de respect pour son appareil.

Cinder l'ignora, occupée qu'elle était à scanner les murs et les étagères. Malgré le chaos ambiant, son interface cérébrale tenait quelque chose. Une vague impression de familiarité, des fragments de souvenirs presque oubliés. La manière dont le soleil s'infiltrait en biais par la porte. Les odeurs mêlées d'engins mécaniques et de purin. Le motif en croix de la charpente métallique.

Elle s'avança sur le béton, foulant les débris sous ses semelles. Elle marchait lentement, de peur que son impression de familiarité s'évanouisse.

— Heu, Cinder ? fit Thorne avec un coup d'œil en direction de la ferme. Que fait-on ici, exactement ?

— On cherche quelque chose.

— Dans cette pagaille ? Bonne chance.

Parvenue sur un coin de béton à peu près dégagé, elle s'arrêta pour prendre le temps de réfléchir. D'examiner les lieux. Sachant qu'elle était déjà venue là.

Elle avisa un placard métallique étroit d'une couleur marronnasse dans lequel trois vestes pendaient à une tringle. Toutes portaient brodés sur les manches les emblèmes de l'armée de la FE. Bombant le torse, Cinder s'approcha du placard et repoussa les vestes sur le côté.

— Sérieusement, Cinder, protesta Thorne en la rejoignant. Tu crois vraiment que c'est le moment de reconstituer ta garde-robe ?

Cinder l'entendit à peine par-dessus le bouillonnement de ses pensées. Ce désordre n'était pas une coïncidence. Des gens étaient venus et avaient fouillé partout.

À sa recherche.

Une fois cette idée dans la tête, plus moyen d'y échapper.

S'accroupissant devant le placard, elle passa la main tout au fond jusqu'à trouver la poignée qu'elle cherchait. Peinte dans le même brun que le reste, elle était invisible dans l'ombre. Cinder ne l'aurait jamais remarquée si elle n'avait pas su où la chercher. Mais elle savait – parce qu'elle était déjà venue dans cet endroit. Cinq ans plus tôt, plongée par les médicaments dans un état délirant qu'elle avait toujours pris pour un rêve, elle avait émergé ici même. Les articulations et les muscles encore douloureux après ses opérations, elle avait rampé lentement hors des ténèbres pour déboucher en clignant des paupières dans un monde de clarté aveuglante.

Cinder prit appui contre le placard et tira.

La porte secrète était plus lourde qu'elle ne s'y attendait, faite dans un matériau résistant. Elle la souleva sur ses charnières cachées puis la laissa retomber lourdement sur le béton. Un nuage de poussière s'éleva tout autour d'elle.

Un trou carré s'ouvrait devant eux. Des barreaux en plastique, boulonnés dans le béton, y descendaient vers un sous-sol secret.

Thorne se pencha au-dessus du trou, les mains sur les genoux.

— Comment savais-tu que c'était là ?

Cinder ne parvenait pas à détacher les yeux du passage.

Incapable de formuler la vérité à voix haute, elle répondit simplement :

— Grâce à ma vision de cyborg.

Elle descendit la première, allumant sa lampe torche tandis qu'une bouffée d'air rance la frappait au visage. Son pinceau lumineux éclaira une salle aussi vaste que le hangar au-dessus, sans porte ni fenêtres. Presque effrayée de comprendre où elle mettait les pieds, elle hasarda d'une voix timide :

— Lumière ?

Elle entendit un générateur autonome se mettre en marche, puis trois longs tubes fluorescents s'allumèrent progressivement l'un après l'autre. Thorne sauta les quatre derniers barreaux pour atterrir lourdement sur le sol dur. Il pivota et se figea sur place.

— Que... qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Cinder fut incapable de lui répondre. Elle avait du mal à respirer.

Un caisson reposait au centre de la salle, d'environ deux mètres de long, avec un couvercle en verre bombé. Un appareillage complexe l'entourait – écrans de monitoring, jauges de température, scanners de bioélectricité. Toutes sortes de machines bardées de manettes, de tubes, d'aiguilles, d'écrans, de prises et de boutons.

Une longue table d'opération contre le mur du fond était surmontée d'une brassée de lampes sur bras articulés qui évoquaient une pieuvre de métal, et à côté, sur une petite table roulante, il y avait un flacon de stérilisant presque vide ainsi qu'un assortiment d'instruments chirurgicaux – scalpels, seringues, bandages, masques, serviettes. Deux holocrans éteints étaient accrochés au mur.

Si cette partie de la cave secrète était équipée en salle d'opération, l'autre ressemblait plutôt à l'atelier de Cinder dans le sous-sol de l'immeuble d'Adri, avec ses tournevis, son extracteur à fusibles et un fer à souder. On y voyait aussi des pièces détachées d'androïdes et des puces informatiques. Ainsi qu'une main cybernétique incomplète à trois doigts.

Cinder frissonna à cause de l'air ambiant qui sentait à la fois la chambre d'hôpital stérile et la cave humide.

Thorne s'avança prudemment vers le caisson. Bien qu'il soit vide, on devinait encore l'empreinte d'une silhouette enfantine dans la substance pâteuse sous le couvercle de verre.

— C'est quoi, ce truc ?

Cinder fit le geste de tirer sur son gant avant de se rappeler qu'elle n'en portait pas.

— Une cuve d'animation suspendue, répondit-elle dans un murmure, comme si les fantômes de ses chirurgiens inconnus risquaient de l'entendre. Conçue pour garder quelqu'un en vie, mais inconscient, pendant une très longue période.

— Je croyais que c'était illégal ? Question de surpopulation ou je ne sais quoi ?

Cinder confirma d'un hochement de tête. Elle s'approcha de la cuve, posa les doigts sur le verre et s'efforça de se rappeler son réveil dans cette pièce mais en fut incapable. Seuls de vagues souvenirs du hangar et de la ferme lui revenaient – rien à propos de cette oubliette. Elle n'avait repris totalement conscience que sur la route de Néo-Beijing, prête à entamer sa nouvelle vie d'orpheline cyborg, craintive et déboussolée.

La silhouette enfantine dans la pâte semblait trop petite pour être la sienne, mais Cinder savait à quoi s'en tenir. La jambe gauche apparaissait sensiblement plus lourde que la droite. Elle se demanda combien de temps elle était restée couchée là, privée de jambe.

— À ton avis, qu'est-ce qu'on peut trafiquer dans cet endroit ?

Cinder s'humecta les lèvres.

— Je crois que c'était la cachette d'une princesse.

## CHAPITRE 32

Cinder avait les pieds comme cimentés dans le sol face à la salle souterraine. Elle ne parvenait pas à se débarrasser de l'image d'elle-même à onze ans, couchée sur cette table d'opération pendant que des chirurgiens inconnus découpaient, recousaient et rapiéçaient son corps avec des prothèses métalliques. Des câblages dans son cerveau. De l'optobionique derrière ses rétines. Du tissu synthétique dans son cœur, des vertèbres neuves, des greffes de peau pour recouvrir le tissu cicatriciel.

Combien de temps leur avait-il fallu ? Combien de temps était-elle demeurée inconsciente, endormie dans cette cave obscure ?

Levana avait tenté de la tuer alors qu'elle n'avait que trois ans.

Elle en avait onze quand son opération s'était achevée.

Huit ans. Dans une cuve, à dormir, rêver et grandir.

Pas tout à fait morte, mais pas vraiment vivante non plus.

Elle se pencha sur l'empreinte de sa tête sous le verre de la cuve. Des centaines de fils minuscules terminés par des transmetteurs neuraux étaient reliés aux parois et on voyait un petit holocran incrusté sur le côté. Non, pas un holocran, comprit Cinder. Cette salle n'avait jamais eu le moindre accès au réseau. Rien qui puisse remonter jusqu'à la reine Levana.

— Je ne comprends pas, avoua Thorne, examinant les instruments chirurgicaux à l'autre bout de la salle. Qu'est-ce qu'ils ont bien pu lui faire ici, à ton avis ?

Elle jeta un coup d'œil au capitaine, mais on ne lisait aucune suspicion sur son visage, seulement de la curiosité.

— Eh bien, répondit-elle, programmer et implanter sa puce ID, pour commencer.

Thorne agita un scalpel dans sa direction.

— Bien vu. Évidemment, elle n'en avait pas en débarquant sur Terre. (Il indiqua la cuve.) Et ça ?

Cinder agrippa les bords de la cuve pour que ses mains cessent de trembler.

— Ses brûlures devaient être terribles, presque mortelles. La priorité devait être de la maintenir en vie, et aussi de la cacher. L'animation suspendue permettait de régler ces deux problèmes. (Elle tapota la verrière.) Ces transmetteurs devaient permettre de stimuler son cerveau pendant qu'elle dormait. Comme

elle ne pouvait pas faire ses propres expériences ni apprendre comme une enfant normale, il fallait compenser par de faux apprentissages. De fausses expériences.

Elle se mordit la lèvre, se retenant de mentionner la connexion réseau implantée dans le cerveau de la princesse qui lui permettrait d'apprendre efficacement une fois réveillée, sans jamais se douter qu'elle acquerrait des connaissances qu'elle aurait déjà dû posséder.

Il était si facile de parler de la princesse comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Cinder n'arrêtait pas de penser qu'elle était quelqu'un d'autre. La fille qui s'était endormie dans la cuve était différente de la cyborg qui en était ressortie.

Voilà pourquoi elle n'avait pas de souvenirs de son enfance, réalisa Cinder. Non pas à cause d'une maladresse des chirurgiens quand ils lui avaient implanté son tableau de commande, mais simplement parce que son long sommeil ne lui avait pas permis de s'en constituer.

En y réfléchissant, se rappelait-elle le moindre détail antérieur à son coma ? Une image de sa petite enfance ? Puis elle se souvint de son rêve récurrent. Le lit de charbons ardents, les flammes sur sa peau, et elle se rendit compte qu'il tenait peut-être davantage du souvenir que du cauchemar.

— Allumage des écrans.

Les deux écrans au-dessus de la table d'opération se mirent en marche, commandés par la voix de Thorne. Celui de gauche produisit l'hologramme d'un buste qui tournoyait lentement sur lui-même en scintillant. Cinder sursauta, convaincue qu'il s'agissait d'elle, jusqu'à ce qu'elle lise ce qui s'affichait sur le deuxième écran.

*PATIENTE : MICHELLE BENOÎT*

*OPÉRATION : SYSTÈME NERVEUX ET SPINAL*

*BLOCAGE DE SÉCURITÉ BIOÉLECTRIQUE*

*PROTOTYPE 4.6*

*STATUT : TERMINÉE*

Cinder s'approcha de l'hologramme. Les épaules étaient minces et féminines, mais on ne distinguait rien au-dessus du maxillaire.

— C'est quoi, un blocage de sécurité bioélectrique ?

Cinder indiqua l'hologramme et le petit carré noir qui apparaissait sur la colonne vertébrale, juste sous le crâne.

— Ça. J'en ai reçu un, moi aussi, pour ne pas risquer d'activer mes pouvoirs lunaires par accident pendant que je grandissais. Sur un Terrien, ça lui permet d'échapper à un éventuel lavage de cerveau lunaire. Si Michelle Benoît sait quelque chose à propos de la princesse Sélène, il lui en fallait un pour se protéger, au cas où elle tomberait entre les mains des Lunaires.

— S'il existe une technologie pour annuler la magie lunaire, pourquoi tout le monde n'en est pas équipé ?

Une vague de tristesse envahit Cinder. Son beau-père Linh Garan, l'inventeur du blocage de sécurité bioélectrique, était mort de la létumose avant d'avoir dépassé le stade du prototype. Même si elle ne l'avait pas vraiment connu, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était mort trop tôt. Les choses auraient pu être différentes s'il avait vécu – pas uniquement pour Pearl et Peony, mais aussi pour Cinder.

Elle soupira, lasse de réfléchir, et répondit simplement :

— Je ne sais pas.

Thorne grommela.

— En tout cas, c'est une preuve, non ? La princesse a vraiment été là.

Cinder balaya de nouveau la pièce du regard, s'arrêtant cette fois sur l'établi de mécanique. Sur les outils qui l'avaient transformée en cyborg. Soit Thorne ne les avait pas encore remarqués, soit il n'avait pas compris à quoi ils avaient servi. Elle sentit la confession lui chatouiller la langue. Peut-être valait-il mieux le mettre au courant. Si elle devait continuer avec lui, il avait le droit de savoir avec qui il voyageait. Les risques auxquels il s'exposait.

Mais avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, il ordonna :

— Écran, montre-nous la princesse Sélène.

Cinder pivota, le cœur battant, mais ce ne fut pas une version d'elle-même âgée de onze ans qu'elle découvrit. La forme méconnaissable qu'elle avait sous les yeux n'avait presque plus rien d'humain.

Thorne tituba en arrière, une main plaquée sur les lèvres.

— Qu'est-ce que... ?

Cinder, révoltée, ferma les yeux par réflexe. Après s'être raclé la gorge, elle les rouvrit prudemment sur l'écran.

On y voyait la photo d'une enfant.

De ce qui restait d'une enfant.

Elle était emmaillotée dans des bandages, du cou jusqu'au moignon de sa cuisse gauche. Son bras droit et son épaule droite étaient nus, montrant une peau striée de plaies rouges par endroits, rose et brillantes à d'autres. Elle n'avait plus de cheveux et ses brûlures se poursuivaient au-dessus de son cou jusque sur la joue. Le côté gauche de son visage était gonflé, déformé, l'œil réduit à une fente, et une ligne de points de suture courait du lobe de son oreille jusqu'à ses lèvres.

Cinder porta une main tremblante à sa bouche et la toucha du bout des doigts. Elle n'avait plus aucune cicatrice, aucune trace de ces blessures. Il ne lui restait qu'un peu de tissu cicatriciel autour de la cuisse et du poignet, au point d'attache de ses prothèses.

Comment l'avait-on guérie ? Comment pouvait-on soigner des blessures pareilles ?

Mais ce fut Thorne qui posa la vraie question.

— Qui a bien pu faire ça à une gamine ?

Cinder en eut la chair de poule. Elle n'avait aucun souvenir des souffrances que ces brûlures avaient dû lui causer. Elle ne se reconnaissait pas dans cette enfant.

Mais la question de Thorne restait suspendue en l'air, comme un écho lugubre dans la cave froide.

C'était la reine Levana qui avait fait ça.

À une enfant, presque un bébé.

Sa propre nièce.

Et tout cela uniquement pour régner. Pour monter sur le trône et devenir reine.

Cinder serra les poings, le sang en ébullition. Thorne l'observait, le visage grave.

— On devrait aller discuter avec Michelle Benoît, suggéra-t-il en reposant le scalpel.

Cinder chassa d'un souffle une mèche qu'elle avait dans les yeux. Le fantôme de l'enfant qu'elle avait été flottait autour d'elle, malheureuse victime qui se cramponnait à la vie. Combien de personnes avaient participé à son sauvetage et à sa fuite pour protéger son secret ? Combien avaient risqué leur vie parce qu'elles lui accordaient moins de valeur qu'à la sienne ? Parce qu'elles espéraient que la princesse deviendrait un jour assez forte pour s'opposer à Levana ?

Les nerfs à vif, elle remonta dans le hangar à la suite de Thorne, prenant soin de bien refermer la porte secrète derrière elle.

Quand ils ressortirent au grand jour, la maison était toujours aussi calme et silencieuse au-dessus de son petit jardin. Planté au milieu des champs, le RP2 avait l'air gigantesque, complètement déplacé.

Thorne consulta son minicran et annonça d'une voix étranglée :

— Elle n'a pas bougé d'un centimètre depuis qu'on est là.

Il traversa la cour sans chercher à atténuer le crissement de ses pas sur le gravier. Il tambourina du poing à la porte d'entrée. Ils guettèrent des bruits de pas à l'intérieur mais seul le caquètement des poules en train de picorer dans la cour leur répondit.

Thorne tourna la poignée et la porte s'ouvrit sans résistance.

Posant le pied dans le vestibule, Thorne leva les yeux vers l'escalier en bois. À droite s'ouvrait un salon au mobilier vieillot. À gauche, une cuisine avec quelques assiettes sales sur la table. Toutes les lumières étaient éteintes.

— Ohé ? appela Thorne. Madame Benoît ?

Cinder ouvrit sa connexion réseau et chercha le signal de la puce ID de Michelle Benoît.

— Le signal vient d'en haut, chuchota-t-elle.

Les marches grincèrent sous le poids de sa jambe en métal. Des cadres s'alignaient sur le mur, alternant des clichés d'une femme entre deux âges en uniforme de pilote et d'une fille aux cheveux roux flamboyants. Quoique ayant manifestement été une gamine boulotte et couverte de taches de rousseur, la jeune fille semblait devenue une vraie beauté sur les photos plus récentes, et Thorne murmura, en français : « *Bonjour, Scarlet.* »

— Madame Benoît ? répéta Cinder.

Soit la vieille dame avait le sommeil très profond, soit ils étaient sur le point de découvrir une scène pénible. Cinder poussa d'une main tremblante la première porte au sommet de l'escalier, en se préparant à retenir un cri d'horreur si elle trouvait un cadavre en décomposition allongé sur le lit.

Mais il n'y avait aucun corps.

La chambre était dans le même désordre que le hangar. Avec des vêtements et des chaussures partout, des bibelots et des couvertures pêle-mêle, mais aucun être humain. Pas de cadavre.

— Ohé ?

Jetant un coup d'œil circulaire dans la pièce, Cinder repéra la table de toilette à côté de la fenêtre et sentit son cœur se serrer. Elle s'en approcha en quelques foulées, ramassa la puce posée dessus et la montra à Thorne.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Michelle Benoît.

Poussant un soupir, elle coupa sa connexion réseau.

— Tu veux dire que... qu'elle n'est plus là ?

— Essaie de suivre, grommela Cinder en l'écartant pour retourner dans le couloir.

Elle planta les poings sur ses hanches et regarda l'autre porte fermée, qui menait sans doute à une deuxième chambre.

La maison était vide. Michelle Benoît n'était pas là, et sa petite-fille non plus. Il n'y avait personne qui puisse les renseigner.

— Comment peut-on retrouver quelqu'un qui n'a plus de puce ID ? protesta Thorne.

— On ne peut pas, répliqua Cinder. C'est bien pour ça qu'on les retire.

— On devrait demander aux voisins. Ils savent peut-être quelque chose.

Cinder grogna.

— Pas question de parler à qui que ce soit. Nous sommes toujours des fugitifs, au cas où tu l'aurais oublié.

Elle contempla les photos qui défilait dans un cadre. Michelle Benoît et une Scarlet gamine fièrement agenouillée devant des semis.

— Amène-toi, dit-elle en s'époussetant les mains comme si c'était elle qui venait de creuser dans la terre. Fichons le camp d'ici avant que le RP2 n'attire l'attention.

Les marches grincèrent sous elle quand elle descendit l'escalier et tourna au premier palier.

La porte d'entrée s'ouvrit en grand.

Cinder se figea.

Une jolie fille aux boucles blondes se figea devant elle.

La fille écarquilla les yeux, d'abord surprise, puis franchement stupéfaite en reconnaissant la main cybernétique de Cinder ; elle blêmit d'un coup.

— Bonjour, mademoiselle ! lança Thorne.

La fille leva la tête vers lui. Puis elle tourna de l'œil et s'écroula sur le carrelage.

## CHAPITRE 33

Cinder lâcha un juron et jeta un regard noir vers Thorne, qui se contenta de hausser les épaules. Elle se retourna vers la jeune fille. La malheureuse avait la tête inclinée à un angle bizarre contre le guéridon, les jambes en travers du seuil.

— C'est sa petite-fille ? demanda Cinder.

Son scanner comparait déjà les mesures du visage de la fille à sa base de données cérébrales, sans résultat. S'il s'agissait de Scarlet Benoît, il l'aurait reconnue.

— Ça ne fait rien, bougonna Cinder en s'approchant du corps inerte.

Elle repoussa le guéridon sur le côté et la tête de la fille retomba sur le sol.

Penchée au-dessus du corps, Cinder jeta un coup d'œil au-dehors. Un vieil hover cabossé était posé dans la cour.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Thorne.

— Je vérifie. (Cinder se retourna et vit Thorne la rejoindre dans le vestibule en examinant la fille avec une certaine curiosité.) On dirait qu'elle est seule.

Il afficha un sourire carnassier.

— On devrait l'emmener avec nous.

Cinder le fusilla du regard.

— Tu es fou ou quoi ?

— Fou amoureux. Elle est superbe.

— Imbécile. Aide-moi plutôt à la porter dans le salon.

Il ne discuta pas, et un instant plus tard il soulevait la jeune fille dans ses bras sans l'aide de Cinder.

— Là, sur le canapé, indiqua Cinder en arrangeant les coussins aux couleurs fanées.

— Ça va, elle n'est pas lourde.

Thorne changea la position de ses bras de manière que la tête de la jeune fille vienne rouler au creux de son épaule. Ses boucles blondes se prirent dans la fermeture Éclair de son blouson.

— Thorne, repose-la. Tout de suite.

Grommelant dans sa barbe, il allongea la jeune fille sur le canapé puis tira soigneusement sur son chemisier pour recouvrir son ventre dénudé. Il lui replaçait les jambes dans une position plus confortable

quand Cinder l'attrapa par le col et le remit debout.

— Tirons-nous d'ici. Elle nous a reconnus. À la minute où elle se réveillera, on peut être sûrs qu'elle préviendra la police.

Thorne sortit un minicran de la poche de son blouson et l'agita sous le nez de Cinder.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Son minicran. Je le lui ai pris pendant que tu étais occupée à paniquer.

Cinder lui arracha l'appareil des mains et le fourra dans une poche latérale de son pantalon treillis.

— Quand même, il ne lui faudra pas longtemps pour donner l'alerte. Il y aura une enquête, la police comprendra qu'on est à la recherche de Michelle Benoît, elle lancera sa propre recherche sur Michelle Benoît, et... Je ferais peut-être bien de mettre son hover hors service avant qu'on file.

— Je crois qu'on devrait rester pour lui parler. Elle sait peut-être où est passée Michelle.

— Rester pour lui parler ? Et donner encore plus d'indications aux enquêteurs ? C'est la chose la plus bête que j'aie jamais entendue.

— Oh, je préférerais mon idée de l'emmenner mais comme tu as déjà mis ton veto, je me rabats sur le plan B, qui consiste à l'interroger. Je m'en réjouis d'avance. Ça me rappelle un jeu auquel on jouait souvent, avec une de mes ex...

— Oh, la barbe ! le coupa Cinder en levant la main. C'est une mauvaise idée. Moi, je m'en vais. Tu n'as qu'à rester là avec ta copine si ça t'amuse.

Elle sortit du salon d'un pas rageur.

Thorne la suivit comme son ombre.

— Je rêve, ou c'est de la jalousie que j'ai entendue dans ta voix ?

Un gémissement les fit s'arrêter net à mi-chemin de la porte, et ils se retournèrent pour voir la jeune fille ouvrir les yeux en battant des cils.

Cinder jura de nouveau et tâcha d'entraîner Thorne vers la sortie, mais ce dernier refusa de bouger. Au bout d'un moment, il se dégagea et retourna dans le salon. La jeune fille, terrorisée, s'assit et se recula contre le bras du canapé.

— Ne t'inquiète pas, la rassura Thorne. On ne va pas te faire de mal.

— Vous êtes les gens dont on parle à l'holocran. Les fugitifs, dit-elle avec cet accent européen irrésistible. (Elle dévisagea Cinder avec des yeux ronds.) Et toi, tu es... tu es...

— La cyborg lunaire évadée de prison ? suggéra Thorne.

Toute trace de couleur disparut des joues de la fille. Cinder s'arma de patience.

— V-vous allez me tuer ?

— Non ! Non, bien sûr que non. (Thorne s'assit en souplesse à l'autre bout du canapé.) On aimerait simplement te poser quelques questions.

La fille avala sa salive.

— Comment tu t'appelles, chérie ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure en lorgnant Thorne avec un mélange de méfiance et d'espoir.

— Émilie, souffla-t-elle, d'une voix presque inaudible.

— Émilie. Un bien joli nom pour une bien jolie fille.

Refoulant son envie de le frapper, Cinder se cogna la tête en arrière contre le montant de la porte. Le bruit effraya Émilie qui se referma comme une huître.

— Désolée, s'excusa Cinder en levant les mains. Heu, enchantée de faire ta...

Émilie éclata en sanglots hystériques, le regard fixé sur la main de Cinder.

— S'il vous plaît, ne me tuez pas ! Je ne dirai à personne que je vous ai vus. Promis, mais, s'il vous plaît, ne me tuez pas !

Bouche bée, Cinder examina sa main pendant une seconde, avant de réaliser que ce n'était pas sa prothèse cybernétique qui terrifiait la fille. C'était son sang lunaire. Après un coup d'œil à Thorne, qui

lui retourna un regard accusateur, elle jeta les mains en l'air.

— Oh, et puis débrouille-toi avec elle, dit-elle en sortant du salon.

Elle s'assit au bas de l'escalier, d'où elle pouvait surveiller la route par la fenêtre pendant que Thorne s'efforçait de calmer la fille. Les coudes sur les genoux, elle écouta distraitement les paroles apaisantes de Thorne et les sanglots d'Émilie.

Avant, on la regardait avec dégoût. À présent, elle inspirait la crainte.

Elle n'était pas sûre de savoir ce qu'elle préférerait.

Elle aurait voulu crier au monde qu'elle n'y pouvait rien si elle était comme ça. Que ce n'était pas sa faute.

Qu'à tout prendre elle aurait sûrement choisi d'être différente.

Et non lunaire.

Cyborg.

Fugitive.

Hors-la-loi.

Paria.

Cinder enfouit la tête au creux de ses bras et tâcha d'expulser ce sentiment d'injustice. Pas question de s'apitoyer sur elle-même. Elle avait d'autres problèmes plus urgents à régler.

Dans la pièce voisine, elle entendit Thorne mentionner Michelle Benoît et encourager Émilie à lui dire quelque chose, n'importe quel détail susceptible de leur être utile, mais il n'obtint que des excuses balbutiantes.

Cinder soupira, regrettant de ne pas pouvoir convaincre la fille qu'ils ne lui voulaient aucun mal, qu'en réalité ils étaient du côté des gentils.

Son corps se raidit.

Elle pouvait en convaincre la fille. Très facilement.

Une vague de culpabilité l'envahit un instant plus tard, mais sans parvenir à noyer complètement la tentation. Elle scruta l'horizon ; on n'apercevait toujours pas le moindre signe de civilisation au bout des champs.

Elle fléchit les doigts, en proie à un conflit intérieur.

— Tu connais Michelle Benoît, pas vrai ? insista Thorne sur un ton presque implorant. Je veux dire, c'est quand même sa maison. C'est bien sa maison, hein ?

Cinder continuait à réfléchir.

Elle n'était pas comme la reine Levana, ses thaumaturges ou tous les autres Lunaires qui abusaient de leurs pouvoirs – toujours prêts à laver le cerveau des gens, à les cajoler et à les contrôler dans leur propre intérêt égoïste.

Mais si ce contrôle devait servir la bonne cause... et ne durait qu'un instant...

— Émilie, ne pleure pas. Je te pose juste la question, rien de plus.

— D'accord, marmonna Cinder en se décollant de l'escalier. Après tout, c'est pour son bien.

Inspirant à fond pour chasser la culpabilité, elle pénétra de nouveau dans le salon.

La fille se tourna vivement vers elle, les yeux rougis, et se recroquevilla.

Cinder tâcha de se détendre et laissa le petit picotement courir le long de ses nerfs, en évoquant des pensées agréables, douces et amicales.

— Nous sommes des amis, assura-t-elle. Nous sommes là pour t'aider.

Le regard d'Émilie s'éclaira.

— Émilie, peux-tu nous dire où est Michelle Benoît ?

Une dernière larme coula sur la joue de la jeune fille.

— Je n'en sais rien. Elle a disparu il y a trois semaines. La police n'a rien découvert.

— Que sais-tu à propos de sa disparition ?

— Ça s'est produit dans la journée, pendant la tournée de Scarlet. Elle n'avait pas d'hover ni d'appareil de livraison. Elle n'a pas emporté d'affaires personnelles. Elle a retiré sa puce ID et l'a laissée, avec son minicran.

Il fallut toute sa concentration à Cinder pour maintenir son aura de confiance et de bonté malgré la déception qui la gagnait.

— Mais je crois que Scarlet a peut-être appris quelque chose.

Cinder dressa la tête.

— Parce qu'elle est partie à sa recherche. Il y a deux jours. Elle m'a demandé de jeter un coup d'œil sur la ferme. Apparemment, elle avait une piste, mais elle ne m'a pas dit ce que c'était. Je suis désolée.

— Et depuis, pas de nouvelles de Scarlet ? demanda Thorne, se penchant en avant.

Émilie secoua la tête.

— Aucune. Je m'inquiète un peu pour elle, mais c'est une coriace. Elle est de taille à se défendre. (Son visage s'illumina, comme celui d'une gamine.) Est-ce que ça vous aide ? Je tiens à vous aider.

Son enthousiasme fit grimacer Cinder.

— Oui, ça nous aide. Merci. Si tu te rappelles autre chose...

— Une dernière question, intervint Thorne en levant le doigt. Notre vaisseau aurait besoin de réparations. Tu ne connaîtrais pas un bon magasin de pièces détachées dans le coin ?

## CHAPITRE 34

Scarlet dormit d'un sommeil agité, rempli de thaumaturges et de loups en maraude. Quand elle parvint à s'arracher à sa torpeur, elle vit qu'on lui avait apporté deux plateaux de nourriture. Son estomac se mit à gronder mais elle l'ignora et se recroquevilla sur le matelas crasseux. Bien des années auparavant, quelqu'un avait gravé ses initiales dans le mur du vestiaire et Scarlet les suivit avec le doigt. Étaient-ce les initiales d'une star naissante de l'ère secondaire ou celles d'un prisonnier de guerre ?

Celui qui les avait gravées était-il mort dans cette pièce ?

Elle pressa le front contre le plâtre froid.

Le lecteur de la serrure cliqueta dans le couloir, puis la porte s'ouvrit.

Scarlet roula sur le dos et se figea.

Loup se tenait sur le seuil, tête baissée pour ne pas se cogner au montant. Ses yeux brillaient dans l'obscurité mais c'était bien le seul détail chez lui qui n'avait pas changé. Ses cheveux qu'elle avait toujours connus en bataille étaient maintenant plaqués en arrière, soulignant la dureté, la cruauté de ses traits. Il s'était lavé la figure et portait le même uniforme que les autres soldats : une chemise marron, des protections ornées de runes sur les épaules et les avant-bras, et une ceinture d'étoffe avec un ceinturon auquel pendaient des holsters vides – elle se demanda brièvement si Loup préférait se battre à mains nues ou s'il était tout simplement interdit d'entrer avec une arme dans sa cellule.

Elle bondit de son lit et le regretta aussitôt : tout se mit à tourner autour d'elle et elle dut s'appuyer contre le mur. Loup demeura silencieux, vigilant, jusqu'à ce que leurs regards se croisent à travers la pièce – le sien sombre et dépourvu d'expression, celui de Scarlet chargé d'une haine et d'une colère croissantes.

— Scarlet.

Un conflit intérieur se lut sur son visage.

La répulsion s'empara d'elle, et elle poussa un cri de rage. Elle n'avait pas conscience d'avoir traversé la pièce, mais tout à coup l'impact de ses poings contre la mâchoire, l'oreille, le torse de Loup lui remontait dans les bras.

Il se laissa frapper cinq fois sans autre réaction qu'une grimace avant de lui saisir les poignets au vol et de les immobiliser contre son ventre.

Scarlet se cabra, tenta de lui donner un coup de pied dans la rotule mais il la fit pivoter si vite qu'elle perdit l'équilibre et se retrouva dos à lui, les bras toujours prisonniers.

— Lâche-moi ! hurla-t-elle en lui écrasant les orteils à coups de talon.

Mais elle eut beau piétiner, tempêter et se débattre dans tous les sens, il ne montra aucun signe qu'elle lui faisait mal. Elle se dévissa le cou et fit claquer ses mâchoires dans le vide, même si elle n'avait aucun espoir de réussir à le mordre. Elle parvint tout de même à lui cracher à la figure.

Il grimaça encore une fois, mais sans la relâcher. Il ne la regardait même pas.

— Espèce de traître ! Salopard ! Lâche-moi !

Elle armait le genou pour une nouvelle ruade quand il obéit et la relâcha. Elle s'écroula en avant avec un petit cri.

Scarlet s'éloigna à quatre pattes, mâchoire serrée. Ses genoux tremblaient, et elle dut prendre appui sur le mur pour se relever. Elle se retourna face à lui. Elle était à deux doigts de vomir sous l'effet de la fureur et du dégoût.

— Quoi ? lui cria-t-elle. Qu'est-ce que tu veux ?

Loup s'essuya le menton avec sa manche.

— Il fallait que je te voie.

— Pourquoi ? Pour bien me rappeler à quel point tu m'as prise pour une imbécile ? À quel point ç'a été facile de me convaincre que tu... (Un frisson la parcourut tout entière.) Quand je pense que je t'ai laissé me toucher... (Elle se tortilla sur place en se frottant les bras pour chasser ce souvenir.) Fous le camp ! Fiche-moi la paix !

Loup ne fit pas un geste et demeura silencieux un long moment. Scarlet lui tourna le dos, croisa les bras sur sa poitrine et contempla le mur en tremblant.

— Je t'ai menti sur un tas de choses, finit-il par admettre.

Elle renifla.

— Mais mes excuses étaient sincères.

Elle fronça les sourcils ; elle voyait des taches lumineuses sur le plâtre.

— Je n'ai jamais voulu te mentir, ni t'effrayer, ni... Et dans le train, j'ai essayé de...

— Arrête ça tout de suite. (Elle se retourna face à lui, enfonçant les ongles dans ses bras pour s'empêcher de lui sauter dessus et de se ridiculiser une fois de plus.) N'essaie même pas de mettre ça sur le tapis, ou de justifier ce que tu m'as fait. Et encore moins ce que tes copains ont fait à ma grand-mère !

— Scarlet...

Il fit un pas vers elle, mais elle leva les mains et recula jusqu'à ce qu'elle sente ses mollets buter contre le matelas.

— Ne t'approche pas. Je ne veux plus te voir. Je ne veux plus t'entendre. Je préfère mourir plutôt que de te laisser me toucher encore une fois.

Elle vit sa pomme d'Adam monter et descendre douloureusement. Elle vit une lueur peinée passer dans son regard, mais cela ne fit que la mettre encore plus en rage.

Loup jeta un coup d'œil en direction de la porte. Suivant son regard, Scarlet aperçut son gardien habituel dans le couloir, qui observait la scène comme on suivrait un feuilleton populaire à l'hologramme. Elle en fut malade.

— Je suis désolé d'entendre ça, Scarlet, lui dit Loup. (Sa voix avait perdu sa pointe de regret pour prendre une tonalité d'amusement cruel.) Parce que je ne suis pas venu pour m'excuser. Je suis venu pour autre chose.

Elle se raidit.

— Je me fiche pas mal de ce que...

Il fut sur elle en une enjambée, les deux mains dans ses cheveux, la plaquant contre le mur. Il colla sa bouche contre la sienne, étouffant son exclamation de surprise puis son cri de colère. Elle s'efforça de le

repousser, mais elle aurait eu plus de chance contre les barreaux de sa porte.

Elle écarquilla les yeux quand sa langue s'insinua entre ses lèvres, et pendant un bref instant de rébellion elle fut tentée de le mordre, mais alors elle sentit autre chose. Un petit objet plat et dur qu'on lui pressait dans la bouche. Tous ses muscles se raidirent.

Loup se détacha d'elle. Il écarta les mains, lui caressant la tête. Ses cicatrices se brouillaient sous les yeux de Scarlet. Elle ne parvenait plus à respirer.

Puis il murmura, si bas qu'elle l'entendit à peine :

— Attends demain. Il ne fera pas bon être dehors cette nuit.

Loup se focalisa sur ses doigts, entortillés dans une boucle rousse. Il fit la grimace, comme si le seul fait de la toucher était douloureux pour lui.

Son indignation revenant en force, Scarlet se faufila sous ses bras, s'enfuit dans un coin de la pièce et s'accroupit sur son lit. Elle se couvrit la bouche avec une main, plaquant l'autre contre le mur pour garder l'équilibre.

Et elle attendit, le corps en feu, que Loup se glisse hors de la pièce. La grille se referma en cliquetant.

Dehors, le gardien ricana.

— Chacun son truc, hein, commenta-t-il.

Les bruits de pas des deux hommes s'éloignèrent dans le couloir.

Avachie contre le mur, Scarlet recracha l'objet inconnu dans sa paume.

C'était une petite puce ID luisante de salive.



Livre quatre

— *C'est pour mieux te manger, mon enfant.*



## CHAPITRE

### 35

— Elle va s'en remettre, tu sais.

Cinder sursauta, arrachée à sa rêverie. À voir comment Thorne pilotait leur capsule autonome en direction de Rieux, en France, elle s'étonnait qu'il ne les ait pas encore tués dans un accident.

— Qui va s'en remettre ?

— Cette fille, Émilie. Tu ne devrais pas t'en vouloir pour l'avoir assommée avec ton truc mental de Lunaire. Je suis sûr qu'elle se réveillera fraîche comme une rose.

Cinder eut un rictus. Obnubilée par l'idée de trouver une batterie de rechange et de la rapporter à Iko avant que quelqu'un d'autre se présente à la ferme, elle en avait presque oublié la jeune fille blonde qu'ils avaient laissée derrière eux. Curieusement, une fois qu'elle avait pris la décision de la magnétiser pour l'amener à leur faire confiance, les doutes et la culpabilité qu'elle avait pu ressentir s'étaient évaporés d'un coup. Cela lui avait paru tellement naturel, évident.

La facilité de la chose l'effrayait davantage que son absence de culpabilité. Si se servir de ses pouvoirs était si simple pour elle, après quelques jours de pratique à peine, comment pourrait-elle survivre face à un thaumaturge ? Ou à la reine elle-même ?

— J'espère juste qu'on sera partis depuis longtemps quand elle se réveillera, bougonna-t-elle.

Se tournant vers sa vitre, Cinder refit sa queue-de-cheval en s'aidant de son reflet. Elle distinguait vaguement ses yeux bruns et ses traits ordinaires. Elle inclina la tête sur le côté, se demandant de quoi elle avait l'air avec son magnétisme. Elle ne le saurait jamais, bien sûr. Le magnétisme ne trompait pas les miroirs. Pourtant, Thorne avait paru impressionné. Quant à Kai...

*Je crois que ça me faisait moins mal de la regarder, elle.*

Ses paroles lui donnèrent la sensation de peser une tonne.

Le village apparut devant eux et Thorne effectua une descente trop rapide. Secouée, Cinder se cramponna à son harnais.

Thorne redressa la capsule et toussota.

— Il y a eu un coup de vent.

— C'est ça...

Elle reposa la nuque contre l'appui-tête.

— Tu es drôlement grognonne aujourd’hui, observa Thorne en lui relevant doucement le menton. Souris un peu ! On n’a peut-être pas retrouvé Michelle Benoît, mais on a la preuve qu’elle a recueilli la princesse. C’est bien. On progresse.

— On est tombés sur une maison vide et on a été reconnus par la première personne qui nous a vus.

— Oui, parce qu’on est célèbres ! (Il prononça le mot avec une pointe de fierté. Voyant Cinder lever les yeux au ciel, il lui planta l’index dans le bras.) Oh, arrête, ça pourrait être pire.

Elle haussa un sourcil interrogateur. Le sourire de Thorne s’élargit.

— Au moins, on est là l’un pour l’autre.

Il lui ouvrit les bras, comme pour lui proposer un câlin. Le nez de l’appareil piqua vers la droite et il se jeta sur les commandes. Il redressa juste à temps pour éviter une nuée de pigeons.

Cinder couvrit son rire avec sa main de métal.

C’est seulement quand Thorne se fut posé en travers dans une rue pavée que Cinder commença à se rendre compte à quel point c’était une mauvaise idée. Mais ils n’avaient pas le choix – il leur fallait une nouvelle batterie s’ils voulaient renvoyer le RP2 dans l’espace.

— Les gens vont nous voir, dit-elle, sortant de l’habitable avec un regard circulaire.

La rue était déserte, ombragée par les vieilles maisons de pierre et les arbres centenaires. Mais cette tranquillité ne la rassurait pas pour autant.

— Tu n’auras qu’à t’en remettre à ton petit lavage de cerveau et ils ne sauront même pas qu’ils nous voient. Enfin, je veux dire qu’ils nous verront mais qu’ils ne nous reconnaîtront pas. À moins que, hé, tu pourrais nous rendre vraiment invisibles ? Parce que ça pourrait être pratique.

Cinder enfonça les mains dans ses poches.

— Je ne sais pas si je suis prête à laver le cerveau de tout un village. En plus, je n’aime pas faire ça. Ça me donne l’impression d’être... un monstre.

Si son détecteur de mensonge interne avait pu la scanner, il se serait sans doute manifesté. La chose lui venait un peu trop naturellement, au contraire. C’était ça le plus monstrueux.

Les yeux pétillants, Thorne glissa les pouces dans sa ceinture. Il était légèrement ridicule dans son blouson de cuir au milieu de ce village rural, et pourtant il affichait l’assurance d’un homme qui aurait vécu là toute sa vie. Qui se sentirait toujours à sa place où qu’il soit.

— Tu es peut-être une cinglée de Lunaire, mais tu n’es pas un monstre. Tant que tu te sers de ton magnétisme pour aider les gens, et surtout pour m’aider moi, tu n’as aucune raison de te sentir coupable.

Il s’arrêta devant la vitrine sale d’une boutique pour vérifier sa coiffure. Cinder ouvrit des yeux ronds.

— J’espère que tu ne dis pas ça pour me remonter le moral ?

Avec un petit sourire content de lui, il indiqua de la tête la boutique suivante.

— Nous y voilà, annonça-t-il en poussant la porte grinçante.

Un carillon digital les accueillit dans une odeur d’huile de moteur et de caoutchouc brûlé. Cinder inspira profondément ces relents familiers. La mécanique. Les outils. Là, elle se sentait comme chez elle.

Même si la boutique avait un petit air charmant vue de l’extérieur, avec sa façade en pierre et ses appuis de fenêtres en bois, Cinder s’aperçut qu’elle était gigantesque, englobant la totalité du rez-de-chaussée. Sur l’avant, de grandes étagères métalliques alignaient des pièces détachées d’androïdes ou d’holocrans. Au fond, Cinder aperçut d’autres éléments destinés à des machines plus imposantes : hovers, tracteurs et appareils volants.

— Parfait, murmura-t-elle en se dirigeant vers le fond.

Ils passèrent devant un jeune employé boutonneux assis derrière sa caisse, et même si elle eut tout de suite recours à ses pouvoirs pour les déguiser Thorne et elle en paysans crasseux – la première image qui lui était venue à l’esprit –, Cinder doutait que ce soit nécessaire. Le garçon ne se donna même pas la peine de leur adresser un signe de tête poli ; son attention était entièrement focalisée sur son minicran d’où émanait la musique d’une application de jeu.

Cinder tourna dans le rayon des convertisseurs électriques et avisa un bonhomme trapu, le seul autre client de la boutique, adossé à un chariot élévateur. Il semblait plus occupé à se curer les ongles qu'à examiner le contenu des étagères, et quand il croisa le regard de Cinder, ce fut avec un sourire provocant.

Cachant sa main métallique dans sa poche, Cinder capta dans l'air les vibrations de ses pensées et les détourna loin d'eux. *Tu ne t'intéresses pas à nous.*

Mais le sourire de l'autre ne fit que s'élargir. Cinder en eut froid dans le dos.

Quand il se détourna un instant plus tard, Cinder continua dans le rayon, son attention partagée entre le maintien de son magnétisme et le passage en revue des pièces détachées jusqu'à ce qu'elle trouve enfin la batterie qu'ils étaient venus chercher. Elle la descendit de son étagère, grimaçant sous son poids, et se hâta de la rapporter à la caisse.

Thorne poussa un soupir dès qu'ils furent hors de vue de l'inconnu.

— Il m'a fichu les jetons.

Cinder hocha la tête.

— Tu devrais retourner à la capsule, au cas où on voudrait décoller rapidement.

Elle laissa tomber la batterie devant le caissier avec un choc sourd.

L'autre ne se donna pas la peine de lever la tête, continuant à jouer d'une main tout en attrapant son scanner de l'autre. Le laser rouge scintilla sur le comptoir.

Cinder sentit la peur lui tordre les entrailles.

— Heu...

Le garçon parvint à s'arracher à son jeu pour lui lancer un regard agacé.

Cinder se racla la gorge. Thorne et elle n'avaient plus de puce ID ni aucun moyen de paiement. Pouvait-elle s'en sortir grâce à son magnétisme ? À sa place, Levana n'aurait probablement eu aucun souci...

Avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, cependant, un objet scintillant apparut dans son champ de vision.

— Est-ce que ça suffira ? demanda Thorne, brandissant une montre-minicran digitale plaquée or.

Cinder la reconnut comme celle d'Alak, le propriétaire du hangar de spatonefs à Néo-Beijing.

— Thorne ! siffla-t-elle.

— On n'est pas au mont-de-piété ici, grommela le garçon en reposant son scanner. Vous pouvez payer, oui ou non ?

Cinder jeta un regard noir à Thorne, mais au même instant elle vit l'autre client déboucher de son rayon au fond de la boutique. Revenant vers eux d'un pas nonchalant, il sifflota un petit air, puis sortit de sa poche une paire de gros gants de travail et enfila le gauche en prenant tout son temps.

Le cœur battant, Cinder se retourna vers le caissier.

— Tu veux cette montre, dit-elle. C'est une excellente affaire contre cette batterie et tu n'en diras rien à personne.

Le regard du garçon devint vitreux. À peine eut-il hoché la tête que Thorne lui fourrait la montre dans la main tandis que Cinder ramassait la batterie sur le comptoir. Ils ressortirent de la boutique en coup de vent, laissant le carillon résonner derrière eux.

— Plus de vol ! dit-elle en s'éloignant avec Thorne.

— Hé, ça vient de nous sauver la mise.

— Non, c'est moi qui viens de nous sauver la mise, et au cas où tu l'aurais oublié c'est exactement le genre de truc mental que je n'ai pas envie d'employer sur les gens.

— Même pour sauver ta peau ?

— Oui !

Un voyant s'alluma dans l'œil de Cinder, indiquant la réception d'une comm. Un instant plus tard, les mots défilèrent au bas de son champ de vision.

Nous sommes repérés - la police. Je vais les retenir le plus longtemps possible.

Elle chancela au milieu de la rue.

— Quoi ? s'inquiéta Thorne.

— C'est Iko. La police a découvert le vaisseau.

Thorne blêmit.

— Pas le temps de nous acheter de nouvelles fringues, donc.

— Ni un nouveau corps d'androïde. Dépêche !

Elle se mit à courir, Thorne sur ses talons, jusqu'à ce qu'ils tournent au coin et s'arrêtent net l'un et l'autre.

Deux policiers se tenaient entre eux et la capsule – l'un d'eux en comparait le modèle avec ce qu'il lisait sur son minicran.

Quelque chose bipa au ceinturon de son collègue. Pendant qu'il décrochait, Cinder et Thorne battirent en retraite derrière le bâtiment.

Cinder se tourna vers Thorne et le découvrit penché sur la vitrine la plus proche. Les mots AUBERGE DE RIEUX s'affichaient sur le verre.

— Là-dedans, suggéra-t-il.

Il lui fit contourner deux tables en fer forgé avant de la pousser à l'intérieur.

L'auberge empestait la vinasse et la friture. Les murs tremblaient sous les rires et le vacarme d'une rencontre sportive diffusée à plein volume sur l'holocran.

Après avoir fait deux pas dans la salle, Cinder pivota et fit mine de ressortir. Thorne lui barra le passage avec son bras.

— Où vas-tu ?

— Il y a trop de monde. Je préfère encore tenter ma chance avec la police.

Elle voulut le repousser mais se figea en voyant un hover vert s'approcher à l'extérieur, frappé de l'emblème militaire de la Communauté orientale.

— Thorne.

Son bras se raidit, puis un calme étonnant parut s'abattre sur l'auberge. Cinder se retourna lentement face à la clientèle. Des dizaines de personnes la dévisageaient avec des yeux ronds.

Une cyborg.

— Par les étoiles ! chuchota-t-elle. Il faut absolument que je me trouve des gants.

— Non, il faut surtout que tu te calmes et que tu te serves de ta sorcellerie des ondes cérébrales.

Cinder se rapprocha de Thorne et ravala sa panique montante.

— On est de la région, murmura-t-elle. (Des gouttes de sueur perlèrent sur sa nuque et lui coulèrent dans le dos.) On n'a rien de suspect. Nos têtes ne vous disent rien. Ne faites pas attention à nous...

Peu à peu les clients retournèrent à leurs assiettes, à leurs verres et aux holocrans derrière le bar. Cinder continua sa petite litanie dans sa tête : *On est de la région, on n'a rien de suspect*, jusqu'à ce que cette affirmation se transforme en véritable sensation d'invisibilité.

Ils n'avaient rien de suspect. Ils étaient de la région.

Elle arrivait presque à s'en convaincre.

En inspectant la foule, elle ne vit qu'une seule paire d'yeux encore braquée sur elle – des yeux d'un bleu intense, pétillant de malice. Ceux d'un homme musclé assis à une table du fond, un mince sourire aux lèvres. Voyant que Cinder l'observait, il s'adossa à son siège et leva la tête vers l'holocran.

— Viens, souffla Thorne en guidant Cinder vers une table libre.

Le grincement de la porte derrière eux fit crachoter le cœur de Cinder comme un moteur à l'agonie. Ils s'assirent discrètement.

— C'était une mauvaise idée, murmura-t-elle en posant la batterie à côté d'elle.

Thorne ne dit rien ; tous deux se penchèrent sur la table tandis que trois militaires en uniforme rouge passaient devant eux. Un scanner bipa, le pouls de Cinder s'emballa et le dernier militaire s'arrêta.

Gardant sa main cybernétique sur ses genoux, Cinder ouvrit discrètement son doigt lance-fléchettes tranquilisantes, pour la première fois depuis que le Dr Erland lui avait fait cadeau de sa main.

Le militaire restait planté devant eux et Cinder s'obligea à se tourner vers lui en pensant très fort *innocence, anonymat, sans rien qui sorte de l'ordinaire.*

L'homme tenait un minicran avec lecteur ID intégré. Cinder avala sa salive et leva les yeux vers lui. Il était jeune, une vingtaine d'années environ, et son visage se plissait sous l'effet de la confusion.

— Un problème, monsieur ? demanda-t-elle, dégoûtée de s'entendre parler avec la même voix suave et onctueuse que la reine Levana.

Il cligna des paupières. Son manège n'avait pas échappé à ses collègues, un homme et une femme, que Cinder vit s'approcher à leur tour.

Une chaleur prit naissance à la base de son cou et se répandit péniblement dans ses membres. Elle serra les poings. Une énergie presque palpable pulsait dans la salle. Son optobionique commençait à s'affoler, faisait défiler dans son champ de vision des avertissements alarmants à propos de taux hormonaux et de déséquilibres chimiques, et pendant tout ce temps elle s'efforçait de garder la maîtrise de ses pouvoirs lunaires. *Je suis invisible. Je ne compte pas. Vous ne m'avez pas reconnue. S'il vous plaît, ne me reconnaissez pas.*

— Monsieur ?

— Vous êtes, heu... (Son regard allait du minicran au visage de Cinder, et il secoua la tête pour s'éclaircir les idées.) Nous sommes à la recherche de quelqu'un, et d'après ce qui est écrit là... vous ne seriez pas... ?

Tout le monde les regardait à présent. Les serveuses, les clients, le drôle de type au regard malicieux. Toutes les incantations du monde ne lui permettraient pas de passer inaperçue alors qu'un militaire d'une nation étrangère l'interrogeait. L'effort commençait à lui donner le tournis. Son corps s'échauffait, son front brillait de sueur.

Elle se racla la gorge.

— Est-ce que tout va bien, monsieur ?

Il fronça les sourcils.

— Nous recherchons une jeune fille... une adolescente de la Communauté orientale. Vous ne seriez pas... heu...

Cinder haussa les sourcils, feignant l'innocence.

— Linh Peony ?

## CHAPITRE 36

Le sourire de Cinder se figea. Le nom de Peony lui tomba dessus comme une pierre, chassant l'air de ses poumons tandis que des images lui revenaient en mémoire. Peony seule et terrorisée dans le centre de quarantaine. Peony en train d'agoniser, alors que Cinder avait l'antidote à la main.

La douleur l'empoigna, fulgurante. Elle lâcha une exclamation étouffée et se cramponna à la table, manquant tomber de sa chaise.

Le militaire recula d'un pas et sa collègue s'écria :

— C'est elle !

Cinder sentit la table lui rentrer dans l'estomac tandis que Thorne se levait d'un bond. La sensation de brûlure mit un moment à s'estomper. Elle avait un goût de sel sur la langue, quelqu'un se mit à crier et dans un coin de son cerveau elle enregistra des bruits de tables et de chaises qui raclaient le sol. Et une voix de femme :

— Linh Cinder, vous êtes en état d'arrestation.

Un texte rouge défila sur sa rétine.

*Température interne au-dessus du plafond recommandé. Sauf engagement d'une procédure de refroidissement, une coupure du système automatique s'enclenchera dans une minute.*

— Linh Cinder, posez les mains sur la tête. Ne faites aucun geste brusque.

À travers le brouillard lumineux qui troublait sa vision, elle distinguait la militaire en train de la mettre en joue. Derrière elle, Thorne envoya un crochet à son jeune collègue au minicran, qui esquiva puis tenta de répliquer. Les deux hommes roulèrent sur une table voisine tandis que le troisième soldat pointait son arme sur eux.

Cinder prit une grande inspiration, heureuse de constater que sa douleur avait presque entièrement disparu.

*Cinquante secondes avant coupure automat...*

Elle relâcha son souffle, lentement.

Coupure automatique mise en pause. Diminution de la température. Procédure de refroidissement engagée.

— Linh Cinder, répéta la militaire. Mettez les mains sur la tête. J'ai l'autorisation de tirer si nécessaire.

Elle oublia qu'elle avait un doigt ouvert, prêt à tirer une fléchette, quand elle leva sa main artificielle devant ses yeux.

— Levez-vous lentement et tournez-vous.

La militaire s'écarta pour donner à Cinder la place de manœuvrer. Derrière elle, Thorne prit un coup de poing dans le ventre et se plia en deux en grognant.

Cinder grimaça mais fit ce qu'on lui demandait, attendant que ses entrailles se dénouent, que son instant de faiblesse passe. Elle se prépara mentalement à sa prochaine tentative, sachant qu'elle n'en aurait pas d'autre.

Alors qu'elle se levait, elle vit les deux autres militaires en train de menotter Thorne. Elle se tourna. Du coin de l'œil, elle vit la femme attraper ses propres menottes à son ceinturon.

— Vous n'avez pas envie de faire ça, dit Cinder, révoltée de nouveau par la sérénité irrésistible de sa voix. Vous allez nous laisser partir.

L'autre interrompit son geste et lui adressa un regard vide.

— Vous allez nous laisser partir. (Elle s'adressait cette fois à tous les militaires – à toutes les personnes présentes dans l'auberge, même aux clients apeurés qui s'étaient rassemblés contre le mur du fond. Sa tête bourdonnait sous l'impact du retour de ses forces, de son contrôle et de sa puissance.) Vous allez nous laissez partir.

La militaire baissa les bras le long de son corps.

— Nous allons vous laisser par...

Un cri guttural retentit dans l'auberge et soudain, l'inconnu aux yeux bleus se leva puis s'écroula sur sa table, dont les pieds se brisèrent sous son poids. Il roula au sol. Les autres clients s'écartèrent précipitamment. Cinder mit cette diversion à profit pour jeter un coup d'œil vers Thorne, qui observait la scène, les mains attachées derrière lui.

L'inconnu poussa un grondement. Il se tenait accroupi à quatre pattes, la bave aux lèvres. Sous ses sourcils noirs, une lueur surnaturelle brillait dans ses yeux et il dégageait une impression de férocité, de sauvagerie, qui faisait froid dans le dos. Il replia les doigts, griffant le carrelage avec ses ongles, et lorgna par-dessous les visages terrifiés qui l'entouraient.

Un feulement jaillit de sa gorge et il retroussa les lèvres, dévoilant des dents pointues semblables à des crocs.

Cinder recula contre sa chaise, certaine que sa surcharge momentanée lui avait grillé les circuits, que son optobionique lui envoyait des signaux contradictoires. Mais sa vision ne s'éclaircit pas.

À l'unisson, les trois militaires braquèrent leurs armes sur l'inconnu, mais celui-ci ne parut pas s'en soucier. Il semblait plutôt se réjouir des cris d'horreur qu'il suscitait, de la réaction affolée des autres clients.

Il bondit sur le soldat le plus proche avant que le malheureux puisse presser la détente. Ses mains se refermèrent sur la tête de sa victime – un craquement sec, et le soldat s'écroula sans vie sur le sol. Tout s'était déroulé en un clin d'œil, à une vitesse irréaliste.

Des hurlements s'élevèrent partout dans l'auberge. Tout le monde se rua vers la sortie, renversant les tables et les chaises.

Indifférent à la panique générale, l'homme adressa à Cinder un sourire narquois. Elle retomba en arrière sur sa chaise, tremblant de tous ses membres.

— Salut, petite, lança-t-il d'une voix trop humaine, trop contrôlée. Je crois que ma reine te cherche depuis longtemps.

Il se jeta sur elle. Cinder se recula, incapable de crier.

La militaire s'interposa d'un bond, face à Cinder, les bras en croix pour mieux la protéger. Son visage était flasque, vide. Ses yeux se posèrent sur Cinder sans la voir tandis que l'homme, hurlant de rage, la saisissait par-derrière. Il lui passa un bras autour du cou, la tira violemment contre lui et lui plongea ses crocs dans la gorge.

Elle ne poussa pas un cri. N'essaya même pas de se débattre.

Un gargouillis sanglant s'échappa de sa bouche.

Un coup de feu claqua.

Le fou furieux rugit, souleva le corps inanimé de la femme et la secoua dans sa gueule comme un chien avant de la balancer dans la salle. Elle s'écroula sur le sol tandis qu'un deuxième coup de feu éclatait, cueillant l'homme à l'épaule. Avec un braillement, il bondit en avant et désarma le dernier soldat d'une main, en le frappant de l'autre ; ses doigts recourbés en griffes lui laissèrent quatre balafres rouges sur le visage.

Haletante, Cinder vit le regard de la militaire s'éteindre. Une exclamation resta coincée dans sa gorge. Son cœur frappait si fort qu'il allait bien finir par lui briser une côte. Des points lumineux dansaient dans son champ de vision. Elle n'arrivait plus à respirer.

— Cinder !

Elle balaya la salle du regard, hébétée, et vit Thorne s'extraire de sous une table renversée, les mains toujours attachées dans le dos. Il s'écroula à genoux près d'elle.

— Enlève-moi ces menottes !

Elle avait les poumons en feu. Ses yeux lui brûlaient. Elle était en hyperventilation.

— J-je l'ai tuée, bredouilla-t-elle.

— Quoi ?

— Je l'ai tuée ! Elle était...

— Ce n'est pas le moment de péter les plombs, Cinder !

— Tu ne comprends pas. C'était moi. Je...

Thorne s'élança contre elle, en la cognant si fort avec le front qu'elle poussa un petit cri et retomba sur sa chaise.

— Relève-toi et aide-moi à me débarrasser de ces saletés !

Elle s'agrippa à la table et se releva péniblement. La tête douloureuse, clignant des paupières, elle regarda tour à tour Thorne et le soldat affalé contre le mur avec le cou brisé.

Alors que son cerveau luttait pour accepter la réalité, elle s'avança d'un pas titubant, traînant Thorne avec elle entre les chaises renversées. Elle s'accroupit devant le premier soldat tué, lui prit le bras et souleva son poignet. Thorne se tourna pour lui présenter ses mains, et ses menottes s'ouvrirent avec un déclic.

Cinder relâcha le membre inerte puis se redressa. Elle partit en direction de la porte – mais quelqu'un l'empoigna par sa queue-de-cheval et la tira violemment en arrière. Elle bascula sur une table en poussant un cri. Elle sentit des verres s'écraser dans son dos et se retrouva avec son sweat trempé d'eau et de vin.

Le dément se pencha au-dessus d'elle en ricanant. Du sang gouttait de ses lèvres et de ses blessures par balles, mais il semblait à peine s'en apercevoir.

Cinder essaya de se relever, glissa et s'entailla la paume sur un éclat de verre. Elle lâcha un petit cri.

— Je t'aurais bien demandé ce qui t'amène dans ce petit village de Rieux, en France, mais je crois que je le sais déjà. (Il sourit, d'un air sinistre avec ses canines rougies de sang.) Quel dommage qu'on ait trouvé la vieille en premier ! Maintenant, ma meute vous tient toutes les deux. Je me demande ce que sera ma récompense quand je ramènerai tes restes à ma reine dans une boîte en plastique.

Thorne rugit et lui fracassa une chaise dans le dos.

L'homme pivota sur ses talons. Cinder en profita pour rouler de la table ; elle atterrit lourdement sur le sol, relevant la tête juste à temps pour voir le fou furieux planter ses crocs dans le bras de Thorne. Qui hurla de douleur.

— Thorne !

L'homme se recula, le menton éclaboussé de sang, et laissa Thorne retomber à genoux.

Ses yeux brillaient.

— À nous deux !

Il s'avança vers elle en deux foulées bondissantes. Cinder souleva la table pour s'en faire un rempart, mais l'autre éclata de rire et l'écarta d'un coup de pied.

Elle se leva, tendit le bras et lui tira une fléchette tranquillisante dans le torse.

Il l'arracha en grognant et la jeta derrière lui d'un geste désinvolte.

Cinder battit en retraite. Butant sur une chaise renversée, elle poussa un cri et bascula en arrière sur le corps tiède et sans vie du premier militaire, celui qui avait tiré à deux reprises.

Le dément lui adressa un rictus carnassier puis hésita, et pâlit. Son sourire cruel s'effaça, et après un dernier pas il s'étala à plat ventre sur le sol.

Comme il ne bougeait plus, Cinder osa jeter un coup d'œil au cadavre du militaire dont le sang lui gouttait sur la clavicule. Roulant loin de lui, elle ramassa son arme qui avait glissé par terre et se releva péniblement.

Elle attrapa Thorne par le coude et lui fourra l'arme dans la main. Il gémit de douleur mais se laissa hisser sur les pieds et pousser vers la porte sans opposer de résistance. Cinder retourna en courant à leur table, récupéra la batterie de rechange et sortit derrière lui.

La rue était plongée dans le chaos, pleine de gens qui sortaient de chez eux en poussant des hurlements hystériques.

Cinder repéra les deux policiers qu'elle avait vus tourner autour de leur capsule. Ils essayaient de canaliser la foule. Un homme bondit dehors à travers une fenêtre – l'inconnu inquiétant de la boutique de pièces détachées – et plaqua l'un des policiers dans le même mouvement. Sa mâchoire se referma sur la gorge de sa victime.

Cinder fut prise de nausée en voyant le dément relâcher le policier et lever son visage ensanglanté vers le ciel.

Il hurla.

Un long hurlement, fier et menaçant.

La fléchette de Cinder le cueillit au cou, le réduisant au silence. Il eut le temps de lui jeter un regard noir avant de s'effondrer.

Mais cela ne changeait pas grand-chose. Car en courant vers leur capsule abandonnée, Cinder et Thorne entendirent le hurlement repris par un autre, et un autre, jusqu'à ce qu'une demi-douzaine de voix provenant de toutes les directions hurlent à l'unisson pour saluer l'apparition de la lune.

## CHAPITRE 37

— C’était quoi, ce cirque ? glapit Thorne en décollant acrobatiquement.

Ils s’enfuirent au-dessus de la mosaïque de champs cultivés autour du village de Rieux, volant beaucoup plus vite et beaucoup plus bas que la législation ne les y autorisait.

Cinder secoua la tête, haletante.

— Des Lunaires. Il a mentionné sa reine.

Thorne frappa du poing sur le tableau de bord en lâchant un juron.

— Je sais que les Lunaires sont censés avoir une case en moins – ne le prends pas mal – mais ces gars-là étaient de vrais cinglés. Il m’a pratiquement bouffé le bras ! C’était mon blouson préféré, en plus.

Cinder jeta un coup d’œil à Thorne mais son épaule blessée se trouvait de l’autre côté. En revanche, elle put admirer sa belle bosse au front, témoignage du coup de tête qu’il lui avait mis pour l’arracher à son délire.

Elle posa ses doigts métalliques sur son propre front, qui commençait à lui faire mal, et découvrit une bande de texte au bas de son champ de vision. Elle avait été trop terrifiée et trop occupée pour la remarquer plus tôt.

Où êtes-vous ???

— Iko est en train de paniquer.

Thorne fit une embardée pour éviter un tracteur abandonné.

— J’avais complètement oublié la police ! Mon vaisseau n’a rien ?

— Attends.

À deux doigts de vomir, Cinder se cramponna à son harnais et envoya une nouvelle comm.

On arrive. La police est toujours là ?

La réponse d’Iko fut presque immédiate.

Non. Ils m'ont collé un mouchard sous le ventre et ils sont partis. Apparemment, il se passe quelque chose à rieux. Je suis en train de regarder l'holocran en ce moment - Cinder, est-ce que tu vois ce que je vois ?

Cinder se racla la gorge, mais ne répondit rien.

— La police est partie. Ils ont laissé un mouchard.

— Oui, il fallait s'y attendre.

Thorne fit un nouvel écart, accrochant l'aile d'un moulin à vent avec son train d'atterrissage. Cinder aperçut le RP2 à quelques kilomètres, grande tache grise au milieu des champs, à peine visible dans la nuit.

Iko, ouvre le dock des capsules.

Le temps d'amorcer leur descente vers le RP2, la trappe du dock était béante. Cinder ferma les yeux et se cramponna à son siège en voyant Thorne piquer vers l'ouverture, mais il inversa la poussée des propulseurs au dernier moment et ils s'arrêtèrent brutalement, secoués comme un prunier. La capsule se posa en tremblant – Cinder en dégringolait déjà avant même que les phares soient coupés.

— Iko ! Où est le mouchard ?

— Par les étoiles, Cinder ! Où étiez-vous partis ? Qu'est-ce qui se passe dehors ?

— Pas le temps ! Le mouchard ?

— Sous le train d'atterrissage tribord.

— Je m'en charge, annonça Thorne en courant vers les portes. Iko, referme derrière moi dès que je serai sorti puis ouvre la trappe principale. Cinder, occupe-toi d'installer cette batterie !

Il bondit à l'extérieur, et Cinder l'entendit atterrir dans la boue. Un instant plus tard, les portes coulissantes commençaient à se fermer.

— Attends !

Les portes s'immobilisèrent, laissant entre elles une ouverture à peine plus large que la tête de Cinder.

— Quoi ? s'écria Iko. Je croyais qu'il était dehors ! Je l'ai écrasé ?

— Non, non, il va bien. J'ai juste un truc à faire.

Cinder mit un genou au sol en se mordant la lèvre. Remontant brusquement sa jambe de pantalon, elle ouvrit le compartiment de son mollet dans lequel elle conservait deux puces électroniques au milieu d'un fouillis de câbles. La puce de communication directe avec ses drôles de reflets irisés, et la puce de Peony, encore maculée de sang séché.

Ces militaires l'avaient retrouvée grâce à la puce de Peony, et elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que c'était le cas également pour les sbires de Levana.

— Quelle idiote, se reprocha-t-elle, extrayant la puce de son logement.

Le cœur serré, elle souffla un baiser rapide sur la puce et la lança hors du vaisseau. La puce scintilla brièvement au clair de lune avant de disparaître dans l'obscurité.

— C'est bon. Tu peux fermer, maintenant.

Les portes claquèrent. Cinder se hissa dans la capsule et récupéra la batterie sur le plancher.

La salle des machines baignait dans la lueur rouge de l'éclairage d'urgence. Guidée par les plans du vaisseau sur son affichage rétinien, Cinder rampa dans le coin extérieur et déboulonna l'ancienne batterie.

Quand elle la débrancha, le vaisseau se retrouva plongé dans le noir.

Elle se maudit.

— Cinder ! s'écria Thorne avec angoisse quelque part au-dessus d'elle.

Cinder alluma sa torche et déchira l'emballage de la batterie neuve. Elle haletait, gagnée par un début de panique. Avec l'arrêt du système de refroidissement il fit bientôt une chaleur accablante dans la salle des machines.

Une fois la batterie en place, elle la vissa au moteur. Elle avait déjà oublié comment elle avait survécu aussi longtemps sans le tournevis intégré dans sa nouvelle main. Elle zooma sur le plan du système électrique pour effectuer les derniers branchements.

Avalant sa salive, elle entra le code de redémarrage dans l'ordinateur central. Le moteur se mit à bourdonner, de plus en plus fort, et ronronna bientôt comme un chat satisfait. Les veilleuses rouges se rallumèrent en clignotant, remplacées presque aussitôt par l'éclairage blanc standard.

— Iko ?

La réponse fut quasi instantanée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi on ne me dit jamais rien ?

Avec un soupir de soulagement, Cinder se recoucha sur le ventre pour se tortiller jusqu'à l'entrée. Attrapant l'échelle qui remontait au niveau principal, elle cria :

— Paré au décollage !

À peine eut-elle lâché ces mots que le vaisseau s'arracha au sol. Cinder poussa un cri et se cramponna aux barreaux pendant que le RP2 oscillait un instant puis filait vers le ciel, loin du carnage en cours dans le charmant petit village de Michelle Benoît.

Quand ils se retrouvèrent de nouveau en orbite, Cinder rejoignit Thorne dans le cockpit. Il était avachi dans son siège, les bras ballants.

— Il faudrait nettoyer tes plaies, dit-elle en contemplant la tache de sang sur son épaule.

Thorne acquiesça sans la regarder.

— Oui, je ne sais pas ce qu'il avait mais je ne tiens pas à l'attraper.

La jambe droite flageolante, Cinder partit en titubant vers l'infirmerie, heureuse d'avoir eu la bonne idée d'en dégager l'accès, et y dénicha tout un assortiment de bandages et de pommades.

— Joli décollage, tout à l'heure, dit-elle en regagnant le cockpit. Capitaine.

Thorne grogna d'un air boudeur tandis que Cinder entreprenait de découper sa manche poisseuse avec sa lame intégrée.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle en examinant les traces de morsure sur son bras.

— Comme si j'avais été mordu par un chien enragé.

— Tu n'as pas de vertiges ? Tu as perdu beaucoup de sang.

— Je vais bien, fit-il, les sourcils froncés. C'est surtout mon blouson qui m'embête.

— Ça aurait pu être pire. (Elle découpa une longue bande de sparadrap.) J'aurais pu me servir de toi en tant que bouclier humain, comme cette pauvre femme.

Elle s'étrangla sur le dernier mot. Elle sentit venir une méchante migraine, qui prenait naissance derrière ses yeux, tandis qu'elle enroulait un gros bandage autour du bras de Thorne et le fixait avec du sparadrap.

— Que s'est-il passé ?

Elle secoua la tête, puis baissa les yeux sur l'estafilade au creux de sa paume.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle, avant de se bander la main comme elle put.

— Cinder...

— Je n'ai pas fait exprès !

Elle se laissa tomber dans le siège du copilote. Quand elle se rappelait le regard éteint de la militaire au moment de s'interposer devant son agresseur, elle en était malade.

— J'ai paniqué, c'est tout, et l'instant d'après elle était là, devant moi. Je n'ai même pas pensé... je n'ai pas essayé de... c'est arrivé comme ça.

Elle retourna dans la soute. Elle avait besoin d'espace. Besoin de respirer, de s'activer, de réfléchir.

— C'est exactement ce dont je t'avais parlé ! Ces pouvoirs que je possède... Ils sont en train de me transformer en monstre ! Comme ces hommes. Comme Levana.

Elle se massa les tempes, ravalant la confession qui lui brûlait les lèvres.

Ce n'était peut-être pas simplement le fait qu'elle soit lunaire. Peut-être qu'elle avait ça dans le sang. Peut-être était-elle comme sa tante... ou sa mère, qui ne valait pas mieux.

— Ou peut-être, fit observer Thorne, qui l'avait suivie, que c'était juste un accident et que tu as encore des progrès à faire.

— Un accident ? (Elle se retourna vivement vers lui.) J'ai tué une femme !

Thorne leva l'index.

— Non. Cette espèce d'homme-loup assoiffé de sang l'a tuée. Cinder, tu avais peur. Tu ne savais pas ce que tu faisais.

— Il s'est jeté sur moi, et je me suis servie d'elle !

— Parce que tu crois qu'il nous aurait laissés tranquilles après s'être occupé de toi ?

Cinder se tut. Elle se sentait toujours aussi mal.

— Je comprends que tu te sentes responsable, mais il s'agirait quand même de ne pas se tromper de coupable.

Cinder regarda Thorne en fronçant les sourcils. Elle revit l'inconnu aux yeux bleus et au sourire sinistre.

— Ils détiennent Michelle Benoît. (Elle frissonna.) Ça aussi, c'est ma faute. C'est moi qu'ils recherchent.

— Qu'est-ce que tu racontes encore ?

— Il savait ce qu'on venait chercher à Rieux mais ils l'avaient trouvé avant nous. « La vieille dame », comme il a dit. Seulement, s'ils s'intéressent à elle, c'est uniquement pour me retrouver !

Thorne se passa la main sur le visage.

— Cinder, tu dis n'importe quoi. Michelle Benoît a caché la princesse Sélène. C'est pour ça qu'ils lui font des misères. Ça n'a rien à voir avec toi.

Elle chercha ses mots, tremblant de tout son corps.

— Elle est peut-être encore en vie. Il faut qu'on essaie de la retrouver.

— Puisque aucun de vous deux ne veut rien me dire, déclara Iko d'une voix pincée, il ne me reste plus qu'à deviner. Vous n'auriez pas été attaqués par des hommes qui se battaient comme des bêtes féroces, par hasard ?

Thorne et Cinder échangèrent un regard. Cinder nota que la soute s'était anormalement réchauffée pendant sa tirade.

— Bien vu, reconnut Thorne.

— On ne parle que de ça sur les chaînes d'infos, dit Iko. Et pas seulement en France. C'est en train d'arriver partout dans le monde, dans tous les pays de l'Union. La Terre est attaquée !

## CHAPITRE 38

Des hurlements s'infiltrèrent dans le sous-sol de l'Opéra. Assise au coin de son lit, dans l'obscurité quasi totale de sa cellule, Scarlet retint son souffle et tendit l'oreille. Les cris solitaires, étouffés par la distance, devaient provenir de l'extérieur. Mais ils devaient être drôlement forts pour qu'elle les entende depuis son cachot.

Et il y en avait des dizaines. Comme des appels animaux dans la nuit, lugubres et mélancoliques.

Sauf qu'il n'y avait pas d'animaux sauvages en ville.

S'arrachant à son matelas, Scarlet s'avança en catimini jusqu'à la grille. Un peu de lumière filtrait de l'escalier qui montait vers la scène, mais si faible qu'elle distinguait à peine les barreaux de fer qui la retenaient prisonnière. Elle jeta un coup d'œil dans le couloir. Pas le moindre mouvement. Aucun bruit. Juste un panneau SORTIE qui n'avait pas dû s'allumer depuis un siècle.

Elle regarda dans l'autre direction. Le noir complet.

Elle eut la sensation déprimante qu'on l'avait oubliée. Qu'elle allait mourir seule au fond de sa cellule.

Un autre hurlement retentit, plus proche celui-là, quoique toujours étouffé. Peut-être venait-il de la rue juste devant l'Opéra.

Scarlet s'humecta les lèvres.

— Ohé ? lança-t-elle prudemment.

N'obtenant pas de réponse – pas même un hululement lointain –, elle réessaya, plus fort :

— Il y a quelqu'un ?

Elle ferma les yeux pour mieux écouter. Aucun bruit de pas.

— J'ai faim !

Aucune réaction.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes !

Personne pour lui intimer de se taire.

— Je crois que je vais m'échapper, maintenant.

Mais personne ne s'en souciait. Elle était complètement seule.

Elle secoua la grille, se demandant s'il ne s'agirait pas d'un piège. Peut-être que ses geôliers cherchaient à endormir sa méfiance, à la mettre à l'épreuve pour voir ce qu'elle ferait. Peut-être

attendaient-ils justement qu'elle s'évade, pour s'en servir contre elle.

Ou peut-être – allez savoir – que Loup avait vraiment trouvé un moyen de l'aider.

Elle grinça des dents. Sans lui, elle ne se serait jamais retrouvée dans cette situation. S'il lui avait dit la vérité et tout expliqué depuis le début, elle aurait élaboré un autre plan pour libérer sa grand-mère au lieu de le suivre gentiment vers le sacrifice.

Elle étreignait si fort les barreaux de la grille que ses doigts lui faisaient mal.

Et puis, quelque part dans le sous-sol, elle entendit prononcer son nom.

D'une voix faible et incertaine, comme une question à moitié délirante. *Scarlet ?*

Osant à peine y croire, Scarlet colla son visage à la grille, les pommettes coincées entre les barreaux froids.

— Ohé ?

Elle se mit à trembler en attendant.

*Scar... Scarlet ?*

— Grand-mère ? Grand-mère ?

La voix se tut, comme si le fait de parler l'avait épuisée.

Scarlet se détacha de la grille et courut récupérer la puce qu'elle avait dissimulée sous le matelas.

Elle revint à la porte désespérée, implorante, pleine d'espoir. Si c'était encore un mauvais tour de Loup...

Elle allongea le bras entre les barreaux et présenta la puce devant le verrou. Le lecteur ID carillonna – ce même carillon joyeux qui résonnait chaque fois que ses gardiens lui apportaient à manger, un bruit qu'elle avait détesté jusqu'à présent.

La grille pivota sans résistance.

Scarlet hésita un instant sur le seuil, le cœur battant la chamade. Elle tendit l'oreille une fois de plus, guettant un signe de la présence de ses gardiens, mais l'Opéra semblait abandonné.

Elle s'enfonça à l'aveuglette dans le couloir obscur en laissant traîner les deux mains sur les murs de chaque côté pour se guider. Quand elle parvint devant une autre porte barrée par une grille, elle s'arrêta et se pencha contre les barreaux.

— Grand-mère ?

La cellule était vide.

Elle inspecta ainsi trois, quatre, cinq cellules, toutes vides.

— Grand-mère ? chuchota-t-elle.

À la sixième porte, un murmure lui répondit :

— Scarlet ?

— Grand-mère ! (Dans son excitation, elle lâcha la puce et se mit aussitôt à la chercher à quatre pattes sur le sol.) Grand-mère, tout va bien, je suis là. Je vais te...

Ses doigts trouvèrent la puce et elle la présenta devant le lecteur. Une vague de soulagement l'envahit quand elle entendit le carillon ; sa grand-mère, par contre, émit un gémissement douloureux et terrifié.

Scarlet ouvrit la grille d'un geste brusque et s'engouffra à l'intérieur, sans se donner la peine de se relever, de peur de piétiner accidentellement sa grand-mère dans le noir.

— Grand-mère ?

Elle la découvrit pelotonnée à même le sol contre le mur du fond.

— Grand-mère ?

— Scar ? Mais comment... ?

— C'est moi. Je suis là. Je vais te faire sortir d'ici.

Submergée par l'émotion, elle saisit sa grand-mère par ses bras maigres et la serra contre elle.

La vieille dame poussa un petit cri pathétique. Scarlet la lâcha immédiatement.

— Non, gémit sa grand-mère, retombant mollement sur le sol. Oh, Scar... tu ne devrais pas être là. Tu ne devrais pas. Tu n'as rien à faire ici. Scarlet...

Elle se mit à pleurer, secouée de sanglots.

Scarlet resta penchée au-dessus de sa grand-mère, tétanisée par la peur. Elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vue pleurer.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? murmura-t-elle, posant les mains sur ses épaules.

Sous le chemisier en lambeaux, elle sentit des bandages et quelque chose d'humide et de poisseux.

Ravalant ses larmes, elle palpa le torse et les côtes de sa grand-mère. La malheureuse était couverte de bandages. Scarlet effleura ses bras, puis ses mains emmaillottées dans des bandelettes.

— Non, n'y touche pas.

Sa grand-mère essaya de s'écarter, mais ses membres la trahirent avec un spasme douloureux.

Scarlet passa le pouce sur les mains de sa grand-mère, le plus doucement possible. Des larmes brûlantes coulaient sur ses joues.

— Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Scar, tu dois te sauver tout de suite.

Chaque mot lui coûtait un effort. Elle arrivait à peine à parler, tout juste à respirer.

Scarlet s'agenouilla près d'elle, posa sa tête contre sa poitrine et caressa ses cheveux poisseux.

— Ça va aller. Je vais te faire sortir d'ici et t'emmener à l'hôpital, tu verras. Ça va aller. (Elle se redressa.) Tu peux marcher ? Ou est-ce qu'ils ont touché à tes jambes aussi ?

— Je ne peux plus marcher. Je ne peux même pas bouger. Tu vas devoir me laisser là, Scarlet. Il faut que tu t'en ailles.

— Pas question que je te laisse. Ils sont tous partis, grand-mère. On a le temps. Il faut juste qu'on trouve un moyen... Je vais te porter.

Les larmes gouttaient du menton de Scarlet.

— Approche, ma chérie. Viens plus près.

Scarlet s'essuya le nez et enfouit son visage au creux du cou de sa grand-mère. Celle-ci tenta de la prendre dans ses bras mais ne réussit qu'à lui tapoter faiblement les côtés.

— Je ne voulais pas t'entraîner dans cette histoire. Je suis désolée.

— Grand-mère...

— Chut. Écoute-moi. J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi. Quelque chose d'important.

Scarlet secoua la tête.

— Arrête. Tu vas t'en sortir.

— Écoute-moi, Scarlet. (La voix déjà fluette de la vieille dame baissa encore d'un ton.) La princesse Sélène est toujours en vie.

Scarlet plissa les paupières.

— Tais-toi. Économise tes forces.

— Elle est partie vivre dans la Communauté orientale, dans une famille du nom de Linh. Chez un certain Linh Garan.

Un soupir de frustration.

— Je suis au courant, grand-mère. Je sais que tu l'as cachée et que tu l'as remise à un homme de la Communauté. Mais ça n'a plus d'importance. Ce n'est plus ton problème. Je vais te faire sortir d'ici et te ramener en sécurité.

— Non, ma chérie, il faut que tu la retrouves. C'est une adolescente, maintenant... une cyborg.

Scarlet cligna des paupières, regrettant de ne pas pouvoir distinguer les traits de sa grand-mère dans le noir.

— Une cyborg ?

— Si elle n'a pas changé de nom, elle doit se faire appeler Cinder.

Ce nom lui parut vaguement familier, mais Scarlet avait les idées trop embrouillées pour y réfléchir dans l'immédiat.

— Grand-mère, s'il te plaît, arrête de parler. Je vais...

— Tu dois la retrouver. Logan et Garan sont les seuls à être au courant, et si la reine m'a retrouvée, elle risque de remonter jusqu'à eux. Quelqu'un doit prévenir la fille et lui apprendre qui elle est. C'est à toi de le faire.

Scarlet secoua la tête.

— Je me fiche pas mal de cette stupide princesse. C'est toi qui m'intéresses. C'est toi que je veux protéger.

— Je ne peux pas venir avec toi. (Ses mains bandées caressèrent les bras de Scarlet.) S'il te plaît, Scarlet. Elle pourrait tout changer.

Scarlet se recroquevilla.

— Tu l'as dit, ce n'est qu'une adolescente, protesta-t-elle entre deux sanglots. Que veux-tu qu'elle fasse ?

Elle se souvint alors où elle avait entendu le nom. Les images du reportage lui revinrent en tête – une fille qui dévalait les marches du palais, trébuchait et s'étalait dans le gravier.

Linh Cinder.

Une adolescente. Une cyborg. Une Lunaire.

Elle avala sa salive. Ainsi donc, Levana l'avait retrouvée. Avant de la perdre encore une fois.

— Je m'en fiche, murmura-t-elle, blottie contre sa grand-mère. Ce n'est pas notre problème. Je vais t'emmener loin d'ici. On va se sauver toutes les deux.

Elle se creusa désespérément la cervelle à la recherche d'un moyen d'évasion. Il lui faudrait une civière, ou un fauteuil roulant, ou...

Mais elle n'avait rien.

Rien qui puisse emprunter les escaliers. Rien qu'elle puisse porter seule. Rien que sa grand-mère puisse supporter.

Son cœur se serra, si fort qu'elle laissa échapper un gémissement de douleur.

Elle ne pouvait pas l'abandonner comme ça. Elle ne pouvait pas la laisser entre leurs griffes.

— Ma pauvre chérie.

Elle ferma les yeux, expulsant encore deux larmes brûlantes.

— Grand-mère, qui est Logan Tanner ?

Sa grand-mère lui déposa doucement un baiser sur le front.

— Quelqu'un de bien, Scarlet. Il t'aurait adorée. J'espère que tu auras l'occasion de le rencontrer un jour. Salue-le de ma part. Dis-lui que je l'embrasse.

Un sanglot transperça le cœur de Scarlet. Le chemisier de sa grand-mère était trempé de larmes.

Elle ne put se résoudre à lui avouer que Logan Tanner était mort. Qu'il était devenu fou et s'était suicidé.

Son grand-père.

— Je t'aime, grand-mère. Tu es tout pour moi.

Les mains bandées lui tapotèrent les genoux.

— Je t'aime aussi. Ma petite-fille courageuse et tête de mule.

Scarlet renifla et se jura de rester avec sa grand-mère jusqu'au matin. Jusqu'au bout. Elle ne l'abandonnerait pas. Si leurs geôliers revenaient, ils les trouveraient ensemble – et les tueraient ensemble s'il le fallait.

Elle ne la quitterait plus jamais.

Sa résolution était prise, elle se l'était juré, quand elle entendit des bruits de pas résonner dans le couloir.

## CHAPITRE 39

Accroupie au-dessus de sa grand-mère, Scarlet se retourna vers la porte. Des circuits électriques grésillèrent au plafond et une lumière blafarde entra dans la cellule. La grille était restée entrouverte ; les barreaux projetaient des ombres squelettiques sur le sol.

Ses yeux s'accoutumèrent progressivement. Elle retint son souffle, tendit l'oreille, mais les bruits de pas avaient cessé. Il y avait quand même quelqu'un là, dehors. Quelqu'un venait.

Les mains bandées glissèrent des siennes, et Scarlet baissa les yeux. Ses entrailles se nouèrent. Sa grand-mère avait le visage zébré de cicatrices, les cheveux tout emmêlés et poissés de sang. Elle n'était plus qu'une enveloppe fripée, décharnée, même si ses yeux bruns restaient toujours aussi brillants et pleins de force. Même si on y lisait toujours plus d'amour que le reste du monde n'en contiendrait jamais.

— Sauve-toi, souffla-t-elle.

Scarlet secoua la tête.

— Pas question que je te laisse là.

— Ce combat n'est pas le tien. Sauve-toi, Scarlet. Allez !

Les bruits de pas résonnèrent de nouveau, plus proches.

Mâchoires serrées, Scarlet se remit debout sur ses jambes flageolantes et fit face à la porte. Son cœur battait à un rythme accéléré ; les pas se rapprochaient de plus en plus.

Peut-être s'agissait-il de Loup.

Venu pour l'aider, pour les aider toutes les deux.

Prise de vertige, elle ne parvenait pas à croire qu'elle avait envie de le revoir après tout ce qu'il lui avait fait.

Pourtant, il lui avait glissé cette puce. Et il était assez fort pour porter sa grand-mère. Si c'était bien lui qui revenait, elles seraient tirées d'affaire...

L'ombre se découpa sur le seuil avant que l'homme ne s'avance dans la lumière.

C'était Ran, et il souriait.

Scarlet se racla la gorge et verrouilla les genoux, bien résolue à ne pas montrer sa peur. Mais quelque chose avait changé chez Ran. Ses yeux n'étaient plus seulement cruels – ils étaient affamés à présent, détaillant Scarlet comme une friandise qu'il espérait savourer depuis longtemps.

— Ah, ma petite rouquine. Comment es-tu sortie de ta cellule ?

Un frisson la parcourut.

— Laisse ma petite-fille tranquille, cracha la grand-mère de Scarlet d'une voix qui avait retrouvé un peu de vigueur.

Elle remua, essayant de s'asseoir.

Scarlet s'accroupit auprès d'elle et lui prit la main.

— Grand-mère... non, ne bouge pas.

— Je me souviens de toi, déclara Michelle en foudroyant Ran du regard. Tu faisais partie de ceux qui m'ont enlevée.

— Grand-mère...

Ran ricana.

— Tu as une bonne mémoire, pour une vieille chose comme toi.

— Ne t'en fais pas pour lui, Scarlet, dit Michelle. Ce n'est qu'un oméga. Les autres ont dû le laisser là parce qu'il est trop faible pour se battre avec eux.

Ran gronda, dévoilant ses canines saillantes, et Scarlet eut un mouvement de recul.

— Je suis resté, grogna-t-il, parce que j'avais un travail à finir.

Ses yeux brillèrent comme deux diodes. On n'y lisait que de la haine – féroce et sans limites.

Scarlet se plaça de manière à faire écran devant sa grand-mère.

— Tu n'es rien, insista Michelle, dont les paupières clignaient sous l'effet de l'épuisement. Rien que le petit chien de ton thaumaturge. On vous a pris vos pouvoirs et transformés en monstres, mais malgré ta force, tes sens développés et ta frénésie sanguinaire, tu restes le dernier d'entre tes congénères et tu le seras toujours.

Scarlet ne parvenait plus à réfléchir. Elle aurait voulu que la discussion prenne fin, que sa grand-mère cesse de le provoquer – tout en sachant que cela ne ferait aucune différence. Le meurtre était inscrit sur le visage de Ran.

Il éclata d'un rire moqueur. Il agrippa les montants de la porte de chaque côté, bloquant entièrement la sortie.

— Tu te trompes, vieille folle. Puisque tu sais tant de choses, tu dois savoir ce qui arrive à un membre de la meute qui tue son alpha ? Il prend sa place, dit-il sans attendre la réponse. (Ses fossettes se creusèrent.) Et j'ai découvert que mon frère, mon alpha, a une faiblesse.

Là-dessus, il tourna son attention vers Scarlet.

— Tu es un jeune homme bien naïf, fit Michelle en toussant. Tu es faible. Tu ne seras jamais qu'un oméga médiocre. Même moi, je peux le voir.

Scarlet inspira entre ses dents. Elle voyait la colère bouillonner en Ran, le sentait sur le point d'exploser.

— Grand-mère !

Puis elle comprit ce que sa grand-mère tentait de faire.

— Non ! Elle n'en pense pas un mot ! plaida-t-elle, en se détestant pour ça. Elle est vieille, elle délire ! Laisse-la...

Pénétrant dans la cellule en fulminant, Ran saisit Scarlet par les cheveux et l'arracha à sa grand-mère.

Elle poussa un glapissement et tenta de lui griffer le bras, mais il la balança dans un coin de la cellule.

— Noooooon !

Michelle Benoît cria de douleur quand Ran la souleva par le cou. En un clin d'œil elle se retrouva clouée au mur, trop faible pour se débattre ou opposer la moindre résistance.

— Laisse-la tranquille !

Scarlet se releva d'un bond, sauta sur Ran et verrouilla les bras autour de son cou en serrant de toutes ses forces. Voyant que Ran ne réagissait pas, elle le griffa au visage, cherchant les yeux.

Ran hurla, lâcha Michelle et fit basculer Scarlet par-dessus son épaule. La jeune fille s'écrasa contre le mur mais ressentit à peine l'impact ; toute son attention était fixée sur sa grand-mère, étendue sur le sol, inerte.

— Grand-mère !

Leurs regards se croisèrent et Scarlet comprit tout de suite que sa grand-mère ne bougerait plus. Ses lèvres sèches parvinrent encore à bredouiller : « Sauve-t... » mais elle fut incapable de continuer. Son regard se perdit dans le vague.

Scarlet se repoussa loin du mur, mais Ran était déjà accroupi au-dessus de sa grand-mère. Il lui passa une main dans le dos et la souleva de manière à faire retomber lourdement sa tête sur le sol dur.

Après quoi, pareil à un fauve affamé qui vient d'abattre sa première proie, il se pencha et referma les crocs sur le cou de Michelle.

Scarlet hurla et bascula en arrière. Le monde se mit à tourbillonner autour d'elle, au milieu des images de sang et de Ran à quatre pattes.

L'accusation de sa grand-mère lui revint comme un écho. *On vous a transformés en monstres.*

Encore sous le choc, elle se détourna et roula sur le flanc. Un goût de fer, d'acide et de sang dans la bouche lui fit prendre conscience qu'elle s'était mordu la langue quand Ran l'avait projetée contre le mur. Pourtant, elle n'éprouvait aucune douleur. Rien qu'une immense sensation de vide, d'horreur et de noirceur en train de se refermer sur elle.

Elle n'était pas là. Tout cela n'était pas réel.

L'estomac retourné et la gorge en feu, elle s'éloigna en rampant pour mettre le plus de distance possible entre elle et Ran. Et sa grand-mère.

Sa main tomba dans le carré de lumière qui provenait du couloir. Sa peau était d'une pâleur mortelle. Elle tremblait.

*Sauve-toi.*

Levant la tête, elle aperçut l'amorce d'un escalier au bout du couloir. Et à côté, un vieux panneau délavé indiquant simplement : SCÈNE.

*Sauve-toi !*

Les dernières paroles de sa grand-mère.

Allongeant le bras, elle referma les doigts sur la grille de la cellule et s'en servit comme point d'appui. Pour se redresser péniblement. Se remettre debout. Se propulser dans le couloir, dans la lumière.

Elle eut d'abord les jambes flageolantes, chancela vers l'escalier, mais à mesure qu'elle gravissait les marches, elle trouva un deuxième souffle. Et se mit à marcher plus vite. Puis à courir.

L'escalier était fermé en haut par une porte, une porte en bois à l'ancienne, pas même équipée d'un lecteur ID. Les gonds grincèrent quand elle l'ouvrit.

Elle entendit alors un bruit de pas rapides derrière elle.

Scarlet émergea dans les coulisses. Des colonnes antiques se massaient sur sa droite, tandis qu'un labyrinthe de faux murs en pierre et d'arbres peints s'enfonçait dans l'ombre à sa gauche. Elle claqua la porte derrière elle et courut dans la forêt factice attraper un chandelier en fer forgé.

Elle l'empoigna à deux mains et attendit, bien campée sur ses pieds.

Ran jaillit de la porte, le menton couvert de sang.

Scarlet le frappa de toutes ses forces avec le chandelier. Un rugissement lui échappa malgré elle quand la tige de fer s'abattit sur le crâne de Ran.

Il poussa un cri et recula en titubant. Se prenant les pieds dans le rideau, il bascula en arrière.

Scarlet jeta le chandelier dans sa direction, doutant d'avoir la force de le soulever encore une fois. Elle entendit l'étoffe se déchirer mais elle se faufilait déjà entre les éléments de décor, scrutant le plancher poussiéreux pour ne pas trébucher sur les rouleaux de fil électrique et les projecteurs renversés. Elle fit irruption sur la scène, vaste étendue de planches parsemée de trappes, et sauta lourdement dans la

fosse d'orchestre. Ignorant la violente douleur qui lui remonta dans les genoux, elle renversa quelques pupitres et se rua dans l'auditorium.

Des pas retentirent sur la scène derrière elle. Qui se rapprochaient à une vitesse inhumaine.

Elle fila comme une flèche entre les rangées de fauteuils, l'œil rivé sur la sortie devant elle.

Il la saisit par sa capuche.

Elle se laissa tirer en arrière, profita de son élan et lui flanqua un bon coup de genou dans le bas-ventre.

Il poussa un cri de douleur et vacilla.

Scarlet s'enfuit sous les arches de pierre, passant devant les chérubins aux bras manquants, les chandeliers brisés et les dalles en miettes. Elle dévala le grand escalier, le regard focalisé sur les portes qui ouvraient sur la rue. Si seulement elle parvenait à les franchir. À retourner parmi les passants. Dans le monde réel.

Alors qu'elle posait le pied dans le hall d'entrée, elle vit la silhouette d'un autre homme lui barrer la sortie.

Elle pila net au beau milieu du carré de soleil, juste sous le trou au plafond.

Tournant les talons, elle fila vers l'autre escalier, celui qui s'enfonçait dans les sous-sols de l'Opéra.

Au-dessus d'elle, une porte claqua et des pas lourds résonnèrent dans l'escalier. Ceux d'une seule personne ou de deux ? Elle n'aurait pas su le dire.

Le dos de son sweat était trempé de sueur. L'effet de l'adrénaline s'estompait et ses jambes commençaient à la faire souffrir.

Elle tourna un coin et s'enfonça dans l'obscurité. La salle principale avait accueilli autrefois les invités de marque et une succession de portes et de couloirs en partait dans toutes les directions. Sachant que les couloirs de droite la ramèneraient vers les cellules, Scarlet obliqua vers la gauche. La vasque vide d'une ancienne fontaine occupait l'espace entre les deux escaliers qui menaient à l'étage supérieur. Une statue de bronze figurant une jeune femme à moitié nue, l'une des rares statues à avoir survécu à tant d'années de négligence, se tenait alanguie dans une alcôve au sommet d'un piédestal.

Scarlet courut vers l'escalier d'en face. Remonter dans le hall s'apparentait peut-être à du suicide, mais rester piégée en bas ne valait guère mieux.

Elle parvint au bas des marches et se cogna le pied contre le rebord de la fontaine. Elle trébucha avec un juron.

Ran lui tomba dessus avant même qu'elle ne touche le sol.

Il lui planta ses ongles dans les épaules et la retourna sur le dos au milieu des fragments de carreaux dans la vasque. Elle plongea son regard dans ses yeux brillants – des yeux de fou, de meurtrier, qui lui rappelèrent Loup sur le ring lors de son combat clandestin.

La peur lui noua la gorge, étouffant son cri.

Il l'empoigna par son sweat-shirt et la releva brutalement. Elle lui saisit les poignets mais n'eut pas un geste pour se défendre tandis qu'il approchait son visage tout près du sien. Scarlet faillit s'étrangler sous la puanteur de son haleine, qui empestait la viande pourrie et le sang – tout ce sang – sa grand-mère...

— Si tu ne me dégoûtais pas autant, je pourrais presque abuser de toi, maintenant que nous sommes enfin seuls, dit-il, et Scarlet frissonna. Ne serait-ce que pour voir la tête de mon frère quand je lui raconterais.

Avec un rugissement furieux, il la projeta contre la statue.

Elle se cogna le dos contre le piédestal de bronze et une vive douleur explosa dans sa tête, lui coupant le souffle. Elle s'écroula au sol, se tenant les côtes, tâchant d'inhaler un peu d'air.

Ran s'accroupit devant elle, prêt à s'élancer. Il se lécha les babines ; ses crocs luisaient de salive.

Elle eut l'impression qu'une main lui tordait les entrailles. Elle frappa le sol à coups de talon pour tenter de reculer dans l'espace étroit entre le mur et la statue. De disparaître. De se cacher.

Il bondit.

Scarlet se recroquevilla contre le mur, mais l'impact ne vint pas.

Elle entendit un cri sauvage, suivi d'un choc sourd. Puis de grognements.

Elle abaissa ses bras tremblants. Au centre de la salle, deux silhouettes luttèrent au corps à corps.

Leurs mâchoires claquaient. Le sang ruisselait sur leurs muscles saillants.

La vision floue, elle parvint à inspirer et sentit enfin sa poitrine se gonfler. Elle tâtonna au-dessus de sa tête, à la recherche d'un point d'appui pour se relever, mais tous les muscles de son dos protestèrent.

Serrant les dents, elle ramena les jambes sous elle et lutta contre la douleur jusqu'à se retrouver debout, pantelante et ruisselante de transpiration, contre la déesse de bronze.

Si seulement elle parvenait à s'éclipser avant la fin de la bagarre...

Ran réussit à cravater son adversaire. L'autre transperça Scarlet de son regard vert émeraude, pendant un bref instant saisissant, puis fit basculer Ran par-dessus sa tête.

Le sol trembla sous le choc, mais Scarlet le sentit à peine.

Loup.

C'était Loup.

## CHAPITRE 40

Ran rebondit sur ses pieds, et Loup et lui s'écartèrent d'un bond. Tous les deux vibraient d'une énergie à peine contenue. Scarlet pouvait presque la voir bouillonner sous leur peau. Loup était couvert de griffures et de sang mais ne paraissait pas s'en apercevoir ; il se tenait légèrement voûté, les mains écartées.

Ran montra les crocs.

— Retourne à ton poste, Ran, gronda Loup avec un rictus. La fille est à moi.

Ran eut un ricanement de dégoût.

— Et te laisser me faire honte – à moi et à notre famille – avec tes sympathies douteuses ? Tu es pathétique. (Il cracha un peu de sang sur le sol fendillé.) Notre mission, c'est de tuer. Alors laisse-moi la tuer, puisque tu n'as pas le cran de t'en occuper toi-même.

Scarlet jeta un coup d'œil derrière elle. L'escalier était suffisamment bas pour qu'elle puisse escalader la balustrade, mais elle en avait mal partout rien que d'y penser. Tâchant de se secouer, elle rampa péniblement au bord de la fontaine.

— Elle est à moi, répéta Loup, avec un grondement sourd dans la voix.

— Je n'ai pas envie de me battre avec toi pour une humaine, mon frère, lui assura Ran.

Mais le dégoût gravé sur son visage faisait sonner cela comme une blague.

— Eh bien laisse-la tranquille.

— On me l'a confiée personnellement. Tu n'aurais pas dû abandonner ton poste pour venir t'en occuper.

— Elle est à moi !

Loup s'emporta, et il arracha un chandelier de bronze fixé au mur. Scarlet rentra la tête dans les épaules tandis que l'applique s'écrasait au sol, projetant des bougies jusque dans la fontaine.

Les deux frères restèrent immobiles un moment. Voûtés. Pantelants. À se défier du regard.

Ran finit par grogner :

— Alors, c'est que tu as fait ton choix.

Il bondit.

Loup le cueillit au vol, paume ouverte, et le balança contre le mur de la fontaine.

Ran atterrit avec un petit cri mais roula promptement sur ses pieds. Loup s'abattit sur lui, plongeant ses crocs dans son avant-bras.

Hurlant de douleur, Ran griffa le torse de Loup avec ses ongles en y creusant des sillons rouges. Loup desserra la mâchoire pour le frapper au visage d'un revers de main. Ran tituba en arrière et se cogna contre la statue de la fontaine.

Scarlet poussa un cri de frayeur avant de se blottir contre une colonne au pied de l'escalier.

Ran repartit à l'assaut. Loup, qui avait anticipé l'attaque, le saisit par le cou et se servit de son élan pour le projeter par-dessus sa tête. Ran roula doucement sur ses pieds. Tous deux haletaient, leurs habits en lambeaux imbibés de sang. Ils se mirent à se tourner autour, vigilants, guettant le moindre faux pas.

Une fois encore, ce fut Ran qui prit l'initiative. Il se jeta sur Loup de tout son poids et le plaqua au sol. Sa mâchoire claqua tout près du cou de son frère mais Loup parvint à le contenir, les deux mains autour de sa gorge. Il grognait sous l'effort, luttant pour écarter les crocs dégoulinants de salive, quand Ran lui asséna un coup de poing dans l'épaule – en plein sur la blessure par balle que lui avait infligée Scarlet.

Hurlant, Loup replia les deux jambes pour repousser Ran loin de lui d'une ruade dans l'estomac.

Ran roula sur le sol et les deux frères se relevèrent en titubant. Scarlet vit leur énergie se dissoudre alors qu'ils chancelaient face à face, une lueur meurtrière dans les yeux.

Ran s'essuya la bouche avec son bras nu, se barbouillant le menton de sang.

Loup s'accroupit et bondit, renversant Ran sur le dos avant de lui retomber dessus. Un poing jaillit vers lui. Loup se baissa et prit le gros de l'impact sur l'oreille.

Plaquant son adversaire sur le marbre, Loup leva la tête en direction du plafond et se mit à hurler.

Scarlet restait collée contre sa colonne, pétrifiée. Le hurlement résonna contre les murs et vibra dans son crâne, ses articulations, venant combler chaque espace vide dans son corps.

Quand il eut fini de hurler, Loup s'abattit sur Ran et lui planta ses crocs dans la gorge.

Scarlet enfouit son visage dans ses mains mais ne put se résoudre à détourner la tête. Le sang gicla, éclaboussant Loup sur le menton et dans le cou, gouttant sur la mosaïque.

Ran se débattit mais ses forces l'abandonnèrent bien vite. Un instant plus tard, Loup le relâchait, laissant son corps sans vie s'affaler sur le sol.

Passant la main derrière la colonne, Scarlet agrippa la rambarde et se hissa dans l'escalier. Puis s'enfuit, trébuchant dans les marches.

Le hall d'entrée était toujours vide. Elle traversa la flaque d'eau au centre de la pièce en courant vers les portes. Des portes qui donnaient sur la rue. Sur la liberté.

Puis elle entendit Loup, lancé à sa poursuite.

Elle sortit de l'Opéra au pas de course. La fraîcheur du soir l'enveloppa tandis qu'elle dévalait les marches jusqu'à la rue déserte, fouillant la place du regard.

Elle ne vit personne pour l'aider.

La porte se rouvrit violemment dans son dos avant même de s'être complètement refermée, et Scarlet s'avança en titubant dans la rue, sans se retourner. Plus loin, elle vit une femme courir dans une ruelle. Galvanisée, elle obligea ses pieds à s'activer plus vite. Elle avait soudain l'impression de voler au-dessus du béton. Si seulement elle arrivait à rejoindre cette femme, à lui emprunter son minicran pour appeler à l'aide...

Puis une autre silhouette apparut. Celle d'un homme, à la démarche anormalement rapide. Il s'engouffra dans la ruelle, et quelques instants plus tard le cri de terreur d'une femme déchirait la place, avant de s'interrompre brusquement.

Un long hurlement jaillit alors de la ruelle.

Un autre hurlement s'éleva dans le lointain pour lui répondre, puis un autre, et un autre encore, emplissant le crépuscule de cris sanguinaires.

L'épouvante et le désespoir suffoquèrent Scarlet qui s'écroula, accablée, les paumes sur le béton. Pantelante, trempée de sueur, elle roula sur le dos. Loup, qui avait cessé de courir, continuait à marcher dans sa direction. Lentement, patiemment.

Il avait l'air presque aussi essoufflé qu'elle.

Quelque part dans la ville, un autre concert de hurlements retentit.

Loup ne se joignit pas à eux.

Son attention était entièrement tournée vers Scarlet, froide, tranchante et affamée. Sa douleur était évidente ; sa colère plus encore.

Elle recula sur ses paumes en feu.

Loup s'arrêta en arrivant au centre du carrefour. Sa silhouette se découpait dans le clair de lune. Ses yeux, d'un vert doré, flamboyaient de rage.

Elle le vit passer sa langue sur ses crocs. Le regarda serrer et desserrer les poings. Remuer la mâchoire comme s'il voulait avaler une plus grande bouffée d'air.

Elle voyait sa lutte. Son conflit intérieur. Aussi clairement qu'elle voyait l'animal – le loup – en lui. Aussi clairement qu'elle voyait encore l'homme.

— Loup. (Elle avait la langue parcheminée. Elle voulut s'humecter les lèvres et sentit un goût de sang.) Mais qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Toi ! cracha-t-il d'une voix remplie de haine. Qu'est-ce que tu m'as fait ?

Il fit un autre pas hésitant vers elle et elle recula craintivement, mais c'était inutile. Il fut sur elle en un clin d'œil, la renversant sur les coudes sans même la toucher. Il posa les deux mains par terre de chaque côté de sa tête.

Scarlet plongeait son regard dans ses yeux qui semblaient maintenant briller dans l'obscurité. Il avait la bouche rouge rubis, la chemise noire de sang. Elle pouvait sentir le sang partout sur lui, sur ses vêtements, dans ses cheveux, sur sa peau.

L'odeur était si forte pour elle qu'elle n'osait pas imaginer ce que ça devait être pour lui.

Il gronda et approcha son nez de son cou.

Pour la renifler.

— Je sais que tu n'as pas envie de me faire du mal, Loup.

Son nez lui frôla la mâchoire. Son haleine lui caressait la clavicule.

— Tu m'as aidée. Tu m'as sauvée.

Une larme coula le long de sa joue.

Elle sentit le bout de ses cheveux, tout ébouriffés de nouveau, lui chatouiller les lèvres.

— Les choses ont changé.

Son cœur palpitait, à deux doigts de s'étouffer ; son pouls battait dans ses veines ; elle s'attendait à tout moment qu'il lui ouvre la gorge avec les crocs. Pourtant, quelque chose le retenait. Il aurait déjà pu la tuer mais n'en avait rien fait.

Elle avala sa salive.

— Tu m'as protégée de Ran – ce n'est pas pour me tuer maintenant.

— Tu ne sais pas ce que j'ai dans la tête.

— Je sais que tu n'es pas comme eux.

Elle leva les yeux vers la lune gigantesque au-dessus des immeubles. Elle se souvint qu'il ne s'agissait pas d'un monstre. Mais de Loup, l'homme qui l'avait tenue dans ses bras avec une telle tendresse à bord du train. L'homme qui lui avait glissé la puce ID grâce à laquelle elle avait pu s'échapper.

— Tu m'as dit que tu n'avais jamais voulu me faire peur. Eh bien, tu me fais peur en ce moment.

Un grondement vibra contre elle. Scarlet frissonna, mais ne chercha pas à se dérober. Au contraire, elle s'arma de courage et prit le visage de Loup entre ses mains. Tout en lui caressant les joues avec les pouces, elle l'embrassa doucement sur la tempe.

Tout son corps se raidit, et Scarlet inclina la tête afin de le regarder dans les yeux. Il montra les crocs, mais elle soutint son regard.

— Arrête ça, Loup. Tu n'es plus des leurs.

Il tressaillit. Pourtant, sa fureur parut retomber un peu. Son visage exprimait de la souffrance, du désespoir et une colère sourde – mais pas dirigée contre Scarlet.

— Il est dans ma tête, grogna-t-il d'une voix caverneuse. Scarlet, je n'arrive pas à...

Il se détourna, les traits crispés.

Elle passa la main sur son visage. La même mâchoire, les mêmes pommettes, les mêmes cicatrices, toutes maculées de sang. Elle enfonça les doigts dans ses cheveux.

— Reste avec moi. Protège-moi, comme tu me l'as promis.

Quelque chose lui siffla à l'oreille et se ficha dans le cou de Loup.

Ce dernier se figea. Ses yeux se levèrent, grands ouverts et déjà avides de sang, mais ensuite ils devinrent vitreux. Et puis, avec un gargouillis étranglé, il s'effondra sur elle.

## CHAPITRE

### 41

— **L**oup ! Loup !

Tournant la tête, Scarlet vit accourir un homme et une femme. La femme tenait une arme qui scintillait sous la lune. La terreur de Scarlet fut de courte durée ; au moins, ce n'étaient pas des Lunaires. Elle reporta son attention sur Loup et vit une fléchette plantée dans sa chair.

— Loup ! s'écria-t-elle encore une fois en arrachant le projectile.

— Tu n'as rien ? lui cria la femme en s'approchant. (Scarlet commença par l'ignorer, puis entendit son nom dans la panique.) Scarlet ? Scarlet Benoît ?

Elle releva la tête vers la femme qui s'approchait – non, pas une femme. Une jeune fille, aux cheveux en pagaille et aux traits vaguement familiers. Scarlet fronça les sourcils, certaine de l'avoir déjà vue quelque part.

L'homme les rejoignit, hors d'haleine.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, serrant Loup dans ses bras en les voyant se pencher sur lui. Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Allez, viens, dit l'homme en saisissant Loup. (Il tenta de le faire rouler sur le flanc, mais Scarlet se cramponna à lui.) On ne peut pas rester ici.

— Arrêtez ! Ne le touchez pas ! Loup !

Elle prit le visage de Loup entre ses mains et le tourna vers elle. Sans ses crocs et son menton barbouillé de sang, il aurait eu l'air paisible.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Scarlet, où est ta grand-mère ? Elle n'est pas avec toi ? demanda la fille.

Cette question ramena l'attention de Scarlet sur elle.

— Ma grand-mère ?

La jeune fille s'accroupit près d'elle.

— Michelle Benoît. Tu sais où elle est ?

Elle parlait si vite qu'on ne comprenait presque rien à ce qu'elle disait. Scarlet cligna des paupières. Elle reconnaissait cette fille. Le clair de lune joua sur ses doigts et Scarlet se rendit compte que ce qu'elle avait pris précédemment pour une arme n'en était pas une. Il s'agissait de sa main.

— Linh Cinder, murmura-t-elle.

— Ne t'en fais pas, la rassura l'homme. On est les gentils.

— Scarlet, dit Cinder, empoignant Loup par l'épaule pour la soulager d'une partie de son poids. Je sais qu'on fait les gros titres en ce moment, mais je peux te jurer qu'on n'est pas venus pour te faire du mal. Je veux juste savoir où trouver ta grand-mère. Est-ce qu'elle est en danger ?

Scarlet se racla la gorge. Cette fille était la princesse Sélène. Celle que tout le monde cherchait, celle pour qui on avait torturé sa grand-mère.

Celle que sa grand-mère s'était sacrifiée pour protéger.

À eux deux, son compagnon et elle soulevèrent Loup et le reposèrent sur le béton.

— S'il te plaît, insista Cinder. Ta grand-mère ?

— Dans l'Opéra, répondit Scarlet. Elle est morte.

La fille la dévisagea avec pitié, ou déception – Scarlet n'aurait pas su le dire. Elle s'assit, la main sur le torse de Loup, soulagée de le sentir respirer normalement.

— C'est toi qu'ils cherchent, dit-elle.

La sympathie de la fille s'effaça rapidement au profit de la surprise.

— Allez, dit l'homme, passant derrière Scarlet pour l'attraper sous les aisselles. Il est temps de filer.

— Non ! Je ne pars pas sans lui !

Elle échappa à son étreinte et rampa jusqu'à la forme inanimée de Loup, prenant sa tête entre ses bras. Cinder et son compagnon la dévisagèrent comme si elle était folle.

— Il n'est pas comme les autres, ajouta-t-elle.

— Il est exactement comme les autres ! protesta l'homme. Il allait te bouffer toute crue !

— Il m'a sauvé la vie !

Les deux autres échangèrent un regard incrédule, puis la fille haussa les épaules.

— D'accord, capitula l'homme. Je te suis.

Il aida Scarlet à se relever pendant que la fille attrapait Loup par les poignets et le soulevait sur son épaule, grognant sous l'effort.

L'homme passa derrière elle pour se glisser sous les jambes de Loup.

— Nom d'une dame de pique, marmonna-t-il, déjà essoufflé. Ils sont faits en quoi, ces gars-là ?

Cinder se dirigea vers l'Opéra, à peine ralentie par sa charge. Scarlet se faufila entre eux afin de soutenir le ventre de Loup comme elle pouvait, et ils partirent ainsi cahin-caha, à travers la place.

Au-delà de la jeune fille, la forme luisante d'un vaisseau de transport militaire se profilait dans la rue suivante.

Un hurlement à proximité fit sursauter Scarlet, qui faillit lâcher son fardeau. Elle n'aurait pas pu se sentir plus vulnérable qu'en cet instant, les bras enroulés autour du torse de Loup, laissant son ventre et sa poitrine exposés, progressant à l'allure d'un escargot, en sueur, à bout de forces, tout endolorie. Saignant par une plaie au flanc.

— Tu devrais préparer tes fléchettes tranquillisantes, suggéra l'homme.

— Je ne peux... en tirer qu'une... à la fois...

L'homme lâcha un juron, avant de s'écrier :

— Cinder ! À dix h...

Il y eut un claquement sec, et une fléchette se planta dans le buste d'un homme sur le trottoir de l'Opéra. Il s'écroula avant même que Scarlet ait réalisé qu'il était là.

— Dépêchons, dit le compagnon de Cinder. Il t'en reste combien ?

— Plus que trois, haleta la fille.

— Il va falloir en racheter.

— D'accord. On n'aura qu'à... s'arrêter... à l'épicerie du coin et...

Elle n'acheva pas ; parler lui coûtait trop d'effort.

Cinder trébucha et ils s'écroulèrent pêle-mêle, laissant tomber Loup sur le bitume. Scarlet se dégagea de sous lui et sentit son pouls s'emballer quand elle vit le sang couler de ses blessures.

— Loup !

Un hululement sinistre retentit tout près. Beaucoup plus près qu'auparavant.

— Va ouvrir la rampe ! cria la fille à son compagnon.

— Il nous faut des bandages, dit Scarlet.

La fille se releva et reprit Loup par les poignets.

— Il y en a à bord du vaisseau. Aide-moi !

L'homme courut devant en criant :

— Iko ! Ouvre la rampe !

Scarlet entendit un cliquetis de rouages, un bourdonnement électrique, et vit la trappe d'accès s'ouvrir, dévoilant l'intérieur du vaisseau. Elle se remit debout et se penchait pour attraper Loup par les chevilles quand elle aperçut un homme se précipiter dans leur direction, les narines frémissantes, les lèvres retroussées sur ses crocs. C'était l'un de ceux qui l'avaient escortée dans sa cellule.

Un déclic, un bruit sourd, et une fléchette s'enfonça dans son avant-bras. Il rugit et accéléra encore l'allure pendant deux foulées, après quoi sa fureur l'abandonna et il s'écroula, face contre le bitume.

— On y est presque, grogna Cinder entre ses dents serrées, soulevant les bras de Loup qu'elle avait lâché pour tirer.

D'autres hurlements s'élevèrent des rues et ruelles avoisinantes, et des silhouettes ondulantes jaillirent de l'ombre.

Scarlet avait mal au dos, aux cuisses, et ses paumes moites glissaient sur les chevilles de Loup.

— Ils arrivent !

— J'ai vu !

Scarlet tomba, s'écorchant les genoux. Elle regarda le visage inanimé de Loup, la fille en train de paniquer, et sentit la frustration s'emparer d'elle. Elle s'obligea à se relever malgré ses jambes en coton.

Puis le compagnon de Cinder revint et poussa Scarlet vers le vaisseau.

— Monte ! lui cria-t-il en prenant Loup par les chevilles.

— Thorne ! Tu es censé piloter le vaisseau, imbécile !

Scarlet pivota vers la trappe béante et cria :

— Je m'en charge ! Occupez-vous de le ramener à bord !

Elle courut, ignorant son cerveau qui lui hurlait de ne pas laisser Loup derrière elle. Les muscles en feu, le sang lui battant aux tempes, elle se concentra uniquement sur le fait de mettre un pied devant l'autre. Ignorant la brûlure. Ignorant la douleur qui lui vrillait le flanc. Clignant des yeux pour en chasser la sueur. Un pas de plus.

Quelque chose lui heurta le dos. Elle entendit un bruit d'étoffe qui se déchire, un choc sourd, puis une main se referma sur sa cheville. Elle s'écroula en hurlant au pied de la rampe. Des ongles pointus se fichèrent dans son mollet et elle poussa un cri de douleur.

Un sifflement. Un petit bruit mouillé.

La main la relâcha.

Scarlet se débarrassa de son agresseur d'un coup de pied à la mâchoire puis grimpa la rampe à quatre pattes et s'engouffra dans le vaisseau. Elle courut dans le cockpit et se laissa tomber dans le siège du pilote. Personne ne s'était donné la peine de couper le moteur et le vaisseau vibra et ronronnait autour d'elle. Elle agit comme un automate. La sueur lui piquait les yeux au point qu'elle ne voyait presque plus rien. Son cœur cognait si fort qu'elle avait l'impression qu'un attelage lui piétinait la poitrine.

Mais ses doigts volaient d'eux-mêmes sur le tableau de bord.

— Capitaine ? Cinder ?

Surprise, elle pivota vers la porte, mais sans voir personne.

— Qui est là ?

Un bref instant de silence, puis :

— Qui es-tu ?

Scarlet s'essuya le front. Le vaisseau. C'était le vaisseau qui lui parlait.

— Je m'appelle Scarlet. Il faut qu'on se prépare à décoller. Tu veux bien...

— Où sont Thorne et Cinder ?

— Ils arrivent. As-tu la sustentation automatique ?

Une série de voyants s'allumèrent sur le tableau de bord.

— Et la stabilisation magnétique automatique.

— Tant mieux.

Scarlet posa la main sur la manette de poussée des propulseurs et guetta des bruits de pas sur la rampe.

Une goutte de sueur lui coula sur la tempe. Elle se racla la gorge, douloureusement. Elle était râpeuse comme du papier de verre.

— Qu'est-ce qui leur prend tout ce temps ?

Faisant pivoter son fauteuil, elle se propulsa hors du cockpit et jeta un coup d'œil par la soute.

Le corps de Loup gisait sur le bitume à une douzaine de pas de la rampe. Linh Cinder et son ami se tenaient juste au-dessus, dos à dos.

Encerclés par sept membres de la Légion Sélénique ainsi que le thaumaturge.

## CHAPITRE 42

Cinder sentit le thaumaturge avant de le voir, comme un serpent qui s'insinuait dans son cerveau. Qui lui susurrerait d'arrêter de courir. De se tenir tranquille et de se laisser capturer.

Sa jambe droite obéit ; la gauche continua à marcher.

Elle tomba à quatre pattes avec un petit cri. L'homme inanimé – Loup ? – faillit l'écraser sous son poids avant de rouler sur le côté. Thorne lâcha un juron et trébucha mais parvint à se rattraper avant de tomber.

Cinder se releva d'un bond et fit volte-face.

Les hommes émergèrent des ombres, des ruelles, de derrière les immeubles, de derrière le vaisseau, tous avec les yeux brillants et les canines dénudées. Sept en tout.

Elle repéra le thaumaturge, séduisant comme les thaumaturges l'étaient toujours, avec ses cheveux noirs bouclés et son visage sculptural. Il portait un habit rouge – un thaumaturge du deuxième cercle.

Elle recula, se cognant dans Thorne.

— Bon... murmura-t-il. Tu as encore combien de fléchettes ?

Les iris noirs du thaumaturge scintillaient sous le clair de lune.

— Une seule.

Elle doutait que le thaumaturge l'ait entendue, mais il sourit tranquillement et enfonça les mains dans ses manches.

— D'accord, dit Thorne. Dans ce cas...

Il sortit le pistolet qu'il avait glissé dans sa ceinture et le braqua sur le thaumaturge. Avant de se figer.

— Oh non.

Du coin de l'œil, Cinder vit Thorne replier le bras, pivoter, puis pointer le canon de son arme en direction de sa tempe à elle.

— Cinder...

Sa voix se brisa presque sous la panique.

Le thaumaturge conservait une expression impassible.

Cinder retint son souffle, maîtrisa ses nerfs et tira sa dernière fléchette tranquillisante dans la cuisse de Thorne. Le petit bruit la fit grimacer, mais quelques secondes plus tard le pistolet lui échappait des doigts

et Thorne s'écroulait mollement sur Loup.

Un rire chaleureux s'échappa du thaumaturge.

— Bonsoir, mademoiselle Linh. Quel plaisir de faire votre connaissance.

Elle balaya les sept hommes du regard. Ils avaient tous l'air menaçants, affamés, prêts à lui sauter dessus et à l'écharper à la moindre provocation.

Quelque part, elle préférait cela à l'amusement cordial du thaumaturge. Au moins, avec eux, on ne pouvait se méprendre sur leurs intentions.

Elle avait déjà avancé de trois pas avant de s'apercevoir de ce qu'elle faisait. Elle se raidit et lutta pour ne plus bouger les pieds, chancelant un moment avant de trouver son équilibre et de se tenir solidement campée sur le bitume, pendant que son système décelait l'intrusion.

Manipulation bioélectrique détectée. Initialisation de la procédure de résist...

Le texte s'effaça tandis que Cinder reprenait possession de ses pensées, de son corps. Elle avait le cerveau tiraillé dans deux directions, pris entre le thaumaturge qui tentait de la contrôler et ses propres pouvoirs lunaires qui s'opposaient à lui.

— C'est donc vrai, dit le thaumaturge.

Elle sentit la pression se relâcher, ses oreilles se débouchèrent et elle se retrouva de nouveau seule dans sa tête. Elle haletait, comme si elle venait de traverser le continent à la course.

— Pardonnez-moi. Il fallait bien que j'essaie.

Ses dents blanches étincelèrent. Il ne semblait pas contrarié outre mesure par le fait qu'elle soit moins facilement contrôlable que Thorne.

Ou que les sept hommes qui l'entouraient.

Le cœur battant, elle jeta un coup d'œil au plus proche – un blond, hirsute, avec une cicatrice qui lui courait de la tempe à la mâchoire. Elle s'astreignit au calme, refoula le désespoir qui l'envahissait et projeta ses pensées vers lui.

Son esprit ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle avait déjà touchés avec son pouvoir. Il n'était pas ouvert et concentré comme celui de Thorne, froid et déterminé comme celui d'Alak, pétrifié comme celui d'Émilie, ni anxieux et fier comme celui de la militaire.

Cet homme avait l'esprit d'un animal. Confus, sauvage, mû par ses instincts primaires. L'envie de tuer, le besoin de se repaître, la conscience permanente de sa place dans la meute et des moyens par lesquels améliorer son statut. *Tuer. Manger. Détruire.*

Avec un frisson, elle rappela ses pensées loin de lui.

Le thaumaturge rit doucement.

— Que pensez-vous de mes petits protégés ? Ils se fondent à merveille parmi les humains, mais peuvent se transformer en fauves en un clin d'œil.

— C'est vous qui les contrôlez, dit-elle d'une voix rauque.

— Vous me flattez. Je ne fais qu'encourager leurs instincts naturels.

— Non. Personne, pas même un animal, ne développe naturellement ce genre d'instincts. Chasser ou protéger, oui, mais vous en avez fait des monstres.

— Il y a peut-être une légère part de modification génétique là-dessous. (Il conclut cet aveu par un autre petit rire, comme si elle l'avait surpris en plein plaisir coupable.) Mais ne vous inquiétez pas, mademoiselle Linh. Je ne les laisserai pas vous faire du mal. Je tiens à réserver ce plaisir à ma reine. Vos compagnons, en revanche...

Deux de ses hommes s'avancèrent à l'unisson et empoignèrent Cinder par les coudes.

— Emmenez-la à l'Opéra, ordonna le thaumaturge. J'informerai Sa Majesté que Michelle Benoît s'est révélée utile à quelque chose, en fin de compte.

Mais les brutes qui encadraient Cinder n'avaient pas fait deux pas qu'un rugissement de moteur faisait trembler le sol. Ils hésitèrent, et Cinder jeta un coup d'œil par-dessus son épaule alors que le RP2 s'élevait à hauteur d'homme au-dessus de la rue. La rampe était toujours descendue et Cinder voyait le métal vibrer, les caisses de la cargaison s'entrechoquer à l'intérieur.

— Cinder ! cria la voix d'Iko par-dessus le grondement de son pouls. Baisse-toi !

Elle s'affala lourdement entre les deux soldats tandis que le vaisseau bondissait en avant. Sa rampe heurta violemment les deux hommes, qui lâchèrent Cinder. Elle tomba à quatre pattes mais releva la tête à temps pour voir la rampe faucher le reste des soldats, sauf le dernier, qui eut la présence d'esprit de bondir de côté. Puis la rampe percuta le thaumaturge.

Il poussa un cri étranglé, les jambes dans le vide, cramponné au bord.

Sans se relever tant que le vaisseau restait en suspension au-dessus de sa tête, Cinder roula sur elle-même et ramassa le pistolet de Thorne. Elle attendit d'avoir une ligne de mire dégagée pour tirer. Sa balle se logea dans la cuisse du thaumaturge qui hurla, lâcha la rampe et s'écroula sur le bitume.

Son calme l'avait quitté ; la rage déformait ses traits.

Le soldat blond surgit de nulle part, plaquant Cinder au sol, et le pistolet glissa sur le bitume. Elle s'efforça de repousser son adversaire mais il était trop lourd, et lui clouait le bras droit au sol. Elle lui asséna un coup avec son poing de métal – on entendit des os se briser à l'impact, mais l'homme ne la relâcha pas pour autant.

Il grogna et ouvrit grand la gueule.

Alors qu'il se penchait sur sa gorge, le vaisseau pivota dans les airs. Le train d'atterrissage cueillit le soldat sur le flanc et le projeta loin de Cinder. Elle s'écarta en roulade jusqu'à buter contre les corps inertes de Thorne et de Loup.

Le vaisseau pivota dans l'autre sens, balayant la rue avec ses phares. La rampe grinça contre le sol tandis qu'il se posait à moins d'une douzaine de pas de Cinder. À l'intérieur, Scarlet Benoît passa la tête par l'ouverture du cockpit.

— Remue-toi !

Après s'être relevée tant bien que mal, Cinder empoigna Thorne par le coude pour le dégager de Loup, mais à peine avait-elle bougé qu'un long hurlement la fit frissonner de la tête aux pieds. Il fut bientôt repris par le reste des soldats dans un vacarme assourdissant.

Cinder tituba au pied de la rampe puis regarda en arrière. Deux des soldats gisaient immobiles – ceux qui avaient pris le vaisseau de plein fouet. Les autres se tenaient accroupis à quatre pattes, le visage levé vers le ciel en hurlant.

Plus loin, le thaumaturge se releva à son tour avec un rictus. Même s'il faisait trop noir pour voir le sang, Cinder constata qu'il évitait de s'appuyer sur sa jambe blessée.

Essuyant la sueur qui lui coulait dans les yeux, elle se focalisa sur le soldat le plus proche. Elle se projeta mentalement sur les ondes bioélectriques qui s'écoulaient de lui, furieuses et affamées, et les étouffa par la pensée.

L'un des hurlements s'interrompit net.

Cinder sentait un début de migraine lui comprimer les tempes sous l'effort nécessaire, mais le changement chez le soldat fut immédiat. Il restait brutal, en colère, mais ce n'était plus une bête féroce prête à dévorer n'importe qui sur son passage.

*Toi.* Elle n'était pas certaine de l'avoir dit à voix haute ou simplement pensé. *Tu es à moi maintenant. Porte ces deux hommes à bord du vaisseau.*

Il cligna des paupières, bouillant d'une fureur impuissante.

— *Tout de suite !*

Alors qu'il s'avavançait d'un pas lourd, tous les hurlements se turent. Quatre visages se tournèrent vers Cinder et le traître. Le thaumaturge grogna, mais Cinder le distinguait à peine. Des points lumineux

dansaient devant ses yeux. Ses jambes commençaient à trembler sous l'effort de rester debout tout en exerçant son contrôle sur le soldat.

Ce dernier prit Loup et Thorne par les poignets et entreprit de les traîner le long de la rampe – une marionnette soumise à sa volonté.

Mais elle sentait déjà les fils s'effiloche.

Elle mit un genou au sol avec un sifflement de douleur.

— Impressionnant.

La voix du thaumaturge lui parvenait comme assourdie. Derrière elle, son pantin déposa Loup et Thorne sur le plancher de la soute.

— Je vois pourquoi ma reine a peur de toi. Cependant, contrôler l'un de mes protégés ne suffira pas à te sauver.

Elle touchait au but. Il ne lui restait plus qu'à faire sortir le soldat. Et à embarquer dans le vaisseau.

Elle réussit à le ramener au bord, à lui faire descendre la rampe, avant de perdre le contrôle. Elle tomba à genoux, se tenant les tempes, avec la sensation qu'on lui enfonçait une centaine d'aiguilles dans le cerveau. Jamais aucun contrôle mental n'avait été aussi pénible – en fait, aucun n'avait été pénible jusqu'à maintenant.

La douleur commença à s'estomper. Elle plissa les yeux. Le thaumaturge la dévisageait d'un air mauvais, se tenant le ventre à l'endroit où la rampe l'avait atteint.

Le reste des soldats se tenaient tout autour, les yeux brillants mais l'expression passive, et Cinder comprit qu'avec sa blessure le thaumaturge n'était plus en état de les contrôler tous.

Cela ne faisait aucune différence, malheureusement. Elle n'avait plus de force.

Elle s'assit sur ses talons, laissant ses mains retomber le long de son corps. Elle oscilla d'avant en arrière – elle sentait la perte de connaissance approcher, s'infiltrer dans son cerveau.

Un nouveau sourire étira les lèvres du thaumaturge, mais cette fois on y lisait plus de soulagement que de gaieté.

— Troya, ordonna-t-il, va chercher Mlle Benoît. Je déciderai plus tard de ce qu'il convient de faire avec l'alpha Kes...

Son regard fila derrière Cinder à l'instant précis où elle entendit un coup de feu.

Le thaumaturge tituba, se tenant le torse.

Glissant sur sa hanche, Cinder se retourna et vit Scarlet descendre la rampe en brandissant un fusil.

— Mlle Benoît n'est pas disponible, déclara-t-elle. (D'un coup de pied dans les reins, elle repoussa le soldat qui s'était arrêté au bas de la rampe.) Et ne vous en faites pas pour l'alpha Kesley, on va s'occuper de lui.

Le thaumaturge s'écroula au sol en ricanant. Un flot de sang s'écoulait entre ses doigts.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda Cinder d'une voix sifflante.

— Dans une des caisses, répondit Scarlet. Viens, ne restons p...

Un mélange d'émotions contradictoires passa dans ses prunelles – fureur noire, confusion stupéfaite, vacuité.

Elle abaissa le canon de son arme.

Cinder lâcha un juron.

— Iko, referme ! cria-t-elle en grim pant sur la rampe pour s'écrouler aux pieds de Scarlet.

Levant la main, elle lui arracha son fusil avant que le thaumaturge ne le lui fasse braquer sur qui que ce soit ; la rampe se releva, les faisant rouler toutes les deux dans la soute.

Un cri rageur leur parvint, suivi d'un concert de hurlements qui s'éteignirent rapidement. L'ultime tentative du thaumaturge pour contrôler ses petits protégés.

Cinder vit Scarlet secouer la tête pour s'éclaircir les idées, puis se remettre debout.

— Accroche-toi comme tu pourras ! lui cria Scarlet en disparaissant dans le cockpit. Vaisseau, engage la sustentation magnétique et les propulseurs arrière !

Cinder se laissa retomber sur le plancher, épuisée, serrant toujours le fusil entre ses mains. Quelques instants plus tard, elle sentit le vaisseau s'élever dans les airs et filer vers le ciel.

## CHAPITRE 43

Kai se retenait si fort de vomir qu'il en transpirait. Ses yeux lui brûlaient, mais il ne parvenait pas à détacher son regard de l'holocran. Il avait l'impression de regarder un film d'horreur – trop effroyable, trop fantasmagorique pour être réel.

La séquence était tournée sur la place principale du centre-ville, là où s'étaient tenus quelques jours plus tôt le marché hebdomadaire et le festival annuel, le jour de son couronnement. Des corps gisaient partout, baignant dans un sang noir sous la lueur vacillante des panneaux d'affichage. La plupart se concentraient aux alentours d'un restaurant, l'un des rares commerces encore ouverts à minuit, lors du déclenchement de l'attaque.

On lui avait raconté qu'il n'y avait qu'un seul assaillant dans le restaurant, à ce moment-là, mais au vu du carnage il avait dû y en avoir plus. Comment un homme seul aurait-il pu commettre autant de dégâts ?

La séquence suivante montrait un hôtel de Tokyo où un homme aux yeux fous projetait un corps flasque contre une colonne. Le bruit de l'impact lui arracha une grimace, et Kai détourna la tête.

— Arrêtez ça. J'en ai assez vu. Où est donc la police ?

— Elle fait de son mieux pour mettre fin aux attaques, Votre Majesté, lui répondit Torin dans son dos, mais il faut du temps pour mobiliser l'ensemble des services et organiser une riposte adéquate. Ces attaques sont sans précédent. Totalement... anormales. Ces hommes bougent très vite, et restent rarement plus de quelques minutes au même endroit – juste le temps de tuer tous ceux qui sont à leur portée, puis de passer dans un autre quartier...

Torin n'acheva pas, car il entendait un début de panique dans sa voix et préférait s'arrêter avant de se laisser submerger. Il se racla la gorge.

— Affichage des grandes chaînes planétaires, ordonna-t-il à l'écran.

La pièce s'emplit du brouhaha de six journalistes rapportant tous les mêmes histoires : brusques explosions de violence, meurtriers psychopathes, monstres, nombre de victimes inconnu, phénomène commun à l'ensemble du globe...

Quatre villes étaient concernées au sein de la Communauté : Néo-Beijing, Mumbai, Tokyo et Manille. Dix autres avaient été touchées à travers les cinq autres pays terriens : Mexico, New York, São Paulo, Le Caire, Lagos, Londres, Moscou, Paris, Istanbul et Sydney.

Quatorze villes en tout, et même s'il était impossible d'obtenir le chiffre exact des assaillants, les premiers témoignages faisaient état d'une vingtaine ou d'une trentaine de personnes derrière chaque attaque.

Kai calcula dans sa tête. Trois cents hommes, peut-être quatre cents.

Cela paraissait incroyable, alors que le nombre de victimes ne cessait d'augmenter et que les villes attaquées commençaient à réclamer de l'aide à leurs voisines et à transporter des blessés dans leurs hôpitaux.

Près de dix mille morts, selon certaines estimations, en l'espace de moins de deux heures, causées par trois ou quatre cents hommes.

Trois à quatre cents Lunaires. Car il savait, il était sûr que Levana était derrière tout ça. Dans deux des villes attaquées, des survivants prétendaient avoir reconnu un thaumaturge royal parmi les agresseurs. Certes, ils avaient perdu beaucoup de sang et tenaient des propos incohérents, mais Kai les croyait. Cela ne l'étonnait pas que les séides favoris de la reine soient impliqués là-dedans.

Kai fit les cent pas loin de l'écran, se frottant les yeux.

Tout était de sa faute. Levana avait agi ainsi à cause de lui.

De lui, et de Cinder.

— C'est la guerre, dit la reine Camilla du Royaume-Uni. Elle nous a déclaré la guerre.

Kai s'appuya lourdement sur son bureau. Tout le monde avait observé un tel silence, fasciné par les images, qu'il avait oublié qu'il se trouvait toujours en conférence avec les autres dirigeants de l'Union.

La voix du Premier ministre africain Kamin résonna dans les haut-parleurs, vibrante de colère.

— D'abord quinze ans de pandémie – et maintenant, ça ! Et tout ça pour quoi ? Parce que Levana n'aurait pas supporté l'évasion d'une prisonnière ? Une simple jeune fille ? Non, elle se sert de cela comme prétexte. Elle se moque de nous.

— Je lance l'évacuation immédiate de toutes mes grandes villes, annonça le président américain Vargas. Nous pouvons au moins limiter la casse...

Le Premier ministre européen Bromstad intervint :

— Avant de vous engager dans cette voie, j'ai peur que nous n'ayons d'autres nouvelles alarmantes.

Kai laissa retomber le menton sur son torse, vaincu. Il fut tenté de se boucher les oreilles pour ne pas écouter la suite. Il ne voulait plus rien entendre. Il se prépara au pire.

— Les attaques ne se limitent pas uniquement aux grandes métropoles, continua Bromstad. On vient de m'informer qu'en plus de Paris, Moscou et Istanbul, nous avons également essuyé une attaque en pleine campagne. À Rieux, un village du sud de la France. Une population de moins de quatre mille habitants.

— Moins de quatre mille habitants ! s'exclama la reine Camilla. Pourquoi s'en prendre à une ville aussi modeste ?

— Pour brouiller les cartes, suggéra le gouverneur-général australien Williams. Pour nous faire croire que ces attaques n'obéissent à aucun plan – qu'elles peuvent se déclarer n'importe où, à tout moment. Ce serait bien dans la manière de Levana.

Le directeur Huy fit irruption dans le bureau de Kai sans s'annoncer. Kai bondit, se demanda brièvement s'il n'aurait pas affaire à un maniaque venu l'assassiner, puis son pouls se calma progressivement.

— Des nouvelles ?

Huy hocha la tête. Kai remarqua qu'il semblait avoir vieilli de plusieurs années au cours de la dernière semaine.

— Linh Cinder a été repérée.

Kai lâcha une exclamation étouffée et se décolla de son bureau.

— Quoi ? Qui parle ? voulut savoir Camilla. Qu'y a-t-il à propos de Linh Cinder ?

— Je dois m'occuper d'autres affaires pressantes, s'excusa Kai. Fin de la conférence.

Les protestations furent immédiatement réduites au silence et Kai, les nerfs à vif, se focalisa sur le directeur.

— Eh bien ?

— Trois policiers militaires ont réussi à retrouver sa trace en se guidant sur l’ID de sa belle-sœur décédée, Linh Peony, exactement comme sa tutrice nous l’avait dit. Elle était dans une petite ville du sud de la France quelques minutes avant les attaques.

— Dans le sud de... (Kai jeta un regard à Torin à l’instant où son conseiller fermait les yeux, troublé par la même idée.) Un village du nom de Rieux ?

Huy ouvrit des yeux ronds.

— Comment le savez-vous ?

Kai gémit et retourna derrière son bureau.

— Les hommes de Levana ont attaqué Rieux – c’est la seule bourgade de faible importance qu’ils ont prise pour cible. Eux aussi devaient avoir un moyen de la localiser. Voilà ce qui les amenait là-bas.

— Nous devons alerter les autres dirigeants de l’Union, recommanda Torin. Au moins nous savons qu’ils ne frappent pas au hasard.

— Mais comment ont-ils procédé ? La puce ID de sa sœur était notre seule piste. Par quel autre... (Il s’interrompit et s’arracha les cheveux.) Bien sûr ! Elle était au courant pour la puce. Quel imbécile je fais !

— Votre Majesté ?

Il pivota vers Huy, mais ce fut Torin qui croisa son regard.

— Ne me dites pas qu’il s’agit de paranoïa. Je sais qu’elle nous écoute. J’ignore comment elle s’y prend, mais elle nous espionne. Il y a probablement un mouchard ici même dans ce bureau. Voilà comment elle a su pour la puce, voilà comment elle a su que mon bureau était ouvert et qu’elle pouvait débarquer sans se faire annoncer, voilà comment elle a appris la mort de mon père !

L’expression de Torin s’assombrit, mais pour une fois il n’émit pas de commentaires narquois à propos de Kai et de ses théories ridicules.

— Donc... nous l’avons enfin retrouvée ? Cinder ?

Huy grimaça d’un air gêné.

— Je regrette, Votre Majesté. Après le déclenchement de l’attaque, elle a réussi à s’enfuir au milieu de la confusion. Nous avons retrouvé la puce ID dans une ferme à l’extérieur de Rieux, à côté des traces d’atterrissage d’un vaisseau. Nous sommes en train d’interroger tous ceux qui auraient pu la voir, mais malheureusement... les trois militaires qui l’avaient identifiée sont morts durant l’attaque.

Kai se mit à trembler ; il avait l’impression de brûler de l’intérieur. Il jeta un regard furibond vers le plafond et s’écria, en hurlant à moitié :

— Eh bien, vous entendez ça, Votre Majesté ? Sans vos attaques, nous l’aurions capturée ! J’espère que vous êtes fière de vous !

Les narines frémissantes, il croisa les bras et attendit que sa pression sanguine retombe.

— J’en ai assez. Annulez les recherches.

— Votre Majesté ? dit Torin.

— Je veux que toutes nos troupes disponibles et tous nos renforts se consacrent à trouver ces hommes qui nous attaquent et à mettre un terme à ce carnage. C’est notre nouvelle priorité.

Comme s’il était soulagé par cette décision, Huy s’inclina brièvement et quitta le bureau sans plus attendre, laissant la porte ouverte derrière lui.

— Votre Majesté, observa Torin, même si je ne désapprouve pas cette décision, nous devons prendre en considération la réaction probable de Levana. Il nous faut envisager que ces attaques, si épouvantables soient-elles, ne représentent qu’un incident mineur comparé à ce dont elle est capable. Peut-être devrions-nous essayer de lui donner satisfaction avant qu’elle ne nous fasse encore plus mal.

— Je sais. (Kai se tourna vers l'écran et les journalistes horrifiés qui égrenaient leurs mauvaises nouvelles.) Je n'ai pas oublié ces images que la République américaine nous a montrées.

Ce souvenir lui donnait froid dans le dos – des centaines de soldats alignés, croisements entre l'homme et la bête. Avec des crocs énormes, une mâchoire prognathe, des épaules voûtées et une fine fourrure sur leurs bras énormes.

Les hommes qui semaient le chaos partout sur Terre étaient redoutables, féroces et sans pitié, cela ne faisait aucun doute. Mais ce n'étaient que des hommes. Kai voyait en eux le signe avant-coureur de ce que l'armée de Levana risquait de devenir.

Il n'aurait pas cru pouvoir la haïr davantage. Pas après qu'elle avait volontairement gardé pour elle l'antidote de la létumose. Ou s'en était prise à l'une de ses domestiques afin de démontrer son pouvoir. Ou l'avait obligé à trahir Cinder pour la seule raison qu'elle avait fui la Lune des années auparavant.

Mais il n'aurait jamais imaginé une cruauté pareille.

Voilà pourquoi il s'en voudrait tout de sa vie de ce qu'il était sur le point de faire.

— Torin, voulez-vous m'accorder un instant ?

— Votre Majesté ? (Les yeux de Torin étaient marqués de pattes-d'oie profondes, comme gravées dans la peau. Peut-être avaient-ils tous vieilli prématurément au cours de cette semaine.) Vous me demandez de vous laisser ?

Kai se mordit la joue et acquiesça en silence.

Torin ouvrit la bouche, mais il lui fallut un moment avant de formuler le moindre mot. Kai lut sur son visage qu'il avait compris – Torin devinait ce qu'il préparait.

— Votre Majesté, êtes-vous certain de ne pas vouloir en discuter ? Laissez-moi vous conseiller. Laissez-moi vous aider.

Kai s'efforça de sourire, mais ne parvint qu'à lui adresser une grimace douloureuse.

— Je ne peux pas rester ici, bien en sécurité dans mon palais, sans rien faire. Je ne peux pas continuer à la laisser tuer des gens. Pas avec ces monstres, pas en nous refusant l'antidote de la létumose, pas en... quoi qu'elle ait prévu ensuite. Nous savons l'un et l'autre ce qu'elle désire. Nous savons l'un et l'autre ce qui arrêtera ces massacres.

— Dans ce cas, permettez-moi de rester pour vous soutenir, Votre Majesté.

Kai secoua la tête.

— Ce n'est pas un bon choix pour la Communauté. C'est peut-être le seul que nous ayons, mais ce ne sera jamais un bon choix. (Il redressa son col.) Je ne tiens pas à ce que la Communauté puisse le reprocher à quelqu'un d'autre que moi. Laissez-moi, s'il vous plaît.

Il vit Torin prendre une longue inspiration avant de s'incliner bien bas.

— Je serai dans l'antichambre si vous avez besoin de moi, Votre Majesté.

L'air profondément chagriné, Torin sortit en refermant la porte derrière lui.

Kai fit les cent pas devant son holocran, dévoré par l'anxiété. Il lissa sa chemise, froissée après une longue journée – mais au moins se trouvait-il encore dans son bureau lors du déclenchement de l'alerte. Il doutait de jamais pouvoir connaître une bonne nuit de sommeil après tout cela.

Après ce qu'il s'appropriait à commettre.

Dans le tourbillon de ses pensées, il ne put s'empêcher de repenser à Cinder au bal. À la joie qu'il avait ressentie en la voyant descendre l'escalier dans la grande salle. À son amusement devant ses cheveux dégoulinants et sa robe froissée, une tenue si appropriée pour la meilleure mécanicienne de la ville. Il l'avait crue immunisée contre les diktats de la mode et de l'étiquette. Tellement à l'aise dans sa peau qu'elle pouvait se présenter au bal royal à l'invitation de l'empereur avec les cheveux en pagaille, des taches de cambouis sur ses gants, et avancer tout de même la tête haute.

C'était avant qu'il n'apprenne qu'elle s'était précipitée au palais pour lui transmettre un avertissement.

Cinder avait compromis sa propre sécurité pour l'implorer de refuser l'alliance. De ne pas épouser Levana. Parce qu'une fois la cérémonie consommée, quand elle serait montée sur le trône de la Communauté orientale, Levana avait l'intention de le tuer.

Il en avait mal au cœur, sachant que Cinder avait raison. Levana n'hésiterait pas une seconde à l'éliminer dès lors qu'il aurait rempli sa fonction.

Mais il devait à tout prix mettre un terme à ce carnage. Il devait arrêter cette guerre.

Cinder n'était pas la seule capable de se sacrifier pour quelque chose de plus grand.

Il inspira, exhala, puis affronta l'écran.

— Communication vidéo avec la reine Levana de la Lune.

Le petit globe en coin n'eut le temps de décrire qu'une seule rotation puis la reine apparut à l'image, drapée dans son voile blanc vaporeux. Kai imagina dessous sa face fripée, hagarde et décrépite ; cela ne l'aida pas.

Il devina qu'elle attendait sa comm, qu'elle avait entendu tout ce qui venait de se dire et connaissait précisément ses intentions. Il la sentit triompher derrière son voile.

— Mon cher empereur Kaito, quelle agréable surprise ! Il doit être très tard à Néo-Beijing. Aux alentours de deux heures vingt-quatre du matin, si je ne m'abuse ?

Il ravala sa répugnance de son mieux et ouvrit grand les mains.

— Votre Majesté, je vous en supplie. Arrêtez ces attaques. Rappelez vos soldats.

Le voile remua tandis qu'elle inclinait la tête sur le côté.

— Vous me suppliez ? Comme c'est touchant. Continuez.

Les joues de Kai s'empourprèrent.

— Des innocents sont en train de mourir – des femmes et des enfants, de simples passants, des gens qui ne vous ont jamais rien fait. Vous avez gagné, et vous le savez. Alors s'il vous plaît, arrêtez, maintenant.

— Vous dites que j'ai gagné mais où est ma victoire, jeune empereur ? Avez-vous capturé la jeune cyborg qui est à l'origine de notre différend ? C'est elle que vous devriez supplier. Si elle se livre, je rappellerai mes hommes. Voilà mon offre. Faites-moi savoir quand vous serez prêt à négocier avec moi. En attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

— Attendez !

Elle croisa les mains.

— Oui ?

Le sang battait douloureusement contre ses tempes.

— Je ne peux pas vous remettre la jeune fille – nous pensions la tenir, mais elle nous a encore glissé entre les doigts, comme vous devez déjà le savoir. Mais je ne peux pas continuer à vous laisser assassiner des Terriens innocents pendant que nous mettons tout en œuvre pour la retrouver.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas mon problème, Votre Majesté.

— Il y a autre chose que vous désirez, une chose que je peux vous offrir. Nous savons tous les deux de quoi il s'agit.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez.

Kai ne s'était pas rendu compte qu'il serrait les mains, en un geste de supplication, jusqu'à ce que ses doigts commencent à lui faire mal.

— Si votre proposition d'alliance par le mariage tient toujours, je l'accepte. Rappelez vos hommes ; en contrepartie, vous obtiendrez la Communauté.

Sa voix se brisa sur ce dernier mot, et il serra les dents.

Il attendit en retenant son souffle, sachant qu'à chaque seconde supplémentaire le carnage se poursuivait dans les rues de la Terre.

Au bout d'un silence insoutenable, Levana émit un petit rire de gorge.

— Mon cher empereur, comment pourrais-je résister à une demande aussi charmante ?

## CHAPITRE

### 44

Quand le vaisseau atteignit une orbite géostationnaire, Scarlet relâcha l'air qui lui brûlait les poumons et s'avachit dans le siège du pilote. Gémissante, rattrapée d'un coup par ses multiples contusions et blessures, elle pivota en direction de la soute.

Linh Cinder était assise à même le sol, les jambes allongées devant elle. Loup, inconscient, gisait sur le dos, les bras en croix. Il avait laissé un sillage sanglant derrière lui depuis la rampe. L'autre homme était couché à plat ventre.

— Tu sais piloter, dit Cinder.

Linh Cinder.

La princesse Sélène.

— C'est ma grand-mère qui m'a appris. Elle était pilote dans... (Ses mots s'évaporèrent ; son cœur se serra.) Mais votre vaisseau se débrouille très bien tout seul.

— Heureuse d'avoir pu rendre service, dit la voix désincarnée. Je m'appelle Iko. Personne n'est blessé ?

— On est tous blessés, grommela Cinder.

Scarlet clopina jusqu'à Loup et se laissa tomber à côté de lui.

— Ils vont se réveiller bientôt ?

— Je l'espère, répondit Cinder. Je ne me suis jamais attardée pour voir combien de temps dureraient les effets de ces fléchettes.

Scarlet ôta son sweat-shirt en lambeaux et l'enroula autour du bras blessé de Loup.

— Tu as dit que vous aviez des bandages ?

Elle vit Cinder soupirer à l'idée de bouger, mais finalement la jeune fille se leva et disparut par une petite porte au fond de la soute.

Son compagnon poussa un geignement sourd. Puis il roula sur le dos avec une grimace.

— On est où ? marmonna-t-il.

— Ah, te revoilà, constata Cinder en revenant les bras chargés de produits et de pansements. J'espérais que tu resterais inconscient quelques minutes de plus. Ce n'était pas désagréable d'avoir un peu de calme et de silence, pour changer.

Malgré son ton sarcastique, Scarlet crut percevoir un certain soulagement chez la jeune fille tandis qu'elle lâchait un tube de pommade sur le ventre de l'homme. Elle passa des bandages à Scarlet avec un autre tube de pommade et un scalpel.

— Il va falloir vous extraire vos puces ID et les détruire si on ne veut pas qu'ils puissent vous suivre.

Se redressant en position assise, l'homme dévisagea Scarlet d'un air perplexe et circonspect, au point qu'elle crut un moment qu'il ne se souvenait plus d'où elle sortait ; puis il baissa les yeux sur Loup.

— Z'avez embarqué le fauve, hein ? Bon, je pourrais peut-être lui dénicher une cage dans ce bric-à-brac. Ça m'ennuierait de me faire égorger pendant mon sommeil.

Scarlet, qui déroulait une bande de gaze, se renfrogna.

— Ce n'est pas un animal, protesta-t-elle en s'occupant des griffures au visage de Loup.

— Tu en es sûre ?

— Je déteste être d'accord avec Thorne, intervint Cinder, j'ai vraiment horreur de ça, mais il a raison. Ton ami est l'un des leurs ; on ne peut pas lui faire confiance.

Scarlet pinça les lèvres en coupant un bout de sparadrap.

— Vous verrez quand il se réveillera. Il n'est pas comme...

Elle hésita, pour s'apercevoir un instant plus tard qu'elle-même n'était pas sûre de faire confiance à Loup.

— Eh bien, conclut l'homme, me voilà rassuré.

Il élargit le trou de son pantalon et passa de la pommade sur la plaie causée par la fléchette.

Écartant une mèche qui lui tombait dans les yeux, Scarlet déchira la chemise de Loup et appliqua une généreuse couche de pommade sur les entailles qui lui zébraient le torse.

— Et toi, tu es qui ? demanda-t-elle au compagnon de Cinder.

— Capitaine Carswell Thorne. (Après avoir rebouché son tube, il s'adossa contre la cloison de la soute. Sa main se posa sur le fusil.) Hé ! Ça sort d'où, ça ?

— Scarlet l'a trouvé dans une des caisses, expliqua Cinder, avant de se tourner vers l'holocran mural. Allumage de l'écran !

Apparut l'image tremblotante d'un homme couvert de sang qui se ruait vers la caméra. Il y eut des hurlements, puis la scène fut coupée, remplacée par présentateur livide derrière son bureau.

— Cette vidéo a été tournée à Manhattan plus tôt dans la soirée, et selon de nombreuses sources, plus d'une douzaine d'autres villes seraient également victimes d'attaques de ce genre partout dans l'Union.

Scarlet se pencha sur le poignet de Loup pour lui retirer sa puce ID. Elle remarqua une cicatrice récente à cet endroit, comme si cela ne faisait pas longtemps qu'on lui avait implanté sa puce.

Le journaliste continua :

— Tous les citoyens sont invités à rester chez eux et à barricader les portes et les fenêtres. Et maintenant, retournons en direct à Capitol City où le président Vargas s'apprête à faire une déclaration.

Un gémissement de Loup ramena l'attention générale sur lui. Du coin de l'œil, Scarlet vit le capitaine Thorne armer le fusil et le braquer sur Loup.

Posant le scalpel et leurs deux puces ID, Scarlet tourna le visage de Loup face à elle.

— Ça va ?

Il leva vers elle un regard vitreux, puis roula brusquement sur le flanc et vomit sur le plancher. Scarlet tressaillit.

— Désolée, s'excusa Cinder. Sans doute un effet secondaire du produit.

Thorne s'étrangla.

— Beurk, heureusement que ça ne m'est pas arrivé à moi. C'est drôlement humiliant.

S'essuyant la bouche, Loup se laissa retomber sur le dos, grimaçant à chaque mouvement. Il plissa le front, puis focalisa son regard sur Scarlet. Ses yeux avaient retrouvé leur beau vert habituel – on n'y lisait plus la moindre férocité animale.

— Tu es en vie.

Elle ramena une mèche de cheveux derrière son oreille, abasourdie par son propre soulagement. Cet homme l'avait livrée à des monstres. Elle aurait dû le détester, et pourtant elle pensait uniquement à son désespoir quand il l'avait embrassée dans le train, quand il l'avait suppliée de renoncer à retrouver sa grand-mère.

— Grâce à toi.

Thorne s'insurgea.

— Grâce à lui ?

Loup chercha son regard mais ne parvint pas à tourner suffisamment la tête.

— Où sommes-nous ?

— À bord d'un vaisseau-cargo en orbite autour de la Terre, répondit Cinder. Pardon encore pour le coup du tranquillisant. Je croyais que tu allais la manger toute crue.

— Je l'ai cru, moi aussi. (Son expression s'assombrit quand il découvrit la main en métal de Cinder.) Je crois que ma reine te recherche.

Thorne haussa les sourcils.

— On ne devait pas être rassurés à son sujet une fois qu'il serait réveillé ?

— Il va mieux maintenant, insista Scarlet. Pas vrai ?

Loup secoua la tête.

— Vous n'auriez pas dû m'emmener. Je vous mets tous en danger. Vous auriez dû me laisser là-bas. Ou m'achever.

Thorne ôta le cran de sûreté de son fusil.

— Ne dis pas n'importe quoi, protesta Scarlet. Ce sont eux qui t'ont fait ça. Tu n'y es pour rien.

Loup la regarda patiemment comme s'il tentait de raisonner une gamine.

— Scarlet... s'il t'arrivait quoi que ce soit par ma faute...

— As-tu l'intention de faire du mal à quelqu'un à bord de ce vaisseau, oui ou non ? intervint Scarlet, coupant court à la discussion.

Loup la dévisagea en clignant des paupières avant de se tourner vers Thorne, puis vers Scarlet.

— Non, murmura-t-il.

Trois battements de cœur plus tard, Cinder se détendit.

— Il dit la vérité, affirma-t-elle.

— Quoi ? s'exclama Thorne. Et c'est censé me rassurer, ça ?

— Kai va faire une déclaration ! claironna Iko dans tout le vaisseau.

Le volume de l'holocran augmenta. Le même journaliste était à l'antenne :

— ... semblerait que toutes les attaques aient cessé. Nous vous tiendrons informés dès que nous en saurons plus. Et maintenant, tournons-nous vers la Communauté orientale où l'empereur Kaito est sur le point de s'adresser à la nation...

Il fut interrompu par l'image en direct de la salle de presse de la CO, où Kai se tenait derrière un pupitre. Cinder froissa son pantalon dans ses deux poings.

— Cinder en pince pour lui, confia Thorne aux deux autres.

— Comme nous toutes, non ? intervint Iko.

Kai parut momentanément décontenancé face aux projecteurs, mais se reprit vite.

— Vous savez tous pourquoi j'ai convoqué cette conférence de presse au beau milieu de la nuit, et je vous remercie d'être venus dans un délai aussi bref. J'espère répondre à certaines questions qui ont été soulevées depuis le déclenchement de ces attaques, voilà presque trois heures et demie.

Loup s'assit pour mieux voir, gémissant de douleur. Scarlet glissa ses doigts entre les siens.

— Je peux vous confirmer que nos agresseurs sont originaires de la Lune. Nos savants ont déjà pu conduire quelques tests sur le corps de l'un d'eux, abattu par la police de Tokyo, et d'après les premiers

résultats il s'agirait de soldats génétiquement modifiés : des Lunaires dont on aurait combiné les caractéristiques physiques avec le système nerveux d'une sorte d'hybride de loup. Il paraît clair que leurs attaques surprises étaient orchestrées afin de semer la terreur, la confusion et le chaos dans toutes les grandes villes de la Terre. À cet égard, je crois qu'on peut dire qu'ils ont réussi.

« Beaucoup d'entre vous savent que la reine Levana menaçait de déclarer la guerre à la Terre quasiment depuis le début de son règne. Si vous vous demandez pourquoi elle a choisi de mettre ses menaces à exécution après tant d'années... c'est à cause de moi.

Scarlet remarqua que Cinder avait ramené ses genoux contre sa poitrine et les serrait si fort que ses bras commençaient à trembler.

— La reine me reproche mon incapacité à respecter les termes d'un traité conclu entre la Terre et la Lune, stipulant que tous les fugitifs lunaires doivent être appréhendés et renvoyés sur leur astre d'origine. Elle m'avait exprimé très clairement ses attentes dans ce domaine, et je n'ai pas réussi à les satisfaire.

Un son étrange s'échappa de la gorge de Cinder – entre le couinement et le geignement – et elle se plaqua la main sur la bouche pour l'étouffer.

— Pour cette raison, je crois qu'il est de ma responsabilité de mettre fin à ces attaques et d'empêcher un conflit généralisé dans la mesure de mes moyens. C'est donc ce que j'ai fait, de la seule manière que je pouvais. (Son regard se perdit sur le mur du fond de la salle de presse, comme s'il était trop mortifié pour regarder les journalistes dans les yeux.) J'ai accepté une alliance par le mariage avec la reine Levana.

Cinder poussa un cri horrifié et bondit sur ses pieds.

— Non. Non !

— En contrepartie, continua Kai, la reine a accepté de suspendre ses attaques. Le mariage sera célébré à la prochaine pleine lune, le 25 septembre, et suivi immédiatement du couronnement de la reine Levana comme impératrice de la Communauté orientale. Le retrait de toutes les troupes lunaires présentes sur le sol terrestre commencera dès le lendemain.

— Non ! s'écria Cinder. (Arrachant sa bottine, elle la lança sur l'écran.) Idiot ! Espèce d'idiot !

— Les membres de mon cabinet et moi-même tiendrons d'autres conférences de presse dans les jours à venir. Je ne répondrai à aucune question ce soir. Merci.

Les questions se mirent à fuser de partout néanmoins, mais Kai les ignora et quitta son pupitre comme un général vaincu.

Cinder pivota et shoota dans la caisse la plus proche avec son pied de métal.

— Il sait qu'elle est derrière tout ça et il va quand même lui donner tout ce qu'elle veut ! Elle est responsable de la mort de milliers de Terriens, et maintenant elle va devenir impératrice ! (Elle commença à faire les cent pas dans la soute, repéra les deux puces ID sanguinolentes à côté de Scarlet et les piétina sans pitié, les réduisit en miettes à coups de talon.) Ça va la satisfaire combien de temps ? Un mois ? Une semaine ? Je l'avais prévenu, en plus ! Je lui avais dit qu'elle avait l'intention d'utiliser la Communauté comme marchepied avant de déclarer la guerre à la Terre entière, et il accepte quand même de l'épouser ! Elle aura bientôt le contrôle total sur chacun de nous, et tout ça par la faute de cet imbécile !

Scarlet croisa les bras sur sa poitrine.

— J'ai plutôt l'impression, dit-elle, élevant la voix au même niveau que celle de Cinder, que ce sera par ta faute.

Cinder, coupée net dans sa diatribe, se tourna vers Scarlet avec des yeux ronds. Entre elles deux, Thorne posa le menton au creux de sa main comme s'il était au spectacle – même si son autre main continuait à braquer le fusil sur la tête de Loup.

— Tu sais pourquoi elle a fait ça, continua Scarlet en se levant elle aussi malgré les protestations de ses muscles endoloris. Tu sais pourquoi elle te recherche.

La colère de Cinder retomba.

— Ta grand-mère t'a mise au courant.

— Oui. Ce qui me rend malade, c'est que tu l'aies laissée faire !

Le visage renfrogné, Cinder se pencha pour ôter son autre bottine. Scarlet rentra la tête dans les épaules mais Cinder se contenta de la jeter dans un coin.

— Qu'aurais-tu voulu que je fasse ? Que je me livre ? Que je me sacrifie dans l'espoir de la satisfaire ? On en serait arrivé au même point de toute façon.

— Je ne parle pas de ton arrestation au bal. Je parle d'avant. Pourquoi n'as-tu jamais tenté de t'opposer à elle ? Les gens comptent sur toi. Ils placent beaucoup d'espoir en toi, et qu'est-ce que tu fais ? Tu t'enfuis et tu te caches ! Ma grand-mère n'est pas morte pour que tu puisses vivre tranquillement comme une fugitive, trop peureuse pour risquer quoi que ce soit !

— Heu, je suis perdu, là, avoua Thorne en levant un doigt en l'air. De quoi êtes-vous en train de parler ?

Scarlet le foudroya du regard.

— Tu veux bien arrêter de pointer ce fusil sur lui ?

Thorne posa l'arme et croisa les mains sur ses genoux.

— Il n'est pas au courant, hein ? fit Scarlet en se retournant vers Cinder. Tu as mis sa vie en danger – la vie de chacun d'entre nous –, et il ne sait même pas pourquoi.

— C'est plus compliqué que ça.

— Ah oui ?

— Je ne le sais moi-même que depuis une semaine ! J'ai appris qui j'étais le lendemain du bal, dans la cellule où j'attendais qu'on me remette à Levana comme un trophée. Alors entre mon évvasion, ma fuite avec toute l'armée de la Communauté aux fesses et mon passage en France pour te sauver la vie, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour renverser le régime lunaire. Désolée de te décevoir, mais que veux-tu que je fasse ?

Scarlet battit en retraite, en proie à un violent mal de crâne.

— Comment pouvais-tu ne pas être au courant ?

— Facile – ta grand-mère m'a envoyée dans la Communauté sans rien m'expliquer.

— Mais ce n'était pas pour ça que tu t'es présentée au bal ?

— Par les étoiles, non ! Tu me crois assez bête pour débarquer devant Levana si j'avais su la vérité ? (Elle hésita.) Enfin, je ne sais pas. Pour Kai, peut-être... (Elle se prit la tête à deux mains.) Je ne sais pas. En tout cas, je n'étais pas au courant.

Scarlet fut soudain prise de vertige sous l'effet de la colère, de l'emportement, de la fatigue. La seule réponse qu'elle parvint à formuler fut un « Oh » embarrassé.

Thorne toussa.

— Je ne comprends toujours pas.

Avec un soupir, Cinder se laissa tomber sur une caisse et baissa les yeux sur ses mains mal assorties. Elle grimaça, comme si elle se préparait à prendre un coup, et marmonna :

— Je suis la princesse Sélène.

Thorne pouffa, et tout le monde se tourna vers lui.

Il cligna des paupières.

— Quoi, vraiment ?

— Vraiment.

Son ricanement se figea sur ses lèvres.

Il y eut un silence pesant, suivi d'une vibration sous leurs pieds et de la voix d'Iko :

— Je ne *compute* pas.

— On est deux, renchérit Thorne. Depuis quand... ?

Cinder haussa les épaules.

— Désolée. J'aurais dû t'en parler plus tôt, mais... je ne savais pas si je pouvais te faire confiance, et je me suis dit qu'en retrouvant Michelle Benoît pour qu'elle me raconte tout, qu'elle m'explique comment je suis arrivée là, comment je suis devenue...

Elle leva les mains avant de les laisser retomber sur ses genoux.

— Eh bien, je pensais que j'y verrais un peu plus clair, acheva-t-elle avec un soupir. Iko, je suis sincèrement désolée. Je te jure que je ne savais rien avant.

Refermant la bouche, Thorne se gratta la joue.

— Tu es la princesse Sélène, répéta-t-il, comme pour tester les mots. La petite cyborg cinglée est la princesse Sélène.

— Tes pouvoirs sont-ils intacts ? demanda Loup.

Il était assis de travers, s'efforçant de ne pas trop s'appuyer du côté de sa blessure.

— Je crois, répondit Cinder, gênée. Je dois encore apprendre à m'en servir.

— Elle a réussi à contrôler un des... légionnaires séléniques, intervint Scarlet. Je l'ai vue.

Cinder baissa les yeux.

— À peine. Et je n'ai pas maintenu le contrôle bien longtemps.

— Tu as manipulé un membre de la meute ? En présence de Jael ?

— Oui, mais j'ai eu beaucoup de mal. Je n'ai pu en commander qu'un seul, et j'ai failli m'évanouir...

Un éclat de rire lui coupa la parole, avant que Loup ne soit interrompu par une quinte de toux. Une expression amusée subsista néanmoins sur son visage.

— Je comprends maintenant pourquoi Levana tient tellement à toi. Tu es plus forte qu'elle. Ou... tu pourrais le devenir, avec de l'entraînement.

Cinder secoua la tête.

— Tu ne comprends pas. Ce thaumaturge avait sept hommes sous ses ordres, et j'ai tout juste réussi à lui en prendre un. Je suis loin d'être aussi forte qu'eux.

— Non, c'est toi qui ne comprends pas, répliqua Loup. Chaque meute est commandée par un thaumaturge qui contrôle le moment où nos instincts animaux prennent le dessus, où nous ne pensons plus qu'à tuer. Ils ont détourné nos pouvoirs lunaires pour nous transformer en monstres – avec quelques modifications physiques. Mais tout cela reste lié à notre maître. La plupart des Lunaires seraient incapables de nous contrôler, on pourrait aussi bien être des coquilles. Et même nos maîtres, qui pourraient manipuler des centaines de citoyens ordinaires, ne peuvent influencer qu'une douzaine d'entre nous à la fois. Voilà pourquoi nos meutes sont si petites. Vous saisissez ?

— Non, répondirent Cinder et Thorne en même temps.

Loup souriait toujours.

— Même les thaumaturges les plus puissants ne peuvent contrôler qu'une douzaine de légionnaires, quinze au grand maximum, et cela après des années de modifications génétiques et d'entraînement. Et toi, tu as réussi à en arracher un à son maître, à la première tentative ? Avec un peu de pratique... (Il parut sur le point d'éclater de rire.) Je n'aurais jamais imaginé dire ça, mais je commence à croire que Sa Majesté a de sérieuses raisons d'avoir peur de vous, princesse.

Cinder fit la grimace.

— Ne m'appelle pas comme ça.

— Je suppose que, bien sûr, vous avez l'intention de vous opposer à elle, continua Loup, à en juger par cette réaction au discours de votre empereur.

Cinder secoua la tête.

— Je ne saurais même pas par où commencer... Je ne suis pas faite pour être dirigeante, ou chef, ou...

— Mais plein de gens te croient capable de l'arrêter, insista Scarlet. Ma grand-mère a donné sa vie pour que tu puisses avoir cette chance. Je refuse qu'elle se soit sacrifiée pour rien.

— Je vous aiderais, moi aussi, ajouta Loup. Vous pourriez pratiquer vos pouvoirs sur moi. (Il retomba sur le dos, épuisé par l'effort de rester assis.) En plus, si vous êtes bien qui vous prétendez, ça fait de vous ma reine légitime. Par conséquent, vous pouvez compter sur ma loyauté.

Cinder secoua la tête, puis sauta à bas de sa caisse.

— Je ne veux pas de ta loyauté.

Scarlet planta les mains sur ses hanches.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux... je veux qu'on me laisse cinq minutes pour réfléchir à ce que je vais faire ensuite, sans personne pour me casser les oreilles !

Cinder sortit de la soute à grands pas en martelant le sol avec son talon en métal.

Thorne siffla doucement entre ses dents.

— Je sais, je sais. Elle est un peu... (Il se mit à loucher, faisant tournoyer deux doigts à la hauteur de ses oreilles.) Mais ça fait partie de son charme, une fois qu'on la connaît.

## CHAPITRE 45

Elle avait fait construire la passerelle dans un verre spécial, de façon à pouvoir contempler ses soldats d'en haut – les regarder s'entraîner, se battre, s'adapter à leurs nouvelles mutations – sans être vue elle-même. Pour l'heure, elle s'intéressait à une nouvelle meute qui avait achevé sa transformation génétique quelques jours plus tôt. Ils étaient encore si jeunes. De vrais enfants – pas un n'avait plus de douze ans.

Ils étaient presque attendrissants, à voir la manière dont certains restaient à distance du groupe, tripotant constamment les poils fins de leurs phalanges, rebondissant d'avant en arrière sur leurs membres restructurés, tandis que d'autres étaient déjà en train de se défier et de s'affronter.

Ils trouvaient leur place. Ils établissaient leur hiérarchie.

Exactement comme les animaux qu'ils étaient.

Les thaumaturges appelaient à eux les sujets qu'on leur avait assignés, en les guidant à travers diverses formations. Cela aussi ne manquait jamais de fasciner la reine. Voir comment certains s'imposaient par la force, tandis que d'autres cajolaient leurs petits protégés comme des mères affectueuses.

Elle observa la plus jeune meute avec un plaisir croissant. Sept s'étaient alignés sans discuter, tandis que le huitième se tenait à l'écart. Accroupi à quatre pattes, il grognait en direction de sa thaumaturge, les crocs dénudés, plus loup que n'importe lequel des autres. La rébellion et la haine brillaient dans ses yeux d'or.

Celui-là deviendrait un alpha. Cela se voyait tout de suite.

— Votre Majesté.

Elle inclina la tête sans détacher les yeux du garçon.

— Sybil.

La thaumaturge en chef claqua les talons sur le sol de verre. Levana entendit un froissement d'étoffe quand Sybil s'inclina.

Au fond de la grotte, le petit loup se mit à tourner en rond autour de sa maîtresse – une jeune femme blonde qui semblait d'une pâleur mortelle dans son habit noir. On lisait une pointe d'anxiété dans son expression, l'amorce d'un doute quant à sa capacité à contrôler celui-là.

— Tous nos légionnaires ont été temporairement rappelés et rapatriés en mode camouflage. L'estimation de nos pertes se monte à deux cent soixante hommes.

— Les Terriens ne tarderont pas à remarquer les tatouages, si ce n'est déjà fait. Assurez-vous qu'ils pensent à les dissimuler.

— À vos ordres, Votre Majesté. J'ai peur d'avoir à vous rapporter aussi la mort d'un thaumaturge.

Levana leva la tête, s'attendant presque à voir le reflet de Sybil dans le verre, mais il n'y en avait aucun, pas dans cette fenêtre. Dans aucune des fenêtres royales. Elle y avait veillé. Et pourtant, après toutes ces années, elle n'était toujours pas complètement habituée.

Elle haussa les sourcils pour encourager Sybil à continuer.

— Le thaumaturge Jael. Il a reçu une balle dans la poitrine.

— Jael ? Cela ne lui ressemble pas de s'exposer, même en pleine bataille.

— L'un de ses bêtas affirme qu'ils sont tombés sur Linh Cinder – apparemment, Jael aurait tenté de l'appréhender lui-même.

Les narines frémissantes, Levana se tourna vers le terrain d'entraînement à l'instant où le petit loup bondissait sur sa maîtresse. La jeune femme poussa un cri, bascula sur le dos, puis se raidit, tout son corps tendu sous la concentration. Même d'en haut, Levana pouvait voir les gouttes de sueur briller sur son front et couler le long de ses tempes.

Le petit loup ouvrit la gueule, les crocs luisants, avant d'hésiter.

Levana n'aurait pas su dire ce qui le retenait – l'effort désespéré de la thaumaturge pour reprendre le contrôle, ou ce qui restait du petit garçon lunaire en lui.

— La meute de Jael s'est dispersée, à l'exception d'un bêta qu'on a retrouvé à l'intérieur de notre quartier général parisien. Je pense charger le thaumaturge Aimery de la récupérer.

Le petit loup se coucha aux pieds de sa maîtresse, roulé en boule. À trembler. À gémir. Souffrant visiblement.

Dénouant ses membres, la thaumaturge se releva en époussetant le regolithe collé à son habit noir. La poussière lunaire était omniprésente dans ces grottes – des tubes de lave formés de manière naturelle, et qui n'en seraient jamais débarrassés, même s'ils continuaient à s'étendre et à construire à l'intérieur. Levana détestait le régolithe. Il s'accumulait dans ses cheveux, sous ses ongles, s'insinuait dans ses poumons. Elle évitait les grottes autant que possible, préférant rester sous le dôme scintillant qui abritait la capitale de la Lune et son palais.

— Votre Majesté ? dit Sybil.

— Non, n'envoyez pas Aimery, dit-elle.

Son attention restait fixée sur le petit loup qui se tordait de douleur. Qui continuait à combattre l'emprise de sa maîtresse. Qui luttait pour conserver le contrôle de son esprit. Pour rester le petit garçon qu'il avait été. Et non pas un soldat. Un monstre. Une marionnette.

— Oubliez la meute de Jael, continua-t-elle. Les légionnaires ont joué leur rôle.

Finalement, le petit loup cessa de se débattre. Ses joues duveteuses mouillées de larmes, il resta couché là, pantelant.

Le regard de sa maîtresse était féroce, aussi bestial que celui de ses protégés. Levana pouvait presque l'entendre ordonner, même si elle ne prononça rien à voix haute. Elle lui commandait de se lever. De regagner le rang. De lui obéir.

Le garçon s'exécuta. Lentement, péniblement, il se souleva sur ses jambes grêles et rejoignit les autres en traînant les pieds. La tête basse. Les épaules voûtées.

Comme un chien qui se fait disputer.

— Ces soldats sont presque opérationnels, se réjouit Levana. Leurs modifications génétiques sont achevées, leurs thaumaturges sont prêts. Lors de notre prochaine attaque contre la Terre, ce sont eux qui formeront l'avant-garde, et il ne sera pas nécessaire de les camoufler.

— Oui, Votre Majesté. (Sybil s'inclina – cette fois, Levana sentit autant qu'elle entendit le respect qui irradiait de sa personne.) Et permettez-moi de vous adresser toutes mes félicitations pour vos fiançailles,

ma reine.

Levana replia la main gauche, passant le pouce sur l'anneau de pierre polie à son doigt. Elle le dissimulait toujours sous son magnétisme. Il ne devait plus rester une seule personne vivante qui sache qu'elle le portait. Elle-même l'avait presque oublié, mais son doigt la démangeait ce soir, depuis que l'empereur Kaito avait accepté sa proposition de mariage.

— Merci, Sybil. Ce sera tout.

Sur une dernière courbette, la thaumaturge en chef s'éloigna.

En dessous, les meutes commençaient à se disperser ; leur entraînement était fini pour la journée. Les thaumaturges les menèrent dans des grottes séparées, au cœur du labyrinthe naturel sous la surface de la Lune.

C'était étrange d'observer ces hommes et ces enfants, ces créatures qui n'étaient encore qu'une expérience du temps de ses parents, mais qui étaient devenus une réalité sous son règne. Une armée plus rapide et plus forte que n'importe quelle autre. Ils la rendaient nerveuse, sensation qu'elle n'avait plus connue depuis des années. Tant de Lunaires, aux ondes cérébrales si particulières, qu'elle-même ne pourrait pas les contrôler. Pas tous à la fois.

Ces fauves – ces créations scientifiques – ne l'aimeraient jamais.

Pas comme les habitants de la Lune.

Pas comme les habitants de la Terre le feraient bientôt.

## CHAPITRE

### 46

Scarlet pleura pendant des heures, roulée en boule sur la couchette du bas dans sa cabine. Chaque sanglot pulsait dans ses muscles douloureux et la faisait pleurer encore plus fort.

L'adrénaline, la colère et le déni l'avaient quittée quand elle avait fouillé dans le placard et déniché un uniforme impeccablement plié dans le tiroir du fond. Même si l'uniforme américain était gris et blanc, au lieu des différentes nuances de bleu des pilotes européens, il était d'une ressemblance remarquable avec celui que sa grand-mère avait porté pendant ses années de service.

Elle froissa le tee-shirt de coton blanc entre ses poings et pleura dedans si longtemps qu'il en devint presque aussi peu présentable que ses habits sales.

Quand ses larmes se tarirent enfin, elle avait des palpitations dans tout le corps. Le souffle court, elle roula sur le dos et s'essuya le visage avec le tee-shirt. Jusque-là, chaque fois que ses sanglots avaient fait mine de s'arrêter, les mots « grand-mère est morte » avaient résonné dans sa tête et déclenché une nouvelle crise de larmes. Mais ils avaient perdu de leur force à présent, à mesure que le chagrin laissait la place à l'engourdissement.

Son estomac se mit à gronder.

Scarlet posa la main dessus en grommelant. Elle s'interrogea : si elle fermait les yeux et s'endormait, son corps oublierait-il qu'elle n'avait rien avalé depuis la veille ? Mais alors qu'elle restait allongée là, à souhaiter que le sommeil la rattrape, son estomac gronda une deuxième fois. Plus fort.

Scarlet renifla, agacée. Agrippant la couchette du haut, elle se hissa en position debout. Malgré l'épuisement et la déshydratation, qui lui donnaient le tournis, elle parvint à tituber jusqu'à la porte.

Des chocs sourds lui parvinrent de la cuisine. Passant la tête dans le couloir, elle aperçut Loup penché sur le plan de travail, une boîte de conserve à la main.

Quand elle déboucha dans la lumière de la cuisine, elle vit que l'étiquette montrait des tomates rouge vif. À en juger par les trous dentés sur le côté, Loup avait tenté de l'ouvrir avec un attendrisseur à viande.

Il lui jeta un coup d'œil. Elle se réjouit de constater qu'elle n'était pas la seule à rougir.

— Pourquoi ranger de la nourriture dans des récipients aussi difficiles à ouvrir ?

Elle se mordit la lèvre pour retenir un petit sourire, partagée entre la pitié et l'amusement.

— Tu as essayé avec un ouvre-boîte ?

Devant l'expression perplexe de Loup, elle fit le tour de la table et fouilla dans le tiroir du haut.

— Nous autres Terriens avons toutes sortes d'ustensiles de ce genre, expliqua-t-elle en sortant l'ouvre-boîte.

Elle l'appliqua sur la boîte de conserve et ouvrit celle-ci à petites torsions méthodiques.

Le sang afflua dans les oreilles de Loup quand il eut soulevé le couvercle et découvert la bouillie rouge en fronçant les sourcils.

— Je m'attendais à autre chose.

— Elles ne sont pas fraîches comme celles que tu as goûtées à l'auberge, mais on va devoir s'en contenter. (Explorant le contenu du placard, Scarlet prit une boîte d'olives et un bocal de cœurs d'artichauts marinés.) Tiens, on va se préparer un antipasto.

Un frôlement dans ses cheveux lui fit baisser la tête. Loup laissa retomber sa main sur le bord du comptoir.

— Désolé. Tu avais un truc sur la tête.

Posant ses conserves, Scarlet se passa la main dans les cheveux et les découvrit plus emmêlés qu'une meule de foin. Elle poussa les olives vers Loup.

— Et si tu apprenais à te servir de l'ouvre-boîte ?

Tirant machinalement sur les nœuds, elle se dénicha une fourchette et s'assit à la table. Sur le plateau, des années d'initiales et d'inscriptions gravées par l'ancien équipage militaire lui rappelèrent sa cellule à l'Opéra. Même s'il valait infiniment mieux se retrouver à bord de ce vaisseau que coincée dans une pièce en sous-sol, elle éprouvait la même sensation d'enfermement, presque suffocante. Elle savait que sa grand-mère avait probablement servi sur un vaisseau similaire lors de son temps dans l'armée. Pas étonnant qu'elle se soit retirée dans une ferme, avec tout le ciel et l'horizon que l'on pouvait désirer.

Scarlet espéra qu'Émilie s'occupait bien des bêtes.

Quand elle eut fini de démêler les nœuds, elle se lissa les cheveux à deux mains, puis ouvrit le bocal d'artichauts. Levant la tête, elle découvrit Loup planté au milieu de la cuisine avec les olives dans une main et les tomates dans l'autre.

— Ça va ?

Une lueur brillait dans ses yeux. De la panique, songea-t-elle. Peut-être de la peur.

— Pourquoi m'as-tu emmené avec toi ? dit-il. Pourquoi ne pas m'avoir laissé là-bas ?

Elle planta sa fourchette dans un cœur d'artichaut et regarda l'huile goûter.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas vraiment pris le temps de réfléchir. (Elle laissa l'artichaut retomber dans la marinade avec un bruit mouillé.) Mais ça m'aurait fait bizarre de t'abandonner.

Il lui tourna le dos, posa la boîte d'olives sur le plan de travail et attrapa l'ouvre-boîte. Au troisième essai, il parvint à le coincer au bord du couvercle et trouva comment l'actionner.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ? demanda Scarlet. Avant qu'on aille à Paris ?

— Ça n'aurait rien changé. (Il posa la boîte ouverte sur la table.) Tu aurais quand même insisté pour aller délivrer ta grand-mère. Je pensais pouvoir plaider ta cause auprès de Jael et le convaincre que vous n'étiez d'aucune utilité pour nous – qu'il pouvait aussi bien vous laisser partir. Mais pour ça, je devais continuer à jouer leur jeu.

Scarlet reprit son cœur d'artichaut et le mit dans sa bouche. Elle n'avait pas envie de se demander ce qui aurait pu se passer. Pas envie de s'appesantir sur les choix différents qui auraient pu les ramener saines et sauvées à la ferme, sa grand-mère et elle. Elle n'était même pas sûre que ces choix aient existé.

Baissant les yeux, Loup se glissa sur le banc face à elle, grimaçant de douleur à chaque mouvement. Une fois installé, il piocha une tomate dans la boîte et la goba tout entière. Son visage se plissa. On aurait dit qu'il mastiquait un ver de terre.

Scarlet se retint de pouffer.

— Ça fait d'autant plus apprécier les tomates de mon jardin, hein ?

— J'ai apprécié tout ce que tu m'as donné. (Il souleva les olives et les humas avec méfiance, décidé à ne pas se faire piéger une deuxième fois.) Même si je ne le méritais pas.

Scarlet se mordit la lèvre. Elle ne pensait pas qu'il faisait référence aux légumes.

Sans le regarder, elle planta sa fourchette dans la boîte d'olives que tenait Loup. Elle en sortit deux d'un coup.

Ils mangèrent en silence, Loup découvrant qu'il aimait les olives et enfournant encore deux tomates détremées avant que Scarlet ne lui propose un artichaut. La combinaison des deux, découvrirent-ils, rendait le tout presque acceptable.

— Ça manque un peu de pain, regretta Scarlet en examinant les étagères derrière Loup sur lesquelles on voyait des assiettes dépareillées et des tasses à café frappées des armes de la République américaine.

— Je suis désolé.

Les bras hérissés de chair de poule, elle se décida à lever les yeux vers lui mais il fixait d'un air absent la boîte de tomates, qu'il broyait à moitié entre ses mains.

— Je t'ai pris tout ce que tu aimais. Et ta grand-mère...

— Arrête, Loup. Ne commence pas. On ne pourra pas changer ce qui a été fait, et puis... tu m'as aussi donné cette puce. Tu m'as sauvée de Ran.

Il se voûta. Une moitié de ses cheveux rebiquaient dans tous les sens comme d'habitude, l'autre était encore poissée de sang séché.

— Jael avait l'intention de te torturer. Il pensait que ça pourrait décider ta grand-mère à parler. Et je ne pouvais pas envisager...

Scarlet frissonna, fermant les yeux.

— Je savais qu'ils me tueraient en l'apprenant, mais... (Il chercha ses mots, puis soupira.) Je crois que je me suis rendu compte que je préférerais mourir en les trahissant que vivre parce que je t'aurais trahie.

Scarlet essuya ses doigts gras sur son jean.

— Je revenais vous chercher, ta grand-mère et toi, quand j'ai vu Ran te courir après. Je n'avais pas les idées très claires – honnêtement, je ne sais pas si je voulais vous aider ou vous tuer toutes les deux. Mais quand j'ai vu Ran te balancer contre cette statue, je suis devenu... (Ses phalanges blanchirent. Il secoua la tête.) Peu importe. C'était déjà trop tard.

— Tu m'as sauvée.

— Sans moi, tu n'aurais pas eu besoin d'être sauvée.

— Ah bon ? Si tu n'avais pas décidé de m'accompagner ni cherché à découvrir ce que je savais, ils m'auraient laissée tranquille ? Non. Sans toi, je serais morte.

Loup fixa la table en fronçant les sourcils.

— Et je ne crois pas une seconde que tu sois revenu pour nous tuer. Quel que soit le contrôle que ton thaumaturge avait sur toi, c'était toujours toi. Tu ne m'aurais pas fait de mal.

Loup affronta son regard, triste et désemparé.

— J'espère sincèrement qu'on n'aura plus à mettre cette théorie à l'épreuve. Parce que tu n'as pas idée à quel point j'étais près de craquer.

— Tu as quand même résisté.

Il fit la grimace, mais parut néanmoins accepter l'argument.

— Je n'aurais pas dû pouvoir m'opposer à lui comme ça. Ce qu'ils nous ont fait... au cerveau... ça modifie notre façon de penser. La colère et la violence viennent très vite, mais pour le reste... ça ne devrait même pas être possible.

Il avança une main vers elle, mais s'arrêta à mi-chemin. Puis il la retira prestement et tripota l'étiquette de la boîte de tomates.

— Eh bien, peut-être que... (Scarlet inclina la tête.) Tu m'as bien dit qu'ils contrôlaient le moment où tes instincts animaux prenaient le dessus, pas vrai ? Sauf que la chasse et le meurtre ne sont pas les seuls

instincts d'un loup. Est-ce que les loups ne sont pas... monogames, par exemple ?

Ses joues rosirent et elle détourna la tête, gravant des initiales sur la table avec sa fourchette.

— Et le mâle alpha n'a-t-il pas la responsabilité de protéger les autres ? Pas uniquement sa meute, mais aussi sa compagne ? (Lâchant sa fourchette, elle leva les mains en l'air.) Je ne dis pas que toi et moi... sous prétexte que... je sais qu'on vient de se rencontrer, et... mais c'est envisageable, non ? Que l'instinct qui te pousse à me protéger soit aussi fort que ton instinct de meurtre ?

Elle prit son courage à deux mains et le regarda dans les yeux. Loup la dévisageait, bouche bée, et pendant une seconde il parut presque mortifié – mais ensuite il lui adressa un grand sourire, à la fois chaleureux et confus. Scarlet aperçut ses canines pointues et sentit son estomac se révolter.

— Tu as peut-être raison, reconnut-il. Ça paraît logique. Sur la Lune, on vit tellement coupés du reste de la population que nous n'avons aucune chance de tomber...

Scarlet fut heureuse de le voir rougir lui aussi.

Il se gratta l'oreille.

— C'est peut-être ça. Peut-être que le contrôle de Jael a fonctionné contre lui, parce que mon instinct m'a soufflé de te protéger.

Scarlet afficha un sourire nonchalant.

— Alors, c'est la solution. Tant que tu auras une femelle alpha dans les parages, tu ne risques rien. Ça ne devrait pas être trop difficile à trouver, non ?

Le visage de Loup se durcit. Il se détourna.

— Je sais que tu ne veux plus rien avoir à faire avec moi, dit-il d'un ton gêné. Je ne te blâme pas. (Il fit rouler ses épaules et lui lança un regard empli de regret.) Mais tu es la seule, Scarlet. Il n'y aura jamais que toi.

Elle sentit son pouls s'emballer.

— Loup...

— Je sais. Ça ne fait même pas une semaine qu'on se connaît, et je n'ai pas arrêté de te mentir et de te trahir. Mais si tu voulais me donner une chance... Tout ce que je veux, c'est te protéger. Rester près de toi. Aussi longtemps que j'en serai capable.

Se mordant la lèvre, elle se pencha en avant et détacha ses doigts de la boîte de conserve. Elle découvrit qu'il avait complètement déchiqueté l'étiquette.

— Loup, tu ne serais pas en train de me demander d'être... ta femelle alpha ?

Il hésita.

Scarlet ne put s'en empêcher – elle éclata de rire.

— Oh... je suis désolée. C'était méchant. Je ne devrais pas me moquer de toi à ce sujet. (Souriant toujours, elle fit mine de retirer sa main mais il l'agrippa subitement, et refusa de la lâcher.) Tu as l'air tellement nerveux, comme si j'allais disparaître d'une seconde à l'autre. On est coincés à bord d'un spatonef, Loup. Je ne risque pas de me sauver.

Ses lèvres tressaillirent, et la tension qui l'habitait parut s'atténuer un peu, même si sa main restait crispée sur celle de Scarlet.

— Femelle alpha, murmura-t-il. Ça me plaît bien.

Radieuse, Scarlet haussa les épaules.

— Je crois que je pourrais me faire à cette idée.

## CHAPITRE 47

Cinder était couchée sur le dos, la tête sous les entrailles du moteur du RP2. Seule sa main cybernétique remuait, faisant tourner la petite puce D-COMM scintillante autour de chacun de ses doigts, l'un après l'autre. Elle était fascinée par le jeu des lumières de la carte mère sur la puce, et les reflets émeraude et rubis que celle-ci renvoyait sur les câbles, les ventilateurs et les convertisseurs électriques. Fascinée, mais sans vraiment les voir. Car ses pensées l'entraînaient très loin de là, à des milliers de kilomètres.

Sur la Terre. Dans la Communauté orientale. À Néo-Beijing, où Kai était désormais fiancé à la reine Levana. L'estomac serré, elle se remémora son amertume quand il lui avait parlé de la reine. Elle essaya de s'imaginer ce qu'il devait traverser en ce moment. Avait-il seulement eu le choix ? Cinder n'en était pas sûre. Elle aurait voulu répondre que oui, que tout – la guerre, la peste, l'esclavage – aurait été préférable à l'acceptation de Levana comme impératrice, mais elle ne savait pas si c'était vrai. Elle ne savait pas s'il avait jamais eu le choix, ou si sa décision avait toujours été inévitable.

Puis ses pensées se détournèrent de la Terre pour se reporter sur la Lune. Un astre dont elle ne se rappelait rien, qu'elle n'avait jamais vraiment connu. La reine Levana devait être en train d'y célébrer sa victoire en ce moment même, sans la moindre considération pour toutes les vies qu'elle venait de prendre.

La reine Levana. Sa propre tante.

La puce D-COMM fit clic, clic, clic entre ses doigts.

— Cinder ? Tu es là ?

Sa main s'immobilisa, la puce en équilibre sur son petit doigt.

— Oui, Iko. Je t'écoute.

— Peut-être qu'à notre prochaine descente sur Terre tu pourrais me dénicher quelques capteurs audio ? Je me sens indiscreète avec le son ouvert en permanence. Ça devient embarrassant.

— Embarrassant ?

L'intensité des veilleuses augmenta, comme si le vaisseau rougissait. Cinder se demanda si c'était intentionnel.

— Scarlet et Loup se disent des trucs intimes dans la cuisine, lui confia Iko. Normalement j'aime bien les trucs intimes, mais quand il s'agit de personnes réelles, ce n'est pas la même chose. Je préfère les

feuilletons sur le net.

Cinder ne put s'empêcher de sourire malgré elle.

— Je tâcherai de te trouver des capteurs la prochaine fois, promit-elle. (Elle se remit à jongler avec la puce. Celle-ci se remit à pivoter, miroiter, pivoter, rouler sur le doigt suivant.) Comment te sens-tu, Iko ? Tu t'habitues à ton rôle de système de contrôle automatique ? Est-ce que ça devient plus facile ?

Quelque chose bourdonna sur le tableau informatique.

— Le premier choc est passé, mais j'ai toujours cette sensation d'être beaucoup plus puissante que je ne suis. Et j'ai peur de décevoir tout le monde. C'est beaucoup de responsabilités. (Les diodes jaunes au ras du sol s'éclaircirent.) Quand même, je me suis plutôt bien débrouillée à Paris, non ?

— Tu as été formidable.

La température de la pièce s'éleva.

— C'est vrai, j'ai été formidable.

— On y serait tous restés si tu n'avais pas été là.

Iko émit un petit bruit inhabituellement aigu, que Cinder interpréta comme un gloussement nerveux.

— Au fond, ce n'est pas si mal d'être le vaisseau. Tant que ça peut rendre service, tu sais.

Cinder sourit.

— C'est... extrêmement généreux de ta part.

L'un des ventilateurs du moteur ralentit.

— C'était une blague, hein ?

Avec un petit rire, Cinder s'entraîna à faire tourner la puce comme une toupie au bout de son doigt. Après plusieurs tentatives, elle finit par y arriver et regarda la puce danser et miroiter sans trop d'efforts.

— Et toi ? demanda Iko. Quel effet ça fait d'être une princesse ?

Cinder tressaillit. La puce glissa de son doigt ; elle la rattrapa de justesse.

— Pour l'instant, ce n'est pas aussi drôle qu'on pourrait le croire. Qu'est-ce que tu racontais à propos de la puissance, des responsabilités et de la peur de décevoir tout le monde ? Parce que je ressens un peu la même chose.

— Oui, ça ne m'étonne pas.

— Tu m'en veux de ne t'avoir rien dit ?

S'ensuivit un long silence pesant.

— Non, répondit enfin Iko. (Et Cinder regretta que son détecteur de mensonge ne fonctionne pas sur les androïdes – ou les spatonefs.) Mais je me fais du souci. Avant, je me disais que la reine Levana finirait par nous oublier et qu'on pourrait rentrer chez nous, ou au moins retourner sur la Terre et reprendre une vie normale. Sauf que ça n'arrivera jamais, pas vrai ?

Cinder se racla la gorge et se remit à faire tourner la puce entre ses doigts.

— Je ne crois pas.

Clic, clic, clic.

Elle relâcha longuement son souffle, fit tourner la puce une dernière fois puis ferma le poing.

— Levana a l'intention d'assassiner Kai après leur mariage. Une fois couronnée impératrice, elle le tuera et pourra régner tranquillement sur la Communauté. Ensuite, ce ne sera plus qu'une question de temps avant qu'elle envahisse le reste de l'Union. (Elle repoussa quelques cheveux qui lui tombaient dans la figure.) En tout cas, c'est que m'a raconté la fille. La programmeuse de la reine.

Elle desserra les doigts, craignant tout à coup d'écraser la puce dans son poing par distraction.

— Mais j'aime bien Kai.

— Comme toutes les autres filles de la galaxie.

— Toutes les filles ? Ça veut dire que tu t'inclus enfin dans le lot ?

Cinder se mordit la lèvre. Elle savait qu'Iko repensait à toutes les fois où elle s'était moquée de Peony et de son béguin sans espoir pour le prince, en prétendant pour sa part être immunisée contre ce genre de

bêtises. Cela paraissait si loin, maintenant. Cinder se souvenait à peine de la jeune fille qu'elle était à l'époque.

— Je sais juste qu'il ne peut pas épouser Levana, dit-elle d'une voix coupante. Je ne peux pas le laisser faire ça.

Elle brandit la puce entre le pouce et l'index. Sa nouvelle main lui paraissait encore trop neuve. Tellement propre, tellement rutilante. Paupières plissées, elle laissa le fluide électrique se diffuser à partir de sa colonne vertébrale et lui réchauffer la main jusqu'à lui conférer une apparence humaine. De chair et d'os.

— Je suis bien d'accord, approuva Iko. Alors qu'est-ce que tu comptes faire ?

Cinder s'éclaircit la gorge et modifia son magnétisme. Sa main retrouva l'aspect du métal – mais pas du titane immaculé, non, l'aspect d'une vieille main en acier ordinaire, toute cabossée, avec les articulations noires de crasse, les doigts légèrement trop petits, trop raides. La main cybernétique qu'elle avait remplacée. Celle qu'elle avait toujours cachée – le plus souvent sous de gros gants de travail maculés de cambouis ; une fois sous une mince épaisseur de soie.

La main de la fille qu'elle était à l'époque. Celle qu'elle avait toujours essayé de camoufler.

Une lumière orange clignota à la limite de son champ de vision. Elle l'ignora.

— Je vais demander à Loup de m'entraîner. Je vais devenir plus forte que la reine.

Elle refit tourner la puce. Elle eut un peu de mal au début – à faire coïncider l'illusion avec les mouvements de ses doigts, à veiller à ce que les articulations se plient et se détendent au bon moment.

— Je vais trouver le Dr Erland, continua-t-elle, et il va m'expliquer comment gagner contre elle. Ensuite, je remonterai jusqu'à la fille qui a programmé cette puce et je lui ferai dire tout ce qu'elle sait sur la Lune, son dispositif de sécurité et les petits secrets de la reine.

Clic. Clic. Clic.

— Et là, j'arrêterai de me cacher.

## REMERCIEMENTS

C'est fou le nombre de personnes qu'il faut pour aboutir à la création d'un livre, et celui-ci ne fait pas exception.

D'abord et avant tout, je veux tirer un grand coup de chapeau à mes quatre fabuleuses bêta-lectrices pour leur pertinence, leur patience, leur enthousiasme et pour être aussi formidables : Jennifer Johnson, Tamara Felsing, Meghan Stone-Burgess et Withney Faulconer, vous faites de moi un meilleur écrivain.

Merci à ma merveilleuse directrice de collection, Liz Szabla, pour son soutien sans faille, et à toute l'équipe de Feiwel and Friends pour avoir rendu chaque étape de ce voyage aussi amusante. Rich Deas, Jean Feiwel, Elizabeth Fithian, Lizzie Mason, Anna Roberto, Allison Verost, Holly West, Ksenia Winnicki, Jon Yaged et Dieu sait combien d'autres qui ont eu un impact sur ce livre, vous êtes les meilleurs et je suis très fier d'avoir pu intégrer votre famille éditoriale.

À mon agent et son équipe, Jill Greenberg, Cheryl Pientka et Katelyn Detweiler, qui ont travaillé d'arrache-pied à faire parvenir ces livres entre les mains de lecteurs du monde entier, merci pour ce sentiment que vous me donnez en permanence d'être l'auteur la plus chanceuse de la planète.

J'aimerais tout particulièrement remercier Xavier d'Almeida, mon directeur de collection chez Pocket Jeunesse, en France, qui a eu la gentillesse de parcourir le premier jet pour vérifier la vraisemblance de certains détails, m'aider à choisir l'emplacement idéal pour la ferme des Benoît et aussi m'éviter d'empoisonner ces pauvres poules, Dieu merci.

Aux bons génies de mes débuts en 2012, les Apocalypsies, et spécialement à mon groupe d'écriture local : J. Anderson Coats, Megan Bostic, Marissa Burt, Daniel Marks et Jennifer Shaw Wolf, merci pour cette année incroyable. J'ai hâte de voir vos carrières d'écrivains exploser dans les années à venir.

J'éprouve une gratitude infinie envers mes amis et ma famille qui m'ont accompagnée à chaque étape, mon frère Jeff qui m'a prêté tous ces livres sur les vaisseaux spatiaux, et mon merveilleux mari, Jesse – un an de bonheur, et ça ne fait que commencer.

Enfin, et du fond du cœur, un dernier merci – mais pas le moindre – à tous les lecteurs, enseignants, libraires, bibliothécaires, critiques et bloggeurs qui font vivre la passion.

## L'auteur

**Marissa Meyer** vit avec son mari et ses trois chats à Tacoma dans l'État de Washington aux États-Unis. Alors qu'elle n'était qu'une enfant, elle est tombée amoureuse des contes de fées, dès la lecture du premier recueil qu'on lui offrit. Marissa adore classer les livres de sa bibliothèque par couleurs. Peut-être est-elle un cyborg, comme son héroïne ? *Cinder* est son premier roman ainsi que le premier tome de la série *Chroniques lunaires*.

Tous les livres de Pocket Jeunesse sur

[www.pocketjeunesse.fr](http://www.pocketjeunesse.fr)

Titre original : *Scarlet*

Publié pour la première fois en 2013 par Feiwel and Friends, un éditeur de Macmillan, New York

Directeur de collection : Xavier d'Almeida

Copyright © 2013 by Marissa Meyer. All rights reserved.

© 2013 éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche, pour la traduction française et la présente édition.

Photo et conception graphique : © Daniele Gaspari

ISBN : 978-2-266-22025-5

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : novembre 2013.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales